Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration





C. FÉVRIER 1994

CORRESPONDANCE

M. DE RÉMUSAT

CORRESPONDANCE

DE

M. DE RÉMUSAT

IV

OUVRAGES

DE

M. CHARLES DE RÉMUSAT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Essais de Philosophie. 2 volumes in-8. Paris. Ladrange, 1842.

De la philosophie allemande, rapport à l'Académie des sciences morales et politiques. In-8. Paris, Ladrange, 1845.

Saint Anselme de Cantorbéry, sa vie et sa philosophie. In-8. Paris, Didier, 1853.

Abélard, sa vie, sa philosophie et sa théologie. Nouvelle édition 2 volumes in-8. Paris, Didier, 1855.

L'Angleterre au xviii[e] siècle, études et portraits. 2 vol. in-8. Paris, Didier, 1856.

Bacon, sa vie, son temps, sa philosophie et son influence jusqu'à nos jours. In-8. Paris, Didier, 1857.

Critiques et études littéraires, ou passé et présent. Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée. 2 volumes in-18. Paris, Didier, 1857.

Politique libérale, ou Fragments, pour servir à la défense d la Révolution française. In-8. Paris, Michel Lévy, 1860.

Philosophie religieuse. De la théologie naturelle en France et en Angleterre. In-18. Paris, Baillière, 1864.

Histoire de la Philosophie en Angleterre, depuis Bacon jusqu'à Locke. 2 vol. in-8. Paris, Didier, 1875.

Abélard, drame inédit, publié avec une préface et des notes, par Paul de Rémusat. In-8. Paris, Calmann Lévy, 1877.

La Saint-Barthélemy, drame inédit, publié par Paul de Rémusat. In-8. Paris, Calmann Lévy, 1878.

Mémoires de madame de Rémusat, 1802-1808, publiés avec une préface et des notes, par son petit-fils, Paul de Rémusat, sénateur de la Haute-Garonne. 3 vol. in-8. Paris, Calmann Lévy, 1880.

Lettres de madame de Rémusat (1804-1814), publiées par son petit-fils, Paul de Rémusat, sénateur de la Haute-Garonne, 2 vol. in-8. Paris, Calmann Lévy, 1881.

Bourloton. — Imprimeries réunies, B.

CORRESPONDANCE

DE

M. DE RÉMUSAT

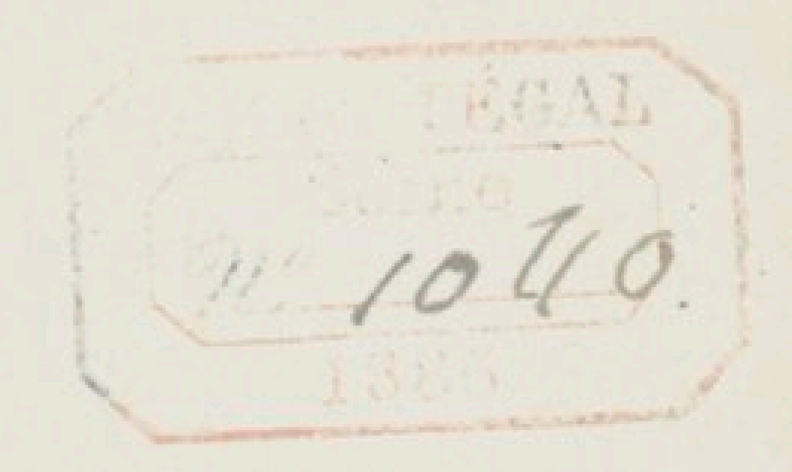
PENDANT LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA RESTAURATION

PUBLIÉE PAR SON FILS

PAUL DE RÉMUSAT

SÉNATEUR

IV





PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1884

CORRESPONDANCE
DE
M. DE RÉMUSAT
PENDANT
LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA RESTAURATION

CCLXXVI.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, vendredi 2 janvier 1818.

Vous jugez la brochure de M. de Chateaubriand[1] avec plus d'indulgence qu'on ne le fait ici. Je ne trouve pas qu'elle soit sans esprit. Elle

1. « *Le Système politique suivi par le Gouvernement,* par M. le vicomte de Chateaubriand. » On voit aisément que cette lettre est une réponse à celle qui termine le troisième volume de cette correspondance, et que toute la famille se trouvait, au commencement de 1818, dans la même situation qu'à la fin de 1817 : le père et la mère à Lille, et le fils à Paris, continuant ses études de droit, de littérature, et même d'administration dans les bureaux du ministère de la marine.

est, pour le fond, le résumé de tous les propos actuels des *ultrà* dans les salons. Madame de N... m'avait déjà dit tout cela, au mot *liberté* près. Vous êtes d'une haute raison sur les choses. Certainement, nous avons *de fait* tous les avantages désirables. Je suis, certes, indulgent pour l'opposition, et je trouve, pour mon compte, la Presse assez libre et les pamphlets assez hardis, pour ne rien dire de plus; je crois et je répèterai toujours que, dans aucun temps de l'histoire d'aucun pays, il n'y a eu gouvernement si doux et si protecteur, quoique les victimes de Lyon et les peuples opprimés de deux ou trois provinces réclamassent peut-être contre cette assertion. Mais aussi que veut-on? Comme vous le dites, c'est une *garantie*. Les biens dont nous jouissons sont dus à la nécessité et au caractère personnel de ceux qui gouvernent. Que les personnes changent, où sera notre appui? C'est pour cela que nous voulons la liberté de la Presse, non pas tolérée, mais organisée; parce que, lorsqu'elle sera devenue une pratique, une habitude nationale, il sera malaisé de la détruire, et impossible d'y attenter sans oppression déclarée. Ce qu'il faut que les nations enlèvent d'avance aux gouvernements, ce sont les prétextes. Le despo-

tisme éhonté de la force est une chose simple : D'un côté est le plus fort, de l'autre le plus faible. Le despotisme hypocrite qui cherche des excuses, expose ses motifs, colore ses intentions, complique tout, remet tous les droits en question, et profite de l'incertitude des esprits et de l'inquiétude des consciences, pour les faire parler à son gré. Nous désirons la liberté des journaux; par les mêmes raisons, nous craignons des lois religieuses qui pourraient donner prétexte à un parjure possible en soumettant des serments sacrés à l'examen des pénitenciers les plus jésuitiques; nous voudrions une loi de recrutement qui ne mît pas les soldats aux mains du premier courtisan, pour qu'il pût à son gré effrayer tel propriétaire paisible des campagnes, ou même tel député sagement indépendant. Voilà le motif de ces opinions si franches, de ces désirs si hardis, si tranchants, et non la vaine manie de tourmenter le pouvoir, ni de *taquiner* les ministres. On voudrait qu'ils songeassent à l'avenir, qu'ils créassent un système, qu'ils établissent des institutions, qu'ils fissent contracter à la nation des habitudes, ce que n'a fait aucun de nos gouvernements depuis vingt-cinq ans; ce qu'ils ont fait une fois, en nous donnant

la loi des élections. Mais, pour atteindre à ce but, il ne faut pas, selon le mot de M. Mounier, « marchander pour un quarteron de la Charte ».

Vous me demandez beaucoup dans votre avant-dernière lettre de vous parler de moi et de ce qui m'entoure. Mais, vraiment, je ne sais que vous en dire; ma vie est fort ordinaire, fort monotone, sans être ennuyeuse. Je travaille assez à cette *marine*, on me donne une besogne qui me plaît, quoiqu'elle ne soit pas précisément celle que j'aurais cherchée, puisqu'elle est scientifique et littéraire, plutôt que *contentieuse*. Il est vrai qu'il y a très peu d'affaires aux colonies, ou elles sont si simples, qu'elles ne demandent que des signatures. L'administration se compose donc véritablement de mesures générales. Tantôt ce sont des cultures ou des procédés nouveaux à introduire, tantôt ce sont les tribunaux qu'il faut organiser; le plus souvent ce sont des systèmes coloniaux à comparer, des états de commerce à faire, et c'est là spécialement ma partie. Je commence à connaître assez joliment les colonies anglaises; je vous promets que c'est une bien belle chose. Ne croyez pas ceux qui vous diront : « Il n'y a pas d'administration en Angleterre. »

Le reste du temps, je l'emploie à lire ou à faire des visites. Le monde est, au reste, rudement ennuyeux; j'ai deux raisons au moins de le trouver ainsi, et je vous réponds qu'il y a autant de sa faute que de la mienne.

Quant à l'objet de tant de plaisanteries injurieuses[1], je le plains fort. Sans influence et sans crédit, voyant sa situation plus triste qu'elle n'est encore, destiné à tomber avec des hommes qu'il ne pourrait abandonner sans déshonneur, peu fixé d'ailleurs dans la route à suivre, il se trouve avoir fait une grande faute. Il fallait, en entrant dans le ministère, lui donner une attitude et une marche nouvelles, ce qui était presque impossible; ou bien il fallait attendre. Un parti, je n'en doute pas, avait jeté les yeux sur lui, et l'aurait porté au pouvoir, en lui traçant sa ligne, en lui choisissant ses auxiliaires. Aujourd'hui, trop éclairé pour se faire illusion sur les fautes, il ne l'est pas assez pour voir le chemin où il faut marcher; le génie de Bonaparte semble encore s'attacher au sien pour le dompter et l'égarer.

1. M. Molé.

CCLXXVII.

MADAME DE RÉMUSAT A CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, dimanche 4 janvier 1818.

Il faut bien que je commence, mon ami, par vous dire un mot de ma santé, n'est-ce pas? quoique cela m'ennuie un peu, et que je ne sache qu'en dire. Elle n'est pas trop bonne. Cette maudite membrane muqueuse est prise en diable; je tousse, je souffre, je ne puis dire quatre mots, je me dépite, je m'inquiète, je me rassure, je lis, je me baigne, je fais des romans, je parcours Nicole, je prends de l'opium, et les jours se passent ainsi. En voilà vingt-huit aujourd'hui que je suis malade, et que je n'ai bougé de ma chambre. La saison n'est pas propre à me remettre, nous sommes dans un bain de brouillards continuels; il faut prendre patience, et porter ce qu'on ne peut empêcher. Votre père au milieu de tout cela est *bien*, s'afflige de mes maux, travaille tout le matin, dort un peu après le dîner, cause devant moi, lit haut des comédies de Molière

qui nous charment, ou *le Lutrin*, ou des fables de La Fontaine, ou des contes de Voltaire. Ma cousine s'impatiente fort de me voir si dolente, elle veut faire sa médecine, cite sans cesse son grand docteur, se rappelle ce qu'il faisait à sa fille, dont les maux ne ressemblaient en rien aux miens. C'est ordinairement le matin qu'elle fait ses consultations; ensuite, elle s'en va chez elle travailler à son roman médical; le soir, elle brode à côté de moi, cause, raconte, disserte, cite Lemercier à propos de Molière, étale sa petite science féminine, qui a quelquefois une certaine couleur mâle, à cause de son goût pour les mots techniques; je lui réponds en toussant, et en enrageant de ne pouvoir parler. Tous mes Lillois se pressent à ma porte; je n'en puis voir aucun, puisque je ne puis dire un mot, ni une parole, et, d'ailleurs, il faudrait les voir tous. C'est une ennuyeuse chose que d'être malade quand on est en dignité quelque part. Il me semble que, si mon métier de préfète ne me talonnait pas, je serais plus soumise; j'ai aussi mes pauvres, qui se désolent de ma maladie; mes petits enfants de l'école, à qui je ne puis donner les prix. Tout cela me contrarie fort; je suis, mon cher ami, une bien pauvre personne.

Nous nous entendons à merveille dans ce moment, et vous me répondez juste à ce que je pense. Votre tante doit me trouver un peu insensée, car je lui mande toujours qu'il ne faut point s'inquiéter, et que la France veut du repos et de la liberté, et qu'elle aura l'un et l'autre. Elle écrit à votre père que M. de Chateaubriand est lumineux sur la loi des élections. Hélas! c'est là-dessus, moi, que je trouve qu'il se trompe. Cette loi a été la seule garantie donnée de la bonne foi avec laquelle on voulait suivre un bon système. Oh! que nous disputerions, ma pauvre sœur et moi, si nous étions vis-à-vis l'une de l'autre! Tâchez toujours d'être plus sage que je ne le serais moi-même. Il y a bien du vrai dans ce que vous me dites sur votre *patron*[1]. Il a fait une faute sans doute, s'il ne tire pas parti de sa situation; n'y a-t-il donc personne autour de lui pour le lui dire? Les amis éclairés sont chose rare; c'est un homme de mérite vraiment, mais un peu incertain, qu'on exciterait avec de la franchise et un peu de louange. La main me démange de lui écrire son fait; j'ai dans ma vie deux ou trois fois assez bien réveillé mon *curé*, autrement engourdi

1. M. Molé.

que lui, mais j'étais bien plus à mon aise avec celui-là. A propos de lui, Ricard avait dit à Bresson, que l'ami de M. de Barante [1] l'avait chargé de tenter un raccommodement avec ce *curé*, mais que celui-ci s'y était obstinément refusé. Ne répétez pas cela. Au reste, il faudrait confier de telles entreprises à des femmes; il y aurait, avec le personnage, plus de chances de succès. Peut-être que, si j'étais à Paris, je l'essayerais; il est vraisemblable que je ne réussirais pas cependant, et puis vous me demanderez peut-être, avec votre sage raison, à quoi cela serait bon? Et je serais au fond assez embarrassée de vous répondre.

J'ai fini les deux gros volumes de Lemercier [2]. Quelques-unes de ses séances sont amusantes et intéressantes; cet homme est réellement ingénieux *en* son esprit. C'est lui qui nous a remis en train de Molière. Quel beau génie que celui-là! quel admirable philosophe! Mais convenez que, pour l'avoir apprécié comme il l'a fait, mon ami Louis XIV mérite bien aussi quelque approbation? Je vous prie de relire *Georges Dandin;* nous en pâmions hier

1. M. Decazes.
2. *Cours analytique de littérature générale*, par Lemercier, 4 vol. in-8.

soir; votre père lisait admirablement ce Sottenville, et je m'imaginais qu'on en pourrait faire une petite gravure découpée comme celle du petit livre que vous avez donné à votre frère, en y mettant une douzaine de têtes que je sais bien. Amusez-vous un soir à lire cette pièce, et tâchez d'engager madame Molé à la jouer l'année prochaine; je ferai très volontiers madame de Sottenville. Mais pourquoi ne joueriez-vous pas aussi *l'École des femmes*, avec *la Critique* en petite pièce, qui est une chose charmante? Enfin je radote de Molière dans ce moment, et je trouve vingt occasions de le citer, aux Chambres, aux ministres, à tout le monde et même à moi, faute de mieux. Dans votre siècle de liberté, on ne permettrait rien de si fort que ce que ce despote tolérait ou même encourageait. Mais mon mal me reprend. Il y avait longtemps que je n'avais parlé de Louis XIV. Voulez-vous, avant de finir cet article, que je vous dise comment M. Lemercier définit l'amour? *La plus gracieuse des passions en ses mouvements.* — « Ma mère, vous êtes taquine ! »

CCLXXVIII.

CHARLES DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, dimanche 4 janvier 1818.

Il y a longtemps que je vous dois une lettre, mon père, et je paye ma dette aujourd'hui. Vous avez eu à soigner ma mère pendant quinze jours, et je regrette de n'avoir pas été là pour vous aider. J'ai peur que l'hiver du nord ne soit bien brumeux, bien catarrheux, bien rhumatismal; et, vous-même, comment vous en tirez-vous? Nous avons ici, depuis cinq ou six jours, une neige qui fond à moitié et puis qui gèle ensuite, et nous réunissons tous les inconvénients du froid à ceux de la boue et du verglas.

J'ai espéré un moment vous voir ici; je l'aurais désiré de toutes manières, pour moi, pour vous, pour tout le monde. Il faudra encore commencer cette année sans vous voir; voilà trois jours de l'an où je ne vous embrasse pas, et je commence à me lasser de cette habitude. J'en voudrais prendre

une autre. En attendant 1819, je me résigne, et je vous écris que je vous aime, pour me consoler de ne pas vous le dire.

Je disais donc que j'aurais voulu que vous vinssiez ici; vous auriez dit la vérité à certaines personnes à qui je crains qu'elle n'arrive guère. L'état des provinces n'est point connu ici; si, d'un côté, il y a certaines idées auxquelles nous tenons par la vanité, nous capitale, de l'autre, il y a des personnes auxquelles vous ne tenez pas, vous départements. Il faut le dire : il n'y a pas de ministériels en province; il y a des hommes amis du repos, d'une sorte d'indépendance que certaines formes légales garantissent, ennemis de toute réaction, et surtout de toute innovation à rebours de la marche du temps. Ces hommes veulent un système de gouvernement qui ménage ces sentiments ou ces intérêts; mais que ce soit Pierre ou Paul, peu leur importe, et ils sont plutôt rétifs que faciles aux insinuations que l'administration voudrait leur faire. L'aspect de notre Chambre indique assez nos divisions et le rapport numérique des partis entre eux. Arithmétiquement ni politiquement, aucun parti ne peut, pour le présent, donner une majorité influente et fixe au ministère. De là l'embar-

ras de sa situation, l'espèce de solitude où il se trouve, quoique ses salons soient peuplés de beau monde, et la faiblesse de tous les appuis sur lesquels il compte, suite inévitable de son imprévoyance et de son incertitude.

Il vient de paraître une brochure de M. de Chateaubriand, que je vous enverrai aujourd'hui ou demain, où tout cela est développé avec talent et avec esprit, mais avec violence. Au milieu de beaucoup de choses fausses, selon moi, il est impossible qu'il ne rencontre pas juste de temps en temps; et c'est ce qui lui arrive. Cet ouvrage sera encore une nouvelle atteinte à la considération dont le ministère a besoin et qu'il perd tous les jours. Peut-être aura-t-il cet avantage qu'il le détournera de l'alliance mortelle, avec les *ultrà*, en montrant qu'elle est impossible. L'entêtement ou la maladresse de ceux-ci nous a déjà plus d'une fois sauvés.

Toutes les fois que je vois le ministre de la police, il me parle des étrangers de votre département et de l'impatience des Flamands; on s'occupe de cela beaucoup ici. J'ai vu hier le *curé* de ma mère, qui ne sait trop sur quel pied danser, qui se moque de l'un, se moque de l'autre, s'imaginant toujours que, quelque parti qui triomphe, c'est

lui qu'on appellera, et regardant toujours notre situation comme un dilemme dont lui et M. de Richelieu sont les deux parties. Je n'en crois rien, moi.

CCLXXIX.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, mercredi 7 janvier 1818.

Je suis fort ennuyé de vous savoir toujours faible, enfermée et muette. Je me figure que cela m'impatienterait si j'étais auprès de vous; vous savez que c'est ma manière d'être affligé. Je vous trouve au moins fort bien avisée d'avoir choisi ce temps pour lire Molière. Il y a entre vous et moi une rare conformité d'idées; j'ai vingt fois dit à madame Molé, qui se meurt d'envie de jouer *l'École des femmes*, qu'il suffirait, pour tout justifier, de mettre *la Critique* en petite pièce. Quant à *Georges Dandin*, nous en avons parlé cent fois; c'est bien pis vraiment; elle jette les hauts cris. Je ne relirai pas *Georges Dandin*, parce que je l'ai lu depuis peu

avec une joie folle. Au reste, là comme dans *l'École des femmes*, comme dans *l'École des maris*, n'avez-vous pas remarqué que le moyen comique consiste à répéter la même situation un grand nombre de fois, en enchérissant toujours; en la poussant, en la chargeant davantage. C'est toujours l'indiscrétion des valets qui trahit le secret, Georges Dandin qui le saisit au passage, et qui amène son beau-père et sa belle-mère, lorsqu'il n'y a plus trace; et, à la fin, comme il a fallu aller plus loin, frapper plus fort, il les amène en chemise et en camisole. Ce moyen, qui semble monotone, est une des sources les plus fécondes de comique. On ne l'emploie guère aujourd'hui, cependant il réussirait encore, et, pour citer un petit exemple, n'est-il pas la cause du succès de ce nouveau personnage du Vaudeville?

Je ne saurais vous dire, ma mère, combien j'admire votre raison. Elle est si rare à présent! Les phénomènes, fort naturels à mon sens, fort prévus, et très peu effrayants de notre situation, déroutent tant d'esprits autour de moi; je vois tant de gens qui, sur des ouï-dire, répétaient, l'an dernier, que rien ne valait le gouvernement représentatif, tout étonnés maintenant de ce qu'ils disaient, fuir devant les effets qu'ils semblaient dé-

sirer, et ayant l'air de demander comment, quand je parlais du gouvernement représentatif, c'était *cela* que je voulais dire. Que font-ils ? Ils courent après leurs paroles, se font des distinctions, des exceptions ; ils avouent que l'expérience les éclaire et les convertit, et répètent hautement que le système de la Constitution ne convient pas à la France. Mais leurs souhaits et leurs paroles n'ont nullement contribué à nous la donner ; leurs craintes de cette année ne pourront nous la ravir. Si vous saviez de quelles pauvretés on entoure les ministres ! quels petits rapports on veut leur faire ; quelles petites craintes, quelles petites joies on vient leur donner ! Ils deviennent peu à peu incapables d'entendre la vérité. Comme Bonaparte, ils supposent à celui qui la leur dit une intention, une passion, une prévention ; ils ne le croient pas. N'étant pas placés pour connaître le public, pour communiquer avec lui, le genre de succès qu'il distribue leur est inconnu ; ils n'en ont pas idée ; c'est tout pour eux lorsque leur belle-mère ou leur cousine leur ont dit : « Vous avez bien parlé, vous avez bien fait. Comme les autres ont été attrapés ! etc. » et cent niaiseries pareilles. Ils ressemblent toujours à ce personnage si amusant que Potier joue si

drôlement qui veut toujours *faire des niches*, et qui, au moment de recevoir un coup de pied dans le ventre se retourne et le reçoit dans le derrière, et s'écrie en éclatant de rire et en montrant celui qui l'a frappé : « Comme il est attrapé! Comme il est vexé! »

Vous devez voir par les lettres de ma tante à quel point elle en est; eh bien, à ce point-là, elle s'entend assez avec tout le monde, à sa haine près pour le ministère, à qui elle attribue tout; tandis qu'il est d'usage de ne lui rien imputer, et de le regarder comme *victime*, sans même admettre qu'il soit *cause*. Elle assiège M. Pasquier, qui n'est déjà que trop porté à la politique de Sofaa, et à la gloire de Salon. Quant à M. Molé, d'autres causes l'égarent, outre que, entouré comme il l'est et n'ayant pas ainsi que les autres une correspondance, il ne doit voir la lumière que très difficilement. Peu confiant, comme vous savez, dans ses collaborateurs, inquiet et sombre de sa nature, il est découragé, craint tous les partis le sien surtout, ne se fie pas à lui-même, je crois, n'agit pas, et, prenant son découragement pour de la supériorité, ne se donne pas la peine de décider. Aussi ses collègues se plaignent-ils de son

irrésolution et de sa faiblesse. Un seul bonheur, que je n'ose espérer, pourrait lui arriver : Il paraît que les négociations avec les *ultrà* continuent toujours ; on dit que la condition du traité serait son éloignement et celui de notre cousin. Vous jugez quel succès, quel triomphe, que de sortir de place pour une cause si nationale ! Mais ceci est peu probable, et je crois le ministère destiné à tomber en bloc. La chute sera plus lourde et plus complète pour M. Molé que pour tout autre. Si maintenant vous avez envie de lui faire arriver quelques vérités, parlez-lui avec intérêt, avec gravité et avec ménagement. Montrez-lui cependant les choses *en fort*, assez pour frapper son esprit, pas trop de peur de l'effrayer. Restez surtout dans les généralités, ne précipitez rien ; il chicanerait les détails ; et tâchez surtout de lui faire entendre qu'il n'y a pas de ministériels en province.

CCLXXX.

MADAME DE RÉMUSAT A CHARLES DE RÉMUSAT,
A PARIS.

Lille, vendredi 9 janvier 1818.

Si les individus dont nous parlons sont ceux que vous dites, en vérité il faut les plaindre, mais n'en pas espérer grand'chose. Dans les décisions de haute importance, l'hésitation qui vient du caractère est le pire de tout. Je ne puis cependant pas en conscience dire cela à votre ami; je sais très bien tout ce que je lui conterais si je causais avec lui; mais une lettre est toujours un peu lourde. Enfin nous verrons.

Nous avons fini Molière, et nous voilà dans le *Télémaque*. Cette prose *encor qu'un peu traînante*[1], est belle à lire tout haut; notre cousine se

1. J'admire fort votre style flatteur
Et votre prose encor qu'un peu traînante :
Mais, mon ami, je consens de grand cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher le bonheur.
VOLTAIRE, *le Mondain*.

passionne. J'aurais bien envie quelquefois de lui demander pourquoi, mais ils ont tous à tort et à travers adopté Fénelon; c'est une manie. Vous allez peut-être vous récrier, mais ce n'est pas pour vous que je parle, car vous êtes de bonne foi. Mais tant et tant qui n'en ont rien lu, qui parlent de ses opinions, de sa modération même religieuse, et que je voudrais par plaisir qui missent le nez dans ses ouvrages religieux ! Mais il n'importe, je ne veux point entrer dans cette matière, ni que vous me donniez sur les doigts.

J'ai fini le volume comique de Lemercier. J'ai pris sa *Tragédie*, qui m'ennuie assez jusqu'à présent ; le système d'analyse qu'il a adopté me paraît mettre de la confusion partout; ses règles sont si minutieuses, qu'elles échappent, et on ne sait jamais où on en est. Au reste, il se pourrait bien que j'eusse tort, car il mande à ma cousine que son livre se vend beaucoup. J'ai trouvé dans *la Critique de l'École des femmes* un petit morceau sur les règles que j'applique à ce cours. Vous le rappelez-vous?

Il faut que je vous conte que M. de Candolle[1] me

1. M. de Candolle, notre parent, était consul à Nice.

mande que, lorsqu'il a vu M. de Talleyrand, cet été, à Marseille, ce dernier lui a dit beaucoup de bien de vous, et lui a dit : « Il est fort singulier que Charles ne soit pas maître des requêtes. M. Pastoret fils l'est bien. Ces ministres ne savent pas faire de bons choix. » Que dites-vous de cette parole? Mon *curé* est parfois un singulier personnage.

Ce samedi.

Me voici aujourd'hui un peu mieux portante et moins *grognon*, mais toujours engourdie sur le compte de votre patron, et disposée à laisser voguer les barques de chacun comme on l'entendra. Je crois que la loi du recrutement passera très bien; j'aime assez que la commission y fasse un amendement moins libéral que celui du ministère. Je ne sais s'il est bon et s'il sera adopté; mais voilà ce que j'appelle des garanties, c'est de voir le pouvoir exécutif annoncer l'intention de se lier les mains. S'il allait toujours comme cela, on ne douterait pas de sa bonne foi. Vous entendez bien que je veux parler des ministres.

Je vous assure, mon fils, que mon *Moine* n'est

pas sans mérite; mais il y a à cette entreprise un petit inconvénient, c'est que je n'oserais la faire voir à personne. J'ai été si droit au fait, il y a tant d'amour mêlé à l'amour de Dieu, cela est si chaud, si profond et si dévot, que je serais toute rouge s'il me fallait le lire à quelqu'un. Enfin, cela m'a amusée pendant ma maladie, et on pourrait s'étonner, si une femme n'était chose inexplicable, que j'aie pu écrire avec tant de vivacité en prenant deux bains par jour, et force tisane de graine de lin. Je me suis piquée comme un enfant à venir à bout de la prévention que vous avez contre cette sottise; enfin, elle m'a divertie. Adieu, cher et aimable, je vous engage à détourner un peu vos regards de la politique. Tout devient habitude, et il n'y a pas de mal à craindre d'entêter son esprit à une seule chose. Retournez à quelque étude littéraire, lisez les bons écrivains mes amis, reposez-vous des pensées trop sérieuses, et laissez couler l'eau et souffler le vent.

CCLXXXI.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, dimanche 11 janvier 1818.

Vous ne m'écrivez guère, ma bonne mère, et j'en suis fâché de toutes manières. Vos lettres fréquentes sont un signe de santé, et votre silence est toujours une preuve que les remèdes sont tardifs et que la convalescence ne va pas vite. Guérissez-vous et écrivez-le-moi, je vous en prie. J'ai besoin de votre raison pour éclaircir comme pour rassurer la mienne : je serais quelquefois porté à douter; mais, lorsque je vous vois, hors de notre tourbillon, impartiale et fixe par situation, confirmer mes aperçus, c'est pour moi une raison de confiance et presque d'orgueil. Au milieu des objets si divers qui nous entourent, sur cette pente que nous descendons si vite, au son du violon, il est difficile de se revoir. Malgré soi, on est étourdi, et l'on se trouve quelquefois fort arriéré sur certaines pensées et certains senti-

ments qu'on est tout d'un coup fort étonné de retrouver. On savait bien qu'ils existaient, on en avait une connaissance vague et confuse; mais on les oubliait, et l'on s'écrie avec surprise, quand ils reparaissent, comme M. de Talleyrand, l'autre jour : « Vous parlez d'Ernouf ? Ah ! Ernouf, il y a bien longtemps que je n'y avais pensé, à Ernouf[1]. » C'est donc, comme je vous disais, une vie très agitée et très monotone que celle-ci. On n'y a le temps de rien, « pas même d'élever ses enfants », dit naïvement madame M... Les détails, les circonstances absorbent tout, et il y a tant de choses à apprendre dans un seul jour, l'histoire d'une semaine est si remplie, que, pour être au courant, il faut renoncer à l'étude du passé, et presque aux connaissances générales.

Vous me demandez cent choses dans vos lettres, cent choses sur lesquelles je n'ai rien à répondre. Comment voulez-vous que je vous dise l'état de la société ? Livrée tout entière aux bals ou aux assemblées silencieuses, que nous autres Anglais appelons *raouts*, elle ne se laisse ni connaître ni deviner. On ne sait rien sur personne, car personne ne

1. Le général Ernouf, né en 1753, avait été disgracié sous l'Empire et était député très royaliste depuis 1816. Il est mort en 1827.

parle; aucun esprit, aucun caractère ne se montrent. Excepté les hommes qui sont dans les affaires, et qui sont obligés de faire preuve de ce qu'ils valent, on peut ne pas connaître les gens que l'on voit tous les jours; et je vous réponds qu'il est impossible de découvrir des nuances de caractère, et même quelques inégalités d'esprit entre les hommes qui sont dans le salon de madame de Labriche. Jeté dans le monde à une époque où l'esprit humain s'est enrichi de lumières nouvelles, et a su enfin appliquer à tout la méthode de l'observation, où il reste la tradition d'une politesse exquise mais frivole, et d'une élégance de bon goût sans naturel, où cependant des événements terribles et trop forts pour la partie éclairée de l'espèce humaine, au moment où ils sont arrivés, ont fortifié d'avance les hommes qui sont venus depuis, et rendu à l'âme une partie de sa puissance primitive, j'aurais dû, moi l'enfant du siècle, allier des choses que l'état de la société n'a jamais réunies : l'esprit de salon, l'esprit philosophique, et une sensibilité forte. Telles sont les qualités qui peuvent se trouver ensemble dans les hommes d'aujourd'hui. Telle est l'heureuse combinaison des circonstances où nous sommes, qu'il est permis à présent d'être exalté

sans cesser d'être sage, d'être sérieux sans sécheresse, et d'avoir de la grâce sans qu'elle soit un brevet de frivolité. C'est autour de ce modèle, de ce composé idéal, que tournera l'homme de la génération qui vient de naître; et, selon que ses dons naturels ou son éducation le lui permettront, il en approchera plus ou moins. Je sais bien, moi, ce qui me manque pour y arriver; mais je suis sur cette route; tout le monde y est. Cette marche, en effet, n'est point le résultat d'une manière d'être particulière, d'une supériorité individuelle; mais une conséquence nécessaire de notre situation sociale.

M. de Fitz James vient de faire imprimer une opinion sur la loi des journaux, qu'il n'a pas prononcée, et dans laquelle, dit-on, les peuples sont appelés à la révolte assez directement pour qu'il eût le privilège du crime, et par conséquent le jury pour juge, s'il n'était pas pair de France. Il y a un livre qui s'appelle *les Folies du siècle* [1], que les *ultrà* aiment beaucoup. Les Mémoires de madame Manson [2] sont

1. M. Lourdoueix, qui débutait alors, venait de publier un pamphlet très spirituel et favorable au ministère, intitulé *les Folies du siècle*. Il a été rédacteur de la *Gazette de France*, et il est mort en 1860.

2. Les Mémoires de madame Manson sur l'affaire Fualdès.

fades, à ce qu'on dit. Avez-vous un avis sur l'affaire de Wilfrid Regnault[1] ?

CCLXXXII.

MADAME DE RÉMUSAT A CHARLES DE RÉMUSAT,
A PARIS.

Lille, mardi 13 janvier 1818.

Je trouve que vous dites juste sur l'hésitation où l'opinion finit par demeurer au milieu de tout cela. Mais savez-vous ce qu'il faut faire, quand on est comme vous dans ce tourbillon, et qu'on voudrait à tout prix se conserver un jugement sain sur ce qu'on voit? Il faut tâcher de se mettre dans une certaine situation d'éloignement, que je comparerais à l'effet que vous trouvez que la distance réelle produit sur mes raisonnements. Je veux dire abandonner quelquefois la partie, livrer son esprit, sa raison à tout autre chose que la politique; les reposer l'un et l'autre par des études d'un

1. Wilfrid Regnault avait été condamné à mort pour vol et assassinat. Benjamin Constant le défendit comme une victime des passions et des dénonciations royalistes. Sa peine fut commuée.

autre genre; se purifier en quelque sorte l'imagination par les belles-lettres que je crois de plus en plus utiles aux hommes. Elles transportent dans un monde idéal qui repose de celui-ci; elles détournent des petites aigreurs qu'enfantent indubitablement les contradictions d'opinions. Si j'osais me servir d'une comparaison triviale, je dirais qu'il semble qu'elles donnent une couche fraîche de peinture à l'esprit fatigué et enfermé par les discussions politiques, et, après avoir été rafraîchi et épuré par elles, vous verrez que vous reviendrez aux affaires, plus disposé à les bien juger que ceux qui n'auront pas cessé de les regarder minutieusement journée par journée. Je vous jure que les opinions raisonnables et fixes auxquelles vous me voyez tenir sont dues en partie à ce que je ne pense que par moments à tout ce qui se passe. Il serait très possible que je dusse à Rousseau, Fénelon et Molière avec lesquels je passe mes soirées, cette lucidité d'esprit qui me fait porter un jugement impartial sur les journaux que je lis le matin. Je rattache la manière d'agir des hommes d'aujourd'hui à des généralités qui me rassurent d'abord, et me simplifient beaucoup de choses. Je trouve que l'esprit humain s'aiguise et se dresse mainte-

nant sur les questions de liberté et de morale politique, comme autrefois il s'est animé sur la métaphysique religieuse et sur les abstractions philosophiques. Il faut laisser passer cette fièvre, prendre son parti d'enrager tout bas, de voir perdre le temps qu'on pourrait mieux employer, se résigner aux sottises des uns, à la mauvaise foi des autres, à la fausse peur, aux démarches imprudentes des partis, enfin à tout ce qui résulte de l'association des hommes. Laissez aller, tournez la tête, et puis, quand vous viendrez, vous verrez qu'en dépit de tout on a fait un pas, et que le danger est loin d'être aussi réel qu'on le suppose.

Savez-vous ce qui fait que je vous conseille, à vous personnellement, de vous reposer un peu de cette fatigue politique? C'est que je trouve que vos lettres se ressentent un peu du trouble que tant de paroles diverses jettent dans votre tête. Vous vous enfoncez peu à peu dans des dissertations ardues, vous allez de spéculation en spéculation, ou vers un beau idéal, ou vers un laid, heureusement assez idéal aussi. Revenez un peu aux bonnes lettres, mon enfant; elles m'ont fait un bien que je vous souhaite. Je vous enverrai le *Cours* de Lemercier; vous le lirez, au risque de me démentir dans

toutes mes opinions, et de me jeter La Harpe et consorts par delà les monts. Au reste, je suis beaucoup plus contente du volume sur la tragédie que de l'autre. Les introductions et préfaces m'ont ennuyée; madame de Vannoise dit que c'est ce qu'il y a de plus beau; elle ne m'a pas convaincue. Mais, quand il entre en matière, il se fait lire. Je crois qu'il rabaisse trop Racine pour relever Corneille, et qu'il faut autant de génie pour peindre la puissante passion, que pour créer des êtres, grands sans doute, mais un peu hors nature. Si vous feuilletez ce *Cours*, cela vous reportera vers ces beaux écrivains de mon siècle à moi, et vous verrez quel bien font la lecture de certaines scènes de Racine et de Molière.

Je vous trouve très vrai sur ce que vous dites des avantages que donne ce temps-ci au développement du caractère des jeunes gens, et je vois en vous le fond de toutes ces choses. Si vous les voulez avoir réellement, détendez-vous seulement et ne sautez pas à yeux fermés sur votre jeunesse. Écoutez-la quelquefois, ne l'effarouchez pas toujours par des paroles qui ne sont pas de votre âge; enfin jouissez de ces avantages si charmants, qui passent bien vite, et qu'on regrette plus tard de n'avoir pas goûtés. Madame Molé m'écrit que vous ne dansez

plus. Pourquoi renoncez-vous sitôt à cet exercice assez utile, au fait, aux jeunes gens qui vivent beaucoup dans les salons, et qui est amusant dès qu'on ne s'avise pas de le dédaigner? Croyez-vous donc, bon Dieu! que l'âge de ne plus danser ne viendra pas assez tôt? Voulez-vous renoncer à ce genre de plaire sans beaucoup de frais, d'amuser les femmes, et de réussir auprès d'elles? Songez bien que je ne me sers de ce mot qu'en général, car il faut s'expliquer avec vous. Madame de Sévigné, en parlant des moyens d'être agréable aux autres, disait : « *Tout* n'est pas assez dans ce genre. » Elle avait raison. Dansez, dansez, mon enfant; permettez, malgré votre prochaine majorité [1], que mon autorité maternelle vous impose spécialement le bal.

1. Mon père devait avoir vingt et un ans, le 24 mars de cette année 1818.

CCLXXXIII.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, mercredi 14 janvier 1818.

Vous êtes donc en indifférence sur la politique? A la bonne heure! Et vous ne voulez pas que j'en fasse. Mais pourquoi? Cela est trop grave, dites-vous. Non, cela est agitant, et point sérieux. L'étude des querelles des jansénistes et des jésuites serait aujourd'hui une chose grave, qui, prolongée, pourrait attrister l'esprit; mais, dans le temps où elles avaient lieu, c'était un débat amusant et attachant, qui n'ennuyait ni ne refroidissait personne. D'ailleurs, il faut être de son siècle; il n'y a plus d'esprit qu'à propos de la politique. C'est elle qui dicte tous les ouvrages remarquables, qui fait naître tous les ridicules, qui développe tous les caractères, qui occasionne toutes les vertus et toutes les fautes. S'occuper de politique, à présent, n'est donc pas une étude spéciale et exclusive. C'est tout bonnement considérer la nature humaine dans tous ses mou-

vements et toutes ses formes. C'est, en effet, à cette source unique qu'à présent les hommes graves peuvent puiser des méditations, les hommes exaltés de l'enthousiasme, les auteurs de vaudevilles des épigrammes. Et la preuve, c'est que, le jour où je me sentirai d'une humeur bouffonne, je me mettrai à regarder la Chambre et ses dépendances d'un certain côté, et je dirai mille folies. Par exemple, n'est-ce pas une chose plaisante que cette dernière discussion de la presse où, comme on l'a dit, *Jordanus conversus est retrorsum*[1]? que ce bon M. Jollivet, qui, au moment où il monte à la tribune pour soutenir la proposition ministérielle, se sent tirer la manche par quelqu'un qui lui dit : « Qu'allez-vous faire?... A quoi bon?... Vos six enfants sont placés. » Et qui répond : « Oui ; mais ma femme est grosse. » Et cette majorité immuable du milieu, qui répondait à tous les discours pour le jury : « Ventre affamé n'a pas d'oreilles ! » Et la caricature du fauteuil du président ayant la forme d'un homme, un ventre rebondi et deux petits bras à

1. Cette citation de l'Écriture était appliquée à M. Jordan, qui, dans la question du jury pour la Presse, s'était séparé du ministère.

2. M. Jollivet, ancien notaire et très ministériel, était député du Morbihan.

droite et à gauche disant : « Oui, je suis de la section de la montagne, et les *ultrà* sont mes flanqueurs. » C'est lui qui disait encore : « Bon! on ne discutera pas le Concordat cette année, le ministère tombera bien sans cela, et nous aurons, l'année prochaine, le Concordat en réserve pour faire tomber l'autre. » Et M. Bellart qui n'est pas précisément *ventre*, parce qu'il est *mâchoire!* Et M. de Fïtz-James se faisant faire ses discours ossianiques, au risque de l'épigramme :

Le Fitz-Jame a parlé ? Oui, la chose est certaine.
Voilà Chateaubriand devenu Lafontaine.

Il me semble que ce n'est pas une chose si rembrunie que la politique ; pourquoi ne pas rire ?

Au lieu de la parodie, voulez-vous de la comédie ? Regardez la discussion d'aujourd'hui. Voyez les ministériels purs voter pour la loi de la commission ; voyez le parti ultrà-libéral, et le parti constitutionnel, plus ministériel que les ministres, défendre la loi qu'ils ont proposée ; voyez dans un sens inverse les Courvoisier, etc., faire, à leur grand honneur et avec de grands éloges, ce que l'on a si amèrement reproché aux Camille et aux Royer d'avoir fait. Figurez-vous l'incertitude des bonnes gens, la tris-

tesse des simples, la joie des habiles, et, au milieu de tout cela, *les sept sages*[1] se divisant, se sectionnant, se fractionnant, prenant le scepticisme pour de la sagesse, et l'inconstance pour du scepticisme, orgueilleux et faibles, imprévoyants et timides, flottants et étourdis, réaliser le singulier prodige d'un gouvernement constitutionnel conduit par des hommes qui ne le comprennent pas, puisqu'ils prennent l'effet pour la cause, et les moyens pour l'obstacle.

Vous lisez *Télémaque ?* Vous avez raison. Vous avez raison aussi en parlant de Fénelon. Je vous en prie, ne me supposez jamais certains préjugés de la philosophie moderne. Je regarde les individus comme trop peu de chose ; je tiens trop compte de l'opinion générale, et Fénelon eût, le moins du monde, entendu dans son temps la philanthropie du nôtre. Je ne sais rien de si faux que la tragédie de Chénier, où Fénelon ressemble à un curé constitutionnel. Il faut prendre les hommes comme ils sont, tels que leur temps les a faits. Cela ne diminue en rien leur valeur absolue, c'est-à-dire leur valeur comme créature humaine ; mais le temps influe sur

1. Les sept ministres.

leur valeur relative ; c'est-à-dire qu'à mérite égal, l'homme distingué du XIXe siècle sera supérieur à celui du XVIIe. Mais ce perfectionnement est l'ouvrage du temps ; et, s'il peut nous inspirer quelque orgueil, quand nous regardons le passé, il nous suffit, pour redevenir modestes, de songer à l'avenir. Pour Fénelon, il faut tout dire : Il eut le mérite très rare et très remarquable dans son temps, et surtout chez un prêtre accoutumé à mettre avant tout les vertus individuelles, le mérite, dis-je, d'observer que ce n'est pas uniquement dans le caractère, dans la conscience des gouvernements que les peuples doivent placer leur espoir et leur confiance, que cette garantie-là est passagère comme les personnes, et que la seule durable est un gouvernement systématique. Cette vue est juste et belle. La difficulté est de trouver le meilleur système ; il était bien difficile qu'il le fît ; mais, quand ses idées d'application seraient encore bien plus hasardées, bien plus fautives qu'elles ne sont, il lui resterait encore l'honneur d'avoir vu qu'on faisait mal, et d'avoir montré sinon ce qu'il fallait, du moins comment il fallait faire. Cette gloire est grande, car c'est toute celle de Descartes.

Fénelon conçut, sans être ébloui par le prestige

de la puissance et de la personne de Louis XIV, ni même, ce qui était plus difficile, par l'ordre nouveau et remarquable qu'il avait porté dans les détails, que ce prince détruisait en France la hiérarchie, confuse mais réelle, que le temps y avait établie, et qu'il ne la remplaçait par rien. Il concentrait le pouvoir, chose qui peut être odieuse tant qu'elle dure, et qui est à coup sûr funeste, parce qu'elle ne dure pas. Avant Louis XIV, et surtout avant Richelieu, les pouvoirs étaient divisés en France, mal, il est vrai, mais enfin ils l'étaient; après lui il ne le furent plus et le mauvais usage que fit d'un pouvoir unique, le Roi, ou plutôt la cour qui en était dépositaire, n'étant plus équilibré ou neutralisé par rien, la corruption et le désordre s'étendirent sans obstacles et de toutes parts. Voilà ce que Fénelon avait pressenti, et ce que Montesquieu a prévu et admirablement développé. Quant à *Télémaque*, c'est le plus bel ouvrage du monde; je serais cependant bien fâché qu'on me forçât de le lire. C'est une espèce de cours complet de politique, plus morale que métaphysique. Une comparaison a été faite, et elle est nouvelle et inédite, entre ce cours de politique et celui que Montesquieu a tracé dans ses divers ouvrages dont quelques-

uns aussi sont des fictions philosophiques. Cette même idée, le même but dans des hommes si différents, l'exécution et la manière de l'un si peu semblable à celle de l'autre, tout cela a été l'objet de recherches curieuses, et de rapprochements intéressants, surtout parce qu'en rapprochant les hommes, on compare en même temps les époques; et c'est là mon étude de prédilection.

CCLXXXIV.

MADAME DE RÉMUSAT A CHARLES DE REMUSAT, A PARIS.

Lille, jeudi 15 janvier 1818.

Je vous assure que vous deviendrez fou ou malade, si vous demeurez toujours les yeux fixés sur cette politique. Amusez-vous ou appliquez-vous à vous en distraire. Laissez-les crier, parler, s'agiter, courir ou plutôt s'égarer devant vous, en prenant le temps de vous rafraîchir un peu, de nettoyer vos lunettes en les tournant vers autre chose. Vous y verrez, après, aussi clair que qui que ce soit, et vous rattrapperez tout le monde. Moi, je me garde bien

de me suffoquer sur les affaires publiques. Après le déjeuner, la lecture des journaux ; à la bonne heure. Avant le dîner, une petite demi-heure de causerie avec votre père. Dans la soirée, une heure tout au plus de récapitulation générale que nous faisons à nous trois, et ensuite nos lectures littéraires, et toutes les paroles qui s'ensuivent. Allons, mon fils, imitez-moi, et donnez-vous du bon temps. Savez-vous que, si vous gardez mes lettres et que je conserve les vôtres, s'il arrivait qu'une troisième personne y fourrât le nez, elle pourrait bien nous trouver un tant soit peu lourds ? Vous et moi, nous avons la manie de la dissertation, et nous oublions peut-être un peu de passer du grave au doux, du plaisant au sévère. Ma *chère amie* et votre Voltaire s'y entendaient fort ; je vous ai mandé tout naturellement une fois, il y a deux ans, qu'en écrivant vous me rappeliez le dernier, mais c'est qu'alors, vous ne vous enfonciez pas tant dans la métaphysique des idées libérales qu'à présent. Secouez-la un peu, mon fils, et prenez garde d'arriver à douter de tout, en voulant trop creuser et trop déterminer.

Je voudrais que vous lussiez la réponse à M. de Chateaubriand, et savoir ce que vous pensez des citations tirées d'un ancien ouvrage de Benjamin qu'on lui

oppose avec assez d'habileté. Il y a dans cette brochure une bien heureuse citation tirée des Mémoires de Sully; c'est une fortune qu'un passage comme celui-là, quand on a à répondre à M. de Chateaubriand. Après tous ces livres, je ne sais plus où j'en suis sur cette question de la Presse. S'il s'agit du goût, je vous dirai que je pense que plus on pourra écrire, moins on écrira. Si c'est l'utilité des avertissements, nous en sommes à un point où on ne pourrait pas taire ou repousser ce qui est vraiment utile. L'abbé de Montesquieu, dans un discours que j'ai assez aimé, démontre positivement que les journaux ont de grands inconvénients littéraires, et ma cousine de Vannoise abonde fort dans cette idée. Restent donc les injures personnelles auxquelles on s'accoutumera, dit-on. Oui, mais en perdant une certaine fleur de délicatesse qui nous allait assez bien... et cependant il faut l'accorder, cette liberté de la Presse, parce qu'on la veut, parce qu'on la prendrait, et qu'il est toujours habile de se hâter de céder ce qu'on ne peut plus défendre. C'est au moins se donner une bonne grâce, et dissimuler sa faiblesse.

Mais voilà que, moi qui vous prêche de sortir un peu de ces matières, j'y reviens malgré moi. Oh!

de quel mal nous sommes tous mordus! Madame Molé me mande qu'on est emporté à Paris par un tourbillon qui ne laisse de temps pour rien. Elle ajoute que le métier de femme devient bien négatif, que les deux belles parties de l'espèce humaine ne se retrouvent qu'au bal.

Je vais vous faire une question. Elle ne vous plaira peut-être ni pour la forme, ni pour le fond ; mais je ne veux pas perdre mon temps à chercher une rédaction. La voici : « Êtes-vous moins, plus, ou autant amoureux? » Songez que tout ce qui vous passe par l'esprit et par le cœur m'est intéressant et cher, que je suis séparée de vous pour longtemps encore, qu'une pauvre mère aime à suivre pas à pas les mouvements de son enfant, même quand il n'est plus possible ni nécessaire qu'elle les dirige; enfin vos lettres me satisfont sur tout ce qui vous occupe la tête, mais elles ne vont pas au delà, et, comme dit votre père : « Une mère est une femme. » N'allez pas en conclure que je veux dire seulement qu'une mère soit curieuse.

CCLXXXV.

MADAME DE RÉMUSAT A CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, dimanche 18 janvier 1818.

Vous aurez reçu d'autres lettres de moi qui vous auront expliqué que je ne veux pas que nous renoncions à la politique, mais seulement qu'il faut tâcher de ne pas nous y dévouer entièrement. Dans ce moment, je m'endors tous les soirs sur les lettres de madame Du Deffand, et Horace Walpole à qui elle écrivait, le plus bizarre et le plus grognon des hommes, ne lui permettait dans sa correspondance ni protestation d'amitié, ni réflexion sur quoi que ce soit; il ne voulait que des noms propres et des gazettes. Je ne voudrais pas que vous en vinssiez à cette sécheresse, mais seulement que vous dévouassiez une page de vos lettres aux nomenclatures et au récit de ce que vous faites. Ainsi, une fois par semaine, prenez une feuille de papier et dites : Hier j'ai dîné... Avant hier j'ai vu... Je lis telle chose... J'ai été à tel bal, madame telle ou telle était

jolie, etc.; » puis les chansons, le mardi du mois, le spectacle, enfin que sais-je? afin que votre père ne dise plus: « Avec votre correspondance entre vous et votre fils, on ne sait jamais un mot de ce qu'il fait. Vous lui écrivez des dissertations infinies, il vous répond de même, et, moi, je n'en suis guère plus avancé. » Si cette partie du journal vous ennuie, vous la prendrez pour mortification de votre esprit, et on ne me grondera plus de vous tenir toujours tendu vers *les choses d'esprit*, et de vous encourager à ne faire que des *traités*. En attendant, je ne sais si c'est parce que nous sommes du même avis, mais il me semble que vous parlez raison sur beaucoup de choses. Nous n'avons point ici encore ni l'opinion de M. de Fitz-James, ni cet ouvrage de *la Folie du siècle*, dont ma sœur est si charmée. Alix me mande qu'il y a quelques propos imprudents dans l'opinion du Duc; je vous avoue que je trouverais juste qu'il fût traité comme Comte et Desnoyers. Qu'est-ce que c'est que ce privilège de Pair, dont me parle madame Chéron?

Mon enfant, savez-vous que je suis contente des Mémoires de madame Manson? Nous les avons lus haut avec attention; assurément ce n'est point un livre: il n'y a ni goût, ni ordre, ni connaissance

des habitudes de la bonne compagnie; mais il y a de l'esprit, de la naïveté, des faits que je crois très vrais; il me semble que j'entends bien l'affaire. Ce Clémandot est un mauvais Lovelace de Villeneuve-sur-Yonne. Il a pris avantage sur cette femme en s'introduisant chez elle la nuit, il aura été repoussé jusqu'à un certain point; elle s'est un peu trouvée pourtant dans sa dépendance. Au premier moment, elle craignait de laisser courir dans sa petite ville le bruit de cette entrevue nocturne; elle a une mauvaise tête, elle n'a pas calculé l'importance de ses aveux; elle a vu un moyen de faire partir cet homme, d'éviter un éclat et un duel, elle aura cru qu'il lui serait aisé de recourir après ses paroles; peut-être aussi la petite vanité de se mettre dans une situation singulière, la peur que M. d'Estourmel lui a faite, les violences du père, tout cela explique son imprudence. Ajoutez que sa réponse à Clémandot avait été, par ironie, de répondre affirmativement, et que le ton des paroles s'efface et qu'elles restent. Enfin, je suis convaincue que cette femme n'a point été témoin du meurtre. Il en résulte que nous avons rêvé sa situation tout autre qu'elle n'était, et que cependant ses souffrances font encore pitié. Je trouve qu'elle peint fort bien l'horreur que lui

inspire ce Clémandot, et le besoin qu'elle avait de le tuer de sa propre main. En relisant ses lettres, on voit clairement que la mieux faite de toutes est celle où elle reprend le langage de la vérité. Je comprends encore qu'elle ait éprouvé du soulagement en voyant la procédure cassée. Je suis contente de sa lettre à M. Pasquier; demandez-lui de ma part ce qu'il en pense, et lisez ces Mémoires, en passant courageusement sur les confitures et tous les détails rodésiens. Vous m'avez écrit, une fois, que cet écrit était fade ; je suis sûre que c'est sur parole et que vous ne l'aviez pas encore ouvert. Je trouve que toute cette affaire est assez désagréable pour M. d'Estourmel[1]. On nous mande de Toulouse qu'on y a appris que cette femme, depuis sa translation, est calme, sereine et ne montre aucune inquiétude de paraître sur la sellette comme une accusée.

Ma sœur m'écrit qu'on a envie de jouer *Tartuffe*,

1. M. d'Estourmel était préfet de l'Aveyron. C'était un homme d'esprit qui a laissé des *Mémoires* remplis d'anecdotes bien contées. C'est lui qui, un peu plus tard, interrogé par le roi sur ce que venaient faire dans la maison de Bancal madame Manson et l'officier Clémandot, répondait : « Je n'en sais trop rien, mais je ne crois pas que leur intention fût d'ôter la vie à personne. »

et qu'on compte sur moi au *Marais*. Si on revient sur cette idée vous pourriez dire d'avance que vous savez que je ne rejouerai Elmire de ma vie; je l'ai mis dans ma tête pour dix raisons, mauvaises peut-être, mais bien déterminées. Si je me portais bien, je jouerais Dorine, à la bonne heure! Mais j'ai, dans ce moment, la poitrine trop faible pour supporter même l'idée de monter sur un théâtre. Mon ami, je ne suis plus bonne à rien qu'à vous aimer, et ce doux plaisir me fait encore tenir à la vie [1].

CCLXXXVI.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, lundi 19 janvier 1818.

Je suis ravi, ma mère, que vous vous portiez mieux, quoique vous ayez la convalescence un peu prêcheuse. Il était infaillible que vos lettres, d'après le tour qu'elles prenaient depuis quelque temps, aboutiraient à un grand éclat de conseils, dans le

1. Ma grand'mère avait joué Elmire, quelques années plus tôt, au Marais, Fleury, l'acteur, jouant le rôle de Tartuffe.

sens de l'indifférence et du repos. Je vous remercie, et j'essayerai de vous rassurer. Je ne fais point trop de politique; car, au fait, ce n'est guère qu'en vous écrivant que je m'amuse à dire ce que je n'ai jamais occasion de dire, et, comme je ne suis pas appelé à exprimer ce que je pense sur le présent, je m'en dédommage en vous rabâchant ce que je rabâcherais à la tribune si j'étais député, ou dans une brochure si j'étais auteur. Ce n'est donc que pour vous écrire que je prends ma robe de docteur, et, le reste du temps, ce n'est guère par trop de réflexion que je pèche.

Vous me conseillez fort de me jeter dans la littérature proprement dite; mais vous savez bien que je n'ai pas de divisions dans l'esprit. Toutes mes idées se tiennent et s'embranchent les unes avec les autres, et, si je me mettais à étudier la littérature, je n'y verrais encore que la situation de l'esprit humain à l'époque où tel auteur a écrit, et la direction des mœurs et des idées suivant les diverses époques. Or, qu'est-ce que la politique aujourd'hui, sinon l'examen des vicissitudes de l'espèce humaine, ou, si l'on veut, la théorie de son éducation? Croyez-moi, partout où je porterai mon attention, je trouverai une occasion

de me livrer à ces abstractions qui vous paraissent pénibles, et à ces réflexions qui, si elles sont satisfaisantes pour l'esprit, ont bien quelque chose d'amer et d'irritant; mais ce dernier inconvénient se retrouvera dans ce monde tant qu'il y aura des erreurs qui prévaudront contre la vérité, et cela n'est pas près de finir.

Quant à ma manière d'être générale, je vous assure que la politique n'y influe guère dans le sens que vous craignez. Je suis entouré de personnes qui me reprochent mon rire continuel sur les affaires les plus sérieuses; on m'accuse de ne voir dans tout ce qui se passe qu'un spectacle amusant par le ridicule, et de le juger avec cette froideur qui permet la moquerie. Allez, ma mère, ce n'est certes pas le sérieux qu'il me faut reprocher; si je l'étais davantage, si, moins facile aux distractions, moins sensible aux petits succès, moins aisément amusable avec des niaiseries et des choses communes, j'avais un peu plus la réflexion et la retraite, outre que je vaudrais beaucoup mieux, à coup sûr j'aurais plus de bonheur. Mais, tel que je suis, c'est-à-dire susceptible de réflexions graves, mais habitué surtout aux futilités du monde, je me trouve dans un perpétuel combat entre le

sérieux et le frivole; effrayé du premier, dégoûté du second, et y revenant sans cesse avec une faiblesse que rien n'excuse, puisqu'elle est sans illusions.

On vous écrit que je ne danse pas; c'est vrai. Mais ce n'est pas la politique qui m'empêche de danser. Tout bonnement, je n'aime guère la danse; et je suis tout de suite porté à la rêverie, dès que je suis au bal. J'aime le son des contredanses pour rêver. J'aime à rester dans un fauteuil par paresse; j'aime le grand monde, pour avoir le plaisir d'en penser du mal à part moi, et de faire de la vanité et du dédain dans un coin. Voilà toutes les raisons qui me faisaient aller au bal, et n'y pas danser. Et puis je n'y vais plus, parce que j'ai découvert que j'aimais mieux dormir, et que j'étais fatigué d'avoir trop veillé. Je ne sais comment répondre à votre question catégorique. Je ne sais même comment vous avez pu me la faire, vous qui m'avez paru toujours douter de l'existence du sentiment dont vous parlez, qui me sembliez ne pas vous y intéresser autrement qu'en général, et n'en vouliez savoir que le gros des choses et le positif. J'ignore tout à fait ce que je dois répondre; je l'ignore de très bonne foi; je conçois si peu la valeur des

mots là-dessus, je sais si peu ce qu'on veut dire, j'ai tant de peine à m'exprimer moi-même, que je vois bien que je vais finir cet alinéa sans rien dire de plus clair, ni de mieux dit.

Si je n'étais pas jaloux de vous tranquilliser, il faut avouer que vous me faites sur la liberté des journaux des ouvertures auxquelles je ne manquerais pas de répondre longuement. Quant aux citations de Benjamin, elles me paraissent tout à fait mal appliquées. Ses réflexions sont toutes dirigées contre l'abus que les journalistes faisaient de la liberté; il les traite durement, et les engage à changer de ton, mais il n'indique ni de près ni de loin qu'il faille songer à restreindre leur liberté!

En attendant, je n'en vais pas moins à la Marine tous les jours. Il est vrai que je m'y amuse. Ce qui ne m'amuse pas, c'est le *droit* dont vous me parlez. Il est terminé pour le temps, il ne l'est pas pour la science. J'espère passer un examen dans les premiers jours de janvier; je ne pense pas que j'aie fini toutes mes épreuves avant six mois d'ici. Au milieu de la préoccupation sérieuse que vous me reprochez, je suis fort paresseux, j'accepte toutes les distractions, et je vous assure que ma philosophie n'exclut aucune frivolité; je dis *aucune*.

Mardi 20 janvier.

Vous me parlez de beaucoup de choses dans votre lettre. J'y réponds : *Ab jove principium*. Commençons par un peu de politique. Cette loi du recrutement est, à coup sûr, bonne sur beaucoup de points. Les opposants cachent soigneusement que ce qui les irrite, c'est l'esprit de l'égalité qui y domine. Cette discussion a l'avantage qu'elle remet les partis à leur place, et fait tomber le masque de popularité dont le côté droit essayait de se couvrir. Au reste, pourquoi rien ajouter? Je vous renvoie encore à la belle péroraison du discours verbeux de Camille Jordan. Quant au fond des choses, j'espère que les violences récentes des Fitz-James, des Salaberry et autres, aigrira le ministère. Déjà, plus d'une fois, nous avons dû notre salut à la rancune aveugle et violente des *ultrà*. Quant à la loi de la Presse, vous vous imaginez bien que je suis pour l'amendement Beugnot. Je sais qu'il rend la loi nulle; mais c'est une leçon; et c'est ainsi que se vérifiera ce que j'ai toujours dit : qu'à force de vouloir conserver de petits privilèges d'arbitraire, et une censure préalable dans une loi

de liberté, les ministres ne gagneront que la licence. Telle est, au reste, la nécessité autour de laquelle ils tournent sans cesse. L'indépendance inattendue de M. Pastoret est un mauvais coup de cloche. Je crois que l'amendement passera.

Vous me parlez des *Folies du siècle*. Il y a assez d'esprit, et cependant cela ne vaut rien. Parmi les mille et un changements de nos mœurs, j'ai remarqué celui-ci : C'est que la légèreté incrédule et moqueuse ne peut avoir grand crédit dans un temps de partis. Dans un temps où il y a une opinion, il faut, pour faire effet, croire et combattre sous une bannière; il faut se croiser pour une doctrine, et non se moquer de tout le monde, affectation de supériorité qui blesse l'esprit d'égalité de la nation, et en même temps l'esprit de secte des différentes factions. Le ridicule ne peut plus se semer sans discernement; la plaisanterie de Voltaire, fort bonne dans un temps un peu futile, au milieu d'une foule d'usages, d'institutions et de préjugés, ne réussirait plus exclusivement, aujourd'hui que nous avons quelque chose à défendre. Conservons-en, si l'on veut, le sarcasme pour attaquer; mais surtout tâchons de reproduire cette moquerie de bonne foi, cette gaieté d'indignation

de Pascal. Le ton même du bel ouvrage des *Lettres persanes* aurait quelque chose de trop sceptique pour nous; de la comédie même de Molière, il ne faut adopter que la comédie dont l'intention est sérieuse. Les *Provinciales* ou *Tartuffe*, voilà les modèles. M. de Constant a fort bien dit tout cela dans une phrase : « Le temps des dédains est passé. » Appliquez cela aux *Folies du siècle*. Le plus souvent, je me suis réglé là-dessus dans mes chansons.

Mon père demande que je le mette au fait des histoires du monde. Mais il n'y a pas d'histoires. Les chambres à parler ont le pas sur les chambres à coucher; le bruit poussé à un certain point équivaut au silence; on n'entend rien. Les spectacles? Mais je n'y vais guère. Nous aurons une représentation *in fiocchi* d'*Abufar*[1], avec mademoiselle Mars et Talma. Madame de N... s'est laissé persuader d'y louer une loge. Je m'arrangerai pour n'y être pas avec elle; je n'ai pas envie de me trouver dans le feu de sa triple haine contre Talma, mademoiselle Mars et Ducis. Elle sera là-dessus comme sur la loi du recrutement; et, quoique j'aime à voir contester mes

1. Tragédie de Ducis, représentée pour la première fois le 13 avril 1794.

plaisirs, j'aime au moins à en jouir tout seul tant qu'ils durent.

Il paraît que la loi de la Presse sera acceptée comme la Chambre des députés l'a faite; et celle du recrutement à peu près comme le ministre l'a présentée. Le discours de M. de Villèle, quoiqu'absurde, est habile. Il serait bien important de le réfuter, d'en montrer le faux, de faire tomber le masque de popularité dont il se pare, afin de montrer l'aristocratie cachée partout derrière le mot *égalité*. Je rêve un discours là-dessus qu'il faudra ravaler comme toutes les choses que je rêve. Vous avez lu, sans doute, le discours que j'aime de votre ami M. de Barante[1]. Il y avait mis d'abord un éloge de l'armée dans le sens politique et national, et un morceau très vrai et assez fort où il relevait toutes les incohérences des *ultrà*, et toute cette animosité qu'ils laissent voir en s'efforçant de la déguiser; ces deux passages étaient *bien;* je les ai lus; les ministres n'ont pas permis qu'il les dît.

Vous me parlez du *Tartuffe?* Il est vrai qu'on a envie de le jouer, surtout M. de Vandœuvre. Il me semble que ma tante avait pris son parti

1. M. de Barante n'était point député. Il avait parlé en qualité de commissaire du roi.

de jouer Elmire. Madame Duchâtel jouerait Dorine, M. de Mun Orgon, et moi Valère. Tout cela n'est que des propos en l'air[1].

CCLXXXVII.

MADAME DE RÉMUSAT A CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, jeudi 22 janvier 1818.

Vous êtes un imbécile, vous êtes un fou, vous êtes très aimable; voilà trois vérités que je veux démontrer ce matin. Vous êtes un imbécile; car, depuis le temps que vous avez fait ma connaissance, pour dire comme les gens de ce pays, vous devriez savoir que je suis d'une nature fort sincère, et prête à vous dire les choses telles que je les pense. Or, si j'avais pensé que vous eussiez eu besoin d'être averti sur l'article d'une certaine prudence, je vous l'aurais dit tout bonnement. Mais je n'en avais nullement l'idée; je vous crois, à présent, assez averti de ce qu'est le monde pour savoir comment

1. *Tartuffe* fut, en effet, joué au *Marais* avec une distribution analogue.

on doit y vivre, ou comment vous voulez y vivre; je vous y sais très bien, et je ne m'en fais pas de tracas. Mais vous m'écriviez que mes opinions fortifiaient et rassuraient même les vôtres, que, dans certains moments, tout ce que vous entendiez vous brouillait la tête, que vous en étiez quelquefois à ne plus comprendre ni les paroles des autres, ni même vos pensées! C'est en réponse à cela que je vous ai conseillé de vous distraire, de lire des vers, de secouer la politique, de reposer le verre de vos lunettes, bien sûre que l'esprit, pour conserver sa lucidité, a besoin de ne pas rester incessamment tendu sur le même objet. J'étais charmée de Molière, de Racine; le cours de Lemercier m'avait replacée dans cette littérature. Je vous souhaitais le plaisir que je venais d'avoir à si bon marché, et cela sans avoir cessé de juger, je crois, assez bien les événements de ce temps-ci. Ajoutez que votre père se moque de nos dissertations, qu'il m'en rend responsable, que, lorsqu'on est éloignée, on aime les détails, les fagots, un peu les noms propres. De là, mes conseils et mes demandes de gazette de temps en temps.

Vous êtes un fou, ou en vérité assez près de le devenir, si la folie est la préoccupation d'une idée.

Votre spéculation continuelle sur un seul point finira par vous faire vaguer, comme ce Joseph des *Folies du siècle*, et il faudra que je vous mène dans sa chambre de Charenton voir à votre tour tous ces personnages qu'il y a rencontrés. Au reste, mon cher fils, fou ou sage, je crois que vous n'y écririez pas de si sottes pages que celles de ce Monsieur dont je ne connais pas le vrai nom. Vous aviez bien raison de trouver ce livre détestable et ennuyeux à mort.

A présent, faut-il prouver que vous êtes très aimable? En vérité, cela ne serait pas difficile, et je le ferais votre lettre à la main ; car elle m'a fort amusée, quoiqu'elle soit un peu grondeuse, et que vous ne répondiez pas encore à ce que je vous demande. Quant à ce que vous me dites, que je vous ai semblé ne m'intéresser qu'en général à ce dont vous avez tant de peine à parler, je ne dirai à cela qu'un seul mot, et le voici : « Ingrat ! » Au reste, faites sur cet article comme il vous plaira, et parlez ou n'en parlez pas, selon que cela vous sera plus commode; je ne veux jamais gêner ni votre silence ni vos paroles. Vous ne savez encore, vous ne saurez jamais de combien de manières mon âme sait aimer, et vouloir ce qui plaît à ce qu'elle aime.

Mais, pourtant, s'il était possible d'arriver à avoir des nouvelles, ce qu'on appelle des nouvelles, de la personne dont nous parlons, j'en serais bien aise; car qui que ce soit ne m'en dit mot.

Vous faites de bizarres portraits de vous, qui le sont, ne vous en déplaise, pas plus que vous ne l'êtes réellement. La vanité humaine pourrait bien se retrouver encore dans certains défauts qu'on se suppose. Quand vous vous reprochez je ne sais quelle futilité, par laquelle vous croyez que vous pouvez *me rassurer*, c'est comme si vous vous accusiez de n'avoir que vingt ans. Les événements et votre propre disposition vous ont jeté habituellement dans une sorte de gravité, et cependant votre pauvre jeunesse ne veut pas se tenir battue; elle vous tire quelquefois par la manche, elle vous demande un souvenir en passant, elle vous annonce qu'elle n'a qu'un temps pour vous arrêter, qu'elle ne s'échappera que trop vite. Je trouve qu'elle a assez raison, je suis quelquefois tentée de plaider pour elle, et de vous prier de ne la point trop rudoyer, quand ce ne serait que par considération pour moi qui suis fort de ses amies.

Les personnes qui vous reprochent votre rire continuel sur les affaires sérieuses et qui trouvent

que vous les jugez *avec cette froideur qui permet la moquerie*, je leur en demande pardon, ne s'y entendent guère. Si vous n'étiez pas si grave, vous seriez moins moqueur. Il y a toujours un peu du Nicomède dans votre affaire; la vraie gaieté est meilleure personne, je ne dirai pas que vous, mais que votre esprit. C'est le seul point sur lequel je vous demanderais de vous observer, parce que la raillerie, excitée par l'amertume de certaines réflexions que l'on concentre, est une arme dangereuse à manier, et qui blesse souvent celui qui l'emploie. Mais, en même temps, je sais qu'il est difficile de renoncer à s'en servir, quand elle devient une sorte de soulagement de la compression de l'âme, et qu'en vous engageant à la déposer le plus que vous pourrez, je vous demande un assez grand effort.

Vous pourriez bien avoir deviné juste sur le *Cours* de Lemercier. Il n'est point cependant trop classique; il ne pouvait guère l'être moins, s'appuyant sur les anciens comme il fait. Il me paraît un peu trop rabaisser Racine, glisser un peu plus qu'il ne faut sur Voltaire, confus à force d'analyse, diffus par son style. Quant à la profondeur, je ne sais quelle vous lui voudriez davantage; il va assez loin

sur tout, et, cela est vrai, plus au fond que La Harpe. Et, cependant, il me semble que nous savions tout ce qu'il dit. En tout, c'est à mon avis le premier *ouvrage sorti* de ses mains. Mais quelle manière d'écrire, bon Dieu ! Nous vous l'enverrons pour le plaisir, moi de vous entendre quereller, et madame de Vannoise de lire des douceurs sur le compte de son ami. Nous lisons toujours un peu *Télémaque ;* nous n'avons point encore vu Salente. Votre père est charmé du style, et s'en préoccupe assez pour glisser sur le reste. Moi, j'ai lu cent choses depuis un mois : force romans pour m'endormir, les lettres de madame Du Deffand ; à présent, je tiens la vie de Cicéron, que je mélangerai de ses lettres ; vous allez avoir des dissertations romaines.

Je fais toujours mon petit roman ; je lis le soir à mes deux compagnons ce que j'ai fait le matin. Votre père s'y intéresse, dit que cela est *bien,* et me donne des avis.

CCLXXXVIII.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, lundi 26 janvier 1818.

Vous ne vous attendiez pas à ce rejet de la loi sur la Presse ! Les ministres, ne pouvant se résoudre à recevoir leur loi amendée, ont conspiré pour ce rejet avec toutes les oppositions; ils l'ont envisagé comme un succès. Cela serait juste, s'ils n'y avaient pas été réduits par l'infériorité qu'ils ont eue dans la discussion de détail. Il se pourrait que la loi de recrutement que les députés accepteront, je crois, fût repoussée de même à la Chambre des pairs. Quoi qu'il en soit, cette loi a replacé la Chambre sous son véritable jour. Les partis ont repris leurs places, leurs couleurs, leurs bannières, et j'espère que, pour un temps du moins, les transactions imprudentes sont abandonnées. Le discours déplacé, dit-on, quoique assez vrai, de M. de Courvoisier, regardé par tous comme l'écho officiel du ministre, a irrité et

aigri les *ultrà*, et rejeté le ministère malgré lui dans le démocratisme. Les Salaberry, les Floirac, etc., ont montré le fond des *ultrà;* et, malgré l'adresse que Villèle a mise à cacher ce fond, j'espère qu'on fera tomber toute cette écorce dont il se couvre; qu'on montrera que, lorsqu'il déclame contre la conscription et préconise l'enrôlement volontaire, c'est qu'il veut une armée composée de la lie du peuple et d'une canaille entièrement incapable, sur laquelle on puisse superposer des officiers de faveur. C'est le même motif qui, lors de la loi des élections, lui faisait demander des électeurs de cinquante francs, au lieu de ceux de trois cents francs. Ils ne craignent pas le peuple; ils redoutent et avec raison, la vraie nation qui, partout présente, leur apparaît sans cesse comme un fantôme inévitable.

J'ai dîné avant-hier chez madame de Mézy avec MM. de Richelieu, Villemain et beaucoup d'autres. Vous prévoyez que la conversation générale a été peu de chose; mais, en revanche, la conversation particulière a beaucoup donné. J'étais entre Villemain et M. de Barante, et je me suis trouvé au bout d'un quart d'heure si petit garçon, que je n'ai plus osé souffler. Quoi qu'il en soit, je me suis

amusé un peu ; cela est rare là où il y a beaucoup de monde. Villemain prétend que *les Folies du siècle* valent mieux que vous ne dites et que je ne pense. M. de Barante, qui, sur ma parole, n'a point voulu les lire, est poursuivi de gens qui le lui reprochent. Aurions-nous tort? Je ne crois pas. Je ne connais, quant à moi, que les quarante premières pages ; quoiqu'elles m'aient amusé, je prévois le reste, et n'ai point envie de le connaître mieux. Je me réfère à ce que je vous en ai déjà dit. L'auteur est M. Lourdoueix, qui rédige la *Gazette de France* et a fait des brochures[1].

Quant à madame Manson, ses Mémoires n'ont aucun succès. Ce qui dérangera un peu l'impression que vous en avez reçue, c'est qu'il paraît constant, c'est du moins l'opinion actuelle du ministre de la justice, qu'elle était bien réellement dans la maison Bancal, et son père aussi, lequel aurait été un des complices de l'assassinat. La présence de la fille n'aurait été arrangée que pour déposer contre elle et son père. Voilà ce qu'on m'a dit ; je ne le comprends qu'à moitié ; ce

1. M. Lourdoueix a été toute sa vie l'un des rédacteurs les plus connus de *la Gazette de France*. Il est mort en 1860 à soixante-treize ans.

serait bien horrible et bien compliqué. A Rodez, interrogée par le juge d'instruction, elle est convenue qu'elle était chez Bancal; à Albi, elle vient de le nier encore. Cette fois-ci, on ne lui a point pardonné; on lui a rappelé qu'elle n'était plus témoin, mais accusée, qu'elle ne pourrait plus varier dans ses réponses en alléguant sa sensibilité, et, depuis lors, elle est au secret. Une autre affaire plus grave encore, et qui occupe, est celle de Wilfrid Regnault dont je vous ai parlé, et sur laquelle il faut absolument que vous vous mettiez au courant. L'opinion publique s'en est emparée; ma tante a été, il y a deux ou trois semaines, priée par madame de Rumford et par madame de Brigode, de demander la grâce du condamné à M. Pasquier. Celui-ci me paraît fort embarrassé; il me semble qu'il a raison de l'être. Mais ce n'est rien encore ! Voilà que M. de Constant vient de publier là-dessus une lettre qu'il faut que vous vous procuriez. C'est peut-être ce qu'il a fait de mieux. J'avais résisté aux mémoires de l'avocat, quoique je le connaisse, l'aime et l'estime [1]. J'avoue que la

1. M. Odilon Barrot fit alors son début, sinon au barreau, du moins dans la vie publique. Il était camarade de mon père, quoique de cinq ou six ans plus âgé.

lettre de M. de Constant m'a, à demi, convaincu. Il en promet une seconde, et si elle est aussi forte, l'affaire deviendra très grave. Déjà trois jugements ont confirmé directement ou indirectement la condamnation; le dernier sera probablement dans le même sens. Le droit de grâce exercé en pareil cas serait un empiètement de l'autorité royale; et cependant il est possible qu'il s'établisse dans tous les esprits une évidence morale et publique de l'innocence de Regnault. Que faire alors? Lisez, lisez la brochure de M. de Constant.

Je tiens toujours pour lui contre la brochure que Mirbel vous a envoyée. Je dis toujours qu'on peut représenter avec force les fautes, les excès désastreux de tels et tels journalistes, sans demander leur esclavage; je dis que, demain, je pourrai déplorer et même attaquer vivement l'usage funeste que M. de Salaberry, ou tout autre, fait de la liberté de la parole, et il serait impertinent d'en conclure que je ne veux pas qu'on parle à la Chambre des députés. C'est implicitement et expressément le sens du chapitre de Benjamin; il y a même tout un alinéa qu'on n'a point cité, où il prévient le reproche qu'on lui adresse.

Nous avons eu hier un petit bal chez madame de

Labriche, où j'ai dansé toutes les contredanses, pour taquiner madame Molé. Je me suis amusé beaucoup; je m'y étais décidé d'avance, bon gré mal gré. En tout, quoi qu'en dise ma tante, je danse peu, et je suis peu invité au bal; ce qui m'est commode. Je ne vais pas beaucoup dans le grand monde. Qu'y ferais-je? Vous me demandez si je vais souvent chez madame Molé ? Très peu, car vous savez comme dans la maison on aime à courir; ils n'y sont jamais le soir, que les jours où ils sont avec soixante personnes. J'y dîne à peu près tous les quinze jours une fois, et voilà tout; il y a bien un mois que je n'ai dit une autre parole que *bonjour* à M. Molé.

Que pensez-vous de ce B*** qui s'en va épouser une provinciale de trente ans, presque laide, dit-on, et qu'il n'a jamais vue? M. B*** est cependant, selon le monde, un homme très raisonnable. Ce mariage l'est aussi, selon le monde; car la demoiselle a six cent mille francs, et cependant quelle folie! Que je fais peu de cas du sens commun. Que le *sens rare* est plus raisonnable et plus nécessaire! Plus je vais, plus je trouve les règles de la vie sociale follement établies. Les intérêts matériels, que l'esprit du monde cite toujours

comme son apanage, et dont il se croit le législateur infaillible, sont la chose la plus déraisonnablement conçue. Ah! que je deviens spiritualiste!

CCLXXXIX.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, jeudi 29 janvier 1818.

Me voilà réveillée avant huit heures, mon enfant, et je veux causer avec vous, en attendant l'arrivée du facteur, qui peut-être m'apportera de votre écriture. Il n'y a pas de dévote qui ait plus envie de gagner le carême; je voudrais être hors des bals, et surtout du mien. Vous pourrez vous dire le mercredi des cendres : « Ce matin, ma mère est sûrement malade et fort contente. » Mais, mon cher ami, vous perdez beaucoup de ne pas voir notre société dans son brillant. Nos madames sont admirablement parées l'hiver. Fleurs, plumes, perles, argent, tout cela à la fois; elles me paraissent élargies tant elles sont couvertes de choses. Madame

de Vannoise vous en fera de beaux récits, surtout madame de L.., qui danse avec la gorge et les bras nus, des plumes hautes de deux pieds, et ce visage que vous savez.

Je vous prie de me dire si Camille Jordan va encore chez votre patron, et comment il y est reçu? Votre père causait avec nous de tout cela, et nous disait qu'il trouvait que les deux conseillers d'État[1] s'étaient mal conduits, que la morale humaine était pour eux, mais que la morale des devoirs des États aurait dû leur imposer silence à la Chambre. Que, si une secrète ambition ne les avait pas poussés, ils auraient dû prévenir le garde des sceaux de l'opinion qu'ils manifesteraient à la tribune, et de l'effet qu'ils savaient bien d'avance qu'ils produiraient sur la majorité ministérielle; enfin que leur manière d'agir jettera sur eux une couleur d'intrigue qui ternit aux yeux des gens raisonnables ce qu'on appelle leur généreux civisme, dans les feuilles des indépendants. « Où en serait-on, dit encore votre père, si on ne reconnaissait plus de devoirs d'État? Il s'en suivrait donc que M. de Vaublanc aurait eu raison de venir dire à la tribune qu'il n'était point

1. MM. Royer-Collard et Camille Jordan.

d'avis de la loi qu'il apportait. » Enfin, il m'a semblé que votre père disait fort bien. Après cela, il ne trouve pas que la loi fût bien faite, mais il la croit une des plus difficiles à créer, et il vous soutient que le dépôt est un commencement d'exécution, et que l'idée contraire est subversive de toute jurisprudence. Voilà sa phrase que j'ai promis de vous mander. Il prétend qu'il sait bien ce que vous répondez à tout cela, mais que vos abstractions, à vous autres, mèneraient peu à peu à une telle impossibilité d'action, qu'il s'ensuivrait une paralysie complète de toutes les mesures tendantes à mettre de l'ordre et donner du repos.

Je souhaite fort que la loi du recrutement passe, parce que je la trouve nationale. Elle a été bien faiblement attaquée par le parti *ultrà;* il a montré le bout de l'oreille, même M. de Villèle; son discours est insidieux pour qui ne veut pas lire avec attention, et plein de véritables absurdités pour celui qui l'étudiera. Je mandais hier à madame Molé que les *ultrà* me semblaient se servir de la popularité, comme une femme qui ne saurait pas mettre de rouge, et qui en barbouillerait son nez et son front. M. de Villèle place ce rouge un peu moins mal que les autres; mais on voit bien encore que c'est une

couleur factice. M. de Courvoisier[1] lui a répondu d'une manière très amusante; et M. Decazes, ce me semble, a aussi très bien parlé à la Chambre des pairs. Il y a toujours dans sa manière une sorte d'audace et de verve qui, je vous avoue, me plaît assez. On déjoue beaucoup d'intrigues, en marchant droit à celui qui va nous frapper.

Parlons un peu littérature. Vous pensez que nous avons été charmées du succès d'Agar[2]; j'avais entendu autrefois cette scène, qui a été faite dans le temps où Lemercier voulait plaire à Bonaparte, et qui, en effet, l'avait ravi, parce qu'il arrivait d'Égypte. Je me souviens que cela me fit pleurer mais, comme vous étiez pour moi alors le plus joli petit Ismaël du monde, et que je pensais à ce que je serais devenue si vous m'aviez demandé à boire, et que je n'eusse plus d'eau, il ne faudrait pas trop conclure de mes larmes. Au reste, madame Lemercier mande qu'on

1. M. de Courvoisier avait fait un discours très vif contre l'ancienne noblesse.

2. *Agar et Ismaël au désert, ou l'Origine du peuple arabe*, scène orientale en vers de Népomucène Lemercier. Cette scène avait été composée au moment de l'expédition d'Égypte, et l'auteur en fit hommage au premier consul, qui voulut lui en donner dix mille francs. Lemercier les refusa, et fit reprendre la pièce ou plutôt la scène à l'Odéon, le 23 janvier 1818, avec un grand succès peu durable.

en a beaucoup versé à l'Odéon. Son mari a tiré cette scène des manuscrits, pour faire valoir le talent de mademoiselle Humbert[1], dont il est tellement amoureux, et qu'il voudrait faire passer aux Français, A propos, allez donc voir *Warwick*[2], et me dites ce que vous en pensez. Je ne l'ai jamais lu, et les journaux en font de grands éloges. Croyez-vous que mademoiselle Mars pousse le pathétique jusqu'à bien dire : « Oh ! terre engloutis-moi ! » Il ne faut la défier de rien.

Je suis fâchée de ce que vous me dites de madame Manson. Je doute toujours, j'ai peur qu'elle n'ait aigri l'autorité ; M. d'Estourmel s'est un peu compromis dans cette affaire, et la poursuivra. Si ces Mémoires sont faux, ils sont détestables ; s'ils sont vrais, je les trouve bien remarquables. Nous avons lu tout haut *les Folies du siècle*, et je tiens à soutenir que c'est la plus ennuyeuse lecture que j'aie fait ou faite de ma vie; vous voyez que je ne suis pas habile sur ce participe. Cela me paraît lourd, froid, long et de mauvais goût, comme certains morceaux du *Spectateur*, ou de l'abbé Morellet.

1. Mademoiselle Humbert ne passa point au Théâtre-Français; mais elle joua encore, à l'Odéon, *Frédégonde et Brunehaut*, de Lemercier, tragédie reprise plus tard par mademoiselle Rachel.
2. *Le Comte de Varwick*, tragédie de La Harpe.

Je suis enchantée du discours du ministre de la guerre[1]; voilà le vrai civisme, voilà la vraie popularité, et non ce rouge plaqué de nos *ultrà*. J'ai été saisie de cette phrase : « Nos soldats ont beaucoup expié, car ils ont beaucoup souffert. » Aussi l'enthousiasme a-t-il été réel dans la Chambre, et M. de Villèle ne peut jamais, en parlant sans cesse du peuple, obtenir un regard de la nation. Quand il parle du manque de foi à l'égard des vétérans à qui on avait promis le repos, et qu'on va tirer de leur retraite, qu'il sait mal la langue des soldats ! Certes, s'il lui avait fallu conduire une armée au travers des Alpes sans vêtements et pieds nus, il n'aurait jamais imaginé de mettre à l'ordre du jour que les recrues seules auraient des souliers[2] ! Aussi son armée serait-elle restée au pied du Saint-Bernard. Mon cher enfant, il faut que je le dise à vous et aux roseaux de mon jardin : « Comme je sens *vrai* et *fort*, comme je suis réellement Française, comme je m'entends peu avec les trois quarts du monde, et combien je suis contente de ne pas m'en-

1. Ce discours, lu par le ministre, et qui eut un grand retentissement, avait été écrit, dit-on, par M. Guizot.

2. On sait que cette phrase remarquable se trouve dans la proclamation du général Bonaparte à l'armée d'Italie.

tendre ! Il me semble qu'il n'y a en moi aucune contradiction, quoique je change souvent d'idées sur les personnes et sur les choses. C'est que, si je me trompe, c'est de bonne foi ; c'est que, Dieu merci, je n'ai aucune haine personnelle, aucune rancune, que j'admire et que j'aime le bien partout où je le vois, que je connais la puissance des liens nationaux, que je n'ai souhaité la chute de l'auteur de toute ma fortune que parce que son oppression humiliait mon âme, et quiconque me montre des sentiments généreux devient l'objet de mon intime vénération. » Passez-moi ce petit élan. Il n'a point échappé à mon amour-propre ; il sort d'une émotion plus pure, et que vous entendrez.

Vous avez raison sur B***. Cependant, il est tellement hésitant sur toutes choses, qu'il a bien fait de s'attacher particulièrement à l'argent dont on ne se dégoûte guère en ce bas monde. Vous avez raison en thèse générale sur ce qui s'appelle le *sens commun*. Mais songez cependant qu'il y a à parier que les règles sociales établies par l'expérience sont utiles à tous, en nuisant à quelques-uns. Pour pouvoir vivre ensemble, les hommes sont forcés de se rapetisser un peu, de ne point user de toutes leurs forces. Le développement complet des grandes

passions, des principes généraux, isolerait les individus ; et qui s'y livrerait exclusivement, sans se soumettre aux usages du monde, serait repoussé, mal compris, inquiété peut-être, et même haï. Ajoutons encore qu'il devrait mourir mécontent de lui, car il y a à parier qu'il aurait souvent dédaigné beaucoup de devoirs qu'il faut cependant accepter tels que la société les a faits; et qu'il n'aurait été vraisemblablement ni bon fils, ni bon mari, ni bon père, ni citoyen utile. C'est ainsi que Rousseau, en élevant Émile au-dessus de tous les préjugés, passant en revue avec lui les différents états de cette vie dans les pays civilisés, lui conseille de n'en prendre aucun, « parce que, dit-il, ils sont tous indignes de lui ». J'aurais encore mille choses à vous dire. Vos deux dernières lettres si pleines, si animées m'ont fait venir des idées de tous genres. Je les reprendrai un de ces matins ; en voilà bien long aujourd'hui. Adieu, mon cher, bien cher enfant. Amusez-vous, soignez-vous, ne vous enrhumez pas au sortir des bals; enfin conservez-moi le bien qui me fait tant aimer la vie.

CCXC.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, samedi 31 janvier 1818.

Vous êtes, ma mère, la personne la plus gaie que je connaisse. Vos lettres me font plus rire que toutes les bouffonneries que j'entends tous les jours, et je me rappelle, en vous lisant, que j'étais peut-être appelé à rire, si je n'avais pas manqué ma mission, et changé mes pouvoirs sur la route. Mais qu'importe? On est ce qu'on peut, selon le jour, selon le moment. Il faut se livrer aux impressions actuelles, aux influences accidentelles, et ne pas trop souvent compter avec soi-même. Puisque le ministre de la guerre avait déjà de la popularité, il doit en avoir aujourd'hui bien davantage. Rien n'égale l'effet de son discours. Figurez-vous plus de cent députés les larmes aux yeux, les tribunes poussant des cris, et du côté droit soixante hommes froids, mornes comme des étrangers, et qui semblaient déclarer par leur silence qu'ils ne sont pas du pays. Sans me

laisser duper par aucun enthousiasme, je vous dirai que, selon moi, la franchise, la hardiesse de ce discours et son succès ont eu cet heureux effet que le ministère se trouve engagé, presque malgré lui, à une nationalité qu'il semblait redouter, et il a pu remarquer combien elle serait facile à acquérir, et combien il y puiserait de force. Les *ultrà* ont été comme épouvantés de ce discours.

Votre nouvelle venue par le président Dubois ne court point ici. Je n'en ai pas entendu dire un mot. Sans doute un dessein pareil serait tenu secret; mais néanmoins je n'y crois pas. A coup sûr, ils n'ont point une pareille idée. Pour moi, je le voudrais[1].

Il n'est point vrai qu'on ait voulu ôter leurs places à MM. Royer-Collard et Camille Jordan. Il est vrai qu'on a beaucoup répété qu'il fallait le faire; le *ventre* le disait beaucoup. C'était le cri des Bourdeau, des Jacquinot, des Blanquart[2]. Le ministère

1. Ces bruits rapportés de Paris par le président Dubois et le procureur général Blanquart-Bailleul avaient trait à un projet de coup d'État par l'article 14 de la Charte. Pendant tout le cours de la Restauration, on en parlait vaguement; mais le projet ne fut sérieusement conçu et tenté avec le succès que l'on sait qu'en 1830.

2. M. Jacquinot-Pampelune, procureur du roi, et MM. Bourdeau et Blanquart-Bailleul procureurs généraux, étaient députés du centre, et demandaient la destitution de MM. Royer-Collard et

n'en a jamais parlé. Ces messieurs n'ont pas rompu un moment avec lui. Ils n'ont pas cessé une seule fois, ainsi que M. Mounier, M. Guizot et d'autres, de dîner le mercredi chez M. Molé, le jeudi chez M. Decazes, et le vendredi chez M. Pasquier. Plus ministériels que les ministres, ils les défendent, et contre les autres, et contre eux-mêmes. Eux seuls, par des discours éloquents, leur conservent une popularité qui s'échappe, eux seuls préviennent ou retardent la transaction mortelle avec les *ultrà;* eux seuls dénoncent ceux-ci, et parlent hautement pour la raison, empêchant au moins que tout le public ne prenne pour elle des déclamations des D'Argenson et des Bignon. Je le crois, le *petit* ministère, comme on les appelle, sauvera le *grand* malgré lui-même :

Si pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.

Je passe ma vie à aller au bal et à dîner en ville; tout cela m'amuse assez, mais j'ai besoin que cela finisse. Voici l'état de mes plaisirs ces jours-ci :

Camille Jordan, qui, étant conseillers d'État, avaient exprimé des opinions libérales dans la discussion de la loi de la Presse.

Mercredi dernier, bal chez M. Greffulhe; jeudi, bal de l'Opéra et aventures brillantes; hier, madame de Catellan m'a mené à *Iphigénie en Aulide* que je n'avais jamais vue. Aujourd'hui, bal chez madame Juste de Noailles, où il y aura un quadrille costumé; dimanche, bal chez votre ami M. Dumanoir[1]; lundi, bal costumé chez l'ambassadeur d'Angleterre[2]; et, mardi, bal chez une madame de Pontalba[3], qui en donne souvent, qui est immensément riche, où nous allons tous, et que personne ne connaît. De toutes les maisons où je vais, celle où je me plairais le plus est celle de madame de Catellan. Outre que c'est la seule où l'on cause, il y va des gens assez curieux de toute espèce; la société, quoique gaie, y est montée sur un ton assez sérieux. Pour la maîtresse de la maison, c'est une personne dont le caractère est, je crois, difficile, parce qu'elle est capricieuse et indépendante. Mais, pour la vie de société, elle a toutes sortes de bonnes qualités, et une grande indifférence pour les opinions. Malveillante, par ennui surtout,

1. Ancien chambellan de l'empereur.

2. Sir Charles Stuart, plus tard lord Stuart de Rothesay.

3. M. de Pontalba, ancien page de l'empereur, avait épousé une créole fort riche, qui a eu longtemps une des plus belles et des plus agréables maisons de Paris, rue du Faubourg Saint-Honoré.

et par mépris plutôt que par haine, comprenant tout, ayant des impressions et y tenant plus qu'à toute chose, sans préjugés et sans routine, elle a pour me plaire ce que j'aime : Une certaine élévation d'idées, qui n'a pas cours dans le salon de madame L***. Elle réunit tous ces goûts qui me plaisent, et qui se tiennent ensemble. Elle aime madame de Staël, par conséquent Talma ; les idées libérales, par conséquent mademoiselle Mars ; la liberté de la Presse, par conséquent *Abufar* et *Hamlet;* les discours de M. Camille Jordan, par conséquent les tableaux de Gérard, et cent autres choses du même genre, d'après lesquelles je juge les personnes à qui j'ai affaire. Lorsque je rencontre quelqu'un, une réponse qu'il me fait, un mot qui lui échappe, me suffit ordinairement pour savoir s'il me plaira ; une seule corde touchée m'indique le son que rendraient toutes les autres. Je ressemble assez à un vieux médecin de l'Institut, qui, ayant poussé fort loin le système des sympathies dans l'organisation humaine, pour savoir si quelqu'un avait mal à la poitrine, se contentait d'observer son nez, ou lui demandait des nouvelles de sa main, quand l'autre le consultait sur ses migraines.

Dimanche, 1er février.

J'avais interrompu ici ma lettre, et il se trouve que j'ai répondu d'avance à la double épître qui m'est arrivée de vous hier. Que vous avez raison sur toute chose! Et vous êtes éloquente vraiment sur ce recrutement, et sur tout le reste. Vous voyez se perpétuer cette discussion que les *ultrà* prolongent à dessein, en essayant de faire rentrer l'aristocratie par tous les pores dans une loi d'égalité. Le titre des vétérans et celui de l'avancement restent encore intacts; ce seront là les grandes questions.

Je ne suis pas tout à fait de l'avis de mon père sur MM. Royer-Collard et Camille Jordan. Ils avaient dès longtemps et publiquement annoncé l'intention de parler comme ils l'ont fait. M. de B***, qui a envie d'être conseiller d'État, peut les comparer à M. Benoît; mais autre chose est de différer du ministère sur un principe de législation, autre chose est d'attaquer un ministre sur un acte particulier de son administration. Car vous savez que c'est par son discours à propos de la pétition de la demoiselle Robert que Benoît a été écarté du conseil. Quant au reproche d'infidélité, le contrat

qui lie la majorité au ministère n'est-il pas mutuel? Le ministère à cette époque avait-il donc rempli son engagement? Le remplirait-il aujourd'hui, sans cette loi de recrutement qu'il attaquait si étourdiment, il y a un mois, en la laissant présenter, et dont la présentation l'a sauvé, dont la discussion l'a relevé, le met à flot, et lui donne de la popularité, presque malgré lui? Les discours de ces messieurs sont la conséquence naturelle et prévue de ceux qu'ils ont prononcés l'année dernière. Tout le système qu'ils suivent est dans le beau, mais vraiment très beau discours de M. Royer sur les journaux, l'an passé.

Quant au fond de la question de la Presse, je ne crois pas que vous soyez tout à fait dans le vrai. Il ne s'agit plus de parler pour ou contre la liberté d'écrire. Elle est accordée. Il s'agit d'en régler la procédure et la pénalité. Or il n'y avait pas de raison, en faisant une loi là-dessus, de ne pas la faire la meilleure possible, et c'est ce qu'on n'a seulement pas essayé. Quant à l'article du dépôt, en voici seulement l'intention, et Villemain en convient : Ce n'est pas saisir, accuser, faire juger qu'on veut ; on veut, dans le délai entre le dépôt et le récépissé, pouvoir lire l'ouvrage, faire venir l'auteur, l'effrayer, le

menacer du jugement, s'il ne supprime son ouvrage en tout ou en partie : « Car, ajoutent naïvement ces messieurs, les ouvrages dangereux, ce serait une grande faute que de les faire juger ! » L'objet de l'article est donc de conserver la censure préalable et tout ce qui s'ensuit; l'article n'est qu'une de ces restrictions jésuitiques que la timidité ne manque jamais de se ménager, pour se conserver un peu d'arbitraire. Enfin, voici les faits : La liberté de la Presse est aujourd'hui excessive; les procès sont beaucoup plus rares que les délits ; chaque procès devient un acte d'arbitraire, une persécution personnelle. Car pourquoi tel livre est-il saisi, tel autre non moins coupable toléré? Chaque procès de plus est un scandale. L'autorité en porte toute la responsabilité, toutes ces petites luttes contre l'opinion lui ôtent peu à peu de la considération, et perpétuent et aggravent le vice radical de l'opinion française, qui est la défiance envers le gouvernement, quel qu'il soit. Que fallait-il faire? Faire passer l'opinion de son côté, en établissant une loi répressive de la Presse qui fût nationale, qui fût une garantie. C'est ce qui n'est point. Nous avons cette liberté de fait; nous ne l'avons pas de droit. Par conséquent, le jour où l'abus deviendrait exces-

sif, on pourrait nous la retirer. Il fallait prévenir l'abus, il fallait sauver la liberté de la licence.

CCXCI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, mercredi 4 février 1818.

Ah! mon enfant, que je suis lasse! J'ai donc donné hier un très joli bal; on dansait dans trois salles; un monde énorme, bien des lumières, des fleurs, des glaces, du punch et des gâteaux; une maîtresse de maison bien polie, quoique bien enrouée, un préfet le plus gracieux du monde, beaucoup de bonne humeur et de liberté, et tout cela a duré depuis six heures et demie jusqu'à deux heures et demie du matin! Le commerce, comme nous disons ici, était ce qu'il y avait de plus paré et de plus joli. Tous ces bons Flamands étaient excellents et me soignaient tous, ils me faisaient asseoir, me faisaient taire, et à une heure m'ont envoyée coucher. Voilà qui est fait, et, aujourd'hui, je me repose auprès de mon feu, avec votre très aimable lettre.

Votre correspondance me charme, mon cher ami, et cela est fort simple. Mais vous êtes bien bon de vous en faire un plaisir, tel que vous me le dites, au milieu du tourbillon où vous vivez. Quoique vous ayez certaine disposition à dire du mal de vous, ce qui par parenthèse est attaquer mon goût particulier pour votre esprit et toute votre personne, croyez qu'il n'est pas très ordinaire de rencontrer un fils qui soit aussi aimable pour sa mère que vous l'êtes pour la vôtre, et sachez que, tout en réjouissant ma tendresse, vous avez aussi fort souvent le secret de flatter ma petite vanité. Mon enfant, je voudrais bien vous voir, causer avec vous, nous retrouver, nous entendre. Vous me manquez trop, beaucoup trop; voilà une vérité qui m'étouffe, et sur laquelle j'ai peine à glisser; glissons cependant.

Vous dites que je suis gaie? Mais savez-vous pourquoi? C'est que je suis bonne femme, et que je ne manque pas de raison. Je ne crains ni n'attends guère des hommes, je n'ai ni haine ni enthousiasme pour eux; je repose mon âme sur des sentiments de fait, si vous me passez cette expression, et tout cela me donne de la sécurité. Mais vous qui parlez, vous reviendrez aussi à cette gaieté pour

laquelle vous êtes plus fait que vous ne croyez. A vingt ans, je me souviens que j'étais fort mélancolique; quand on est jeune, on aime à sentir la vie par tous ses points, et les rêveries un peu tristes appuient plus fort que tout le reste. En attendant, vous m'avez bien amusée avec votre très joli portrait de madame de Catellan; vos rapprochements libéraux ont charmé ma cousine, et fait dire à votre père, un de ses *Quel drôle de corps!* qui signifie beaucoup, accompagné d'un certain ton.

CCXCII.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, vendredi 6 février 1818.

Victoire, ma mère! et majorité comme nous n'en avions pas eu! Je suis entouré de gens furieux d'être battus, et de gens tout étonnés d'être vainqueurs. Ceci peut avoir d'heureuses suites. D'abord, les ministres ont pu voir où est la route de la majorité; l'opinion publique s'est raccommodée avec eux. Il a été remarquable que cette Chambre ne se soit vengée de leur conduite déplorable dans

la séance de mardi, qu'en étant hier peut-être plus ministérielle qu'eux-mêmes, et en les jetant, comme malgré eux, dans la victoire. D'une autre part, l'acceptation de cette loi est la base des négociations. Hier, l'ambassadeur de Russie disait que, si elle était rejetée, il faudrait les cesser, « car, ajoutait-il, cette loi est la seule garantie que la France puisse donner à une puissance qui voudra s'allier avec elle ; c'est le seul poids qu'elle puisse mettre dans la balance ». Espérez, espérez, ma mère. A côté du sot discours de lord Stanhope[1], vous avez vu la réponse plus rassurante de lord Liverpool. On peut se promettre qu'à la fin de l'automne, la France sera délivrée.

On vous aura parlé des Mémoires de madame d'Épinay; ils font ici beaucoup de bruit. Cette publication a d'abord effrayé ces dames[2] ; il a fallu s'y résigner, et elles ont pris leur parti. Je ne

1. Lord Stanhope venait de prononcer un discours très violent contre la France.

2. Les Mémoires de madame d'Épinay venaient de paraître, et devaient produire d'autant plus d'effet dans cette société que madame d'Épinay était belle-sœur, par alliance, de madame de Labriche, tante de madame de Vintimille, et qu'il est fort question, dans ces Mémoires, de madame d'Houdetot, grand'mère de mesdames Germain, de Barante et de Bazancourt.

saurais trop vous conseiller de les lire; on dit que rien n'est plus piquant et plus curieux. C'est une peinture singulièrement naïve de l'état des mœurs et des consciences de ce temps-là. Cette lecture donne beaucoup d'orgueil à nos contemporains et contemporaines, et les salons retentissent depuis huit jours des éloges que nous donnons à notre vertu. J'ai peur que cela ne nous porte malheur. Ces éloges sont vrais, j'en conviens des premiers; mais peut-être ne le seront-ils pas longtemps. La lutte entre les deux partis actuels se retrouve partout; elle reparaît dans les petites choses; et, comme les chances de cette lutte sont différentes dans la bonne compagnie de ce qu'elles sont dans la société politique, c'est dans la première que l'influence de l'ancien régime combat avec le plus d'égalité et souvent, le plus d'avantages, l'influence des nouvelles idées. De là un bizarre contraste : Tandis que les personnes dont le sort et la vie se rattachent aux intérêts généraux, celles qui participent aux idées et aux occupations du siècle, semblent acquérir dans leurs habitudes quelque chose de plus sérieux et de plus pur, les gens, au contraire, qui tiennent ou reviennent aux anciennes opinions, deviennent tous les jours plus

frivoles et moins scrupuleux. Ainsi, par exemple, dans la société où je vis, une influence irrésistible semble entraîner peu à peu vers les mœurs anglaises. L'autre soir, chez madame de Labriche, il s'est trouvé que, sans le faire exprès, toutes les femmes étaient restées dans une chambre, tous les hommes avaient passé dans l'autre, et fermé la porte sur eux. C'est ainsi que l'esprit de civilisation domptait l'esprit de salon. Allez maintenant dans d'autres maisons : Là où il y a cent petites dames patriciennes et des officiers de la garde, vous trouverez une frivolité corrompue qui crée déjà la théorie des mœurs qu'elle mettra un jour en pratique. Vous trouverez cet *air dégagé*, qui est le chef-d'œuvre en même temps que le fléau de l'esprit de bonne compagnie. Tenez, sans aller fort loin, j'ai dîné dernièrement chez M. A..., avec ma tante, MM. de T***, d'A... et de V***. *Je veux être pendu*, si j'ai été un moment au niveau de la conversation; je n'ai pas trouvé à placer un mot. J'étais dans l'admiration qu'ils trouvassent tant d'esprit à faire sur des choses si stériles; c'est un genre de supériorité que je ne conçois pas. En revanche, il y a à parier qu'ils auraient eu très peu à dire sur une autre matière un peu féconde en idées. J'aurais, moi,

beaucoup à dire encore sur ce sujet-ci; je remets cela à quelque autre jour.

Je ne sais ce que vous aurez dit de la pairie du ministre de la police[1]. C'était une réponse peut-être nécessaire aux rumeurs de l'opposition. Il paraît que, la semaine dernière, poussé ou non poussé, *Monsieur* avait quelques jours boudé son frère, pour ainsi dire, et s'était abstenu de le voir. Là-dessus, on avait conçu de grandes espérances ; on en faisait presque compliment à M. de Talleyrand. Mais pas du tout! Le roi n'en a tenu compte, et *Monsieur* est revenu après trois jours de retraite sans explication et sans bruit. A la suite de cela, est venue cette pairie; voilà du moins ce qu'on dit.

A propos, M. Molé est un drôle d'homme. Voilà-t-il pas qu'il y a huit jours, sans me prévenir de rien, j'ai reçu une lettre officielle de lui avec mention d'une ordonnance du roi qui me nomme quelque chose. Il a été établi par son prédécesseur qu'une commission reviserait tous les actes des gouverneurs et administrateurs des colonies, au sortir de leur gestion. Voilà qu'il est arrivé, de l'île Bourbon, M. de B***, qui en était gou-

1. M. Decazes venait d'être élevé à la pairie, et quelques-uns y voyaient une disgrâce.

verneur, *ultrà* des plus chauds, et ce qu'il y a de pis, vivement soupçonné de déprédations; une commission de conseillers d'État et d'officiers de marine a été créée pour examiner ses affaires par une ordonnance du roi, laquelle me nomme en même temps secrétaire de cette commission. Grand bien me fasse! De plus, j'ai été chargé d'un rapport sur la conduite respective du gouverneur et de l'intendant de la Martinique. Je vois que je vais devenir la terreur des administrations coloniales!

CCXCIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, vendredi 7 février 1818.

Mon enfant, il faut que je vous dise que, ce matin, je m'amusais toute seule dans ma chambre à chanter vos chansons, et qu'elles m'ont tellement remuée, tellement fait rire, touchée et charmée, que, finissant, comme dit *ma chère amie*, par me blesser de ma propre épée, je me suis mise à pleurer toute seule, sans trop savoir si c'était d'attendrissement ou de plaisir. Ne dites donc plus de

mal de votre esprit, et surtout ne le gâtez point; ne faites jamais contre vous-même de mauvaise gageure, que vous mettriez ensuite peut-être je ne sais quelle vanité à tenir. Conservez-moi bien mon aimable fils, tel que, la nature et *moi*, nous l'avons fait, et soyez sûr qu'il y a chez lui du fond pour tout ce qu'il voudra, et même pour tout ce que je voudrai.

J'ai lu hier cette défense de Wilfrid Regnault; je la trouve fort remarquablement faite, mais je n'en suis guère avancée; car il faudrait entendre l'autre partie, et je demande comment on peut revenir d'un jugement de jurés? Benjamin Constant dit dans un endroit: « La culpabilité de Regnault n'est pas légalement prouvée. » Et voilà votre père qui dit qu'elle n'a pas besoin de l'être légalement pour un jury. Cependant, il trouve la conduite du procureur du roi mauvaise, si elle est telle qu'on la raconte, et puis nous attendrons que vous dirigiez nos idées, et que vous nous disiez, en supposant les jurés à cette occasion un peu gens de parti, quel grand intérêt, ainsi que le procureur du roi, ils avaient à la perte d'un pauvre épicier? Cet homme a-t-il acquis quelque bien national dans sa province? A-t-il marqué pendant les Cent-jours? Enfin,

je n'y vois point clair, et je réponds, en attendant, comme Bridoison.

La nouvelle du président Dubois venait de B**, qui aurait fort envie, je crois, d'être conseiller d'État, et de remplacer un *doctrinaire*[1]. Mais dites-moi donc, est-ce que Mathieu ne parle jamais de ces doctrinaires? Ne pouvez-vous donc en tirer quelque chose? J'ai peur que vous ne mettiez point assez de soin à le visiter dans son cabinet, dont il me paraissait vous avoir un peu ouvert la porte. Vous êtes sujet à avoir besoin qu'on vous ouvre les battants: « Ma mère, vous me parlez à votre aise! » Ah! mon fils, vous avez raison; mais, quand il y a trois mois que je ne vous ai vu, ce n'est plus qu'avec défiance que je hasarde un conseil. Cependant, c'est avec beaucoup de fermeté que je vous engagerais, s'il était nécessaire, à ne pas céder à cette mode qui s'établit, dit-on, et dont les journaux font un grand reproche aux salons, de jouer

1. C'est la première fois que se rencontre dans une lettre l'expression de *doctrinaire*, toute nouvelle alors. On sait que ce nom désigne des hommes distingués qui espéraient ne se diriger en toute chose que par la raison. On lira plus loin la chanson de mon père à ce sujet. Les doctrinaires d'alors étaient MM. de Serre, Royer-Collard, Beugnot, Barante, Mounier et Guizot. M. de Broglie ne se joignit à eux qu'un peu plus tard. Il appartenait alors à la gauche plus avancée.

partout un jeu d'enfer. On dit que MM. de P*** et de M*** ont obtenu de leur belle-mère un vrai *tailleur* qui vient y tenir une banque, que cela se fait chez beaucoup de gens, et que les personnes raisonnables déplorent cet usage. Vous en êtes-vous aperçu? Mais vous ne regardez guère aux tables de jeu. A quoi regardez-vous, mon fils? « Oh! ma mère, que vous êtes curieuse ! »

Je suis charmée que vous vous soyez amusé au bal de l'Opéra, et que vous n'y soyez plus si bête. Vous auriez bien dû me dire si vous avez été chez l'ambassadeur d'Angleterre, et si celle qui vous a empêché, l'année dernière, d'y aller y était? J'ai encore dans la tête ou plutôt dans le cœur, l'accent avez lequel vous me contiez cette soirée, et comme quoi vous aviez mieux aimé rentrer chez vous, et l'émotion très vive que vous me causiez, et comme vingt fois, pendant la nuit et le lendemain, je me disais avec un cœur serré et inquiet : « Voilà le moment arrivé! Son bonheur désormais ne dépendra plus de moi. » Vous avez peut-être oublié toute cette conversation, et moi, mon ami, il me semble qu'en me pressant le cœur, je mettrais encore la main sur les impulsions qu'elle m'a laissées. Ce qu'il y a de certain, et je ne saurais pas dire

pourquoi, c'est qu'il me semble que je ne vous ai jamais tant aimé que depuis ce jour-là. Les gens un peu fermés et contenus comme vous ont bien aussi cet avantage, c'est que leurs épanchements inattendus excitent une sorte de surprise, qui leur donne un charme particulier. Mais je ne sais comment j'en suis arrivée là.

CCXCIV.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, lundi 9 février 1818.

Il y a beaucoup de bonnes gens; mais il y a une certaine bonté générale et élevée qui, outre qu'elle suppose une âme fort noble, entraîne un esprit fort distingué; et vous avez beau dire que votre manière de voir est la suite de votre expérience, je vous réponds qu'il y a beaucoup de personnes dont la résignation n'est pas si bienveillante que la vôtre, et dont la sagesse ne raisonne pas si bien. Oui, j'ai été au bal de l'ambassadeur d'Angleterre, et tout décidément les bals costumés sont le perfectionne-

ment de l'ennui. Je n'ai jamais eu si froid de toute manière que là, et l'on avait construit à côté de la galerie une espèce de serre chaude où l'on gelait. Ajoutez à cela des princes et des princesses qu'on attend jusqu'à onze heures pour commencer la contredanse, une foule de femmes qui se présentent en Croates, en Mingreliennes, en Singriennes, en Finlandaises et autres gentillesses, et qui, toutes charmantes, prises à part, se nuisaient entre elles, et faisaient de ce spectacle une chose aussi ennuyeuse et aussi rebutante que l'exposition du Musée, la première fois qu'on y va.

J'avais oublié de vous parler de cette manie du jeu; c'est un des vices qui rentrent dans la société, en dépit de la philosophie. Il n'est point vrai que madame T... ait eu chez elle des croupiers, comme on vous l'a dit, puisqu'elle n'a pas reçu de l'hiver. Il a commencé par y avoir une banque, à peu près de bonne compagnie, tenue par M. de Livry, M. Potter, et d'autres. Ceux-ci ont été ruinés. Il y a eu des salons où on a gagné cent quarante mille francs et plus, en une nuit. Là-dessus, je ne sais qui a inventé d'appeler chez lui des agents, des délégués de la grande banque *légale* des jeux de Paris, et, par exemple, l'autre soir, au bal chez M. Dumanoir

deux hommes, que personne ne connaît, tenaient d'un air fort indifférent la banque d'une grande table de *creps*, où figuraient M. de Talleyrand et M. de Tourolle à côté l'un de l'autre. On vient de chercher à ridiculiser cette manie dans une petite comédie à l'Odéon[1], dont les journaux ont parlé et qui est de madame Ledhuy. M. de Saint-Marcellin, le neveu de Fontanes, y est aussi pour quelque chose.

Vous avez raison, quand vous supposez que je vois très peu M. Molé. Je le rencontre par hasard chez sa belle-mère, ou bien je dîne chez lui avec douze ou quinze personnes, et je ne crois pas depuis bien longtemps lui avoir dit autre chose que : « Comment vous portez vous? » Le fait est que je ne dis guère autre chose à personne; une sorte de timidité vaniteuse m'empêche de parler là où je ne parle pas le mieux. Et, comme il me faut un peu de temps et un peu mes aises pour que les idées et les expressions me viennent, il s'ensuit que je ne m'occupe guère que de niaiseries dans les salons; car, sur les choses sérieuses, je n'ai que des dissertations toutes faites que je ne sais point rompre par morceaux ni dépenser en détail.

1. *Le Bal à la mode*, comédie en un acte.

Je pense que vous n'avez point eu les *Archives* du mois dernier; il faut absolument que je vous réabonne. Il y a, dans ce dernier numéro, un article dont je signerais jusqu'au moindre mot, et qui est *doctrinaire* d'un bout à l'autre; je ne l'ai lu qu'hier, mais je l'ai pensé vingt fois[1]. Il y a ici mille et mille brochures; la plupart assez médiocres, et fort malveillantes, comme pour attester et l'impuissance des lois répressives de la Presse, et le peu de danger des pamphlets, et l'inutilité des petites précautions d'un pouvoir minutieux. A propos, W. Regnault était établi dans une commune dont M. le marquis de Blosseville[2] était maire; celui-ci, qui en avait été le seigneur, revendiquait certains honneurs, tant à l'église qu'ailleurs, et Regnault les refusait, peut-être fort impoliment, et sans doute ses propos étaient à l'avenant. Un assassinat se commet, un soupçon tardif charge Regnault. M. de Blosseville, qui, sincèrement sans doute, croyait Regnault un égorgeur du 2 septembre, n'hésite pas à tout croire. Son exemple, son influence, et probablement des préventions analogues entraînent et

1. Peut-être cet article est-il celui de M. Victor Cousin intitulé *Du beau réel et du beau idéal.*

2. M. de Blosseville était député et siégeait à l'extrême droite.

le juge de paix, et le chirurgien, et les experts. Sans contredit, il y a eu de la partialité, de la négligence, de la précipitation dans l'instruction, et le reste. Regnault est condamné. M. de Blosseville, fort imprudemment, fait insérer dans divers journaux une note dans laquelle, en racontant son arrêt, on ajoute qu'il a été *septembriseur*. De là une accusation de calomnie intentée par le condamné à mort, procès scandaleux que M. de Blosseville et les journalistes ont perdu. Ceci donna l'éveil à l'opinion. Depuis ce temps, elle s'est occupée de cette affaire. Regnault s'était pourvu sur le fond en cassation; il perd, puis il attaque le seul témoin qui le charge, en faux témoignage; il perd encore. C'est contre ce dernier jugement qu'il s'est pourvu en cassation; il perdra probablement. Que faire? Lui accorder sa grâce? Ce serait dire que le crime n'est pas prouvé, ce serait infirmer moralement un arrêt judiciaire, ce serait un abus du droit de grâce. Cependant, il paraît impossible de le condamner. L'opinion générale l'absout. Quant à moi, je ne trouve nullement son innocence démontrée; mais je le trouve très mal jugé. L'avocat[1] m'a assuré

1. M. Odilon Barrot.

que le ministère public avait récusé tous les jurés qui n'étaient pas *ultrà*.

CCXCV.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, mardi 10 février 1818.

Mon enfant, nous sommes charmés, votre père et moi, de ce que M. Molé a fait pour vous, et de la manière dont il l'a fait, sans être pressé, sans bruit, et seulement par le désir de commencer à vous mettre dans une petite évidence, et à vous entr'ouvrir les portes. J'espère que vous aurez surmonté votre *je ne sais quoi* accoutumé, pour mettre toute votre bonne grâce à répondre à la sienne. En fait de reconnaissance, il ne faut jamais craindre d'aller trop loin, et on doit s'efforcer d'éviter qu'on suppose qu'une secrète vanité, qui s'estime très haut, se croit dispensée de remercier quand elle obtient ce qu'elle pense mériter. Je viens d'écrire quelques lignes à votre patron à ce sujet, puis un peu de politique générale et patriotique dans le bon sens du mot.

Je me suis amusée de l'histoire du duc de Gramont[1], que votre tante m'a contée, et où vous avez joué un joli rôle. C'est une fortune que de rencontrer quelques occasions pareilles, et de se trouver en quelque sorte la cause qui fait que tant de personnes sont contentes d'elles. On n'a guère pris de peine, on a eu un peu de complaisance, et on a réussi, parce qu'on a mis les autres en valeur. Le vrai secret du succès dans le monde est presque toujours de donner de l'évidence à son prochain. Il y a quelque part une bien jolie lettre de Voltaire là-dessus. Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de cette petite aventure? « Ma mère, c'est que je ne vous parle guère que de ce que je sens. » Allons, mon fils, j'aime assez cette réponse, et je m'en contente.

Je me divertis fort de madame d'Épinay; vous n'en laissez rien à dire, et j'ai quelque envie de répondre par votre lettre à celles de mes amies qui me questionnent sur l'effet que je reçois de cette lecture. Cette impudence des mœurs est vraiment quelque chose d'étrange; il me bout dans la tête quantité de choses là-dessus que je vous dirai, un de ces matins.

Vous me demandez mes lectures? Elles sont un

1. Il s'agissait de couplets présentés par madame de Nansouty au vieux duc de Gramont, et composés par mon père.

peu mêlées. Je fais mon carême avec Massillon, je le trouve plus beau que jamais. J'ai cette *Vie de Cicéron* sur ma table sans trouver un moment pour l'ouvrir; les brochures venues de Paris se mettent à la traverse de tout. Enfin, cette d'Épinay est arrivée, et puis le numéro de Fiévée sur le Concordat qui est là sur ma cheminée. Je n'ai de temps pour rien. Je suis mordue de mon petit roman; il me donne du mal et je m'y entête; j'en ai fait huit chapitres, il y en aura dix. Il ne me reste plus guère qu'à tuer ces gens là, et j'y répugne parce que je les aime, et puis, quand j'aurai fini ce bel œuvre, il y aura tant d'amour, de violence, de sacrilèges peut-être, en vérité, quoiqu'il soit fort dévôt, que je serais toute rouge si quelqu'un le lisait, et que je ne sais à qui j'oserais le montrer. Ah! vraiment vous ne m'y reprocherez pas le ton de mon siècle favori! Je trouve quelque chose de cette *diantre* de Révolution dans ce que je fais, et j'en suis furieuse[1].

1. Ce roman du *Moine*, intitulé *Nouvelle italienne,* a été imprimé par une infidélité ou une indiscrétion du libraire Lavocat dans les *Mémoires de Bourrienne* (Tome IV, p. 355.) avec des changements, et, pour ainsi dire, une nouvelle rédaction. On sait que ces *Mémoires* ont été faits par plusieurs personnes et n'ont rien d'authentique.

CCXCVI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, jeudi 12 février 1818.

Quand vous me parlez si bien de votre timidité vaniteuse, il ne me reste rien à ajouter. J'espère, cependant, qu'elle n'ira pas jusqu'à vous faire perdre les avantages de votre situation, et que vous viendrez à bout de surmonter quelquefois ce dont vous voyez, si juste, les inconvénients. Essayez donc, une ou deux fois par semaine, de vous vaincre sur ce point, de combattre corps à corps la prétention. Voyez à vous laisser courir le risque de dire une bêtise, ou tout au moins de laisser tomber une parole qui ne serait pas remarquée. Le véritable moyen de faire effet dans les arts, c'est de se ménager le *clair-obscur*, et la conversation est bien un art tout comme un autre. On dit même *l'art de bien vivre*. Il faut savoir mettre la lumière sous le boisseau, ou la tourner de manière qu'elle éclaire quelquefois celui à qui l'on parle. Le naturel, la simplicité ont

un charme extrême chez les personnes distinguées, et certainement une conversation toute de choses remarquables fatiguerait à la longue, comme un style brillant, comme un tableau trop lumineux, ou une musique surchargée d'ornements. Je ne vous veux pas plus de fausse modestie que de sot orgueil. Je voudrais que vous vous dissiez franchement que votre réputation d'esprit est établie, que ce n'est plus à cela que vous devez penser, mais à donner bonne idée de votre caractère et de vos sentiments. La froideur extérieure est si contraire aux jeunes manières, qu'elle est souvent mal interprétée; le pis de tout serait qu'on la prît pour de l'ingratitude. Le temps approche où l'expression de ma reconnaissance ne pourrait plus remplacer la vôtre. Ce ne sera bientôt plus à moi, cher enfant, à sentir et parler pour vous.

Vous êtes bien aimable dans tout ce que vous me dites sur ce que vous appelez *ma bonté*. Si vous me gâtez un peu, j'y consens; je ne souhaite pas que vous soyez absolument sans illusions sur mon compte. Mais croyez, mon ami, pourtant, qu'il est certaines vertus douces, très faciles à pratiquer quand on est dans certaines situations. Les premiers besoins du cœur ont toujours été pour moi

pleinement satisfaits. J'ai été si heureuse fille, si heureuse femme et si heureuse mère, qu'il faudrait avoir le diable au corps pour n'être pas, après cela, bonne et indulgente. Cette habitude d'un repos intérieur m'a laissé le temps de regarder aux causes des torts des autres, et j'ai presque toujours vu que le malheur qui flétrit, décourage, désintéresse l'âme, est surtout ce qui l'entraîne à des faiblesses et à des erreurs. De là, tout naturellement, ai-je plutôt senti de la pitié que de la haine; de là n'ai-je cru toujours qu'à grand'peine aux méchants, et me suis-je garantie du poids d'une malveillance théorique à l'égard de l'humanité, qui m'eût été pénible à porter. Les femmes, mon enfant, se défendent bien moins des circonstances que vous autres. Ainsi, tout franchement, c'est à votre grand'mère, à votre père surtout, à vous depuis huit à dix ans, que je dois le peu que je vaux. Vous pouvez donc m'aimer comme étant un peu votre ouvrage; rien ne m'est si doux que de devoir à ceux qui me sont chers.

Votre tante me mande que vous avez soufflé les chandelles du bal de l'Opéra. Je ne voudrais pas que vous perdissiez votre temps et votre papier à me conter vos aventures; mais seulement dites-

moi, si vous y avez reconnu les personnes qui se sont occupées de vous, et si vous croyez que vous ayez été aimable. Si vous avez de l'esprit au bal de l'Opéra, j'aurais une grande révérence pour vous ; car, masquée ou démasquée, je n'y ai jamais été qu'une sòtte. Votre tante me mande qu'elle s'y est ennuyée ; je n'en crois pas un mot.

Lisez ces Mémoires de madame d'Épinay. Vraiment cela en vaut la peine, et par toutes les raisons que vous disiez l'autre jour et par d'autres encore, le troisième volume surtout, qui met à découvert toute la turpitude du caractère de Rousseau et en même temps son talent. Nous en lisions hier au soir quelques lettres, et nous étions frappés de l'éloquence avec laquelle il colore les moindres choses. Les chaleurs de Diderot sont aussi très remarquables ; il y a une belle lettre de lui après sa rupture avec Rousseau, qu'il appelle un *damné*, et qu'il attend, dit-il, à son dernier moment. Mais, mon enfant, quelles gens que ces philosophes ! quels cerveaux exaltés, quelle violence, quelle activité de l'orgueil, quelle suite d'émotions fortes pour des riens ! Leur système était un fanatisme comme un autre ; il y a un mot de Voltaire fort drôle à tous ces sectaires : « Aimez-vous, dit-il, entre vous ; car qui

diantre vous aimera? » Mon ami, j'en demande pardon au siècle dernier, mais j'aime toujours mieux Racine, Pascal, Nicole, Boileau, Molière, etc. Savez-vous ce dont tous ces gens manquaient? C'est de pudeur; leur morale même est entachée d'égoïsme. Ah! croyez-moi, celle du christianisme, qui recommande tant la défiance de soi, a bien connu la faiblesse de l'humanité.

CCXCVII.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, vendredi 13 février 1818.

Quel tapage! que de bruit, de contes, de calomnies! « Oui, je l'ai vu; mais il faisait du brouillard. — S'est-il échappé par les Champs-Élysées ou par la rue Saint-Honoré? — Sont-ce des Français? — Sont-ce les étrangers, les Prussiens, les *ultrà*, les officiers en demi-solde, un mari jaloux? » Voilà tout ce qu'on dit, et ce qui nous occupe avant tout. Vous devez avoir reçu des instructions et des com-

missions sur cette affaire[1], dont il paraît que le résultat sera moins grave qu'on ne pouvait le craindre. Les lettres venant de Bruxelles et le conducteur de la diligence de Valenciennes, qui est arrivé avant-hier sachant la nouvelle, et disant la tenir des officiers anglais en garnison, tout fait croire que c'est de votre côté que viendra la lumière. Je suppose que vous avez été consultés là-dessus. Le gouvernement met un grand prix à découvrir la vérité; et M. Molé nous disait, hier, que le ministère donnerait pour cela quatre millions, s'il le fallait. Si, comme je le pense, l'attentat a été commis, non pas pour tuer le duc, mais pour influer sur les négociations et pour les rompre, ce but ne sera pas atteint. Il paraît que le duc apporte dans cette affaire toute la modération et toute la dignité qui lui conviennent. En masse, je n'attache pas une grande importance à cet événement.

Ce qui se passe à la Chambre des pairs est plus grave. Selon les gens du métier, le sort de la loi du recrutement est au moins incertain. Il faut vous dire que, non seulement les *ultrà* et les Talleyrand, comme on dit, mais aussi tous les

1. Un coup de pistolet avait été tiré à Paris sur la voiture du duc de Wellington, sans que personne fût blessé.

maréchaux et quelques généraux fidèles à leur système habituel de patriotisme et à ce désintéressement qui les caractérise, n'ont pas manqué de se déclarer contre une loi présentée par un de leurs collègues; Oudinot est entêté comme *une ganache*, Bellune de même, et Macdonald avec une humeur de dogue; on ne compte même pas sur le duc de Raguse. En conséquence, la Chambre a nommé la commission que vous voyez, dont la majorité est *contre*. Cela effraye beaucoup les ministres. Madame de Labriche en était hier comme atterrée. M. de Barante et M. Germain, et un peu moi, nous avons dit que les ministres auraient leur loi s'ils voulaient, et qu'il serait singulier qu'ils ne fussent pas maîtres de l'opinion de deux majors-généraux de la garde. Madame de Labriche n'a pas eu trop l'air de nous croire; alors son gendre a pris la parole, et il a plus qu'abondé dans notre sens. Mais, avec tout cela, il avait l'air si profondément persuadé qu'on ne ferait rien de ce qu'il faut faire, on voyait si clairement en lui le peu de foi qu'il a dans ses collègues, et la triste certitude qu'il a peut-être trop de leur impuissance générale et de leur décadence toujours croissante, qu'il ne m'est pas resté de tout cela beaucoup

d'espérance. Je crois, cependant, que cette bataille-ci n'est pas perdue; la loi passera si la discussion est bien conduite et bien soutenue; les généraux citoyens, et il y en a quelques-uns, Ricard, Dessoles, Maison, Latour-Maubourg, ne seront pas sans influence; l'immuabilité du ministre de la guerre, qui nous a sauvés déjà une fois, est bien capable de nous sauver encore. « C'est la nécessité que cet homme, disait hier M. Molé. — C'est le dieu Terme, disait M. de Barante. »

Autre scandale : Cette affaire mystérieuse de Lyon, qu'en pensez-vous? Vous savez sans doute que le maréchal Marmont, après avoir eu le projet de publier un mémoire sur sa mission, l'a fait imprimer sous le nom du colonel Fabvier[1], son aide de camp, et avec ce titre : *Lyon au commencement de* 1817. Je vous avoue que ce qu'il dit est si fort, que j'hésite beaucoup à le croire, et qu'en même temps, je serais bien étonné qu'on avançât de

1. Fabvier, né en 1783 et mort en 1855, était un militaire distingué et d'un caractère aventureux. Il a successivement servi à Constantinople, en Perse, en Amérique, en Grèce. Il avait été aide de camp du duc de Raguse, et celui-ci l'emmena à Lyon, quand il y remplaça le général Canuel, destitué. Cette nomination fut très attaquée par les royalistes. Il a été fait lieutenant général en 1830 et pair de France en 1845.

pareilles accusations sans en avoir la certitude. Il est impossible que M. de Chabrol et d'autres se dispensent de répondre à cette brochure ; la réponse amènera nécessairement une réplique. Le ministère ne pourra pas ne point prendre part au débat. Si ce que dit le maréchal est vrai, il faut au moins ôter toute espèce de places aux autorités de Lyon, peut-être les mettre en jugement. On dit que ce dernier parti est l'avis de M. Molé.

J'ai reçu votre lettre pour M. Molé. Mon premier mouvement a été de la garder, attendu que j'ai eu grand soin de ne pas faire ce que vous me dites, c'est-à-dire de ne pas le remercier. Il s'est composé de ma paresse et de mon embarras habituel, et de la difficulté de parler, comme d'une faveur, d'une mission plus désagréable que flatteuse, une sorte d'empêtrement, qui fait que je ne lui en ai rien dit, et qui a perpétué le ton diplomatique que nous gardons ensemble, et la réserve réciproque qui ne nous abandonne jamais.

Samedi 14 février.

Je vous écrirais vingt pages, chère mère, que je ne vous dirais pas la vingtième partie de tout ce

qui me passe par la tête. Il me prend envie, pour couper court à ce flux de paroles qui me suffoquent, de répondre article par article à votre lettre. Ce que je vous ai écrit hier doit vous faire voir que jamais avis ne sont venus plus à propos que les vôtres. Je sais très bien tout ce que vous me dites; mais la peine que je me donne dans le monde a deux principes : l'envie de faire de l'effet et la crainte de l'ennui. Je ne m'amuse que quand on m'intéresse, ou quand je réussis. Les indifférents et leurs discours, les personnes dont l'esprit ne me convient pas, dont les opinions me répugnent, celles qui me jugent sans m'entendre, et que je ne comprends que trop, tous ceux-là m'impatientent souvent, me dégoûtent plus souvent encore, et me forcent quelquefois à être autre que je ne veux. L'envie de dominer ou le plaisir d'être compris, voilà mes deux mobiles dans le monde; il n'est donc pas étonnant que j'y sois mal à mon aise. Je m'aperçois souvent que j'y ai tort; plus fréquemment encore j'y suis obscur et bizarre, toutes choses qu'on ne pardonne guère. Qu'on me donne, au contraire, des personnes *d'entente*, qui me connaissent peu, qui aient envie de trouver quelqu'un qui leur plaise, à qui je sois jaloux de

plaire, et je serais ce que je dois être, je vaudrais mieux moi-même. C'est ce qui ne m'arrive que chez madame de Catellan.

Vous dites vrai sur madame d'Épinay. Je vais la lire. Je trouve comme vous qu'il valait mieux vivre avec Racine et Boileau qu'avec les hommes du dernier siècle. Les mémoires de madame d'Épinay me paraissent manifester dans toute son évidence la sécheresse, l'égoïsme, l'orgueil des philosophes, et en même temps leur frivolité. Il y a en eux quelque chose de si indifférent au reste du monde, de si insouciant sur les intérêts généraux! Comme cette peinture explique la Révolution! comme on prévoit ce qui devait arriver! Chez un peuple où rien de ce qui était institué n'était respecté ni respectable, les idées nouvelles, pour se répandre, n'avaient eu besoin que de l'aide du dénigrement, de la plaisanterie, et de la légèreté. De cette manière, elles s'étaient dénaturées elles-mêmes; elles n'avaient été que l'arme de la futilité et de la malice. Cependant, de la bonne compagnie, elles étaient descendues dans la la mauvaise; en même temps, d'une génération, elles avaient passé à une autre. Chez celle-ci, elles avaient pris une forme plus sérieuse; chez le peuple, elles avaient pris le caractère d'un préjugé passionné.

Qu'arriva-t-il lorsque tout cela éclata? La très bonne compagnie, et tout ce qui l'approchait, fut timide, aveugle ou frivole. Les philosophes qui, n'ayant été que des écrivains, s'étaient crus dispensés de se faire un caractère, ne furent pas plus forts que les autres, excepté quelques-uns plus heureusement nés ou plus jeunes. Le peuple fut violent, et bientôt féroce. Vous savez le reste; vous savez que les idées toutes morales que la corruption et la négligence du dernier siècle avaient altérées, sont redevenues ce qu'elles doivent être. Des événements plus que graves ont redressé bien des esprits, retrempé bien des courages. On n'irait plus maintenant, par exemple, demander aux écrivains d'avant la Révolution, du persiflage et des petites plaisanteries, pour établir la nécessité de la tolérance. C'est dans la nature de l'homme qu'on puisera le besoin d'une croyance, et le besoin d'une croyance libre. Les opposants aux idées nouvelles ne comprennent pas, ou ne veulent pas comprendre, le changement. Ils se servent de leurs anciennes apologies, et de leurs anciennes accusations. Lorsque M. Camille Jordan prononça, l'année dernière, son beau discours sur les droits du clergé, ils l'accusèrent d'impiété, de *voltairianisme*. Ils ne sont jamais

dans la question. Contre les gens de cette force les plaisanteries de Voltaire seront toujours bonnes. Elles le seront contre le mandement des vicaires généraux, contre le Concordat, etc. Dans tout autre cas, elles seront indignes des hommes sérieux, des hommes du siècle. Selon l'attaque doit être la défense, et, tandis que j'emprunterais à Pascal des idées pour défendre la religion contre un écrivain impie, j'emprunterais à Diderot des sarcasmes pour combattre M. de Chateaubriand. Je me sers de cet exemple parce qu'il est un des plus nets. J'espère que vous m'entendrez, et vous suppléerez à ce que je n'ai ni le temps ni la place de dire.

CCXCVIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, lundi 16 février 1818.

J'ai eu hier, mon enfant, un peu de chagrin de votre façon. J'avais déjà, pour mon compte, froncé le sourcil en lisant ce que vous me mandez au sujet de votre manière d'être à l'égard de M. Molé,

et je trouvais *mal* que vous courussiez ainsi volontairement la chance, si facile à éviter, de passer pour ingrat à toutes les bontés qu'au fond il vous a témoignées. Mais je gardais cela pour moi, et je crois même que je ne vous en eusse plus parlé. Votre père est entré, a pris votre lettre sur mon lit, l'a lue, et tant que madame de Vannoise a été là, n'a rien dit ; mais j'ai fort bien vu qu'il avait un souci paternel. Quand nous avons été seuls, votre père a repris la lettre : « Laissez-la-moi, m'a-t-il dit. Je veux écrire à Charles ; sa conduite, si ses mots ne sont pas plus forts qu'elle, m'inquiète. Est-il possible qu'il ne domine pas cet embarras, assez ridicule au bout du compte, par la crainte du tort que cela peut lui faire, et la peine qu'il sait bien qu'il nous fera ? Il ne se fait, sans doute, pas un jeu de nous inquiéter. Qu'est-ce qu'il veut dire avec cette manière diplomatique à l'égard d'un homme qui lui a ouvert si paternellement sa maison ? » Je n'ai pas trop répondu, mon enfant, parce que je ne savais que dire ; mais je me suis dit, à moi, que je vous manderais le petit tracas d'esprit que vous avez donné à votre père, et qu'il a un peu porté toute la journée. Ce matin, je ne l'ai vu seul qu'un moment qui a suffi pour me prouver que ce que

vous nous mandiez était bien demeuré dans un coin de sa tête, et cela m'a fait mal. Il est si parfaitement bon pour vous et pour moi, que nous devons tous deux nous reprocher toutes les fois qu'il nous arriverait de l'inquiéter le moins du monde. Donnez-lui donc, cher enfant, le plaisir de voir que, dans chaque occasion, vous ferez précisément ce qui est convenable. Il vous en saura d'autant plus de gré qu'il saura bien maintenant ce qui vous en coûte sur certains articles. Tâchez de vous surmonter, non pour vous-même, puisque vous en êtes arrivé à l'indifférence, non pour moi qui ne réclame rien, parce que je n'aime pas à exiger, mais pour le meilleur père qu'il y ait au monde, et qui, d'ailleurs, croit avoir raison de confier une partie de ses intérêts dans vos mains. Songez que les amis que vous pouvez vous faire nous seront utiles. Agissez pour nous ; ce but doit vous rendre attentif, ou je vous connais bien mal.

J'espère que vous ne prendrez pas mal ce que je vous dis ; n'y répondez même point si cela vous gêne. N'en parlons plus, et voyez, s'il était vrai que votre froideur maladroite vous eût mis dans l'embarras, à reprendre sans bruit une autre attitude avec votre patron, s'il n'y aurait pas lieu à vous remettre à

flot, en lui écrivant tout naturellement une petite lettre courte, aimable, jeune qui commencerait par telle phrase que celle-ci : « Veuillez me dire, Monsieur, pourquoi lorsque je suis si touché de vos bontés, je trouve un si grand embarras à vous le témoigner... » et, sur ce ton, avec gaieté. Si la paresse seule vous tient, je suis femme à vous faire la lettre telle que je la conçois, pour que vous n'ayez plus qu'à la corriger. Dans le cas où cette idée ne vous paraîtrait pas mauvaise, vous pourriez mander à votre père que vous vous y êtes pris ainsi parce que vous avez pensé que cela lui plairait. Je suis sûre qu'il serait sensible à quelque chose de ce genre. Enfin, ne demeurez pas dans cette situation qui le tourmente. Ah! mon enfant, vous ne saurez jamais, quelqu'averti que vous soyez, la préoccupation de son cœur pour vous; et, dans ce moment surtout où votre majorité va lui faire prendre des arrangements où je le vois si porté à se mettre de côté, pour vous faire la plus agréable existence qu'il pourra, vous voilà avec une occasion de lui témoigner que vous appréciez ce qu'il veut faire pour vous. Je vous livre à votre tendresse pour lui.

J'ai lu Fabvier, et ne sais qu'en penser. Ce qui

me paraît démontré d'abord, c'est que votre père a eu une conduite bien admirable à Toulouse; car, avec des façons telles que celles de M. de Chabrol, et un pays comme celui où nous étions, jugez par l'échantillon de Lyon ce qui serait arrivé dans notre Midi, où les passions sont bien autrement violentes! Après cet hommage rendu entre nous à qui il appartient, je vous avoue que je ne conçois pas comment on oserait avancer de pareils faits, ni comment on a pu agir cependant avec une telle imprudence. Nous sommes fort curieux du dénouement d'une semblable procédure, et nous vous prions de nous la conter.

Nous n'avons point fait trop de bruit de l'assassinat du duc. Les Anglais l'avaient répandu à Cambrai et à Valenciennes, avant que la nouvelle fût arrivée de Paris. Les garnisons n'ont point remué. Je ne pense pas que cet événement ait de suites, et, comme vous, je crois le pistolet chargé à poudre. Nos petits *ultrà* d'ici disent que cela nous laissera les alliés; ils se trompent comme de coutume. Mon ami, les étrangers s'en iront parce qu'ils ne peuvent pas rester.

Je lis un tas de brochures qui m'étourdissent. J'aime bien mieux ce que je pense que ce qu'on me

fait penser. Savez-vous mon idée? C'est que la liberté de la Presse appauvrira l'esprit. On s'accoutumera à le dépenser en pièces de deux sous.

CCXCIX.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, mardi 17 février 1818.

Je ne veux pas rester sur ma lettre d'hier, mon cher enfant. Je vous ai grondé, et cela m'a attristée. Mais est-ce bien le mot? Vous ai-je en effet grondé? Je crois que non. Il est impossible qu'entre deux amis, qui se disent à peu près tout, il y ait un engagement tacite de se cacher précisément ce qui tient le plus au cœur. Et savez-vous, Charles? c'est que j'ai réellement de l'amitié pour vous, c'est-à-dire de la confiance. J'aime à vous livrer mes secrets, à vous consulter s'il est nécessaire, à penser comme vous, enfin je sens que je vous aime de cent manières, et que de vous doivent venir mes vraies joies ou mes forts chagrins. Il m'eût été impossible de vous taire la petite peine que vous aviez

faite à votre père. Au reste, je suis parfaitement sûre que vous la comprendrez. Vous ne vous gâtez point dans vos jugements, et si, en effet, vous êtes tel que vous dites, vous qui voyez si juste et si finement les causes et les résultats, vous entendrez qu'un père s'inquiète des conséquences souvent trop positives, mais presque inévitables que le monde tire de certaines conduites qu'il vaudrait mieux voiler. Il y a bien longtemps que je vous ai dit qu'il était habile de dépayser un peu la société, en ne se montrant point tout entier. Je n'ajouterai rien, mon ami, à tout ce que vous dites dans la lettre que je reçois à l'instant. Mais, en laissant là tout ce qui ressemble au sermon, je me borne à vous demander instamment de vous observer, de vous gêner un peu, par amitié pour moi, par intérêt, je ne dirai pas pour vous seul, mais pour votre père qui croit sincèrement que votre manière d'être, selon ce qu'elle sera, peut lui être utile ou lui nuire. Enfin, soignez mes amis parce qu'ils sont mes amis; je vous saurai gré de cette déférence dont je payerai les moindres témoignages de la plus tendre reconnaissance de mon cœur. Rapprochez-vous de votre patron; je vous en prie instamment. Je me suis attachée à lui, je l'ai vu sensible à l'af-

fection qu'il vous avait inspirée. Des sentiments, qu'on surprend pour ainsi dire à la jeunesse, plaisent beaucoup; c'est toujours une conquête, car elle se tient sur la réserve, ne donne guère, et passe son temps à demander. Enfin mandez-moi que vous n'envisagez pas mes recommandations comme des leçons de mère à fils. Mon ami, rien entre nous de ce qui ressemble aux autres ! Je ne demande pas mieux que de vous devoir quelque chose, et je sais fort bien le prix de ce que je souhaite d'obtenir de vous. Enfin, s'il est vrai que ma vie, ma trop faible vie, vous soit entièrement dévouée, je vous atteste que vous serez quitte envers moi par les petits sacrifices journaliers que je sollicite sincèrement parce que je les crois bons pour moi comme pour vous. En voilà bien assez sur cet article. Je suis un peu émue, mon enfant ; c'est que je ne suis pas forte, que je souffre, que tout m'ébranle. Prenez-moi telle que je suis, prenez-moi telle que mon excessive tendresse et un peu la maladie m'ont faite ; quand on est femme et infirme, il est difficile de régler ses impressions.

J'entends parfaitement ce que vous me dites sur les philosophes, et je le trouve d'une justesse extrême. Ajoutez que cet orgueil de ces petits grands

hommes vient aussi beaucoup de la folie de leur entreprise. La fable des Titans chez les anciens, l'idée de la Tour de Babel, tout cela avait un sens moral dont l'application se fait aisément aux projets des sectaires de la non-croyance. L'homme est, en tout, une faible créature jetée dans cet univers par suite de je ne sais quelle volonté mystérieuse dont il ne lui est pas donné de dévoiler le secret. C'est une belle, grande, et consolante idée que de lui donner pour bien l'exercice de la vertu, et ensuite la récompense de sa conduite et le dédommagement de ses souffrances. Que l'esprit humain ait ensuite enveloppé ces premiers principes d'erreurs plus ou moins fortes, cela se peut. Mais il n'en est pas moins vrai que cet appel des grandes qualités de l'âme, fait d'une si digne manière par la belle morale de l'Évangile, nous grandit à nos yeux, sans nous enfler. Et voilà ce qu'elle a de particulier, et ce qui suffirait seul pour la faire croire une émanation divine ! Car elle nous place très haut, pour ne nous prescrire ensuite que les vertus vraiment douces et humbles. Le scepticisme des philosophes a confondu tout cela ; ils se sont attaqués à Dieu même ; ils ont employé la raillerie, non seulement parce qu'elle était l'arme du temps, mais parce qu'elle

est encore celle qui frappe fort, même en ne frappant pas juste; et enfin leurs tentatives contre cet immensité du créateur de toutes choses les a bouffis à leurs propres yeux, et ils n'ont plus regardé ce qui les entourait qu'avec une sorte de mépris dominateur qu'on retrouve à chacune de leurs actions.

Je vous engage fort à lire ces Mémoires d'Épinay, et ensuite à prendre le second volume des *Confessions*. Je m'amuse beaucoup du pour et du contre mis ainsi l'un à côté de l'autre. Le talent de Rousseau ne me séduit plus, mais il me charme toujours.

CCC.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, vendredi 20 février 1818.

Il est sûr, ma bonne mère, que vous avez pris la chose au grave. Je m'étais sans doute servi d'un mot trop fort; je ne vous ai dit ce qui vous a si fort inquiétée que parce que je vous dis tout, et

que je ne vous fais pas grâce d'une nuance. Rien de tout ceci n'est grave et ne nécessite les réparations que vous me proposez. Le principe de ces petites fautes est en moi ; c'est la haine de ce qui est gênant, et de ce qui est commun. Ce défaut, je dirais plutôt cette qualité, a tant d'avantages, qu'il faut bien qu'elle ait ses charges. Il s'ensuit que le monde me jugera mal quelquefois ; mais j'aime bien mieux qu'il me juge mal que bien, et je ne crains que son approbation. Quoique doux, sans malveillance et sans intrigue, j'aurai toujours une certaine singularité qui me rendra de temps en temps désagréable à telle ou telle fraction de la société. En revanche, je plairai à telle autre ; on n'est bon à rien quand on plaît à tout le monde. Je n'aime pas l'unanimité ; elle blesse mon orgueil, elle m'humilie. J'ai pensé bien souvent depuis un an, et surtout depuis six mois, que ce qui pourrait m'arriver de plus heureux, ce serait de sortir du *Monde* pour un temps. Un an de voyage, et mieux encore, un an de retraite assurerait mon avenir. Mais je rêve là l'impossible ; j'y renonce.

Nos gens sont toujours très inquiets pour leur loi du recrutement. Je les ai vus si tranquilles quand il ne fallait pas l'être, que leur agitation

me rassure un peu. Macdonald, qui est rapporteur, est contre la loi; cela était inévitable. C'est dans la Chambre des pairs que se montre le plus complètement l'inconcevable négligence qui a été à la tête des affaires dans ces derniers temps. Songez que tous les hommes qui sont contre le roi ont des places, des pensions, des faveurs, et le roi n'a pour lui que les vieux sénateurs, à qui le seul bien qu'il ait fait dans leur vie est de leur ôter douze mille francs de pension. Aussi, parmi ceux-ci mêmes, ceux qui ont une ambition active ou servile désertent-ils tous les jours. Enfin, tout est dit et tout s'explique, lorsqu'on voit M. Pastoret de l'opposition. Que de choses il a fallu faire pour en venir là ! Quels antécédents suppose une pareille défection!

La question d'aujourd'hui montre, au reste, bien clairement combien on perd de pouvoir à ne pas embrasser un système en entier, et à craindre l'entière liberté de l'opinion, dans un gouvernement dont l'opinion fait la force. A présent, pour les provinces et pour le public, n'est-il pas tout naturel de penser que la Chambre des pairs est pour la loi, lorsqu'elle nomme une commission telle que celle qu'elle a choisie? Comment deviner que Victor et Macdonald sont contre une loi populaire?

Qu'arrivera-t-il? Que, si la loi est rejetée, le public, qui ne comprendra plus rien à cette énigme, s'en prendra au ministère; et il arrivera un grand malheur, une méprise de l'opinion. Supposez, au contraire, admise la publicité, qui est la vie de ce gouvernement-ci, il y a longtemps que les journaux auraient dit que les maréchaux étaient contre la loi, par suite de leur haine réciproque : que Macdonald ne voulait pas des vétérans parce qu'en licenciant l'armée de la Loire, « il a, dit-il, promis aux soldats qu'ils ne serviraient plus », ou qu'Oudinot dit naïvement que le titre de l'avancement n'amènera que des *ganaches* aux grades supérieurs, et alors l'opinion publique se prononcerait. Dans les pamphlets, dans les journaux, j'en suis sûr, trois lignes imprimées feraient faire aux maréchaux tout ce qu'on voudrait. Si l'on disait au duc de Tarente, que c'est précisément parce qu'il a licencié l'armée qu'il faut établir les vétérans, il aurait peur, et les ministres trouveraient un auxiliaire dans cette opinion publique que leurs petites idées et leurs petits commis leur représentent toujours comme un antagoniste.

Je vous envoie un jeu fort à la mode ici. Il faut répondre à toutes les questions écrites sur ce petit

papier[1]. Je vous prie de m'envoyer vos réponses et celles de madame de Vannoise. Il me semble qu'il serait curieux de remplir ces papiers tous les cinq ans, si l'on pouvait le faire consciencieusement. Je sens, pour moi, que je serais fort embarrassé de régler ainsi mes comptes, et d'établir un tarif de mes goûts et de mieux que mes goûts. Il me semble, au reste, qu'on peut mettre beaucoup d'esprit dans ses réponses; je m'en rapporte à vous.

CCCI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, dimanche 23 février 1818.

Nos discussions finissent toujours très bien, mon enfant. Il me semble que j'ai raison, et que vous n'avez point tout à fait tort. Continuons donc toujours de la même manière: Vous me déchargeant votre cœur comme vous faites, moi prenant l'alarme avec toutes les faiblesses et les vivacités de

1. Le jeu des trente-six questions était alors fort à la mode, et ce n'est point la dernière fois qu'on l'a revu dans les salons.

ma tendresse. Il en résultera que quelques mots de vous suffiront toujours pour me calmer, et que mes inquiétudes vous obligeront à quelques précautions que vous négligeriez sûrement si vous ne saviez qu'elles me font du bien. Votre père est content de votre lettre ; il dit bien un peu : « Ah ! jeunesse, jeunesse ! » quand vous écrivez que l'unanimité des éloges vous blesserait ; mais, en somme, il se fie sur la partie saine de votre tête. Moi, je me livre à votre affection pour moi, et me voilà tranquille. Quant à cette idée d'un voyage ou d'une retraite, je ne la trouve pas si mauvaise. Ne la rejetons point ; peut-être ne sera-t-il pas impossible de vous faire aller l'année prochaine en Angleterre. Je suis sûre que cette course ne serait blâmée par personne ; mettons-la *cuire* comme disait madame de Sévigné. Employez cette année à fonder sur de bonnes bases l'idée qu'on peut avoir de vous ; prenez un peu de peine ; tâchez lorsque vous partirez de laisser un souvenir utile à votre avenir ; l'absence vous reposera, et ensuite vous verrez à prendre décidément l'attitude qui vous conviendrait. Et sur ce, mon bon et singulier enfant, je vous embrasse du plus fort et du plus faible de mon cœur.

Vous avez toute raison sur ce que vous dites de cette Chambre des pairs. Ce qui est incroyable, c'est qu'elle ait imaginé de composer sa commission de militaires; voilà assurément ce qui prouve à quel point on est encore loin de s'entendre sur la loi, et sur les effets qu'on attend d'elle. Le bruit s'est répandu ici qu'on voulait faire une nomination de pairs; il me semble que c'est un mauvais moyen, tout propre à mettre au jour la faiblesse du pouvoir et à augmenter les embarras pour quelque autre loi. D'ailleurs, si on ne peut parvenir à se rendre maître des grands seigneurs et des maréchaux, comment compterait-on sur les voix de certains banquiers et des gros propriétaires des provinces? Et puis ce serait trop rappeler les allures de Bonaparte, qui faisait des sénateurs quand il était embarrassé. Ce qui est bien certain, c'est que, si la Chambre des pairs fait cette grande faute, elle donnera un prétexte dangereux aux idées démocratiques, un peu trop répandues en France, et on ne sait où cela peut mener.

J'ai été bien mécontente du numéro libre du *Mercure* devenu *la Minerve;* il est dans un mauvais esprit qui sent son jacobinisme. C'est aussi hors de toute mesure de dire que les massacres de 1793 n'offrent

rien de semblable à ce qui s'est passé à Lyon tout à l'heure, de crier contre le système des épurations et de demander qu'on déplace une grande quantité de monde, enfin de présenter Arnault comme un Aristide banni par l'Ostracisme. Avez-vous lu sa lettre à l'Institut, où il dit à ses collègues qu'ils sont honorés de ce qu'ils viennent de faire à son égard, et des larmes qu'ils lui ont fait répandre? C'est une petite guerre de l'orgueil philosophique de ces messieurs du temps de madame d'Épinay, et ce n'est pas de ce style que le grand Arnauld aurait écrit à nos amis de Port-Royal.

J'ai lu les *Petites Lettres*[1]; elles sont lourdes et sages; et j'ai lu aussi le numéro de Fiévée, qui a méchamment raison sur le Concordat, c'est-à-dire dans le cas où il eût été possible de profiter de celui de Bonaparte. Car, sans cela, il devenait assez difficile d'empêcher la cour de Rome de vouloir reprendre ses avantages; c'est une question que je regarde comme insoluble, et j'en suis affligée. Mais, mon fils, que Massillon est beau! et que je voudrais qu'on en lût quelque chose à la Chambre! Sans doute, les orateurs

1. Pamphlet de Charles Loyson, ancien élève de l'École normale, qui avait du talent, de la facilité et des opinions modérées. Il est mort jeune.

chrétiens prêchent aux peuples une telle soumission qu'ils favorisent bien un peu le système despotique; mais il mettent le pouvoir absolu dans les mains des rois à de telles conditions, que, s'ils voulaient de bonne foi remplir toutes les charges du marché, je vous réponds qu'il faudrait qu'ils marchassent bien droit. Je vous assure que jamais député du côté gauche n'osera dire à un roi constitutionnel la moitié des vérités que Massillon a fait entendre à Louis XIV dans son *Avent* et dans son *Grand Carême* prêchés devant lui.

CCCII.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, mardi 24 février 1818.

J'espère que le jeu que je vous ai envoyé vous amusera. On donne ensuite ces trente-six demandes et leurs réponses à M. de Gain[1], qui en déduit le caractère des personnes. Ce jeu fait notre joie chez

1. M. de Gain-Montagnac était un homme du monde qui passait pour très spirituel. Il a laissé quelques drames historiques.

madame de Catellan. J'ai les réponses de M. Pasquier. Il y a aux mots : « Livre ? *l'Esprit des lois ?* — Gouvernement? *représentatif.* — Époque du monde? *de* 1750 *à* 1789. » Voilà un heureux choix ! Je suis sûr qu'il ne comprend pas que ce choix est contradictoire.

Voici quelques réponses de madame N. : État ? *fille entretenue jusqu'à vingt-cinq ans, religieuse après.* — Le but ? *le repos.* — Le moyen ? *l'indifférence.* — La récompense ? *d'être toujours dupe.* Madame de C... répond : « La vertu ? celle que j'admire ? *la force.* — Celle que je préfère ? *le dévouement.* — Le but ? *aimer.* — Le moyen ? *aimer.* — La récompense ? *l'amour.*

Je lis madame d'Épinay. Je ne sais, je trouve qu'il y a dans ce livre quelque chose d'arrangé ; on voit qu'il a été un roman. C'est évidemment une apologie. M. de Talleyrand m'a soutenu hier que cela donnait une idée très fausse de la société. « Ce n'est, dit-il, que la société des financiers et des philosophes. A la bonne heure ! Mais, pour la bonne compagnie, elle n'est pas là, et ce serait la juger très injustement que de la juger d'après ce tableau. » Je ne crois pas tout à fait cela ; je doute que la cour, ou si l'on veut la noblesse, valut mieux. Elle

avait même le raisonnement de moins. Tant que l'on raisonne, il y a de la ressource; les événements, les circonstances nouvelles instruisent alors et peuvent conduire un jour à la vérité. Les grandes plaies du monde sont la frivolité, l'insouciance, l'incrédulité, le dédain, enfin tout ce qui constitue l'*air dégagé*.

Où en est votre politique? On garde un silence profond sur l'affaire du duc de Wellington. Il a couru ici une épigramme assez méchante qui l'a fort blessé. Il n'a pas été content du peu d'effet qu'a produit l'événement en question. Des brochures imprudentes ont été publiées et distribuées à ce sujet. En masse, les étrangers ne manquent pas de prétextes pour rester; mais aussi ils ne manquent pas de raisons pour partir.

Cette affaire de Lyon est une question mauvaise et embarrassante, sur laquelle le gouvernement ne dit pas son opinion. Et je vous en dirai bien la raison : c'est qu'il n'est pas sûr qu'il en ait une. En attendant, M. de Chabrol a fait une brochure, qui ne se vend point mais qui se distribue, fort convenable, fort modérée, et qui paraît de très bonne foi. A mes yeux, la question n'est pas susceptible d'une solution positive. Je ne

crois pas que lui, ni le maire et autres, aient été des traîtres, des perfides; je crois qu'ils ont administré sans force et sans modération, en donnant accès aux dénonciations, en donnant crédit aux moyens de police. Par conséquent, leurs agents subalternes ont été actifs; ils ont poursuivi, révélé, créé des mécontents, des complots. La malveillance et la misère les ont secondés. Qu'en conclure? Que M. de Chabrol a été un mauvais préfet, comme il y a en tant; ce qui n'est guère du ressort de la brochure. Il n'est pas douteux que des moyens violents ont été employés dans la poursuite et surtout dans la répression des délits. Les emprisonnements, les jugements ont été comme presque partout; et, sur ce point, personne ne peut se défendre, ni rien justifier. Est-il possible d'en douter, lorsque nous voyons, dans cette affaire Fualdès, à laquelle ni l'esprit de parti, ni l'esprit de flatterie et d'arbitraire ne prennent part, se commettre tant d'inhumanités si inutiles et si régulières? Lorsque nos journaux nous racontent si froidement que madame Manson ne communique pas avec son conseil, et qu'elle est si mal dans sa prison, qu'on la trouve parfois baignée dans son sang? Lorsque nous savons à n'en pas douter que les

assassins qui, tout condamnés qu'ils sont, ont des droits à l'humanité, ont été des semaines entières à la *poutre*, c'est-à-dire une poutre entre les jambes, qui les force à rester toujours debout.

Décidément, je vais voir *Abufar* ce soir avec ma tante. Ce sera profondément ennuyeux : la salle de l'Opéra est si grande ! le public sera si froid ! Vous savez que mademoiselle Mars n'a pas osé jouer ; elle a grand tort. J'ai dîné hier chez madame de Catellan avec Talma, qui dit que mademoiselle Duchesnois joue mal. Je le crois. Il est drôle, Talma, et fort libéral, ma foi. Je vous assure qu'il est tout aussi au fait des choses que M. Jollivet ou M. Mésadier. Le singulier temps que celui-ci ! Le ton de cette maison est, au reste, fort *libéral*, pour le moins ; c'est cependant une de celles où il y a le plus de conversation et de sociabilité. Madame de Catellan a répondu à la question *Gouvernement ?* « *républicain et monarchique,* » « — parce que, ajoute-t-elle, je suis libérale, mais je suis frivole ». Voilà une phrase qui était faite pour moi ; aussi m'a-t-elle charmé.

Les gens qu'on voit le plus dans ce salon sont Lemercier, que vous connaissez ; le duc de Broglie, qui est certainement beaucoup plus distingué que son

parti ; M. de Staël, qui a de l'esprit, et surtout une rare bonne foi dans les idées libérales, qui sont pour lui une croyance d'éducation ; M. de Gain, qui est, je crois, attaché à la maison des princes, qui ne s'abandonne point sur les personnes, *ultrà* sur plusieurs points, libéral par théorie, assez semblable à M. de Lavalette, avec plus d'esprit et surtout plus de hardiesse ; Lascours, avec des idées fortes, des préjugés, et une indépendance orgueilleuse ; les deux B***, ricanant et sournois, ne se compromettant pas, le premier surtout, qui veut pouvoir être *ultrà* ou indépendant tout à la fois, ou tour à tour, selon le besoin ; M. de Boisgelin, léger de formes, libéral sur beaucoup de points, moqueur sur presque tous, livré entièrement à M. de Talleyrand ou à madame de Coigny-Fleury[1] ; M. de Montrond, qui a fait un poème en prose des *Scandinaves*, homme d'esprit, d'instruction, défendant les *ultrà* et ne l'étant qu'en politique ; enfin un M. de Chateauvieux, que vous ne connaissez pas, qui a fait un voyage d'Italie remarquable, qui a beaucoup vécu dans la société

1. Mademoiselle Aimée de Coigny, célèbre par les vers d'André Chénier « à la jeune captive », mariée d'abord au duc de Fleury, avait divorcé pour épouser M. de Montrond, puis avait repris son nom de jeune fille.

de madame de Staël, à Genève et partout, homme aimable par excellence, doux, spirituel, celui qui entend le mieux, et qui entend le plus[1]. Je ne vous parle pas du duc de Gramont, qui est le meilleur homme du monde, du duc de Guiche, d'Amédée ni de M. de Barante, que j'aime mieux qu'eux tous, et qui vaut mieux en effet. Les seules femmes à citer sont madame Récamier et madame de Broglie.

Vous aimez que je vous parle de la société; en voilà beaucoup, j'espère. La nôtre, plus monotone et moins spirituelle, est loin de m'amuser autant; elle m'occupe par les observations qu'elle me fournit. Mais ces observations sont toujours les mêmes; je sais à point nommé ce que feront, ce que diront dans une occasion donnée, mesdames de Labriche, Chéron, de Vintimille. Les hommes, excepté M. Molé, qu'on ne voit guère; M. Germain, qui me plaît et qui m'amuse, et M. de Barante, qui est las de ce salon-là, qui n'y va ou du moins qui ne s'y agite presque plus, me sont en général fort indifférents. Plus je vais, plus je me trouve peu fait pour le monde. Bien loin de m'y être assoupli, j'y suis devenu plus raide. En y arrivant, dans les premiers temps, j'avais plus

1. M. de Chateauvieux était de plus l'auteur du *Manuscrit de Sainte-Hélène;* mais personne ne le savait alors.

envie de plaire, je négligeais moins les petits succès et les petits soins qui y conduisent. Rien de tout cela n'est plus à présent, et tout le monde me plaisante de ce que je ne vais dans les salons de soixante personnes que pour Henry [1], dont je m'empare en effet, et que je tiens dans un coin toute la soirée [2].

Mercredi 25.

Eh bien, j'ai été hier à l'Opéra. Les journaux vous rendront compte de tout le matériel de cette

1. Henry Chéron.

2. Voici ce que mon père pensait, quarante ans plus tard, de cette peinture de la société de sa jeunesse : « Je souscris à tous les jugements sur les personnes ici nommées. La bonne grâce aimable d'Auguste de Staël m'attirait beaucoup, quoique nous n'eussions encore que des relations de salon. Madame de Broglie, encore en deuil, ayant coupé ses cheveux à la mort de sa mère, cachait sa beauté un peu altérée sous un bonnet noir, était souffrante et absorbée. Elle parlait peu, et pas du tout à moi. Je parlais, du reste, à peine à son mari, qui était encore moins liant qu'aujourd'hui ; mais je l'écoutais beaucoup, quoique je me crusse d'un parti différent du sien, parce que j'étais un peu *doctrinaire*, et qu'il appartenait à la *gauche pure*. C'est aussi le temps où je m'étais lié avec M. de Barante, que j'avais enfin pris dans son sens. J'aimais assez son beau-frère Germain ; c'est un des hommes que j'ai le plus appréciés. Je fis alors une sorte de révolution dans mes relations de société. J'avais cessé de ne pas divulguer mes opinions. On admirait beaucoup Talma dans mon nouveau monde. C'était la grande admiration de mesdames de Catellan, de Barante, etc. Il ne nous plut pas cependant complètement dans *Abufar*. Il vieillissait. »

représentation. Je reviens persuadé que, si l'on donnait *Abufar* pour la première fois, la pièce tomberait net. Elle est, du reste, fort mal jouée: Baptiste est désolant; mademoiselle Duchesnois a été *bien*, une ou deux fois, mais elle a si peu de naturel, si peu d'esprit et tant de monotonie, elle est surtout si laide, qu'elle me dérange fort mon plaisir. Talma a été comme vous pouvez le présumer. Mais il a quelque chose de si gêné, de si malade, de si contraint, qu'il est pénible à voir et à entendre. Madame de N*** dit qu'il a eu deux beaux moments. Élisa a essayé de lui faire comprendre qu'elle avait trop d'esprit pour dire une pareille chose, qui avait bien le mérite d'être fausse, mais qui avait le défaut d'être commune. Elle y a tenu; et il n'est ni possible ni tentant de la ramener. Cette phrase *des beaux moments* de Talma est du nombre de celles qui me dégoûtent; elle est à peu près de la force de celle-ci : « Ah ! si Bonaparte avait fait la paix à Dresde ! » Après *Abufar*, on a imaginé de nous donner une comédie bête comme un chou, que le public a fait finir au milieu du deuxième acte. Grâce à ce beau choix, mademoiselle Mars a trouvé le moyen de se faire siffler le jour de son bénéfice, et, pour que tout y fût, elle a chanté une romance et

joué du piano de manière à faire fuir les chats. Le tout a fini par un assez plat divertissement[1]. Bien la peine de se ruiner en frais de loges et de toilettes! Quant à moi, je vais revoir *Abufar*, pour moi tout seul, la première fois qu'on le donnera.

A propos, voilà Bernadotte roi[2]. C'est une chose assez morale que, tandis que tous les rois imposés par Bonaparte aux nations sont tombés, le seul resté sur le trône soit celui que le peuple a appelé.

CCCIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, samedi 28 février 1818.

Je vous assure, mon cher enfant, que vous ne devez pas regarder votre temps comme perdu quand

1. Cette pièce qui fut sifflée ce soir-là s'appelle l'*Ami Clermont*, comédie en trois actes, en prose, et n'eut que cette seule représentation. Le divertissement était tiré du premier acte du ballet de *Pâris*.

2. Le roi Charles XIII était mort le 5 février, et Bernadotte, qu'il avait adopté comme prince royal, lui succéda, sans difficulté, sous le nom de Charles XIV.

vous nous écrivez des lettres comme la dernière; elle nous a amusés, donné à causer pour plusieurs jours, et remis tous trois au courant de Paris. Nous admirons comme vous avez du temps pour tout, et comme vous sortez tous des discussions politiques, pour vous donner ce plaisir, si ordinaire à la société dans les temps tranquilles, de faire de l'esprit sur les mots.

Nous vous demandons très humblement pardon, mais nous croyons que Talma est un peu trop engourdi, un peu trop languissant dans quelques parties du rôle de Farhan, et que la pièce a des longueurs et du vide. Ducis a manqué la véritable tragédie, en ne faisant pas les deux jeunes gens frère et sœur. Il aurait par ce moyen fortifié le personnage d'Abufar, et terminé par une vraie catastrophe dramatique. Talma, tout Talma et tout peintre qu'il est, n'est plus assez jeune pour l'amour, et n'en peut plus faire qu'une maladie; mais je vous accorderai que je suis sûre qu'il souffre à merveille.

M. de Talleyrand a quelque raison en disant que les *Mémoires de madame d'Épinay* ne peignent que la finance et les philosophes. Tout ce monde de madame d'Épinay manque de grâce et de dou-

ceur, et, en remontant un peu plus haut, on en aurait trouvé beaucoup. Ces deux qualités qui sont le charme de la société, et qui distinguaient M. de Talleyrand particulièrement, lui ont laissé un souvenir agréable de la vie du monde dans sa jeunesse. Mais, en regardant de près, on verrait fort bien dans toutes les classes de cette époque les traces de l'immoralité de principes et d'habitudes qui entachera à jamais le siècle de Louis XV, et enfin madame de Stainville, maîtresse de Clairval, ne vaut pas mieux que madame de Jully vivant avec Jelyotte [1]. Enfin, mon ami, tout ce que nous avons vu, toutes ces lectures, ce qui s'est passé et ce qui se passe, me fortifie dans l'idée que les hommes ont absolument besoin d'une religion pour appuyer leur morale, et pour arriver à développer tout ce qu'ils ont de fort et de grand dans l'âme, sans se gâter presque aussitôt par cette seule influence de l'orgueil qui rend cassant et dominateur. La philosophie seule généralise trop les vertus, au lieu que j'admire de plus en plus comme nos mo-

1. Les *Mémoires de madame d'Epinay* racontent les bonnes fortunes de Jelyotte, chanteur toulousain, né en 1711. Quelques années plus tard, Clairval, né en 1740, lui succéda dans son emploi à l'Opéra et ailleurs, dit-on.

ralistes chrétiens s'entendent à leur donner cours dans toutes les situations de la vie, et les appliquent aux moindres actions comme aux plus petits individus. Nous ne sommes pas assez forts pour nous détourner de Dieu et demeurer sages, et en même temps sociables. Et si les hommes, ou du moins quelques hommes, parviennent à cet effort, je le crois impossible à la plus grande partie des femmes. Si jamais je voulais écrire quelque chose là-dessus, je prendrais mes notes dans les *Lettres* de madame de Sévigné, et celles de madame du Deffand, et j'aurais suffisamment de quoi appuyer mon système, qui n'est point un système.

Vos libéraux me paraissent devenir fous, et je crois qu'il faudra lier et juges et plaideurs. Les généralités les entraînent aussi, ceux-là. La *Minerve* devient une pièce révolutionnaire. Voilà le *Censeur*[1] qui dit que le pouvoir est une agence d'oppression et de rapine, et que, dans pays où la civilisation est avancée, les hommes peuvent se juger, s'administrer, se donner des lois à eux-mêmes, et

1. Le journal le *Censeur*, publié en 1814 et 1815 par Comte et Dunoyer et supprimé, avait reparu sous le nom de *Censeur européen*. Sous cette nouvelle forme, on le poursuivit encore pour avoir publié le *Manuscrit de Sainte-Hélène* en 1817, puis pour avoir mal parlé des *Chouans*, en 1818.

que finalement le gouvernement presque tout entier est une superfétation !

Il me semble que vous faites terriblement d'esprit, chez madame de Catellan ! Comme nous sommes un peu Flamands, nous n'avons pas entendu tout de suite le *républicain* et le *monarchique*, et nous pensions que vous nous trouveriez bien bêtes. Enfin, quand je l'ai eu compris, j'avais envie de répondre que, moi, j'aimais mieux la monarchie, parce que j'aime la liberté. C'est encore une de mes idées qu'il n'y a pas de vraie liberté dans une république. Elle n'existe jamais là où il y a défiance, et le gouvernement républicain est, et doit être, essentiellement défiant. J'ai toujours trouvé fort simple le bannissement d'Aristide ; du moins, il m'a paru ce qu'on appelle une conséquence immédiate. Mais laissons là la politique.

Ne vous croyez pas si peu fait pour le monde que vous dites. Vous éprouvez une sorte de dégoût tout naturel, et une gène plus naturelle encore. Quand on entre dans le monde très jeune, ordinairement on se jette à corps perdu dans ses plaisirs, on s'y épuise ordinairement, on le traverse sans y avoir rien vu, et on en sort à peu près vide d'impressions durables. C'est ce qui est arrivé à tant

d'hommes que nous voyons maintenant à sec de toute expérience et de tout bon sens, parce qu'ils ont cru qu'un jeune homme avait rempli son sort quand il usait ses jeunes années à courir chez des filles, à boire, jouer, faire des dettes, le tout par imitation, à tromper ses parents par air, à éviter de penser par bon ton, enfin tout ce désordre poudré et brodé d'autrefois. On appelait ce train celui d'un jeune homme ! Moi, je l'aurais nommé celui d'un vieux siècle ; car le printemps de la vie des hommes peut être entraîné par les passions, mais il est bien rare que, livré à lui-même, il soit dépravé. La jeunesse est l'âge de la générosité, non pas celle qui fait des sacrifices, mais celle qui élève un peu hors de la sphère *usuelle*, si je puis parler ainsi, et elle conserve partout sa délicatesse. Il est assez rare que la vraie force mène à la dépravation. Mais revenons à vous. La vraie jeunesse, la vôtre par exemple, placée dans le monde de bonne heure, par ignorance de mille choses qu'elle ne se soucie pas d'apprendre, commence à se prêter assez à ce qu'on lui demande. Elle ne craint pas de perdre un peu de temps, parce qu'elle en a beaucoup devant elle. On l'accueille bien ; elle porte avec elle tant de moyens de plaire ! D'ailleurs, son apparente

faiblesse inspire à chacun une vague espérance de se procurer le petit plaisir, fort apprécié dans le monde, de la protection. Il en est d'un jeune homme, pour peu qu'il soit aimable, comme du premier ouvrage d'un auteur qui ne reçoit guère que des approbations. Aussi est-il presque toujours caressé, encouragé et content. Mais peu à peu, ce même jeune homme prend son essor. Il voit, il examine, et conclut. Peut-être qu'il se trompe; mais enfin il ne peut pas repousser toutes ses impressions, demeurer sous l'opinion des autres. Si j'osais, je dirais que ses ailes s'étendent, se développent, qu'il quitte ses guides, qu'il se livre au plaisir des excursions. Quand il revient, on ne le trouve plus le même; car il a pris goût à l'essai de ses forces, et il a senti que l'exercice les a développées. Mais alors on le voit sous un autre aspect; on le juge un peu, on devient sévère; sa marche est gênée des embarras qu'il rencontre, il hésite, repart, revient, s'impatiente, s'ennuie, quelquefois se décourage, et c'est alors qu'il écrit à sa mère qu'il a besoin de la retraite et que le monde lui déplaît. Cette situation de la vie est, je crois, assez agitée, et ce passage-là est toujours un peu difficile. En somme, le plus ou moins d'adresse

à dissimuler le secret de son indépendance est dans ce bas monde le plus ou moins de facilité pour y vivre en paix.

CCCIV.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, dimanche 1er mars.

J'ai été revoir *Abufar*. La pièce a eu encore moins de succès que la première fois, et Talma a joué cent fois mieux. Il en était arrivé à ce point où il ne joue plus, où l'art disparaît, où le sentiment reste seul. Nous étions là plusieurs amis, nous avons été ravis. Les journaux sont ineptes, et sur lui et sur la tragédie, et le public est à peu près à leur niveau. Nous disions hier, Élisa et moi, en parlant de madame N***, que cette représentation de mardi nous avait donné une millième preuve qu'elle ne pouvait pas sentir le *vrai*. C'est une chose singulière que d'avoir les impressions si fausses.

Je ne sais nullement comment va la discussion sur le recrutement. Je dis comme vous que la

Chambre des pairs devrait y prendre garde, et qu'elle n'a déjà pas trop de crédit dans le public. L'institution n'est guère goûtée. Que sera-ce si les individus dégoûtent encore de l'institution? Il faut se le rappeler, la Chambre des pairs est presque le seul élément monarchique qui soit dans notre constitution. La pairie, toute faible qu'elle est, défend seule ce pays-ci de la tendance que lui ont donnée vingt-cinq ans d'événements démocratiques. Où irons-nous si nous perdons cette garantie? Nous ne voulons plus de la noblesse, et voilà que nous nous brouillons avec la pairie! La conduite des prêtres depuis trois ans, leur esprit bien connu et les discours *ultrà* nous ont éloignés d'eux. Bonaparte a pour jamais discrédité la monarchie. Le résultat de tout ceci serait-il donc que nous ne pourrions plus souffrir ni un clergé, ni une noblesse, ni le pouvoir d'un seul? Tirez les conséquences.

Jeudi 5 mars.

Il ne faut pas, ma mère, être exclusif[1]. La liberté peut exister dans la république comme dans la mo-

1. On voit aisément que ceci est le commencement d'une autre lettre, mais j'ai cru pouvoir parfois réunir deux lettres qui se

narchie. Ce n'est certainement pas Rome ou Venise que je citerai pour exemples, mais la Suisse et la Nouvelle-Angleterre. Au reste, l'idée de madame de Catellan rentrait dans la vôtre. Elle voulait du républicain : L'égalité légale, l'importance du peuple, la liberté d'industrie, celle de la Presse, etc.; du monarchique : L'autorité d'un seul, dans l'intérêt de la durée et du repos. Elle veut que la société politique soit constituée d'une manière libérale et juste, sans cependant que la société de salon cesse d'exister. Il me semble que tout le monde peut avouer ce goût-là; quant à moi, c'est le mien. J'aurais quelque envie de vous envoyer des réponses aux trente-six questions. J'en ai de fort jolies. Nous avons fait répondre M. de Barante et sa femme. Il y a des réponses qui me plaisent. En voici quelques-unes du premier : « La passion? *l'habitude.* — L'époque? *le XX*e *siècle.* — Le but? *le repos dans les intérêts et le mouvement dans tes idées.* — Le moyen? *la connaissance de soi.* — La récompense? *passer le temps.* »

Lui et moi, nous nous sommes amusés à faire les

suivent et ne sont pas séparées par une réponse, afin d'éviter les interruptions trop fréquentes qui troublent le lecteur et prennent une place inutile.

réponses de tel ou tel parti. Je ne finirais pas si je vous disais tout ce que nous avons inventé de bêtises et d'esprit à ce beau jeu. On devrait forcer à y répondre tous les hommes payant trois cents francs d'impositions directes et au-dessus.

Vous êtes une rude politique ; c'est vous qui me tenez au courant de toutes les brochures qui paraissent et de ce qu'il faut en penser. Je me surprends continuellement remplaçant mon ignorance par vos opinions, et vous défrayez ma conversation. Je ne doute pas comme vous que les libéraux n'aillent trop loin. Ceux de la *Minerve* sont pour la plupart des gens de mauvaise foi ou intéressés. Ceux du *Censeur* ont toujours eu des idées d'une perfectibilité inapplicable, du moins pour l'année 1818. Nous verrons avec le temps, ou plutôt nos neveux verront pour nous. Mon père est réellement admirable de trouver le dernier volume de l'abbé de Pradt excellent. Je suis charmé de le voir si libéral, et il faut bien qu'il se persuade qu'il l'est beaucoup ; car tout le troupeau du *ventre* s'en va ici répétant que cet ouvrage, que je n'ai pas lu, est séditieux ; et qu'il est bien singulier qu'on excite les nations à secouer le joug de leurs rois. Je ne sais si vous avez lu un ouvrage de M. Alexandre de Laborde intitulé : *De l'esprit*

d'association[1], et un autre de M. de Ségur qui s'appelle *Galerie morale*[2]. Madame de Staël[3] va décidément paraître; on prétend même qu'elle a déjà paru hors de France. Est-ce que vous n'avez pas sur votre frontière les *Mémoires de Savary?* On dit qu'ils contiennent énormément de lettres; il pourrait y en avoir de tout le monde. Cela serait agréable! Mais non, cela serait égal[4].

Vous jugez un peu légèrement *Abufar*, que vous n'avez pas vu depuis longtemps. C'est à coup sûr un très bel ouvrage, et cela doit être. Jamais sujet n'a plus eu besoin des deux qualités premières de Ducis, l'originalité et le naturel, et ne s'est plus aisément passé de ce qui lui manquait, l'ordre et la disposition. Tous les caractères sont admirablement conçus et exprimés. Il règne d'ailleurs dans toute la pièce, à côté d'une grande chaleur, une

1. *De l'esprit d'association dans tous les intérêts de la communauté*, par M. le comte Alexandre de Laborde, membre de l'Institut; in-8, Paris, 1818.

2. *Galerie morale et politique*, par M. le comte de Ségur.

3. *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, ouvrage posthume de madame la baronne de Staël, publié par M. le duc de Broglie et M. le baron de Staël, 3 vol. in-8.

4. Les *Mémoires du duc de Rovigo*, ont paru plus tard, en 1828, et n'ont point justifié les inquiétudes que le nom de l'auteur faisait naître.

pureté et une élévation qui approchent de l'idéal, et la simplicité de l'action, la nullité de l'intrigue, ne ramènent jamais au positif de la vie, à aucune idée matérielle ou sociale. L'ouvrage fait éprouver ce genre de satisfaction que nous ne trouvons que dans les moments où nous sommes hors de nous-mêmes. Y a-t-il d'autre bonheur dans ce monde que celui-là? Ce malheureux *Abufar* a été si mal jugé par le public et par les journaux que nous voulions, M. de Barante et moi, faire un article où la vérité serait dite une bonne fois.

Il va enfin paraître un journal ministériel, ce qui est presque impossible avec des journaux soumis à la censure; ce journal s'appellera le *Spectateur*, et paraîtra tous les huit jours. Villemain s'est tant secoué, qu'il est parvenu à trouver des rédacteurs. A la tête de tout cela est un M. Loyson, auteur de *Guerre à qui la cherche*, et qui quitte les *Archives*, les trouvant trop jacobines pour lui. Ce sera une nouvelle preuve de l'opinion de quelques somnambulistes qui pensent qu'on peut écrire avec le ventre.

Vendredi 6 mars.

Je vous ai écrit hier, et j'ai reçu une lettre de vous cet après-midi. Dans cette lettre, vous me contredites, cela me donne envie de vous répondre ; je vous réponds. D'abord, vous avez hautement et ingénieusement raison : vous devez tout à Bonaparte et à mon père, et c'est pour cela que vous valez tant. De là, en effet, une grande force d'esprit et d'âme, parce que vous avez été rudement éprouvée par l'un, et une grande et profonde bonté, parce que vous avez reçu beaucoup de bonheur de l'autre. Ce n'est certes pas là ce que je vous conteste. Je ne suis pas de votre avis sur *Abufar*. Si Salema était sœur de Farhan, leur amour serait révoltant, contre nature, et, ce qui est pis encore pour le parterre, peu naturel. On ne s'intéresse point aux sentiments avec lesquels on ne sympathise pas. Le dénouement heureux est nécessaire pour remettre tout dans l'ordre, et pour vous ôter à vous, spectateurs, l'impression pénible que vous fait toute la pièce. Il s'en faut que Talma joue comme vous le supposez. Il est sûr qu'il s'est, depuis que Bonaparte est tombé, guéri d'une grande partie de ses défauts, et

que, cet hiver entre autres, il est en bon train. J'ajoute que, moi aussi, je l'avais trouvé lourd le premier jour, et qu'à la seconde représentation, je l'ai trouvé très supérieur à lui-même. Je suis si loin de vous, que la scène où il me plaît le plus n'est point celle du délire, quoiqu'il y soit plus étonnant que nulle part, mais celle de son arrivée où il raconte à son père et ses voyages et ses erreurs et sa mélancolie, où il ressemble à René, à la lettre de Saint-Preux. Je suis très persuadé que mademoiselle Desgarcins jouait mieux que mademoiselle Duchesnois; très persuadé aussi que mademoiselle Mars à eu grand tort de ne pas prendre ce rôle, au lieu de cette plate pièce dont elle nous a régalés, le jour de son bénéfice. A propos, vous aurez vu dans les journaux qu'on nous promet une représentation du *Misanthrope* par Talma, au profit du tombeau de Molière.

Vous devez trouver que notre Chambre traîne bien longtemps. C'est une chose étrange que cette Chambre des pairs! Croiriez-vous qu'on regarde

1. Il y a sans doute là quelque erreur. Mademoiselle Desgarcins, morte à vingt-huit ans en 1797, n'avait pas créé le rôle de Salema dans *Abufar*, dont la première représentation avait été donnée en 1795. Talma y jouait, dès cette époque, le rôle de Farhan, qui est un de ses premiers succès.

comme indispensable que le roi aille se promener le jour où l'on doit voter sur la loi? S'il fait un temps impraticable, ce sera une désolation dans le ministère; c'en est fait de la majorité. Vous devinez pourquoi? C'est que le roi emmène dans sa voiture son capitaine des gardes, son gentilhomme de la Chambre, son maître de la garde-robe. Que penserait, dites-moi, le duc de Portland d'une Chambre des pairs pareille? C'est une belle attitude que celle de ce ministre de la guerre qui, impassible et muet au milieu du tracas des disputes, ne prend la parole que pour être entendu de la France entière, que pour confondre, vaincre et pacifier! Eh bien, je me rappelle très bien qu'il y a un mois ses collègues se moquaient de lui; c'était à qui plaisanterait sur son calme et son immuabilité. Et il s'est trouvé tout bonnement que, parce qu'il savait ce qu'il voulait, il a été plus habile qu'eux tous. Tout serait donc facile, si, au lieu de dépenser son esprit en petites choses, en conversations à la tribune, on ne procédait que par grandes mesures, on ne parlait qu'au pluriel, on s'adressait aux masses, sans se donner la peine de se mettre en colère contre les individus; enfin si, selon l'expression de Mirabeau, on élevait l'oriflamme au-dessus de toutes

les bannières. N'allez pas conclure de là que je trouve la loi de recrutement parfaite ni même excellente; je la trouve suffisante. S'il fallait en faire l'éloge, je crois que je le ferais d'une manière plus solide qu'il n'a pu être permis de le faire à la tribune. Je crois, cependant, que le temps y fera entrer de force le vote annuel, comme il a déjà presque introduit le jury dans la législation de la Presse.

Dimanche 8.

Je reprends ma lettre ici. Eh bien, cette loi va à petites journées. Hier, il y a eu une majorité de trois ou quatre voix. Vainement le roi a-t-il fait sa promenade, malgré un des plus épouvantables ouragans que nous ayons eus. Les *ultrà* ont retardé, ralenti, prolongé la séance, et les trois promeneurs sont arrivés en sueur et tout poudreux à cinq heures et demie, et ils ont voté. Un si petit succès est bien effrayant; mais aussi quels moyens de gouvernement prend-on? Je le disais hier à madame de Labriche : « Le but? *l'unanimité*. — Le moyen? *la promenade*. » Ceci m'encourage à vous envoyer les réponses des divers partis. Celles

du ventre ont du succès, je vous le dis sans vanité :

	ULTRA.	LIBERAUX.	VENTRUS.
Couleur ?	Prune de...	Tricolore	Ventre de biche
Odeur ?	Poudre à la maréchale	Poudre à canon	De la soupe
Pierre précieuse?	—	—	La boule blanche
Plante ?	Chiendent	Betterave	Coton
Arbre ?	Charmille	Peuplier	—
Quadrupède ?	Le furet	Le mâtin	Le basset
La statue ?	—	—	L'hermaphrodite
Le poème ?	Le poème de Fontenoy	—	—
La musique ?	*Marche des gardes-françaises*	*La Marseillaise*	*Où peut-on être mieux...*
Le roman ?	*La Princesse de Clèves*	*Le Paysan et le Gentilhomme.*	—
Le peintre ?	Boucher	David	Le premier peintre du roi
Le don ?	Une pension	—	De parler sans se compromettre
L'époque ?	1815	—	—
Le pays ?	Versailles	Le faubourg Saint-Antoine	La rue de Grenelle Saint-Germain
Le gouvernement?	Des abus	Des brochures	Des ministres
L'état ?	Colonel	Fédéré	Procureur général
La religion ?	Les biens du clergé	De la nature	Le Concordat
Le but ?	La faveur	La liberté	L'Ordre
Le moyen ?	La bassesse	La république	L'arbitraire
La récompense ?	L'honneur	Le despotisme	L'anarchie

Lundi 9.

On m'a interrompu hier, et je ne puis finir ma lettre qu'aujourd'hui. Ces trois voix et cette malheureuse promenade font beaucoup de bruit. Tout cela n'ajoute pas au crédit ni à la con-

sidération du ministère. Le sort de la loi est fort incertain. Il y a des pairs, malades samedi, qui peuvent se porter bien aujourd'hui et réciproquement. Ces incertitudes, ces petits calculs, tout cela décèle une faiblesse et une imprévoyance qu'on ne peut se lasser d'admirer. Comment un gouvernement peut-il aller avec une situation pareille

CCCV.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, samedi 7 mars 1818.

Mon cher ami, j'ai le cœur triste, et savez-vous pourquoi? Pour une affaire qui ne me regarde nullement; mais c'est que le mensonge et les vilaines passions me font réellement mal à l'âme. Toute cette histoire Fabvier m'afflige. Ces Français dressés les uns contre les autres, cherchant mutuellement à s'arracher l'honneur; ces morts, occasions de haine et de querelles entre les vivants; cet esprit de parti qui flétrit tous les sentiments généreux; ces coups d'épée qui donnent raison aux plus adroits,

sans convaincre ni assurer les opinions ; ces femmes dans vos salons criant, excitant impunément tous ces écrits passionnés ! De la patrie, pas un mot. Tout cela m'a noircie. Je crois que je reviens à estimer nos grand'mères, et à trouver qu'égarement pour égarement, celui qui entraînait le cœur et conduisait à certains désordres valait mieux que ces erreurs dogmatiques que nous voulons tous nous imposer, et la plupart du temps n'ayant, pour notre part, aucune conviction. Il me semble que, ce matin, je chanterais volontiers, et de conscience, la chanson de votre marquise. Oh ! que vous allez faire peu de cas de moi.

Les *Mémoires de Savary* vont faire un beau train ! Je fouille mes souvenirs pour trouver si, par impossible, il ne m'arrivera pas d'être nommée dans un pareil fouillis. Je lui ai écrit, dans deux ou trois occasions, sur des sujets assez graves ou qui le paraissaient alors. S'il a conservé ma prose, et s'il me joue le tour de la reproduire, elle pourra bien paraître ridicule ; il faudra se soumettre. Cependant, comme ce dont je parle est très ancien, et qu'il n'a nul intérêt à rappeler la vieille chronique de nos premiers moments impériaux, j'espère plutôt que je ne serai point nommée.

Je viens de voir M. de Brigode, qui rit sans gaieté de tout ce qui se passe à Paris. Les libéraux ne valent pas mieux à voir de près que les autres; il ne me paraissent pas plus sûrs de ce qu'ils veulent; en tout, dans ce siècle-ci, ce qu'on sait, c'est ce qu'on ne veut pas. Vous me direz peut-être que c'est déjà beaucoup.

La tête nous tourne avec vos trente-six questions. Bon Dieu! que vous avez donc d'esprit de reste. Mais faites-les donc arriver au roi, et sachons ce qu'il répondra; je parie qu'il s'amuserait assez de votre jeu.

Vous ne me convaincrez point sur les républiques. La Suisse est toute de compartiments et, à vrai dire, a trop besoin de la solde étrangère pour pouvoir être citée, et avoir ce qu'on appelle un esprit public. Les Suisses sont plus montagnards que citoyens. Genève est une association de pédants qui ne peuvent compter parmi ce qu'on appelle les nations. Quant à votre Amérique, je la sais mal et m'en défie un peu. Il y a trop de mercantile dans cette affaire; l'argent y est la base de tout, et on dit qu'à cet égard la corruption y est plus perfectionnée encore qu'en Angleterre. Non, non, une belle monarchie, tempérée, donnera toujours plus de confiance et

par conséquent plus de latitude aux sentiments réellement généreux. Les hommes ont besoin de quelque chose de palpable, et le roi est la présence réelle de la patrie.

Mercredi 11 mars.

Je vous prie, mon cher enfant, toute affaire cessante, de rencontrer quelque part M. de Lally[1], et de le remercier pour moi de son beau discours à la Chambre des pairs. Il m'a semblé lire une oraison de Cicéron *pro patria*, et voilà vraiment ce que j'appelle du talent et de l'éloquence. Je ne crois pas qu'il ait ramené aucun esprit à ses opinions; car nous sommes dans un temps où chacun se met à l'abri des influences sous une volonté arrêtée et d'autant plus inébranlable qu'elle n'est point le résultat de la conviction. J'ai été frappée d'une réflexion de l'abbé Frayssinous qui pourrait s'appliquer à toutes les croyances : « Il n'y a, dit-il, que les vrais catholiques qui puissent croire que, par la conviction d'une vraie ou fausse conscience, ou puisse devenir protestant. Chez les gens qui ne

1. M. de Lally-Tollendal venait de prononcer, à la Chambre des pairs, un discours fort libéral sur la loi du recrutement.

croyent à rien, l'abjuration de la religion de ses pères passe pour une faute contre les convenances et l'honneur. » De même, à présent, on n'est pas assez de bonne foi pour changer d'opinion. Mon très cher, j'ai été fort contente de ce livre de l'abbé Frayssinous, il donne une belle et bonne attitude à la religion, il répond à des préventions, il écarte les fausses craintes, il rétablit les faits; il est écrit sagement, naturellement et fortement. Je vous conseille de le lire, vous qui êtes capable de raison et d'attention. Ou je me trompe fort, ou vous trouverez qu'il peut être mis au nombre des livres utiles [1].

J'ai donné à dîner à notre députation. Notre Revoire [2] est tout autre depuis qu'il a tâté des assemblées; il a déposé l'indifférence flamande, et je ne sais même si le ministère ne le trouverait pas plus échauffé qu'il ne faut. Il a cependant encore le bon sens de s'apercevoir de l'abus de certaines doctrines. Il nous contait qu'il avait été attiré à certains rassemblements qui se font chez M. Laffitte. Là, il a entendu discuter l'avenir, et des insensés proposer de pousser assez les choses pour qu'on tombât

1. Il s'agit sans doute des conférences de M. de Frayssinous, qui ont été publiées en cinq volumes, sous ce titre : *Défense du Christianisme.*

2. Député du Nord.

dans les mains d'un ministère bien *ultrà* qui, par ses sottises, hâterait la chute qu'on désire, et amènerait ce bouleversement si follement souhaité par quelques-uns. Il avoue qu'il a tremblé pour son commerce à cette proposition, qu'il a vu que la guerre en serait la suite, et l'envahissement du département du Nord l'a fait reculer devant les séductions des Chauvelin et Cie. M. de Brigode citait à cette occasion un mot plaisant de Benjamin Constant qui disait : « Messieurs, ce que vous voulez faire est dans les principes; aussi n'hésiterais-je pas à voter pour la République si j'étais un principe, mais je suis un homme et je crains les conséquences. » Votre père a parlé d'or à cette occasion; il est un peu dans mon idée, votre père, que le gouvernement républicain ne donne pas de liberté vraie. Il a démontré l'impossibilité de l'établir sans guerre au milieu de l'Europe; les avantages de position qu'ont sur nous les États-Unis, sans voisins et sans juges de ce qu'ils font; l'inquiétude qui produirait le resserrement de l'argent; les lois arbitraires forcées pour arriver à la défense du pays; l'armée formée et alimentée nécessairement par des réquisitions, et l'obligation inévitable d'un papier-monnaie qui épouvanterait tout le monde,

car le seul vrai souvenir qu'on ait gardé en France est celui des assignats. Enfin il était admirable de raison, et j'aurais voulu voir ce que les d'Argenson et Broglie, que je crois de bonne foi, auraient trouvé à répondre : « Méfiez-vous, me disait un jour Corvisart, de ces médecins dont le système est toujours de donner une crise pour terminer un état souffrant; soyons de bonne foi, le vrai but de la médecine est plutôt de faire vivre que de guérir. » Mon ami, n'en serait-il pas de même de toutes les choses de ce bas monde?

J'ai pensé et repensé à ces *Mémoires de Savary*, Je crois assez connaître cet homme; il est dans sa nature de tenter toujours des raccommodements; il a l'habitude de la dépendance, et nulle opinion, encore moins nul principe, à lui. Il dénoncera moins qu'on ne croit, n'attaquera que ce qu'il croit ne pouvoir plus lui être utile. Aussi, je parie que l'homme qui sera le plus maltraité par lui sera Maret, et peut-être Fouché, parce qu'il est dehors. Mais, du reste, vous verrez que son livre sera surtout sa justification; la petite méchanceté sotte de nos salons n'y trouvera pas son compte[1].

1. Les *Mémoires du duc de Rovigo* ont à peu près justifié ce pronostic.

Vous avez raison, je suis *bonne*, parce que je suis heureuse. J'accepte cette louange, parce qu'elle ne porte pas sur mon mérite. Cependant, je crois que j'eusse été bonne encore dans un état de souffrance, parce que j'ai l'âme tendre. Mais cette sorte d'intérêt que je prends aux autres, s'il eût été amolli par mes propres larmes, pardonnez-moi cette figure, eût gâté peut-être la solidité de certains principes que j'ai conservés très commodément, et qui m'ont accoutumée à détester le mal, en plaignant toujours les peines qui le suivent. Il me semble que je comprends bien ce que je veux dire ; je ne sais si je l'explique assez.

Je tiens toujours à la vraie fraternité de Farhan. Cet amour n'est pas dans le naturel d'un parterre? Je le conçois, et il eût eu besoin d'être exprimé avec la poésie de Racine, parce que rien ne s'empare des hommes civilisés comme la beauté du style. Mais il est parfaitement dans la vraie nature, surtout dans celle des Arabes, qui ne connaissaient d'autre société que la famille. Ouvrez la Bible, qui est l'histoire la plus naturelle qui existe, vous le retrouverez à chaque pas, et le christianisme, qui est éminemment social, ne l'a défendu que parce qu'il s'oppose aux mélanges de familles qui doivent

se confondre, pour rapprocher les hommes et former les sociétés. Quant à Talma, je ne suis point têtue, et crois sur votre parole et volontiers qu'il a été beau.

Savez-vous bien que toutes ces réponses sont très jolies? Mais vous ne devriez pas dire que le but du *ventre* est l'ordre; car, par là, vous lui donnez raison. Mon ami, c'est dans l'ordre que se trouve tout ce qu'il y a de beau, de libre sans danger. Le Créateur l'a attaché à la partie de son ouvrage qui est indépendante de nous, comme la marque la plus éclatante de sa puissance. C'est une belle leçon pour les hommes que cette soumission de Celui qui peut tout à une marche réglée, à un retour constant des mêmes choses. Enfin c'est l'ordre qui, le premier, a donné l'idée de la Divinité.

Je vais me lever, et amuser votre père avec ces promenades, et, après en avoir ri, je vous dirai que les petits moyens me paraissent plus éminemment attachés au gouvernement représentatif qu'aux autres. Ce sont eux qui font la majorité de la Chambre. En Angleterre, l'inconvénient de ce gouvernement est dans son avantage même: c'est de nous mettre le nez sur les fourneaux ou derrière

les coulisses. Nous voyons, et en Angleterre aussi, ils voient faire les ragoûts ou combiner les rouages. Il faut donc changer de place et chercher le point de vue avant de juger. Je vous demande pardon de mes triviales comparaisons.

Adieu, mon enfant chéri. J'ai besoin pour mon plaisir particulier de vous dire que je vous aime aussi tendrement, aussi fortement, aussi faiblement que je puis aimer.

CCCVI.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT A LILLE.

Paris, jeudi 12 mars 1818.

Je m'aperçois, ma mère, que je suis plus vieux d'un jour que je ne comptais; car j'avais calculé qu'en écrivant aujourd'hui, ma lettre arriverait le jour où je serais majeur. Or ce jour est demain, et vous n'aurez cette lettre que samedi, et il y aura vingt-quatre heures que je pourrai dire *Liberté, libertas, je suis majeur*, etc. Si je disais un peu plus ce que j'ai sur le cœur, je vous remercierais. De quoi? Ce

n'est pas apparemment de ce que vous m'avez envoyé des chemises, ni même des gilets. De quoi donc ? mais c'est de la bonté que vous avez eue pour moi depuis que je suis au monde. « Mais, mon fils, je n'ai point eu de bonté ; ce n'est pas le mot. » Je sais bien, mais laissez-moi dire. Je dis donc que vous avez eu la bonté qui me plaît, celle qu'il me fallait. Vous savez que je suis difficile. Oui, j'ai trouvé le père, la mère qui me conviennent ; je le disais, il y a cinq ans. Tenez, en deux mots, et sans m'embrouiller, je vous répète ces mots d'il y a cinq ans, et je vous embrasse et vous aime tous les deux de tout mon cœur[1].

Voilà trois années que le jour de ma naissance revient sans que je sois auprès de vous. Je me suis dit, chaque fois, que c'était la dernière que cela se passait ainsi ; je me le dis bien cette année. Plus je vais, ma mère, plus je me persuade que, de toute manière, vous êtes les personnes que j'aime le plus à voir. Je trouve auprès de vous plus d'aise, et cependant plus de mouvement que partout ail-

1. Dans une chanson intitulée *Le Rêve*, mon père avait dit de ses parents :

Tu les aurais choisis toi-même,
Que tu n'aurais pas trouvé mieux.

leurs; j'y respire mieux, et d'une manière plus sereine, si j'ose dire. Je me rappelle fort bien que cette disposition est venue, ou plutôt s'est accrue avec l'âge. Il y a trois ans[1], lorsque je vous quittai pour la première fois, tout bouleversé de sentiments que vous ignoriez, secret dans mes joies, dans mes inquiétudes, avide d'agir, de me conduire moi-même et d'user de ma volonté, je trouvais une sorte de plaisir à vivre seul, à marcher seul au milieu de tout ce monde. Mais, maintenant que j'ai vu de lui tout ce que je voulais voir, je resserre un peu mes idées, et je ne veux plus voir ni entendre que les personnes que j'aime à entendre et à voir. Je n'ai plus assez de jeunesse pour m'intéresser à ce qui m'est égal, et je ne me soucie plus guère de ce qui m'intéresse. Je n'aime plus qu'à causer avec vous, et toutes les raisons du monde, moins une, me poussent à vous aller joindre.

Savez-vous bien que vous êtes un peu sérieuse, un peu attristante dans votre dernière lettre? Soyez triste, j'y consens; mais ne regrettez rien. Les occupations de nos pères étaient plus frivoles, mais leurs peines étaient les mêmes. Les passions chan-

1. On se rappelle que mon père avait quitté ses parents à Toulouse, en 1815, pour venir à Paris faire son droit.

gent d'objet avec les siècles, mais elles ne changent pas de nature. Il faut bien se persuader que, dans l'affaire de la bulle, dans celle seulement des deux musiques[1], l'esprit de parti a montré le même égoïsme, produit les mêmes injustices, en un mot fait tout autant de mal. Nous avons même sur nos pères l'avantage d'un but plus général. L'intérêt qui nous occupe touche plus de monde et a des résultats plus positifs; il est plus social.

J'ai presque fini madame d'Épinay; j'aime assez cette femme. Je me suis mis à lire les *Confessions* qui m'avaient toujours repoussé; cela m'amuse beaucoup. J'y trouve beaucoup de mauvais goût, peu d'esprit quoique assez de finesse, et bien de la fadeur. En général, le talent de Rousseau ne me va point; j'en suis peu touché; je le trouve médiocre. Son plus grand tort n'est pas de s'y vanter de ses fautes, c'est de les cacher; je suis sûr qu'il ment souvent, et je lui reproche moins une sincérité déhontée qu'une orgueilleuse hypocrisie. Cela vient peut-être de ce que je lis en même temps madame d'Épinay.

Je ne relèverai point le gant au sujet de la

1. Gluck et Piccini.

question des républiques. Point de doute qu'elles ne soient guère possibles, et peut-être peu désirables, dans les vieux pays européens. Point de doute que, là où elles sont de fondation, elles n'aient leurs avantages, et ne comportent la liberté, et j'entends par là celle que vous entendez, la liberté moderne. Mais il faut des circonstances heureuses. Par exemple, une terre primitive et des hommes civilisés, par conséquent transplantés, je veux parler de l'Amérique.

Notre loi a passé avec de toutes petites majorités; c'est un grand bonheur. Vous avez bien raison d'aimer le discours de M. de la Roche-Aymon. On a dit: le *général* de la Roche-Aymon et le *marquis* de Lauriston[1]. Le soir du discours du premier, un de ses collègues lui a écrit pour lui demander sur-le-champ deux mille écus qu'il lui avait prêtés, et cela en s'appuyant sur le discours du matin. Le roi a grondé ses pairs promeneurs, et M. de Duras en est parti pour sa terre. On dit que quelques-uns font leurs paquets; je le voudrais bien: « On ne s'en tirera jamais, disait l'autre jour M. Guizot, à moins que le roi ne *fructidorise* les Tuileries. »

1. M. de la Roche-Aymon, pair de France, prononça, dans la séance du 2 mars, un discours très libéral.

Samedi 14 mars.

Vous me faites une sortie sur l'*ordre* assez spécieuse, ma foi, mais qui ne m'ébranle point. J'ai dit que ces messieurs mettaient toujours l'ordre en avant; mais j'ai dit aussi que les jacobins mettaient en avant un mot tout aussi beau : la *liberté*. Cependant, n'ai-je pas voulu faire entendre que tous deux avaient tort. M. de Fontanes, en défendant la loi des suspects de 1815, qui donnait à quatre-vingt-huit mille personnes au moins le droit d'arrêter les citoyens, a dit : « Après tout, le premier besoin des États, ce n'est point la liberté, c'est l'ordre. » Cette phrase est tout le fond de la doctrine des gouvernementistes; et, moi, j'y réponds par cette autre phrase du précepteur du petit-fils de Louis XIV : « L'ordre sans la liberté n'est qu'un esclavage qui va se perdre dans l'anarchie. » C'est même de là que j'ai emprunté mes trois réponses. Quand on aime l'ordre absolument, exclusivement, on doit aimer le gouvernement de Bonaparte, le plus ordonné qui ait existé. Mais il y a de l'ordre aussi dans un régiment qui exécute avec une étonnante régularité le plus grand des désordres de la

société. Il y a de l'ordre dans un feu de trois rangs qui détruit des bataillons entiers, et disperse tout un corps d'armée. L'ordre du monde qui prouve une intelligence suprême est sans doute un beau modèle à suivre. Mais, si ce Dieu n'avait pas animé toute la matière de forces diverses, si ces forces n'agissaient pas sans cesse, toute la matière serait morte et immobile; ce serait le chaos. Il a donc fallu laisser les diverses forces librement agir et seules se résister les unes aux autres, et produire l'équilibre. Le gouvernement, tel que je l'entends, n'est que le développement égal et libre de toutes les forces de la société. Il y a dans le despotisme une force dominante qui comprime et anéantit toutes les autres; c'est là l'ordre qu'il faudrait à certaines personnes. Quand M. de B... me disait: « Après tout, moi, pourvu que j'aie l'égalité, je me passerais de la liberté, » il disait, de toutes les absurdités, la plus grossière; car l'égalité sans la liberté est la première condition du despotisme complet. Là où les lois n'y ont pas pourvu, il y a une sorte de garantie contre l'arbitraire dans les hiérarchies, dans les corps, dans les aristocraties mêmes.

On s'arrache ici une brochure du général Lamar-

que en réponse à Canuel sur la guerre de la Vendée; elle est assez amusante et même assez modérée; mais il y a du mauvais goût et de la prétention. Vous savez, au reste, que ce Canuel n'avait jamais servi que contre les Vendéens, et avec tant de cruauté que Hoche avait fini par le renvoyer. C'est dans ce temps-là qu'il fut fait général de division. L'empereur n'a jamais voulu l'employer. A la première Restauration, il reparut et fut bien traité, comme quelques autres qui se prévalurent d'une disgrâce méritée pendant l'usurpation comme d'un titre à la faveur sous le gouvernement légitime. Vous savez depuis quelle a été sa vie. Il est convenu avec M. de B... des cruautés et des brigandages exercés dans la première guerre de la Vendée; mais il rejette le tout sur l'*effervescence de la jeunesse*. B... trouve cette raison suffisante.

On vient de saisir un numéro de Fiévée. Je ne sais si l'on a eu raison. Cet homme est, je crois, effronté, et ses réponses devant le tribunal pourront être embarrassantes. Il y a des gens que la *Minerve* amuse, je ne la lis guère. On cite beaucoup les articles d'Étienne. Pour couler à fond les petites nouvelles, j'ajouterai que le général Donnadieu vient de mettre à l'ordre du jour que tout officier

qui mettrait les pieds chez le préfet serait aux arrêts, et que l'on s'amuse ici à appeler les *ultrà : Les oies du frère Philippe*. On attribue cette inconvenante plaisanterie à quelqu'un de fort auguste. J'espère que ce sont les *ultrà* eux-mêmes qui accréditent ce bruit ridicule.

Cette loi du recrutement, que j'aime par des raisons probablement tout opposées à celles qui plaisent aux militaires, a ranimé ici toutes les prétentions belliqueuses. Nous sommes inondés de brochures, de couplets, d'estampes, qui ne rappellent que la valeur française, qui ne montrent que des intentions hostiles. Toutes ces bravades m'impatientent. L'esprit qui les inspire est peut-être le plus dangereux de tous ceux qui fermentent dans ce pays, car il séduit tout le monde et entraînerait les Français à tout. Je n'aime pas les *ultrà* à coup sûr; mais, s'il fallait choisir entre eux et les militaires pour les noyer, je n'hésiterais pas. Ceci soit dit en passant.

CCCVII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, dimanche des Rameaux, 15 mars 1818.

Mon cher enfant, je ne puis pas mieux répondre à votre très bonne et très aimable lettre que par ce que disait hier votre père, après l'avoir lue : « Une pareille lettre paye de tout. » Et, en effet, la plus douce récompense des soins de ce que vous appelez la *bonté* paternelle est dans cette parole d'un fils parvenu à votre âge, et tel que vous, que nous sommes encore et toujours les parents que vous auriez choisis. Pour mon compte, j'ai été d'autant plus émue de tout ce que vous me dites, que je sais, comme disait madame de Sévigné à madame de Grignan, que c'est une affaire pour vous que de laisser aller votre cœur et de l'ouvrir, et qu'il faut toujours que vous sentiez beaucoup pour parler un peu. Au reste, soyez heureux, mon ami, du bien que vous m'avez fait ; le moindre de vos sentiments me donne du bonheur pour longtemps.

Je fais ce que je puis faire pour vous envoyer votre père, et pour lui persuader qu'il peut couper court à ses affaires pour une quinzaine de jours. Je crois que son voyage dépendra du plus ou moins de promptitude avec laquelle les ministres voudront que l'on commence l'exécution de la loi sur le recrutement. La voilà déjà envoyée aux préfets, et, si l'ordre arrive de la mettre en activité, alors il n'y a plus moyen de penser à s'éloigner. Ce sera une grande affaire dans ce département que le recensement d'une si forte population, et un redoublement de besogne très considérable. Je voudrais que votre père demandât son congé pour les premiers jours d'avril. A propos de lui, il faut que je vous conte ce que ce Brigode lui a dit. Il l'a assuré que, d'ici à six mois, M. Lainé quitterait le ministère, soit pour être garde des sceaux, soit pour être je ne sais quoi : « Il a été question de vous, a-t-il ajouté en parlant à votre père ; mais, cependant, il me paraît arrangé que c'est M. de Barante qui sera ministre, et que, vous, vous aurez la direction. »

N'allez pas répéter ces paroles du Romain[1], qui sont fondées sur je ne sais quels *on dit;* et sur ce

1. M. Romain de Brigode, député du Nord.

point comme sur autre chose, laissons aller l'événement sans le presser ni le craindre. Mais, entre nous, pensez-vous que notre ami Prosper ait, dans la pratique journalière d'une aussi grande administration que celle de l'Intérieur, tout l'aplomb et la suite nécessaires? Il y a une grande différence entre faire avec talent et profondeur de vues ce que j'appelle *des têtes de chapitres* libéraux et raisonnables, ou appliquer journellement et avec mesure des principes toujours un peu abstraits par le fait, et qui demandent dans la pratique tant de modifications mesurées. Enfin, saurait-il s'emparer d'une Chambre, et parler comme il faut? Aurait-il acquis une si grande confiance de la part de ses collègues? Le plus disposé à l'écouter, je crois encore, est votre patron, et celui-là, ce me semble, n'a pas en lui une confiance entière. La France a réellement besoin qu'on ne se trompe pas sur le choix de son ministre de l'intérieur.

CCCVIII.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, jeudi 19 mars 1818.

Vous m'envoyez du fond de votre département des nouvelles qui ne sont pas minces. Oui, M. Lainé pourrait bien d'ici à quelque temps être vice-président de la Chambre des pairs. J'ai toujours proposé pour ma part de le faire grand écuyer; c'est une grande charge. Mais il ne serait point remplacé comme vous le dites. Notre ami n'a ni la réputation ni la faveur nécessaires pour cela. Mon patron n'a pas grande confiance en lui. Il est froidement avec M. Decazes, et M. Pasquier fait, dit, veut, et pense comme M. Decazes, sans plus ni moins. Ce serait, je crois, un choix médiocre. Il manque à M. de Barante de l'aplomb et de l'importance. Il est étourdi, prompt et dédaigneux; peu lui importe d'être entendu, encore moins d'entendre les trois quarts des gens qu'il voit. Il est peu propre à avoir affaire aux hommes. Ne le mettez jamais dans

une grande place du gouvernement; mais écoutez-le beaucoup et croyez-le souvent, vous qui êtes dans une grande place du gouvernement. Voulez-vous savoir qui l'on choisira, à la place de M. Lainé? Ce sera, ou mon patron, ce dont je doute, quoique ce soit lui dont on parle le plus dans le public, ou M. Decazes, en réunissant le ministère de la police à l'Intérieur, ou bien un homme dont le nom est à la fois réclamé par la monarchie et par la liberté, un homme qui s'est avisé de rester libéral en servant Bonaparte, et, depuis, en allant à Gand; qui s'est fait une réputation dans le conseil d'État, et à la tête de la négociation la plus importante pour la France, et que vous allez voir la semaine prochaine à la tribune, c'est M. Mounier[1]. Quant à toutes les nouvelles de M. de B**, ne les croyez pas. Il répète souvent ce qu'on ne dit point.

Voilà votre ami[2] M. de Lasalle destitué; cela lui était bien dû. Il y a bien encore quelques-uns de vos

1. M. Mounier, fils du représentant à l'Assemblée constituante, avait été nommé conseiller d'État en 1815. Il devint pair de France en 1818, et on ne lui proposa qu'en 1820 le ministère de l'intérieur, qu'il refusa. Il est mort en 1842.

2. M. de Lasalle, ancien greffier de la Cour des Comptes sous l'Empire, préfet des Ardennes sous la Restauration, venait d'être destitué comme *ultrà*.

collègues qui mériteraient une petite ordonnance de réforme. On a aussi privé Grenoble du général Donnadieu; ainsi l'on va tout doucement, faisant le bien pas à pas. C'est toujours quelque chose.

Les *ultrà* sont plus chagrins, plus aigres que jamais; je le conçois. La loi du recrutement et leur résistance inutile les désolent. Je suis tout à fait décidé à ne pas les plaindre.

Fiévée n'est pas content d'être saisi, et je crois que le ministère l'est encore moins que lui. Je ne sais si vous avez eu sa brochure. Elle est des plus spirituelles. Je ne connais rien cependant où il y ait plus de mauvaise foi et de mauvaises intentions. Ensuite, elle est difficile à attaquer devant les tribunaux, et je ne sais qu'un jury qui pût la condamner. Je ne doute cependant pas que notre bon tribunal correctionnel ne la condamne, car il n'est là que pour cela. Mais ce dont je suis tout aussi sûr, c'est que le procureur du roi fera un discours maladroit et ridicule, et cela n'est pas possible autrement, sur le terrain où il est. D'après le système de *l'entre-deux-selles* qui est si fort à la mode, il est probable que, pour compenser le procès de Fiévée, on cherchera à faire une affaire au parti opposé, et j'espère bien, avant un mois, voir les huit auteurs

de *la Minerve* en police correctionnelle, et ce sera bien le spectacle le plus amusant du monde.

Dites à madame de Vannoise que j'ai été mardi chez M. Lemercier, qui a eu l'obligeance de se souvenir de moi, entendre une lecture de *la Journée des dupes*[1], laquelle m'a fort amusé. Nous étions une société assez choisie, où MM. de Maussion et de Poret, représentant l'aristocratie, faisaient une drôle de mine. M. de Poret disait plaisamment : « Nous sommes ici tous gens d'esprit. » Au fond, cette pièce est très remarquable, et à coup sûr fort supérieure à tous les caquetages qu'on nous donne depuis longtemps pour des comédies. « Croyez-vous qu'elle réussisse ? — J'en doute. — Pourquoi ? — Je ne sais. » Le cinquième acte, quoique plaisant, est froid ; le quatrième manque un peu de mouvement, et peut-être qu'en général la pièce n'a pas assez d'action. Je sais bien qu'on pourrait dire à cela que le propre de l'intrigue de

1. *Richelieu ou* la *Journée des dupes*, comédie historique en cinq actes, en vers. Cette pièce n'a jamais été représentée, quoique reçue par le comité du Théâtre-Français en 1804. Talma y devait jouer Richelieu ; madame Talma, Anne d'Autriche ; mademoiselle Contat, Marie de Médicis, etc. Elle est imprimée dans le recueil des Comédies historiques de Lemercier, in-8, Paris 1828.

cour, surtout de ce temps-là, c'est de n'avoir ni but, ni marche, c'est de s'agiter par habitude, par malveillance, par vanité, et qu'en ce sens la pièce est une représentation fidèle de ce mouvement continuel et sans résultat. Les caractères sont, d'ailleurs, conçus d'une manière remarquable. Peut-être les personnages disent-ils un peu trop ce qu'ils sont; peut-être parlent-ils comme l'auteur parlerait en les racontant; mais ce défaut est difficilement évitable, et, avec un peu de sévérité, on le reprocherait à Orgon et à Tartuffe, ce qui prouve que cette invraisemblance est nécessaire à l'effet dramatique. L'ouvrage est mieux écrit que je ne croyais; il l'est au moins toujours avec force. Une observation qui s'applique aux pièces de Lemercier, beaucoup moins cependant à *la Journée des dupes* qu'aux autres, c'est qu'il est difficile d'être plus ingénieux, d'avoir des vues plus fines, et que cependant ses expressions sont assez souvent lourdes et grosses. Son langage n'est pas si délicat que sa pensée, il s'en faut; et, tandis que chez beaucoup d'auteurs, des mots adroitement placés ont l'air de cacher beaucoup d'idées tandis qu'ils ne couvrent que du vide, il arrive souvent que, chez lui, on découvre sous une forme qui me paraît

commune, des idées neuves et nombreuses. Aussi faut-il une sorte de sagacité pour saisir ses intentions. Il s'ensuit qu'il ne peut que difficilement obtenir un succès populaire; il est, en général, peu compris par le peuple; je ne dis point cela comme un éloge. D'ailleurs, l'habitude de beaucoup raisonner sur ses idées, de beaucoup penser d'après soi, de se fermer aux suggestions de l'esprit d'autrui, conduisent souvent à l'obscurité. L'homme dont la pensée est active et isolée risque de devenir inintelligible. Alors, irrité d'être mésentendu et pourtant jugé, il s'enfonce d'autant plus dans ses habitudes, il s'obstine, il s'irrite, il se perd; et c'est ici un des mille obstacles que la présence des gens médiocres dans ce bas monde oppose aux gens distingués.

Il me paraît que les récits de M. de Brigode vous ont un peu effarouchée sur les indépendants. Il ne faut pas se le cacher, leur esprit fait de grands progrès; il en fera encore. Combien ne devient-il pas nécessaire de faire trouver dans le régime actuel à la génération qui s'élève tous les avantages qu'elle chercherait dans un bouleversement! Un mouvement dont personne n'a calculé la force ni la vitesse entraîne en ce moment tout le monde; *ultrà*, mi-

nistres, oisifs, commis, militaires, tous sont jetés comme malgré eux dans les idées libérales, et, s'ils avaient le temps ou l'idée de regarder en arrière pour mesurer le chemin qu'ils ont fait, ils seraient étonnés de l'espace qu'ils ont parcouru.

Que pensez-vous de la citation d'un livre de feu M. Mounier, que M. Guizot a mise à la fin d'un article des *Archives?* Vous me demandez la mine du maréchal Marmont? Généralement il est fort blâmé. Je trouve qu'on a raison. Quelques personnes lui tournent le dos, et la plupart s'en vantent. Il est lui-même embarrassé de sa situation. Ce qui doit le consoler, c'est que le ministère est bien plus embarrassé que lui. Encore une fois, que faut-il penser de cette affaire? M. de Talleyrand m'a dit

1. Voici la fin de cet article de M. Guizot : « C'est encore en 1801 que M. Mounier a tracé, d'après l'expérience d'un gouvernement tombé, cet avis qui pourra être utile à plus d'un gouvernement né ou à naître : « Ce fut par une succession de » mesures contradictoires que l'autorité royale se perdit; ce fut » en flattant les espérances de tous les partis, en les favorisant et » en les abandonnant tour à tour, que l'administration rendit vains » les efforts de tous ceux qui voulaient la servir, et qu'elle encou- » ragea ceux qui voulaient sa ruine. Tout gouvernement qui, dans » les troubles politiques, n'agira point avec énergie et célérité, et » n'aura pas l'habileté de se concilier les différents partis ou de se » liguer avec l'un d'eux pour vaincre ou périr avec lui, doit iné- » vitablement succomber. » (*Archives philosophiques, politiques et littéraires*, tome III, p. 55.)

d'un air imposant que M. de Chabrol avait fait preuve d'un grand talent dans sa brochure. Je lui ai répondu modestement que j'y avais trouvé le contraire du talent.

CCCIX.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, vendredi saint, 20 mars 1818.

Si j'avais un degré de piété de plus, mon cher enfant, je ne vous écrirais pas aujourd'hui; car c'est toujours pour moi un si grand plaisir, qu'il faudrait peut-être me faire une *pratique* de cette privation. Mais me voici cependant prenant cette douce distraction au milieu des saints devoirs qui m'occupent. Au reste, je vous dirai, mon cher ami, que je n'ai jamais été si frappée de la beauté de la morale chrétienne que cette année; je crois que c'est la comparaison avec toutes ces lectures de partis qui a échauffé mon admiration pour ce qui est droit, simple et surtout humble. Il faut rougir de l'orgueil et de la roideur que les hommes met-

tent dans le langage de la raison, quand on les compare à la douceur avec laquelle l'Évangile nous est présenté. J'en reviens toujours à ce que je vous disais une fois : La morale qui prêche la défiance de soi-même est certainement celle qui a le mieux connu l'ennemi de la paix entre les hommes.

Je lisais, il y a quelques jours, un chapitre de Nicole sur la connaissance de soi-même qui me paraissait bien remarquable. Il veut qu'on ait toujours l'esprit attentif à ce qu'on est réellement, qu'on s'observe, qu'on se fouille, qu'on se juge. « De là, dit-il, l'indulgence envers les autres, et la justice sur soi, et, si un vrai chrétien pouvait arriver à ne plus s'abuser sur sa propre valeur, supposez-le dans une place éminente, s'apercevant qu'il est au-dessous des fonctions qu'on lui a confiées, il les quittera modestement, laissera l'administration des affaires à un plus digne, et le gouvernement de l'État en ira mieux; car il ne s'agit pas de mourir ministre et d'être enterré fastueusement, mais d'avoir vécu chrétien et honnête homme. » En vérité, il me prend quelquefois fantaisie de faire un journal qui ne serait composé que de morceaux pareils à ceux-là, et tirés de toutes ces bonnes gens

de mon siècle ami, en laissant au public le soin des applications.

Votre tante me paraît fort occupée du *Tartuffe;* elle a dit que M. de Vandœuvre travaille avec Fleury. Je trouve dans ma tête mille petits inconvénients à cette représentation qui pourtant tombent devant la seule réflexion qu'apparemment cela les amusera, et il ne faut pas chicaner sur des plaisirs qui se prennent aussi simplement que ceux du *Marais*. Je ne vous y vois pas trop agréablement, à ce *Marais*, sans nous. Cependant, j'entends fort qu'il serait désobligeant de s'écarter de la troupe, mais je vous conseille de mettre adroitement M. Molé dans vos intérêts; de lui dire que vous auriez envie de me voir un peu; que vous ne voudriez pas passer ces trois semaines de comédie loin de la Marine, et que vous le priez de vous soutenir pour qu'on ne vous emploie pas dans les trois spectacles. Ce petit zèle pour demeurer à votre poste ne lui déplaira pas, et vous soulagera de quelques rôles.

Je viens de lire le numéro de Fiévée. Je ne vois pas trop sur quoi la justice de nos tribunaux peut le reprendre légalement; mais je crois qu'il est attaqué très convenablement au tribunal de la

raison, de la morale et du goût. Je ne sais qui lui a donné mission de parler si insolemment des hommes en général, des Français et des gouvernements. Il faut donc lui dire :

Tout le savoir du monde est chez vous retiré.

Je le renverrai encore à cette pesanteur du *moi humain* dont parle aussi Nicole.

Votre père va être jusqu'au cou dans le recrutement ; il faut se préparer à quelque humeur des paysans, la première année, parce que, dans ce bas monde, les mots font les choses, et qu'on trouve tout simple de dire dans les villages : « Voilà la conscription rétablie. » Nos petits *ultrà* n'y manquent point, et crient à la trahison. La grande population de ce département va faire un énorme travail de l'exécution de cette loi.

Notre ville était fort jolie hier. Il est d'usage, le jeudi saint, d'aller faire des stations dans toutes les églises ; il faisait un temps admirable ; nos dames étaient toutes en course ; c'est une sorte de Longchamps à pied qui met les Lillois en mouvement, et, comme vous savez qu'ils ont de la bonhomie, les rencontres et les saluts qu'on se fait dans les

rues, à cette occasion, sont remplis de cordialité. Nous allons, la semaine prochaine, reprendre quelques bals en queue de carnaval, et puis nous aurons une *lecture;* mais c'est d'un auteur point moderne. M. de Jumilhac lit fort bien les vers, il lui a pris la fantaisie de me proposer de me lire *Chimène;* je n'ai pas demandé mieux. Notre embarras est de trouver une douzaine de personnes que cela amuse. Je pense qu'il y en avait davantage à *la Journée des dupes*, que vous avez entendue mardi. Que vous semble de cette pièce? Je crois qu'elle serait ennuyeuse à la représentation. C'est une *Journée espagnole* écrite en français, mais par un Français, c'est-à-dire avec beaucoup d'esprit.

CCCX.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, samedi 21 mars 1818.

Je viens d'aller voir les restes de l'Odéon. L'incendie est fini, mais le feu y est toujours; c'est un

événement affreux sur lequel je ne sais rien que ce que disent les journaux, et je vous y renvoie[1].

On est dans l'admiration, dans certains salons, d'un sermon de l'abbé Duval[2]. Le jeudi saint, il prêchait devant le roi, et il lui a dit qu'il allait lui annoncer la vérité tout entière, que pendant les *Cent-Jours* nous avions désiré son retour, parce que nous avions espéré qu'il rétablirait la religion, qu'il l'honorerait dans ses ministres, qu'il ferait ceci, qu'il ferait cela;..... vous voyez tout cela d'ici. Le tout était terminé par un rapprochement de ce qu'il fallait faire et de ce qu'on a fait, et par une leçon très verte qui a ravi toutes les belles dames. On pourrait dire que, dans un pays où la tribune est accordée à la vérité politique, la chaire doit être réservé à la vérité évangélique, et que dans aucun pays du monde elle ne doit servir à la *vérité ecclésiastique*. Et puis sa mission

1. Le feu avait pris à l'Odéon dans la journée du 20 mars, à trois heures, et tout avait brûlé, malgré les secours rapides et faciles, à cause de l'heure où l'incendie avait commencé. Le même accident était arrivé au même théâtre dix-neuf ans plus tôt. On reconstruisit la salle au même lieu où elle est encore.

2. L'abbé Legris-Duval, né en 1765 et mort en 1819, est connu par un recueil de sermons et par quelques livres de piété. Il avait demandé la faveur d'assister Louis XVI à ses derniers moments, et refusa un évêché lors de la seconde Restauration. Il était prédicateur ordinaire du roi.

ne devrait-elle pas être de réconcilier la religion avec les doctrines nouvelles, à la montrer l'amie de toutes les lumières et de toutes les libertés, à la placer au sommet de toutes les connaissances humaines? Voilà ce que les prêtres ne comprennent pas. Ils perpétuent le divorce entre le christianisme et la philosophie. Ils conservent tout leur esprit de corps, tous leurs préjugés de métier; ils ont la manie de se mettre toujours dans l'exception; ils veulent toujours que la religion soit un privilège, et, tant qu'ils feront de même, ils seront en guerre avec le siècle, dont la tendance et le mérite sont de faire rentrer toutes les exceptions dans la règle générale, de fondre tous les privilèges dans l'égalité.

Vous me paraissez trop indulgente sur l'insignifiant *Spectateur*. Ce journal désole Villemain. « N'est-ce pas du malheur? me disait-il l'autre jour. Voilà tout ce que nous avons de mieux en écrivains ministériels, et voilà ce qui en sort! — Écrivez vous-même. — Dieu m'en garde! » Et, en effet, Dieu l'en garde, car M. Decazes n'a jamais pu lui arracher une ligne en faveur du ministère. Sa résistance est invincible, et je n'ai jamais vu une prudence si courageuse.

L'article de M. Constant de samedi dernier, dans *la Minerve*, est fait à merveille. Il a ce mérite de ne pas dire, comme les autres, des injures grossières au gouvernement, de ne pas appeler les ministres *perfides* ou *barbares* comme des tyrans de mélodrame. Il ne montre jamais l'arbitraire que comme une suite de la frivolité, de l'habitude du pouvoir, de l'observation de certaines convenances. On voit que M. Constant n'a pas appris la politique dans les historiens, mais en la regardant faire, et dans notre siècle. Il est admirable pour pénétrer et pour atteindre toutes ces faiblesses cachées de la vanité, toutes ces impressions de salon, toutes ces doctrines de coin du feu, qui sont la perte de nos gens en place; car, à coup sûr, ce ne sont pas des hommes qui aient *le despotisme dans le cœur*, comme le disait Montesquieu du cardinal de Richelieu. Ce ne sont pas des gens à coups d'État, à grandes maximes, à passions violentes. Ce sont des hommes de bonne compagnie, négligents et légers, atteints au premier degré de toutes les maladies du siècle qui sont la politesse, le bon ton, l'incrédulité, le dédain, etc. Quant au reproche que vous faites à certains écrivains opposants du côté gauche de reculer le moment de l'union, selon

moi, c'est faire d'eux un grand éloge; car certainement je ne désire pas l'union de tous, mais la victoire des uns et le silence des autres. La contre-révolution n'a pas une concession à attendre de la Révolution. Le marché entre elles deux serait par trop inégal, et vingt-neuf millions d'hommes ne sauraient, en fait d'opinions, rien devoir ni rien accorder à cent mille individus tout au plus. Je n'en conçois pas moins votre dégoût pour toutes ces bravades en faveur des officiers à demi-solde, et toutes ces belles phrases en souvenir de nos victoires, qui sont les plus grandes fautes que la nation ait à se reprocher.

Vous qui lisez tout, connaissez-vous un volume qui fait quelque sensation, et qui s'appelle *les Malheurs d'un amant heureux?* C'est une espèce de roman où figurent beaucoup de personnages vivants, sous leur propre nom ou sous un nom supposé. Bonaparte, sous celui du général B***, y joue un grand rôle. C'est un ouvrage de madame Gay. Elle s'en cache, et s'en défend beaucoup[1].

1. Madame Gay, femme d'un receveur général, et mère de madame de Girardin, publia en 1818 son plus célèbre roman, *les Malheurs d'un amant heureux,* où la société du Directoire est décrite avec talent, force et liberté. Elle est morte en 1851, à soixante-seize ans.

CCCXI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, lundi 23 mars 1818.

Quoique j'aie reçu une lettre de vous hier, j'en attends une, ce matin, qui doit déterminer ma marche. Cependant votre père veut que je fasse ce voyage, et se moque de moi quand je dis que je ne me déciderai que sur votre permission. Cette course m'ennuie, mon enfant ; je n'aime pas à vous voir pour si peu. Je m'ahuris à Paris, j'y dépense de l'argent, et je vous y arriverai maussade. Mon pli est pris de ne point m'ennuyer ici ; m'y voilà toute façonnée. Je crois que vous dites mieux que M. de Brigode sur le successeur de notre ministre, et vous avez raison de dire que notre ami Prosper serait un mauvais choix. Mais M. Mounier, tout distingué qu'il est, serait peut-être encore une expérience, et pour cette place nous sommes arrivés à un point où il n'en faut plus faire. Il ne suffit

pas d'avoir des idées libérales, et d'émettre de bonnes opinions au conseil d'État, pour bien administrer la France. L'état des provinces ne ressemble nullement à celui de Paris; les affaires qu'on y traite ont un caractère d'affaires, c'est-à-dire quelque chose de commun, comme toutes les nécessités positives. Il s'agit de l'application raisonnée de lois incohérentes entre elles, parce qu'elles ont été faites dans des temps différents, et peut-être que nous verrions tel homme qui réunit vos suffrages, à vous autres gens d'esprit, échouer net dans la partie administrative d'un ministère. Enfin, je le répète, il est plus que temps de ne plus se tromper.

J'ai lu cet extrait de l'ouvrage de Mounier père. Le dernier paragraphe me paraissait une application à ce moment, mais votre père dit qu'elle n'est point juste. M. Mounier conseille au gouvernement de se joindre à l'un des deux partis pour étouffer l'autre; c'est bon quand il n'y en a que deux. Mais, aujourd'hui, et avec notre système représentatif, il y en a et il doit y en avoir trois. C'est celui du ministère qu'il faut s'appliquer à former entre les deux autres; il existe, il a encore la majorité aux Chambres, quoique faiblement. S'il n'est pas très

marqué en province, il s'y trouve pourtant, parce que, là où il n'y a point d'activité d'esprit, mais grande occupation des choses communes de la vie, les penchants tendent vers l'ordre, et grossissent ce que vous autres appelez le *ventre*. On dit, toujours votre père : « C'est à maintenir les deux exagérations, et à s'élever sur leur opposition mutuelle, que doit toujours tendre le ministère d'aujourd'hui. »

Je trouve que vous expliquez fort bien ma pensée sur le talent de Lemercier. En effet, son idée est fine et son expression lourde; c'est que décidément il ne sait point écrire. Son instrument est mauvais; il eût fallu qu'il travaillât pour le raboter, et comme cela l'ennuyait et qu'il a de l'esprit, il a préféré se faire un système qui lui justifie ses défauts. Cela est plus commun qu'on ne croit, et se retrouve vrai souvent, appliqué à autre chose que la littérature. Mais vous dites comme lui, et vous mettez l'esprit à la place de la raison, quand vous ajoutez que les gens médiocres sont un obstacle ici-bas aux gens distingués. Je ne crois pas que la vraie supériorité consiste à ne pas se faire comprendre. Tous les hommes de génie, en France, ont été clairs. Laissons aux auteurs allemands la pré-

tention de l'obscurité, et disons toujours comme Boileau : « Ce que l'on conçoit bien, etc. » Racine et Voltaire sont les tragiques les plus clairs de tous; Molière l'est beaucoup, et Marivaux est entortillé. Je pourrais suivre ma comparaison de la poésie à la prose. « L'homme dont la pensée est active, dites-vous, risque de devenir inintelligible? » Oui, quand il est médiocre et qu'il a cependant beaucoup d'esprit. La pensée de Bossuet, de Pascal, de Rousseau, de La Bruyère était active, et on les entend au premier mot. Lemercier ne se fait point comprendre, parce que, tout vraiment, il n'est qu'un homme d'esprit. Il en a mis beaucoup dans *la Journée des dupes*, et je crois que cela ennuierait fort à la représentation. C'est de l'histoire mise en dialogue, et cela ne suffit pas pour la comédie. Enfin M. Lemercier manque encore d'une certaine gravité, je veux dire de celle de l'âme. Il s'est fait des préventions d'une nature quelquefois assez élevée; mais il n'a point de principes sur quoi que ce soit. Aussi vous le voyez n'avoir jamais tenu ni aux choses ni aux personnes, et il aura traversé la vie sans avoir été, au bout du compte, ni écrivain, ni homme de famille, ni citoyen. Tout ce que je dis là est étranglé, et aurait besoin de déve-

loppements; quand je vous verrai, je vous expliquerai ma pensée.

Mon cher ami, vous ne me raccommoderez point avec *la Minerve*. Il y a parmi toutes les impressions que je reçois une manière d'être frappée dont il ne m'est pas possible de revenir. Mademoiselle de Lespinasse disait : « Cela fait mal à l'âme. » Eh bien, votre *Minerve* me blesse de cette façon; j'y vois une insigne mauvaise foi, des cris de révolte, le signal du désordre donné par des gens qui n'ont rien à perdre et rien à aimer, et, quand ils nomment la liberté, il me semble que je retrouve ces temps que j'ai vus dans ma jeunesse, où on prenait mademoiselle Maillard pour représenter cette pauvre liberté, où on la couvrait d'oripeaux, et où on la promenait dans les rues, en criant : « A bas les tyrans ! » tandis que la Convention décrétait la Terreur et la loi des suspects. Si ces gens-là ont la popularité, tant pis pour la nation; elle est moins avancée que je ne croyais, et soyez certain que le vœu secret des libéraux de *la Minerve* est le retour du gouvernement impérial, soit par le père soit par le fils. Leur idole, c'est le pouvoir qui leur rendra leurs petits avantages, grands pour eux; leur moyen, c'est l'armée : aussi l'encensent-ils; leur prétexte, la pauvre patrie.

J'ai eu hier une assez drôle de dispute avec madame de V***. *Drôle* n'est pas le mot, mais ce que je disais avait l'air étrange, et je crois pourtant que j'avais raison. Avez-vous lu le morceau des *Archives*, sur madame d'Épinay? Je le crois de madame Guizot, car il est écrit avec un plume taillée fin à sa manière; mais il renferme des vérités fortes, à mon avis. Notre cousine, un peu, je crois, par prévention, n'en voulait point; elle rejetait surtout ce qui termine cet article sur le romanesque des sentiments qui avait remplacé la licence de la Régence, qui a été détruit par la Révolution, et qui a laissé, pour un temps, la place vide, parce que depuis longtemps la morale était perdue: « De là, disais-je, l'extrême légèreté de la Révolution; de là le peu de gravité avec laquelle nous l'avons faite, tellement que c'est au beau moment que nous parlions le plus de liberté, que nous sommes tombés nettement, et sans nous en douter, dans les rets du despotisme. » Voilà ma cousine qui me dit que la *Terreur* a été un temps très grave; je lui soutiens que non : « Quoi! vous ne trouvez pas que la mort soit une chose grave? — Pas toujours. — Mais la manière dont on l'a soufferte? — L'exaltation ou la convenance qui font qu'on a du courage, ou qu'on

craint de montrer de la lâcheté, ne sont pas toujours une preuve du sérieux de l'esprit.—Mais cette pensée de mort qui accompagnait toutes les actions ? — Remarquez qu'elle conduisait à donner des bals dans les prisons, à jouer la comédie, à se griser pour s'étourdir. — C'est qu'on ne voulait point charger son voisin de sa peur, et qu'on craignait le ridicule. — Des gens qui meurent en craignant le ridicule ne sont point des gens graves. Tout l'esprit de la nation est dans le mot que vous venez de lâcher. Voyez le gouvernement qui a suivi la *Terreur*. Quel résultat ! L'absurde, l'absence de tout principe, l'avidité de l'argent, l'étalage du luxe le plus sot, les mœurs les plus dissolues, un besoin dégoûtant du plaisir, des bals appelés *bals de victimes;* rien de fort, de pensé, de senti même, pas une institution recréée, pas un principe religieux moral ou politique rétabli; voilà le temps du Directoire, et, sous ce rapport, c'est Bonaparte qui nous a redonné un peu de ton. Il nous eût reformés, s'il ne lui eût pas été plus commode de profiter des vices et des travers qu'il trouvait tout établis et sous sa main. — Mais enfin, vous ne nierez pas que les mœurs n'aient été épurées par quelque côté? — Oui, en ce point que la pauvreté qui force

à vivre ensemble fait qu'à moins de s'assommer, il faut tâcher de vivre en paix. En ceci encore, que, lorsqu'on souffre côte à côte, on s'attendrit mutuellement, et on se pardonne beaucoup de défauts; enfin, en ce que la classe un peu libertine avant la Révolution, n'étant plus heureuse, n'avait plus les droits que donne l'impudeur de la fortune et du rang. Mais la réforme a été plutôt l'ouvrage de la nécessité que celle de la réflexion, et il se pourrait qu'on se fût mieux conduit sans que la morale y eût gagné. Cependant, comme je ne nie point l'influence de l'habitude sur les sentiments, cette morale, je crois, reprendra peu à peu quelque empire, surtout si on la soutient par des institutions. » Voilà à peu près sur quel terrain j'étais, et savez-vous la secrète pensée de la pauvre madame de V***? C'est qu'elle voulait arriver à faire entendre que c'était par ce qu'elle appelle la *gravité de la situation* en général qu'elle s'était décidée à prendre un amant, que cette présence de la mort, comme elle dit, avait anéanti toutes les considérations sociales et particulières; et, moi, je n'osais pas presser sa pensée, et lui dire que le sentiment qui, dans un pareil danger, aurait porté à résister à ses passions et à s'entêter dans la vertu, eût été moins exalté

sans doute, mais beaucoup plus sérieux. Mais, bon Dieu! que je suis donc causeuse aujourd'hui! Tout ceci va peut-être vous ennuyer à mort.

CCCXII.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, jeudi 26 mars 1818.

J'avais commencé l'autre jour, ma mère, une belle lettre pour vous prouver que la religion chrétienne, plus et mieux pratiquée, n'aurait guère d'influence sur la politique, et n'amènerait pas l'union que vous désirez, par la raison que la défiance de nous-mêmes et l'humilité qu'elle nous prescrit ne regardent que nos facultés et nos talents, et point nos opinions. Elle ne nous ordonne pas de renoncer à la conviction, ce serait une faiblesse et une lâcheté, et, par là, elle s'interdirait à elle-même le martyre. Enfin, vous voyez bien que M. Camille Jordan et M. Marcellus, qui sont également religieux, n'ont pas grande disposition à s'entendre. Rappelons-nous que Dieu n'a prescrit l'unanimité que

sur les dogmes de la foi, et, pour le reste, il écrit : *Mundum tradidit disputationi eorum.* Voilà ce que je disais dans une grande lettre en forme de dissertation dont il y avait déjà deux pages d'écrites; j'ai tout planté là pour répondre à votre lettre sur laquelle j'ai bien des explications à donner.

D'abord, je me suis plaint du divorce de la religion avec les doctrines modernes, et, là-dessus, vous me citez Bossuet et Pascal. Cela est hors de doute; mais ce n'est pas d'eux que je parle. Ils ont dit dans leur temps ce qu'ils devaient dire; c'est ce que n'ont pas fait les prêtres depuis cinquante ans, et c'est de ceux-ci que je me plains. Aussi tous les pamphlets de la petite église que certains curés distribuent, les sermons *ultrà*, les brochures ultramontaines et les mandements contre Voltaire et les œufs sont aussi contraires à la raison qu'à la religion. C'est en ce sens que je dis que les prêtres éloignent d'eux la considération morale que tout le monde serait disposé à leur accorder, comme les nobles repoussent l'hommage volontaire que nous nous sentirions portés à rendre à leur nom.

J'ai dit que les sots étaient le plus grand obstacle aux gens distingués. Vous m'avez répondu à peu

près comme sur la question du clergé : Bossuet et Pascal. Qui en doute? Mais il ne s'agit point des hommes de génie. Il s'agit simplement des gens distingués, comme Lemercier dans la littérature, puisque nous avions cet exemple sous la main, comme M. Molé, M. de Barante dans les affaires, et cent autres que je pourrais nommer. Je dis que de tels hommes, qui sont au-dessus de l'ordinaire, sans être à un degré fort élevé, sont arrêtés, gênés, mal jugés, méconnus par la foule des gens médiocres, et que leur mot est celui de Rousseau que j'ai souvent eu l'orgueil de m'appliquer : *Barbarus his ego sum, quia non intelligor illis.*

Enfin, vous n'avez pas bien répondu à la citation de M. Mounier. Vous me dites qu'il est de la nature du gouvernement représentatif d'être travaillé par trois partis? Je dis que cette trinité de partis est la corruption du gouvernement représentatif. Il faut se hâter de la faire cesser. Vous avez de l'indulgence pour le *ventre*, mais j'ai été élevé à entendre dire que le *ventre*, ce parti du milieu toujours flottant et changeant avec la fortune, avait été la perte de nos assemblées de la Révolution. Je dis que le ministère, le jour où il est sorti du *ventre*, a eu pour la première fois une majorité honorable ;

ce fut lors du recrutement. L'exemple est pour moi comme la doctrine.

Tenez, je suis têtu, je ne connais rien de si vrai qu'un article d'Étienne dans la première *Minerve*. Vous me dites que ces auteurs de *la Minerve* voudraient un changement de gouvernement? Je le croirais assez. Il serait donc bien important de leur donner tort sur les questions actuelles; c'est ce qu'on ne fait guère.

Enfin, vous avez peur du choix de M. Mounier? Mais, que voulez-vous! il est sûr que choisir un ministre, c'est mettre un homme à une place où il n'est pas; cela est inévitable, par conséquent c'est toujours un essai. Mais enfin, M. Mounier est un homme élevé dans des affaires spéciales, et les plus spéciales de toutes, par Bonaparte; un homme qui administre une partie de la Maison du roi; qui, d'ailleurs, vient de conduire avec habileté et sagesse l'affaire très positive de la liquidation des créances étrangères. Je ne vois donc pas de raison de le craindre plutôt qu'un autre, et, cependant, ce sera peut-être un très mauvais ministre.

Vous aurez remarqué que Villèle ni Corbière ne sont inscrits pour parler contre le budget. Ils donnent pour raison que leurs paroles seraient

inutiles, comme le seront celles du ministère, puisque maintenant toute la force est passée au parti qui n'est ni le leur, ni celui des ministres. En général, la tactique des *ultrà*, à présent, est de crier que tout est perdu. Ils ont tous un air désespéré et résigné. Il y en a qui poussent la politique jusqu'à faire leurs paquets; quelques-uns vont dans leurs terres. Cette marche n'est pas la plus maladroite, car ils parviendront peut-être ainsi à effrayer le ministère qui les rappellera à son secours. Cependant, je ne le crois pas.

A propos, je trouve que vous aviez toute raison sur la légèreté des hommes de ce temps, même pendant la *Terreur*. Avec un degré de force de plus, au lieu de faire des couplets en prison et de mourir avec courage, ils se seraient défendus dans leurs maisons. Charlotte Corday est et sera l'exemple éternel de ce qu'il fallait faire. Voilà où était la vraie force, la force politique.

CCCXIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, samedi 28 mars 1818.

En vérité, mon enfant, je suis bien aise de vous voir, mais je ne suis pas trop contente d'aller à Paris; ce déplacement me fatigue et m'ennuie d'avance. D'ailleurs, je me porte mal, il me semble toujours que je voudrais être nichée de manière à ne plus bouger; mon imagination s'effarouche de ces changements perpétuels. Ah! mon ami, que je suis vieille[1]!

Vous êtes bien jeune, vous, car vous répondez sérieusement et en conscience à toutes les objections que je fais à vos opinions, et on voit que vous avez le temps de vaquer à nombre de choses à la fois. Si je n'étais pas si près de vous voir, je pourrais bien peut-être vous reprendre encore sur ce que vous dites, et continuer nos dissertations;

1. Elle avait alors trente-huit ans.

mais il me semble qu'il vaut mieux ajourner la religion, la politique et tout le reste au temps que nous allons passer ensemble.

Mon très cher, je vous demande très humblement pardon, mais vous ne me séduirez pas sur les articles de cette *Minerve*. Nous les lisons tout haut d'un bout à l'autre, le plus souvent avec l'envie de nous en amuser, et nous n'y trouvons rien qu'une mauvaise intention trop mal déguisée, des mensonges souvent assez grossiers, des plaisanteries lourdes, ou de la pesanteur sans gravité. Si c'est là le journal qui plaît aux français, mon ami, nous ne sommes pas encore très avancés. J'aime beaucoup mieux vos *Archives*, quoique je trouve qu'en général elles ont un peu trop de penchant à prendre le ton métaphysique.

Vous me gâtez le *ventre*, quand vous lui donnez la face de M. Pastoret. Voilà une phrase qui a une drôle de mine. Mais il y a *ventre* et *ventre*. Votre père réclame un nom pour un certain parti, ami des principes, mais se défiant des théories, ne séparant point la connaissance des hommes de l'exécution des choses, faisant la part des circonstances, ne voulant pas arriver au mieux en sautant à pieds joints sur le bien, et regardant à deux fois

avant de détruire et de changer. En attendant le choix de votre détermination, nous dirons que ceux qui pensent ainsi sont les raisonnables.

Oh! comme MM. Molé et de Barante vous sauraient gré de la comparaison avec Lemercier, le premier surtout! Quand celui-là s'applique le mot de Jean-Jacques, quand même vous vous l'appliquez, vous pourriez bien avoir quelque raison. Mais, quand votre poète dit : « Ils ne m'entendent pas, » je vous assure qu'il peut ajouter : « Moi, barbare. » Un homme de lettres, dans ses ouvrages, n'a point d'excuse quand il manque de clarté. A la bonne heure, pour les savants et les politiques! Lemercier est obscur parce qu'il ne médite point. Ce n'est point la faute des sots si ses ouvrages tombent les uns après les autres. Je suis têtue sur cet article.

Vous avez raison sur certains prêtres d'aujourd'hui ; je trouve, comme vous, qu'ils sont dans une mauvaise route. Il en est de cette classe comme de beaucoup d'autres. Les états qu'on a cessé d'honorer pendant la Révolution sont devenus l'apanage des gens médiocres. Or, on a ou méprisé ou persécuté les ecclésiastiques, et la persécution fait des vertus, mais point de lumières, et elle aug-

mente l'entêtement. C'est ainsi qu'on ne peut point trouver de bons magistrats pour relever nos tribunaux. La considération encourage les hommes, quelque parti qu'ils aient pris. Mais ne dites pas que la religion ne nous réunirait pas un peu. La défiance de soi donne de la douceur aux formes, et c'est par elles que tout se détermine ici-bas. Regardez-y bien : Ce n'est pas tant de ce que tel ou tel pense qu'on s'irrite, que de la manière dont il le pense, et mon ami Nicole serait très utile à tous vos publicistes.

M. de Talleyrand nous a mis dans les journaux une prose qui n'est pas trop bonne; cependant il y a assez de goût dans son idée d'attaquer en calomnie toute médisance contre un citoyen ordinaire; je ne sais pas si cela serait susceptible d'une rédaction légale. Je suis sûre qu'il a été charmé de pouvoir imprimer qu'il partait pour la campagne. *Enflure du moi*, dit Nicole, on vous retrouve partout!

CCCXIV.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, samedi matin 11 avril 1818.

Me voici, mon ami, encore lasse et la tête un peu ahurie du voyage et des paroles de Charles et d'Alix[1]. Nous avons fait bonne route, malgré un gros orage qui nous a arrêtées jeudi. Je suis arrivée hier à cinq heures; j'ai trouvé mon petit logement fort joli, fort propre et rangé, Charles en bonne santé et en bonne humeur. J'avais la migraine, tu t'en doutes bien; cependant j'ai été dîner chez ma sœur. Elle me paraît avoir été assez malade; elle est en convalescence. Son fils est grandi beaucoup. Tu penses bien que nous avons beaucoup bavardé, mais de tant de choses à la fois que tout cela n'est point dans ma tête. Alix m'a paru bien sévère sur les choses et les personnes;

1. Ma grand'mère arriva à Paris le vendredi 10 avril, et logea dans le petit appartement de mon père, 27, rue du faubourg Saint-Honoré.

elle frappe, en causant, à droite et à gauche; elle croit tout perdu : « Les élections seront détestables; le ministère tombera après le départ des étrangers. On ne favorise que les jacobins; la loi du recrutement est détestable. M. de Marcellus est un héros qui a rendu un service signalé à la religion, etc. » Charles convient que les ministres sont inquiets et un peu tristes; mais il dit toujours que, s'ils le veulent bien, ils seront maîtres. Il croit qu'il y a bien un des ministres dont les autres voudraient se séparer; mais, si cela se fait, ce sera très lent, et peut-être M. Decazes lui succéderait-il. Il dit que M. de Barante est un peu en froid avec le dernier; son patron à lui, noir et silencieux; notre cousin[1] plus tranquille parce qu'il n'aime pas à regarder de près à rien. On voudrait que M. de Richelieu s'en allât volontairement après le traité. Au milieu de tout cela, Charles est assez raisonnable et assez content de sa position. Notre société est à peu près à sa place. Madame de N*** prétend qu'il n'y a de ministériels en France que madame de Vintimille, M. de Mun et M. de Mézy. Elle prétend encore que M. de Villèle est un démocrate. Dans son parti, on

1. M. Pasquier.

n'aime pas beaucoup les discours qu'il fait depuis quelque temps. Tu vois que je t'écris à bâtons rompus, comme la conversation que j'ai entendue hier ; je ne serai un peu rassise que demain. Voilà, mon ami, tout le fouillis de mon pauvre sac. Je suis bien étonnée de m'éveiller ici, plus occupée de toi que de tout autre. Dans quelques jours, je t'aurai un peu oublié et je serai mieux ; je finis sur cette étrange douceur.

Samedi soir.

Je t'écris en attendant mon monde. J'ai beaucoup causé avec mon fils. Je l'ai trouvé raisonnable sur tous les points. Il se moque des craintes bourgeoises de quelques-uns de nos amis, mais tout cela sans aucune apparence d'aigreur. La société de son goût est madame de Catellan ; il y dîne une fois par semaine, et me paraît s'y trouver à l'aise. Il y voit des gens de tous les partis, et remarque avec assez de vérité qu'une maîtresse de maison, libérale, peut mieux arriver à réunir chez elle des gens opposés qu'une autre. Il raconte que les comédies du *Marais* donneront lieu à beaucoup de pétoffes et il est décidé à s'y amuser. La

Chambre de l'année prochaine déterminera, à ce qu'on dit, un mode d'administration nouvelle, et aussi l'Instruction publique. La loi faite par Royer-Collard est bonne, dit-on, et le discours par Cuvier un chef-d'œuvre. Ce Royer-Collard et Camille Jordan n'ont aucune ambition ; M. de Serre paraît en avoir davantage. Il est mal avec les ministres. MM. Pasquier et Decazes sont très liés ; M. Molé un peu à part, M. Lainé beaucoup ; voilà les *on dit.*

Dimanche.

J'ai été interrompue hier, par ma sœur, mesdames Chéron, de Vintimille et de Mézy, qui sont venues me voir ; j'ai entendu bien des pétoffes. A cinq heures, j'ai été dîner chez ma sœur. J'y ai trouvé MM. de Damas et Édouard de Ganay, qui faisaient de grands gémissements. M. de Damas disait entre autres : « Je n'aurais jamais cru que je regretterais, comme gentilhomme et comme royaliste, ce que j'étais sous Bonaparte. » Après le dîner sont venus MM. Pasquier, Molé et de Barante ; ils étaient gênés par le terrain sur lequel ils se sont trouvés ; mais cependant ils ont un peu causé de la Chambre, de la séance du jour. Ils

croient que le budget sera terminé promptement; ils s'attendent à des attaques vives, mais sans résultat. M. de Villèle parlera sur le conseil d'État; notre cousin prépare ses réponses; ils m'ont dit que notre département les occuperait bien cette année. M. Pasquier m'a demandé si MM. Mézy et de Brigode seraient renommés. J'ai dit que je croyais que *oui* pour le premier, mais sans l'affirmer fort; que pour le second, je n'en doutais pas. Il a paru surpris que la certitude ne fût pas pour M. de Mézy; il m'a dit que Brigode n'avait pas de crédit dans la Chambre; je lui ai répondu qu'il en avait dans le département. Ces messieurs me paraissent avoir de la considération pour Villèle; il est bien déterminément chef de parti; Corbière ne l'est plus du tout. M. Molé disait que ce qui avait le plus de talent dans la Chambre, c'étaient les doctrinaires, mais qu'il leur manque un chef qui ait quelques connaissances spéciales. La loi du recrutement irrite profondément la noblesse. Madame de N... a craint que la nomination de lieutenance de son fils ne fût révisée, mais M. Pasquier l'a rassurée; elle n'en est pas moins mécontente de penser que son fils ne sera colonel qu'à quarante-cinq ans; elle a hésité à lui faire prendre du service en pays étran-

ger. A quel point la vanité peut égarer! Notre cousin Ganay renonce au service pour son fils, et beaucoup d'autres encore. En tout, je vois bien de l'humeur et du mécontentement. Tout cela, je crois, brouille les raisonnements. Dans le repos de notre esprit, et à la distance où nous sommes, nous pourrions raisonner plus juste que tout ce monde si aigri. Paris est pour tous une terrible fournaise. Il est certain que cette *Minerve* a ici du crédit; l'esprit de parti fait qu'on la trouve charmante; elle a quatre mille abonnés.

CCCXV.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, dimanche 12 avril 1818.

Quand je rentre chez moi et que je me trouve seule, alors, mon ami, je reviens à toi, parce que cela m'amuse de causer avec toi, et que je pense que mes pétoffes te divertiront. J'ai porté ma fluxion un peu partout ce matin. Je n'ai trouvé ni M. de Talleyrand, ni M. Bertrand. Celui-ci est un peu

mieux, puisqu'il peut marcher; on m'a dit qu'on l'avait conduit au soleil. Je crains qu'il n'en ait souffert; car l'air est froid et nous avons eu grêle dans la matinée. J'ai vu madame de N***, que j'ai trouvée assez posée, ministérielle, aimant M. Decazes, disant qu'on marche bien, n'ayant de haine que contre M. Lainé. Demandez-moi pourquoi? Je l'ignore. De là, j'ai vu madame Chéron et madame de Vintimille. Il y avait chez cette dernière : Hochet, M. de Barante et M. de Mun. On y riait beaucoup de Fiévée, qui a perdu la tête à la première audience. On approuve fort le discours de M. Marchangy qu'il faut lire. Il y avait un monde fou, beaucoup de femmes du faubourg Saint-Germain. Fiévée était pâle et troublé; il avait dit, deux jours avant : « Il sera curieux de voir le tribunal correctionnel devant un homme comme moi ! » Mais, au moment de l'action, c'est réellement lui qui a été devant le tribunal, et tu verras qu'il y a été gauche. On disait qu'il n'aurait point été condamné; mais, à présent, ses paroles pourraient bien aigrir ses juges [1]. Madame Devaines m'a conté que M. de Metternich était fort maltraité dans les mémoires de Savary, et qu'il a exigé qu'on les arrêtât.

1. Fiévée fut condamné à quelques mois de prison.

Lundi.

Comme de coutume, on m'a interrompue hier, et me voici ce matin dans mon lit, à mon heure favorite, causant à mon aise. Je trouve, mon ami, que le mouvement des individus est tel à Paris, qu'il empêche de découvrir celui des esprits. Ceux qui devinent les choses ici me paraissent habiles.

J'ai été, hier soir, à un petit bal d'enfants, suivi d'un bal de mères, chez madame de Labriche. Tu sais qu'il se passe des miracles continuels dans ce salon. J'ai vu un petit Bazancourt dansant vis-à-vis d'un petit Mortemart, un mélange de tous les noms, de toutes les classes. Dans un coin, un enfant en battait un autre; j'ai demandé au battu pourquoi on le traitait ainsi : il m'a répondu que c'est qu'il avait eu le malheur de danser avec la petite Princeteau[1]; je n'ai pas pu savoir le nom de ces deux petits garçons. Quantité de gens m'ont accueillie, parlé, questionnée, fatiguée, sans qu'il me soit rien resté de ce qu'ils me disaient et de ce que je leur répondais. J'ai pourtant rencogné M. d'Estourmel,

1. Madame Princeteau était sœur de M. Decazes, qui était fort brouillé avec le faubourg Saint-Germain.

pour lui parler de madame Manson, et je lui ai donné rendez-vous à demain pour être bien au fait de toute cette affaire. Il dit qu'on te regrette fort dans le Midi. J'ai vu M. de Lavalette, qui, pour sa part, fait profession de te louer et de te regretter. M. de Saint-Chamans écrit qu'il est content. Villèle paraît avoir renoncé à Toulouse; il ne veut pas perdre son avantage. Les libéraux trouvent qu'il revient à la bonne voie, et madame Devaines m'en faisait l'éloge hier. On assurait que Canuel convenait qu'il avait fait sonner le tocsin pour en finir, qu'averti de la conspiration il avait pensé que le meilleur moyen était de la faire éclater. Il y a trois jours que M. Decazes a dit à MM. de Chabrol et Canuel : « Vous vous plaignez d'être attaqués en calomnie. Eh bien, à votre tour, attaquez devant les tribunaux. »

CCCXVI.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, mercredi 15 avril 1818.

J'ai dîné hier chez M. Molé; il me paraît plus incertain qu'inquiet de l'avenir, et assez mécontent du peu d'ensemble de certaines démarches. J'avais été à la Chambre le matin; la discussion m'a amusée, elle a été vive, et Corbière fort piquant. Le ministère trouve cette insertion subite de propriétaires dans le conseil municipal fort mauvaise, et aurait voulu qu'on rattachât cette mesure plus tard à une loi générale. Il s'est passé d'assez drôles de choses à cette séance. Villèle et Chauvelin ont été du même avis sur l'amendement de la commission. Le but du premier était visible, et ce désir d'avoir un *fondé de pouvoirs* à sa guise pour le remplacer, se trouvait parfaitement dans son système ordinaire. Le succès du ministre de l'intérieur, dans l'article 16 [1], a déjoué les idées des *ultrà;* aussi avaient-ils

1. Cet article 16 de la loi de finances de 1818 était ainsi conçu : « Les plus forts contribuables qui seraient absents ou qui

l'air fort en colère, et Villèle montrait-il son humeur d'une manière assez naïve. Il est assis en tête du côté droit; on voit tout son parti venir le consulter pendant la séance; il a des mouvements très vifs; il s'échauffe soit de sa place, soit de la tribune, et dicte visiblement les opinions de son côté. M. Pasquier m'a paru avoir une grande aisance à la tribune, M. Lainé une grande conviction. Les ultrà-libéraux sont fort divisés, et se querellent toujours; on les dit tous brouillés entre eux. Ce qu'on appelle le *ventre* se partage entre M. Decazes et M. Lainé. Il se lève tantôt pour, tantôt contre; la majorité ministérielle est bien petite, et, en somme, tout le monde est ennuyé. Cependant, il naît des incidents qui allongent les discussions, et on ne peut prévoir la fin.

J'ai passé ma soirée chez madame de Rumfort

ne seraient pas domiciliés dans la commune, pourront se faire représenter à l'assemblée par des fondés de pouvoirs. » M. Lainé, M. de Chauvelin et M. de Barante combattirent vivement cet article défendu par MM. de Villèle et de Corbière. Ils réussirent à le faire remplacer par celui-ci qui est beaucoup plus libéral ou plus démocratique : « Lorsque les plus forts contribuables appelés sont absents, ils sont remplacés par les plus forts imposés portés après eux sur les rôles. » C'est seulement en 1883 que l'adjonction des contribuables les plus imposés a été définitivement supprimée, conformément aux principes des libéraux de la Restauration.

où j'ai vu madame de Vaudémont, qui m'a chargée de mille douceurs pour toi. Elle m'a beaucoup parlé de M. de Talleyrand, qu'elle dit devenu violent et de mauvaise humeur. Il a passé hier chez moi; j'étais à la Chambre. Il ne soupire, dit-on, qu'après le moment où il quittera Paris. Il va partir, il ira encore dans les Pyrénées; il déteste M. Molé. Il en parle indignement.

Jeudi.

On nous fait un envoi, mon ami, dont nous nous passerions bien à Lille. Il paraît que M. de S*** et sa femme[1] sont dans une exagération d'opinions excessive, et que toute leur conversatien porte sur les choses et les hommes de ce temps-ci avec une extrême violence. Par exemple, il y a deux jours que la femme disait, en parlant de Gouvion Saint-Cyr, « qu'il ne fallait pas s'étonner de sa conduite, car enfin que pouvait-on attendre d'un homme qui avait été comédien »? C'est la nouvelle accusation à la mode, et les *ultrà* la colportent avec un plaisir tout à fait ridicule à mon avis. Madame de Jumilhac

1. M. de S*** venait d'être nommé commandant de la garde royale à Lille.

me parlait hier de ce ménage, et me disait qu'elle avait vu rarement une pareille déraison, quoiqu'elle y fût accoutumée. Enfin, il faut que cela soit fort, car madame L... en convient. Quant à celle-ci, je t'avoue que je la trouve montée sur tout à un point qui me fait peur. Hommes, femmes, opinions, sentiments, tout excite son blâme et sa colère. On ne peut pas lui dire un mot qu'elle ne se transporte. Hier, j'ai dîné chez elle avec Charles seulement, et elle a été si loin en parlant de M. de Barante, par exemple, qu'elle a mis mon fils dans une colère dont j'ai été fort fâchée, parce qu'il allait trop loin de son côté. Je l'en ai grondé après, et au fond j'excusais son impatience, car j'avais bien de la peine à ne pas la partager. Je ne comprends pas comment, avec autant de légèreté d'esprit, on peut arriver à une telle chaleur dans ses haines. Puis, ce qui me confond après, c'est qu'avec tout ce monde qu'elle déchire, on la voit dans une intimité de manières qui devient réellement inconcevable. Elle est pour moi un mystère inexplicable.

J'avais vu, le matin, une personne qui est bien loin d'une pareille disposition; c'est notre cher cardinal[1], toujours si sage, si modéré, si parfaitement

1. Ce cardinal est le cardinal de Bausset, né en 1748 et mort en

au niveau des sentiments doux et bons. Il est affligé du Concordat; il blâme le Pape doucement; il est mécontent des évêques, et on respire en entendant blâmer avec tant de douceur. Au reste, il est logé à Marseille au plus beau soleil, et jouissant également d'un jardin charmant, de son bel appartement, de sa calotte, et je dirais presque de sa goutte, qui l'empêche, dit-il, de courir le monde, et d'entendre les déraisons de la société.

J'ai passé ma soirée chez madame Molé, où on a fait de bonne musique. Il y avait assez de monde. Marmont y était, et il m'a paru, en effet, y porter une contenance embarrassée. Il se targue fort, à présent, de ce que ces messieurs ne l'attaquent point au tribunal, et, en effet, je ne vois pas pourquoi ils n'en viennent pas là. J'ai trouvé Fontanes chez M. Molé, qui est gros et refleuri, bien des petites dames qui me sont nouvelles, des hommes qui ne me sont de rien; la princesse de Vaudémont toujours excellente. Elle m'a invitée à passer chez

1824. Il avait été évêque d'Alais, avant la Révolution, avait adhéré à la constitution civile du clergé, puis était devenu, sous l'Empire, chanoine de Saint-Denis et conseiller de l'Université. La Restauration le fit pair de France, académicien, ministre d'État et cardinal en 1817. Il a écrit la vie de Bossuet en quatre volumes, et un ouvrage sur Fénelon dont le succès fut moindre.

elle une soirée. En tout, on me poursuit d'invitations, et j'en suis fatiguée toujours. J'éprouve maintenant à Paris une sorte de malaise qui se compose de la fatigue qu'il me donne, et de la crainte de prendre de l'agrément à certaines choses que je crains toujours de regretter ensuite. C'est un état de gêne continuel pour mon corps et mon esprit, qui me fait souhaiter le repos de notre ville, où je finis par m'engourdir si bien. Tu sais qu'il faut que je sois dans un complet repos pour n'être point agitée, et que les petites choses ont assez d'influence sur moi. C'est une pauvreté d'esprit, je le sens ; mais j'aime mieux n'avoir pas d'occasions de lutter avec de telles faiblesses.

CCCXVII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, samedi 18 avril 1818.

J'ai vu hier matin ce pauvre Bertrand, et je l'ai trouvé dans un état qui m'a fait pitié, mon cher ami. Il est au lit maintenant, et je ne crois pas qu'il

s'en relève. Il a beaucoup pleuré en me voyant, et il s'attendrit à chaque mot qu'il dit ; son visage est fort altéré ; quelquefois il paraît inquiet ; dans d'autres moments, il parle de quitter Paris et d'aller à la campagne se rétablir. Il s'est fort plaint à moi de ne plus voir aucun ami ; ce n'était pas le moment de lui répondre que, depuis quelques années, il avait vécu de manière à s'isoler de tout le monde. Oh ! que la vieillesse est triste, vue ainsi, souffrante, seule, et sans pensées vers l'avenir ! Ma visite semblait lui faire du bien ; j'y retournerai encore. J'y ai retrouvé la petite Charlotte[1], et la manière dont elle lui parlait me donne une bonne opinion d'elle. J'ai fait quelques questions presque insignifiantes à cette pauvre femme sur l'intérieur de la maison et sur madame Edmond[2]. Elle m'a toujours répondu avec un air d'effroi qui m'a donné une idée assez juste de la situation où elle est dans la maison.

Ensuite, je suis descendue chez M. de Talleyrand. Il se porte bien, et m'a reçue avec son amitié ordinaire. Je n'ai pas été mécontente de sa conversation ;

1. Fille adoptive de M. de Talleyrand, qui a épousé M. Alexandre de Talleyrand.

2. Madame Edmond est sans doute madame Edmond de Périgord, duchesse de Dino, plus tard princesse de Sagan.

tu sais que je n'aime pas ses bons mots, et qu'il ne me les dit guère. Il m'a paru plus modéré que l'année dernière sur les individus; il m'a même fait quelques éloges de M. Decazes, lui accordant de l'habileté et des intentions. Il traite assez mal notre cousin, dit que M. Molé a été ministre trop tôt; enfin il est moins amer, il ne voit point en noir. On pourrait lui disputer quelques-unes de ses opinions; mais soit qu'il soit en effet adouci, soit qu'il se souvienne encore que les paroles amères ont peu d'effet sur moi, je n'ai pas été trop mécontente de lui. Il partira immédiatement après la session, et ne reviendra que pour l'autre; il ira à Cauterets avec sa nièce; il m'a dit beaucoup de bien de Charles. J'ai passé deux heures avec lui et je me suis bien amusée. De là, j'ai été voir l'abbé Morellet, qui rajeunit. Il est plein de verdeur, de bon sens et d'espérances. Il ne croit qu'au bien, il cause et écoute ; il corrige des épreuves; il est au fait de tout. C'est une admirable vieillesse, avec une légère surdité, voilà tout.

Après cette course, je suis allée chez madame de X***, qui m'a fait sa profession de foi. Elle est satisfaite, contente, facile sur toutes les opinions, approuvant tout pour être tranquille, plus heureuse

qu'elle ne l'avait jamais été, et tout cela veut dire que M. P. lui est revenu. Les pauvres femmes, mon ami, sont réellement aimables dans leurs sentiments.

En sortant de chez madame de X***, je suis allée chez ma sœur; je l'ai trouvée avec madame de Mortefontaine et le duc de Gramont, préparant une petite scène de proverbes, avec les petits pieds de Despréaux, pour aujourd'hui. Ce bon Despréaux paraissait charmé de me voir; il m'a bien chargée de te parler de lui [1]. Il est fort vieilli; il radote un peu toutes ces jolies choses qu'il disait autrefois. Alix devait aller, le soir, voir un mélodrame qu'on a fait de madame Manson; tout Paris y court. On y voit l'assassinat dans tous ses détails. Le Bastide y répond comme à l'audience; il se tue au dénouement. On a seulement changé les noms, et mis la scène en Italie; je crois que madame Molé m'y mènera [2].

1. Despréaux était un vieux danseur qui a fait aussi des chansons. Il avait été inspecteur de l'Opéra sous l'Empire. Il mettait ses deux doigts dans de petites jambes de carton, et les faisait danser sur un petit théâtre dont la toile était à demi baissée. L'habileté était assez grande, dit-on, pour qu'on reconnût la manière des danseurs et des danseuses à la mode.

2. On jouait alors deux mélodrames sur l'affaire Fualdès : *le Coffre de fer* et *le Château de Paluzzy*.

Je suis revenue dîner chez moi avec Charles; nous avons tous deux causé fort bien, paisiblement, et je l'ai trouvé sage et modéré. Il convient que la déraison des autres le pousse trop loin quelquefois. Je voudrais qu'il se contînt et se tût quand on le blesse; mais, à son âge, cela est difficile. Il n'est pas mécontent de sa position; il voudrait travailler davantage, et surtout vivre hors du monde qui le tiraille. Il avoue qu'il lui faudrait une certaine force de caractère pour se faire une solitude au milieu de Paris; il n'aime pas à perdre son temps, et il le perd par faiblesse. M. Molé lui a dit devant moi qu'après les Chambres, il lui donnerait plus d'ouvrage. Je trouverai un moment pour accrocher M. Molé et insister sur cet article.

A sept heures, nous avons été à l'Opéra, où madame Anisson[1] m'avait donné deux places. J'ai vu *le Rossignol* et *le Carnaval de Venise*[2]. La magnificence de l'Opéra a ébloui mes yeux provinciaux; je t'avoue que c'est là surtout que j'ai trouvé Paris

1. On a vu plus haut que mademoiselle de Barante avait épousé M. Anisson, qui a été plus tard directeur de l'imprimerie royale.

2. *Le Rossignol*, opéra en un acte, par Étienne pour les paroles et Lebrun pour la musique, avait été représenté pour la première fois le 23 avril 1816, et a été fort souvent joué depuis. C'était le triomphe de Tulou, le joueur de flûte.

plus grand que Lille. Voilà un récit fidèle de ma journée, mon ami ; c'est la plus agréable que j'aie passée depuis mon arrivée ici.

CCCXVIII.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, lundi 20 avril 1818.

J'ai toujours passé mon temps depuis samedi dans mes courses ordinaires, et je suis très fatiguée réellement. J'ai vu madame Pasquier. Notre cousin a un rhume, de la fièvre, des clous ; il craint fort de ne point aller ces jours-ci à la Chambre, et de ne se point trouver aux attaques dirigées contre le conseil d'État par M. de Villèle. A propos de ce dernier, Corbière dit qu'ils commencent à être tous deux dans les *doctrinaires* de leur parti. Les cartes se brouillent dans les deux camps. Les indépendants sont mécontents de M. de Chauvelin, et les *ultrà* commencent à s'étonner des discours de M. de Villèle. Tu auras vu que, sur la question du timbre, ce dernier a eu des opinions toutes propres

à assurer encore la liberté des pamphlets. Toute cette marche se remarque fort.

Je reviens à mes courses. J'ai donc vu ce même samedi madame de R***, qui m'a confondue par l'excès de la plus vieille pruderie. Elle m'a parlé de madame d'Épinay et de son temps avec un dégoût si complet, qu'elle me donnait envie de lui rappeler quelque chose, ou tout au moins de défendre les femmes qui ont des amants. J'ai vu Élisa ensuite, toujours douce, bonne, aimant Charles, et ne comprenant guère à ce qui se passe autour d'elle. Le samedi, je suis arrivée chez madame de Mortefontaine, où j'ai trouvé la fine fleur de tout ce qu'il y a de plus *pur*..Je me tenais dans un coin, et je regardais ces grandes dames et ces petits messieurs qui me faisaient un peu peur. Ma sœur, gaie, piquante, parée, jolie au milieu de tout cela, régnant, entourée, courtisée, là sur son terrain, tout aussi à son aise qu'elle est gênée et froide dans le salon de M. Molé. On a veillé, et moi aussi, jusqu'à une heure, sans que j'y prisse le moindre plaisir. La vie de ce pays, mon ami, ne ressemble guère au nôtre. On ne dîne plus qu'à sept heures, et on commence les visites lorsque nous songeons, nous, à nous coucher.

Hier, j'ai vu une répétition du *Tartuffe*, et trouvé pour cela, chez madame Molé, ma sœur, M. de Béthisy et madame de Chastellux. C'est une chose vraiment drôle que ce goût du plaisir qui fait que les dames du *Marais* vont réunir chez elles tant de gens étonnés de se trouver ensemble. M. de Béthisy ne met pas le pied chez M. Molé, et va le matin faire des répétitions chez la femme; on se moque d'elle et on veut prendre sa part des amusements qu'elle donne. Il y a dans cette réunion, pour se divertir en se haïssant, un peu de manque de dignité, à mon avis.

Hier, j'ai dîné avec madame de N... seule, et j'ai passé ma soirée en tête-à-tête avec elle. Elle m'a fait quelques plaintes de Charles, injustes sur le fond de ses opinions, fondées sur quelques-unes de ses formes. Nous avons causé doucement; je lui ai parlé raison; elle m'a mieux écouté que je ne l'eusse espéré. Je lui ai représenté qu'en mettant dans ses discours des vivacités continuelles, elle provoquait un jeune homme, et qu'elle le faisait aller loin dans ses paroles. Elle m'a dit qu'une fois M. Pasquier avait dit que Charles avait une réputation trop libérale qui pourrait te nuire, et qu'on le disait élève de M. de Broglie. Le fait est

que Charles ne connaît point M. de Broglie, et qu'il a gagné, à mon avis, quelque chose en modération d'opinions. Mais il est vif, amer dans ses propos; si on le met en colère, il s'échappe, il va plus loin qu'il ne veut, et qu'il ne faut. Charles avait dîné chez M. de Barante, et, quand nous nous sommes rejoints, je lui ai redit la conversation de Madame de N... Il est convenu de quelques torts, et surtout de lui parler un langage qu'elle ne comprend pas. Il est fatigué et ennuyé du monde; il se plaint de n'avoir pas la force de s'en tirer. Il voudrait plus de travail chez M. Molé, quelque chose qui le contraignît à un travail réglé; moins de contact avec les salons. Il a de la raison, mais de la jeunesse; il s'agite un peu. Il fait trop de cas de l'esprit, et serait mieux s'il voulait être plus simple. Mais, en somme, il est sage et distingué, et le reste se rangera.

CCCXIX.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, mercredi 22 avril 1818.

Je me suis assez amusée hier. J'ai dîné chez madame de Rumford avec madame de Vintimille, MM. Garnier, Cuvier, de Prony, de Mun et Laplace. La conversation a été très bonne, un peu politique, fort littéraire, enfin comme elle me plaît. A neuf heures, j'ai été voir l'abbé Morellet, et, à dix heures et demie, soupé chez madame Anisson. On fait tout bien tard à Paris; il n'y a pas moyen de rentrer chez soi avant minuit, et cela me paraît étrange et fatigant. J'ai vu M. Molé; je lui ai parlé de Charles. Il m'a dit que, pendant l'été, il aurait plus de choses à lui faire faire, et qu'on s'occuperait un peu solidement des colonies. Si notre enfant voulait vaincre son embarras à l'égard de M. Molé, je crois qu'il profiterait mieux de ce patronage. Mais on ne peut le réduire là-dessus, et on a peine à l'engager, parce qu'il se tient où on l'a mis, et n'avance pas

d'un pas. J'ai causé de lui avec M. de Barante, qui m'en a dit beaucoup de bien, et qui m'a plaisantée sur ce qu'on croyait dans le monde qu'il le pervertissait : « Je vous jure, me disait-il, qu'avec votre fils je cause d'une manière élevée qui le tient dans la disposition où il est déjà naturellement, c'est-à-dire de s'occuper des choses, sans prendre aucune amertume contre les personnes. Je le raccommode même avec le possible, et l'engage à ne point aller vite, et à ne souhaiter que ce qui est faisable. Il est jeune, il est généreux; il dit peut-être un peu fortement sa pensée, surtout à des personnes qui n'entendent point sa langue. Il vit habituellement avec des personnes qui sont difficiles à contenter, exigeantes, et même un peu despotiques; on l'aigrit, et il s'échauffe. Il se soulage avec moi, et je vous réponds que les conclusions de nos conversations sont toujours modérées et positives. »

Je crois d'autant mieux ce que me dit M. de Barante, que j'ai réellement trouvé Charles plus raisonnable que je ne m'y attendais. Je fais ce que je puis pour l'exhorter à se dire toujours comme Rousseau : « Ils ne t'entendent pas! » Il convient de tout avec moi, et peut-être l'en aurai-je assez frappé pour qu'il s'observe un peu mieux à l'avenir. Mais, mon

ami, quelle préoccupation que celle que donne un fils, et sous quel autre aspect, bon Dieu! apparaît le monde, quand on ne se regarde plus que pour et par lui! Dans cette soirée, je voyais ma sœur, vraiment jeune et jolie, entourée de mille hommages, quelques autres femmes encore toutes préoccupées du bruit qu'on faisait autour d'elles, et moi hors de ce manège, indifférente à tout ce qui n'est pas Charles, ne regardant que lui, causant de lui seul, le suivant de l'œil, écoutant ses paroles, interrogeant ses moindres démarches, tendue tout entière vers lui, absolument comme s'il ne me restait d'autre vie que la sienne. Et cela est bien un peu vrai, car la mienne est, en effet, une pauvre chose. Ah! le meilleur des enfants ne sait guère encore ce qu'il est pour sa mère! Mais combien tu me manques au milieu de tout cela, et comme est devenue pour moi intime et forte l'habitude de m'épancher avec toi! Il semble que toutes mes pensées, toutes mes réflexions, m'étouffent quand je ne puis te les livrer; la présence de mon fils m'agite, et tu m'es le plus doux et le plus aimable repos du monde.

On parlait, hier soir, d'une séance assez intéressante à la Chambre, où on dit que M. de Villèle

s'est montré un peu empêché dans le nouveau système qu'il adopte, de lâcher son parti sur quelques points, et de voter, de temps en temps, avec les indépendants. Au reste, il a réellement ici une grande réputation, et quoique, au fond, je le croie toujours un homme médiocre, je ne vois aucun parti auquel on pût le dire.

CCCXX.

MADAME DE RÉMUSAT A M. DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Ce lundi, 27 avril 1818.

Je pense que tu vas être tout contrarié de me voir retarder mon voyage, mon ami. Et je t'assure que je partage bien ton impatience, et pendant ce temps, tout le monde me gronde ici, en me disant que c'est une folie de venir pour si peu de temps, que ce n'est que de la fatigue sans plaisir, et qu'il vaudrait bien mieux paraître moins souvent, et se reposer deux mois. D'un autre côté, il est certain qu'il est assez utile pour nous de venir un peu prendre langue sur les hommes et

les choses; mais j'en conclus qu'il faut que tu viennes, toi, et sur cela nos ministres sont de cet avis.

Je te disais donc, ce matin, que M. de Mézy ne cesse de me parler d'un voyage ici, et il ajoute qu'on s'agite fortement déjà dans la province, et même dans ton département. Je lui représentais que tout le mouvement que pouvait se donner l'autorité, à présent, serait en pure perte, qu'il valait mieux s'entendre plus tard, et qu'il y avait à parier que, dans deux mois d'ici, on se remuerait moins qu'aujourd'hui.

Le discours de M. Molé a réussi; on y trouve de la franchise et une manière raisonnable de placer le ministère à l'égard des Chambres; nous en avons causé lui et moi hier. Il me disait qu'il pensait qu'on ne ferait rien qui vaille si on voulait toujours se croire en lutte avec la Chambre, et ne pas tirer sa force d'elle. Il me paraît être dans un très bon système de franchise et de modération. Après cette causerie, nous avons parlé de Charles; il m'en a dit du bien. Il m'a promis de le faire travailler pendant l'été; je lui ai dit que mon enfant était timide, et qu'il fallait qu'il lui tendît la main; il m'a répondu qu'il lui ouvrirait les bras. Enfin, on ne peut être mieux qu'il ne l'a été.

Tu auras lu sans doute les discours de la fin de cette semaine. M. Siméon a vu de ses deux yeux M. Dupont (de l'Eure), le plus chaud des partisans libéraux de ce moment, prendre la main de M. de la Bourdonnaye, au moment où il descendait de la tribune, et lui faire un compliment. Les ministres ont trouvé qu'il valait mieux que M. Decazes ne répondît point. M. Lainé s'est chargé de quelques phrases, mais toutes ses chaleurs ont produit peu d'effet. On dit que Villèle se sépare de son parti; les deux côtés exagérés sont tout troublés. Avec un peu d'habileté, le ministère doit profiter de tout cela.

Voilà tout ce que je puis trouver dans ma tête à te conter. Il me semble qu'il y a assez de repos dans les esprits, et que la session finit bien pour tout le monde. T'ai-je dit que Lemercier avait envoyé à son comité de bienfaisance une pension de douze cents francs que le roi lui avait faite? Il publie un poème sur Mérovée, fort leste, et ennuyeux, dit-on[1]. On croit que M. Cuvier succèdera à M. de Roquelaure. Ce Cuvier est un homme réellement distingué. Il a parlé remarquablement sur la banque à la Chambre des pairs.

1. *La Méroveide* est un des derniers poèmes de Lemercier et l'un des plus promptement oubliés.

CCCXXI.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, mercredi 6 mai 1818.

Je suppose que vous êtes arrivée hier sans accident, chère mère[1]. Je suppose que vous avez trouvé tout notre monde en bonne santé, et je pars de là pour vous dire que, depuis votre départ, je n'ai fait ni rien vu qui vaille. Le plus grand événement c'est la résolution à peu près prise de ne pas jouer *l'Amour et la Raison*[2], et ce n'est pas là ce qui vous touche.

Arrivé à cette ligne de ma lettre, je ne sais vraiment de quoi vous parler. Nous avons épuisé, dans nos conversations récentes, tous les lieux communs de notre esprit, et je ne peux pas vous écrire ce que je vous ai dit. Or, comme je vous ai dit à peu

1. Ma grand'mère était partie, comme on le voit, dans les premiers jours de mai, après un séjour de trois semaines à Paris.

2. *L'amour et la raison*, comédie en un acte en prose, de Pigault-Lebrun, jouée pour la première fois en 1790 sur le théâtre du Palais-Royal.

près tout ce que je pense, me voilà fort à court d'idées. Je me suis bien mis à lire madame de Sévigné, et ce serait un beau sujet de paroles; mais j'en ai encore trop peu lu pour avoir un commencement d'opinion. Je dis seulement qu'il doit y avoir eu dans le monde beaucoup de femmes dont la correspondance ignorée était égale à la sienne, et peut-être supérieure. Cela n'affaiblit en rien son mérite ; mais, ici comme ailleurs, j'observe qu'il serait déplacé de lui donner le privilège exclusif de son genre de talent, comme on le fait assez communément pour tous les grands esprits du siècle de Louis XIV. Au reste, je n'en ai encore lu qu'autant qu'il en fallait pour trouver M. de Bussy un plaisant citoyen dans la guerre civile, et pour constater que les Séguier n'ont pas dégénéré du Séguier qui jugea Fouquet.

A propos, nous avons condamné Fiévée, qui en appelle; j'ai grand' peur que la cour royale ne confirme ; peut-être cependant elle l'absoudra, mais ce serait un raffinement. Je n'ose croire que les juges soient déjà assez courtisans pour ne pas faire ce que le gouvernement désire. Il y a eu, hier, un dîner donné par les électeurs de Paris à leurs députés. Vous concevez que c'était plutôt les électeurs d'*à*

gauche que les électeurs d'*à droite*, qui payaient leur écot.

CCCXXII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, jeudi 7 mai 1818.

Il me semble, mon enfant, que, lorsque vous recevrez ceci, vous ne serez point fâché d'apprendre que j'ai fait fort bien mon voyage, et que, malgré les mauvais chemins du pays de ces dames et les orages, je suis arrivée ici mardi soir, c'est-à-dire avant-hier vers minuit. Vous pensez bien qu'à cette heure tout le monde dormait dans la maison, et que, voyant cela, je n'ai trouvé rien de mieux que de dormir aussi. Je me suis éveillée, hier, dans mon repos flamand, et je m'en serais réjouie sans cette pensée que je vous avais quitté, qui m'est encore toute vive et toute présente. Je prévois bien que vous allez me manquer à beaucoup d'heures de la journée, et qu'il me faudra quelque temps pour me raccoutumer à notre séparation. Mon Dieu ! mon ami, que vous plaisez à mon cœur et à mon esprit !

Comme je vous aime! et comme je vous le répéterais de cent façons, si je ne savais que vous n'avez guère de loisir ni de goût à prêter l'oreille à de semblables épanchements. D'ailleurs, moi-même, je veux glisser sur ce qui m'oppresse le cœur, et reprendre au plus vite mes allures sérieuses. Votre père est bien assurément ce qui me console le mieux de vous. Je voudrais gagner un temps où je ne serais plus forcée de quitter l'un des deux pour rejoindre l'autre. Il se porte bien, ce père; il est tranquille et posé dans sa raison comme vous savez. Je suis toujours tentée de croire, en l'écoutant, qu'il faut être un peu loin des choses pour les comprendre et les juger. Il raisonne si juste, il voit si net, il dit si bien, que je lui demande de me raconter où nous en sommes, pour éclaircir le trouble que les paroles parisiennes ont mis dans ma tête. Avec vous deux, mon esprit serait complètement satisfait; il me semble que je vous donnerais à faire les têtes des chapitres, les sommaires, et tout le plan général de mes idées, et que votre père me donnerait le détail, les moyens de lier les choses les unes aux autres, et l'emploi et l'application des théories.

Notre département est magnifique, la campagne

admirable; les habitants sont dans une sorte de transport de cette abondance promise; nos manufactures ont, dit-on, une extrême activité, et notre commerce est content. Que les étrangers s'en aillent, et nous serons superbes. Il se fait assez de mouvement ici pour les élections; les deux partis envoient leurs émissaires dans les campagnes. Votre père a eu de grands pourparlers avec l'un des deux; on lui demande de consentir à Durut[1], et on suivra son choix pour les sept autres. On ne voulait guère de M. de Mézy, qu'on dit étranger et trop m...[2], je n'ose écrire cette phrase sacrilège. Cependant, on le nommera si le préfet y tient, et vous penserez qu'il y tiendra. Mon avis est qu'il raconte tout cela à M. Decazes; il faut au moins qu'on lui sache gré des soins qu'il se donnera.

Voilà tout, mon cher enfant, et vous voyez que je redeviens lourde et Flamande. Je vous prie de veiller de près sur mon roman[3], de vous en réemparer le plus tôt possible, et de me le renvoyer; je suis un peu inquiète de le voir ainsi courir loin de moi.

1. Le général Durut, devint en effet député du Nord.

2. *Monarchique*, probablement.

3. Le roman du *Moine*, qu'elle avait communiqué à quelques personnes à Paris.

Le sujet est assez étrange pour piquer la curiosité, et je ne me souciais guère que de votre approbation. Puisqu'elle m'a manqué, je me sens fort refroidie sur cette belle œuvre, et j'aspire à la ravoir pour l'envoyer dormir dans quelque coin de mon secrétaire. Après cette affaire, je vous recommande fort toute votre personne, votre santé, votre travail, votre plaisir, vos affaires. Ne vous ennuyez point, ne vous dégoûtez point; prenez cette vie telle quelle; travaillez, ne gaspillez pas tant d'heureuses qualités; ne négligez point avec les indifférents cette bonne grâce que nous vous rappelions Élisa et moi. Elle est nécessaire pour faire pardonner le mérite, et, en vérité, je crois qu'il a plus besoin d'excuse que tout le reste. Enfin, par amitié pour moi, laissez, je vous en prie, courir et mourir les paroles qui vous choquent. Chaque fois que vous entendrez quelque sottise, pensez à moi, et offrez-moi en secret les vérités sévères que vous seriez tenté de répondre. Ne trouvez-vous pas qu'il est assez adroit de vous demander un souvenir dans toutes ces occasions, et que je suis sûre par ce moyen d'être souvent présente à votre pensée? Il y a des gens à qui je serais charmée d'entendre dire que vous êtes devenu bête et indifférent.

CCCXXIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, samedi 9 mai 1818.

Je vous remercie, mon cher enfant, de votre prompte lettre. Je ne m'attendais nullement à avoir de vos nouvelles si tôt. Au reste, je n'avais pas prévu non plus l'émotion, un peu triste, que m'a causée votre écriture. Il semblait qu'elle me confirmât encore combien est passé le plaisir de vous voir, et, s'il faut être vraie, je vous dirai que j'ai un peu pleuré toute seule. La patience me reviendra, dès que mes souvenirs seront moins récents. Au reste, je ne regrette que vous; il me semble que mes amis peuvent se passer de moi; je les ai laissés à leurs plaisirs et à leurs affaires. Votre père est tout joyeux de me revoir; je me sens près de lui, et, ici, précisément où je dois être. Je vais soigner ma santé un peu détraquée; je ne presserai aucun des sentiments que vous m'inspirez, et je prévois que ma vie d'été sera douce.

Ne vous inquiétez point pour notre correspondance; les sujets de causerie nous reviendront. Fasse le ciel seulement que vous ne vous rebutiez point de madame de Sévigné ! Il me semble que je vous demanderai de continuer cette lecture pour mon plaisir particulier. Outre qu'elle ne vous serait point inutile, en ce qu'elle vous donnerait nombre de renseignements sur le beau siècle, je suis sûre qu'elle vous fera faire une foule de réflexions toutes neuves pour moi, qui tiendront à votre manière de voir, qui est toujours si bien à vous. Nous les discuterons, je les prendrai, je les repousserai, et cela m'amusera beaucoup. Quant à juger cette chère femme, attendez un peu. Elle était jeune quand elle écrivait à M. de Pomponne, et je conviens que cette première correspondance est médiocre. Vous la verrez venir avec sa fille; vous remarquerez comme peu à peu son style se forme; vous vous souviendrez qu'on écrivait assez mal en prose à cette époque, en exceptant les écrivains de profession et les hommes de génie; enfin, vous verrez que toutes ces locutions, qui nous sont devenues communes, ont presque toutes été créées par elle, et croyez que, si on nous imprimait toutes vives, en nous prenant dans la négligence de nos

commerces intimes, on rencontrerait dans nos lettres, bien autrement que chez elle, ce qu'elle appelait plaisamment les *landes* d'une correspondance. Vous pensez bien que j'ai profité du prétexte de la nouvelle édition ; j'aimerais à me dire qu'à tel moment de la journée je tiens le même livre que vous.

Nous avons ici une manière de mouvement qui déplaît à votre père. Notre année théâtrale se renouvelle ; une nuée d'étourneaux s'avisent de siffler à tort et à travers tous les débutants. On ne peut arriver, depuis huit jours, à finir une seule pièce. Quelques engagements ont été rompus, et cependant la garnison s'impatiente de ne pouvoir jouir du spectacle. On voudrait chasser les mutins du parterre, on ne veut pas y employer les soldats ; la garde nationale, comme de coutume, n'est bonne à rien, et c'est un assez grand embarras de savoir comment on arrivera à rétablir un peu d'ordre et de police. Si vous pouvez nous trouver un moyen de parvenir à ce que les assistants paisibles jouissent du spectacle, sans qu'on ait attenté à la liberté de certains étourdis qui prétendent avoir le droit de siffler ce qu'il trouvent mauvais, vous nous ferez plaisir de nous l'indiquer.

Je vois, à propos de liberté, que j'en aurai une grande ici; nos assemblées sont toutes rompues, nos dames sont dans leurs toilettes d'été, et ne pensent plus à faire des visites. On va à la campagne, on se promène; on me laissera à mes belles réflexions. Je ne sais trop encore à quoi je les emploierai. N'allez pas croire cependant que je veuille vous assommer de mes lettres; je me suis laissée aller à vous écrire aujourd'hui parce que j'avais besoin de me rafraîchir de mes comptes de ménage, et que je ne sais trop encore à quoi passer mon temps; je donnerai la semaine prochaine à des visites à faire et à recevoir, et, après, je me jetterai dans je ne sais encore quelles écritures. Votre père est déterminé à vous aller voir jouer la comédie à la fin de juillet. Il compte sur de bonnes élections; mais nous aurons aussi notre Manuel [1]. Je crois bien que chaque département en donnera son échantillon.

Adieu, cher et aimable enfant. Je vous recommande toujours toutes ces petites choses que vous savez. Soyez bête et de bonne grâce, et rien ne vous manquera plus.

1. On supposait que M. Manuel serait député de Paris. Il était d'avance très annoncé et très redouté par le ministère.

CCCXXIV.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, mercredi 13 mai 1818.

Si vos affaires ne vous permettent pas de m'écrire de longues lettres, je vous prie toujours, mon cher enfant, de m'écrire de petits billets qui me donneront de vos nouvelles. J'ai toujours besoin que vous me souteniez le courage sur votre absence, parce que je n'y suis pas encore raccoutumée. Je reprends peu à peu ma petite vie paisible qui ne me déplaît point; mais je ne sais pas me passer de vous avec un souvenir si frais de votre bonne compagnie. La patience me reviendra peu à peu; vous savez que j'aime à m'arranger là où je suis.

Au reste, vous entendrez peut-être parler de notre *train* de Cambrai. Je vous ai dit que les colonels, et un certain nombre des officiers de nos légions, avaient ordre de se rendre à leur dépôt. On les a distribués par étapes; il y en avait une à Cambrai. Les Anglais et nos officiers ont commencé

par se faire bonne mine; ils ont bu ensemble. Le vin a aigri les têtes anglaises, on s'est insulté, battu, sabré. Il paraît que nos Français ont montré une grande modération, regagnant leurs logements en se défendant, et poursuivis vigoureusement. La ville a été en alarmes, la garnison anglaise mise sur pied; celle-ci voulait escalader les maisons où nos militaires s'étaient retirés. Il est arrivé à l'un d'entre eux une aventure digne de Faublas. Il avait barricadé la maison; mais, voyant qu'il allait être surpris, il monte au grenier, de là sur les toits. De toit en toit, il vient à une cheminée fort large; il s'y tapit, et descend dans une chambre où il trouve un habit complet d'ecclésiastique. Il s'en revêt des pieds à la tête, prend le chapeau pointu, son livre sous le bras, descend par l'escalier, sort dans la rue, passe au travers des soldats anglais qui le laissent aller, en ayant toujours les yeux sur les toits où on le croyait encore. A onze heures, le calme a été rétabli. Le général anglais ne peut trouver le Français en faute; mais on va, malgré les ordres du ministre, faire éviter désormais Cambrai à nos garnisons.

Pendant ce temps, nos bruits de théâtre sont toujours insupportables; la garnison se conduit

fort bien et ne s'en mêle point. Nos bourgeois sont hors de tout bon sens ; ils ne laissent passer aucune pièce, ni paraître aucun débutant ; on ne sait guère quelles mesures prendre. Il faudra peut-être fermer le spectacle. M. de Jumilhac harangue de sa loge et n'est point écouté ; il voudrait qu'on mît en prison toute la ville, et, dès qu'on sévit contre quelqu'un, il crie qu'on va causer une sédition ; il est bien quelquefois un peu peuple comme notre parterre. On nous a donné hier *le Château de Paluzzi*, qui est tombé tout à fait. J'avais, je vous l'avoue, le cœur serré de ce spectacle chez une nation si civilisée ; j'avais lu, le matin, la condamnation des coupables, et je trouvais que nous ferions des cris si nous lisions dans l'histoire romaine qu'on s'amusait, le soir, à mettre en scène les condamnés à mort prêts à subir leur supplice. J'ai envie de dire comme Albert, à qui Champié donne des leçons d'orthographe, et qui, dans un mot, lorsqu'il met seulement une lettre pour une autre, ne manque pas de dire : « Cela n'est pas français. »

Madame de N*** est une singulière femme avec ses finesses. Mon Dieu ! qu'il lui serait donc plus simple et plus commode de prendre une droite

ligne, et de vivre tout bonnement avec les gens qu'elle aime, et seulement poliment avec ceux qu'elle n'aime point. Après avoir blâmé M. Molé de vous tenir inoccupé, elle sera fort capable de trouver qu'il abuse de vous, en vous employant un peu plus. Pour moi, mon ami, j'en suis charmée, quoique je me prépare à recevoir, si cela dure, quelques regrets de vous sur la perte de cette liberté, dont vous ne saviez que faire, et que vous apprécierez très haut dès que vous ne l'aurez plus. Tâchez cependant que votre aptitude au raisonnement vous tienne dans le voisinage de la raison; acceptez votre vie et la vie telle qu'elle s'arrangera, où se dérangera; laissez voguer votre galère qui me paraît cependant soufflée par un assez bon vent. J'ai quelques droits à vous donner ce conseil, moi qui en conduis une pour mon compte qui est une carcasse toute maléficiée, et qui cependant me conserve d'assez bonne humeur. Je ne vous dis pas cela pour me vanter, mais seulement pour vous rappeler que la patience accommode toutes les situations.

Je me suis remise à mon grand roman [1], et m'en

1. *L'Ambitieux* ou *les Lettres espagnoles* est, en effet, le plus long roman qu'ait écrit ma grand'mère. Mon père avait souvent songé à l'imprimer.

voilà contente de nouveau, jusqu'à ce que votre critique vienne rabaisser mon caquet. En attendant, cela m'amuse, et j'ai du travail pour mon été. Vos lettres me fourniront peut-être quelque chose sur l'attitude d'un jeune homme auprès d'un homme en place. Mais vous n'êtes point ambitieux, voilà le malheur! et peut-être pas amoureux non plus. Je vous demande pardon de cette hérésie. Votre ministre ne ressemble pas au mien, du reste. Il m'est resté dans la tête ce mot de madame de Catellan sur les conséquences inconséquentes dans les romans. Je voudrais un peu me rapprocher de la vérité, et je crois pourtant que par ce moyen on produirait moins d'effet. D'ailleurs, la vie des cours est tellement factice, que, là plus qu'ailleurs, la conduite doit avoir les suites prévues. Que vous en semble?

CCCXXV.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, vendredi 15 mai 1818.

Je rentre de mon ministère à cinq heures et demie, et je trouve une lettre de vous, chère mère, où vous me dites de vous écrire. Il faut que je convienne que je suis un peu arriéré, et je me mets tout de suite à réparer le passé. Il est vrai que M. Molé m'a relevé, ces huit jours, du péché de paresse; mais je ne m'en plains pas. J'aime l'activité de l'esprit, et je suis prêt à dire que j'aime les affaires. Il m'a fait travailler à côté de lui, et il a été content, très content même; cela m'a plu. Comme vous dites, je ne pourrai guère vous servir pour le héros de votre roman, et voilà un de ces cas où le mot de madame de Catellan est vrai. Si mes relations avec M. Molé produisent quelque chose sur mon avenir, cela ne tiendra guère à nos deux caractères, à ses projets, aux miens. Nous n'aurons rien calculé. Des hasards, des circon-

tances que l'on ne peut ni prévoir dans l'avenir ni se rappeler quand elles sont passées, auront tout fait. Roman à part, je trouve que je ressemble un peu au héros de *Médiocre et Rampant,* sauf ces deux mots, qui dit au ministre : « Voilà mon rapport, » et à la femme du ministre : « Voilà les couplets. »

Votre *Moine* est dans les mains de madame de Labriche. Elle, sa fille et Élisa seront les seules qui l'auront. Madame de Labriche m'a dit, avec cet air que vous devinez : « Oh ! il y a bien du talent, mais c'est horrible ! » Je n'en puis pas tirer autre chose. Madame Molé n'y pense guère, et la comédie l'absorbe. Malgré beaucoup d'empêtrements et des complications de toute sorte, elle va, cette comédie, et elle n'ira pas mal, sauf qu'il est dur de n'avoir que madame M... pour les jeunes ingénues, madame de Ch... pour les jolies soubrettes, et ma tante pour les rôles nobles.

Je lis toujours madame de Sévigné. C'est assurément un grand écrivain. Mais les singulières habitudes ! Comment se fait-il qu'elle ne dise pas une seule fois, en parlant de son fils : *Je l'aime fort?* Cela n'était pas d'usage alors, apparemment. Je vous dirai ensuite que je ne la trouve pas *bonne.*

Elle a de petites joies assez méchantes quelquefois ; je ne les lui reproche pas, j'en accuse l'esprit du monde, qui était tout aussi malveillant et tout aussi frivole en 1680 qu'en 1818. Ces lettres, comme tout ce qu'on a écrit, attestent que l'on a gagné. On a perdu une certaine régularité de conduite, on a gagné une certaine gravité de l'esprit. Ce que je dis là n'est pas vrai, car il y avait alors des esprits sérieux et des gens très irréguliers : Le marquis de Sévigné comme frivole, le marquis de Pomenars comme corrompu sont des exemples. Ma foi, je ne suis pas en train de faire les recherches et les distinctions qu'un pareil sujet demanderait pour être éclairci, et je remets cela à un autre jour.

Voilà la Chambre qui se meurt, et la politique avec elle. Je n'entends rien dire, je ne puis rien vous raconter pour réveiller vos idées. Le matin, je m'occupe des intérêts du Nouveau Monde, et le soir des intérêts de la comédie du *Marais*.

CCCXXVI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, lundi 18 mai 1818.

Il est bien certain que je me trouve toute désorientée avec vos petites lettres. Je m'en plains, mon enfant, c'est-à-dire que je me plains, parce que c'est une grande privation que cette mutilation de notre correspondance, qui réellement me fait vivre, dans toute l'étendue du mot, lorsque je suis séparée de vous. Il faut s'y soumettre cependant, car je sais parfaitement que ce n'est pas votre faute, et vous avez été si aimable pour moi depuis trois ans que, lorsque vous vous arrêtez, c'est qu'il vous est impossible de marcher. Malgré la perte de cette causerie, je suis pourtant contente de ce redoublement de travail, et fort contente que vous soyez content. Je souhaite que cela dure. Je comprends que vous ne fassiez point de politique à Paris; elle est toute dans nos provinces, où nous nous agitons pour les élections, et où, entre nous,

je trouve qu'on nous agite trop tôt. On s'empresse d'avance de signaler à nos habitants ceux qu'il faut écarter; j'ai peur qu'on ne le fasse en pure perte, et qu'on ne les aigrisse. Il serait à souhaiter que les ministres sussent bien qu'on n'est pour eux dans les départements qu'à certaines conditions. C'est le mal du temps, il faut l'accepter et agir de là; sans cela, on s'égarera. Nous avons, en France, la maladie de l'importance; il n'y a pas un électeur qui ne se croie le droit de faire un marché avec le gouvernement : « Passez-moi celui-ci, je vous donnerai celui-là. » Voilà la réponse commune. M. de Varesquiel, secrétaire de M. de Mézy, est donc venu dire ici qu'il fallait écarter le Durut et le Brigode. Nos petits salons répètent cette phrase, nos commerçants la commentent, ces deux individus seront vraisemblablement nommés[1], et ils arriveront à la Chambre de mauvaise humeur, et qui sait s'ils ne dresseront point une batterie contre

1. Cette prévision fut démentie. Le général Durut ne fut pas nommé. Les députés du Nord étaient MM. de Trévise, de Brigode, de Mézy, Beaussier, Coppens, de Quartdeville, Moutiers et Rivoire. Ils furent réélus en 1818, sauf MM. de Trévise, Beaussier, Coppens, Moutiers, remplacés par MM. Gossuin, Saint-Hilaire, d'Hancarderie et Frémicourt.

M. de Mézy? Enfin, cela fait une petite agitation sourde qui impatiente votre père.

Je crois qu'on donne plus d'importance à M. de B*** qu'il n'en a réellement. Nous passons notre temps à mettre un piédestal sous les gens, et à nous étonner, après, de ce qu'ils sont grandis; je vous assure que, si on voulait, on les rapetisserait fort, en les accueillant quand ils se courbent. J'ai vu ce B*** fort désireux de l'estime des ministres, me demandant à moi, chétive, de dire du bien de lui à M. Decazes. Au reste, il sera reçu ici comme un chien. Voilà madame de La Mairie qui arrive en disant qu'il est un jacobin; le Varesquiel répète la même chose, notre général le crie sur les toits; bien des portes lui seront fermées. C'est une vraie sottise. Je ne sais, mon ami, où s'est fourrée la raison humaine. Je voudrais bien savoir si le maire qu'on a nommé à Lyon est un chef de fédérés, déplacé après la seconde Restauration, et haï de tous les honnêtes gens? Voilà comme on nous le présente ici[1].

Vous êtes aimable de continuer madame de Sé-

1. M. le baron Rambaud avait succédé comme maire de Lyon à M. de Fargues, député et était fort modéré.

vigné. Vous voilà déjà revenu sur le style; vous reviendrez de même sur le reste. Songez donc que nous avons là le secret intime de ses pensées, qu'elle se livrait complètement à sa fille, et que, si on nous découvrait ainsi, nous ferions voir au moins autant de faiblesses. Les gens dont on a imprimé les correspondances ne doivent pas être absolument jugés comme les autres, depuis feu Cicéron jusqu'à nous. On les présente à la postérité avec un vêtement de moins. J'aime assez que vous soyez étonné qu'elle ne dise pas de son fils : *Je l'aime fort!* J'ai envie de vous répondre comme elle disait de ses petits-enfants : « Est-ce qu'on aime cela? » Mais vous m'enverriez promener. Elle préférait de beaucoup sa fille. M. de Sévigné était un homme du monde, aimable, faible; il a donné à sa mère de grands plaisirs et de grands chagrins. La fille était solide, régulière, peu heureuse, je crois, maladive et assez triste. Mais elle appréciait sa mère, lui témoignait beaucoup de confiance, et satisfaisait sa vanité, qui se passionne chez les pauvres mères comme tout le reste. Enfin, ce qui me ferait croire qu'elle était bonne, c'est qu'elle avait beaucoup d'amis et qu'elle les aimait tous. Elle a même eu du courage pour les soutenir, et, quoique,

à cette époque, il fût à grand honneur d'être courtisan, vous voyez qu'elle n'a pas craint de se compromettre pour Fouquet et nos messieurs de Port-Royal. Je vous prie de mener cette lecture à fin. Cela m'amuse extrêmement que vous la fassiez, au risque de tout ce que vous m'en direz. Cependant, jusqu'à présent, je ne suis point mécontente de vous.

Quand vous dites que la gravité est la marque distinctive de ce siècle, vous avez raison ; elle n'existait peut-être pas par rapport à certaines spéculations générales qui n'étaient point mûres, et auxquelles nous sommes formés, mais enfin il y avait du sérieux dans les mœurs, même dans les écarts. Les faiblesses de Louis XIV ont une autre couleur que celles de Louis XV : Son premier amour, finissant par une retraite aux Carmélites, madame de Montespan, qui ne ressemble nullement à madame de Pompadour, encore moins à madame Dubarry ; enfin madame de Maintenon et ce singulier mariage ; la Fronde, c'est-à-dire les guerres civiles, ayant consacré toutes les galanteries de cette jeunesse, la dévotion austère de Port-Royal les rompant ; le duc de La Rochefoucauld, l'un des plus galants chevaliers de son temps, faisant, dans son âge mûr, un

ouvrage tout à fait philosophique et sans illusions; Lauzun, vrai roué du temps, tout près d'épouser la petite-fille de Henri IV, et tout à coup transporté dans un cachot; Bussy, exilé vingt ans pour un livre licencieux; Racine, se croyant irréligieux pour avoir fait *Britannicus;* Bourdaloue, prêchant publiquement contre l'adultère; Bossuet, séparant deux fois Louis XIV de madame de Montespan; celle-ci, visitant madame de La Vallière aux Carmélites, et lui demandant ses prières; toutes ces choses ont, ce me semble, une certaine couleur particulière d'austérité qui met ce temps à part. Nous sommes bien plus avancés sur certains articles. Je vous accorde que nos esprits embrassent plus facilement des théories fortes et étendues. Mais du *sérieux*, mon enfant, nous en manquons absolument; et cela tient au perfectionnement de la civilisation, qui nous a créé des moyens de distraction à chaque pas, du nombre infini des spectacles, des facilités pour nous transporter les uns chez les autres, des lectures légères, des romans, que sais-je enfin? Voyez la vie de madame de Labriche et de sa fille, de madame Princeteau, etc. Comparez-les à madame de Pomponne et aux autres femmes de ministres de cette époque! Voyez quelle vie sérieuse

menait madame de Sévigné, comme chaque femme de militaire allait vivre dans son château pendant la guerre! C'est qu'on avait moins d'occasions de s'amuser, et souvent, quand on voulait sortir et trouver la société, il fallait aller au Sermon. Ninon même a aussi sa gravité, et le marquis de Sévigné, ayant été son amant pendant tout le carême, venait confier à sa mère qu'il n'avait pas osé communier. Je vous jure qu'il y aurait un ouvrage à faire sur le siècle de Louis XIV. Votre ami Barante dit que celui de Voltaire est une *gazette*, et il a raison.

Mais voici l'ouvrage de madame de Staël[1] qui va interrompre votre lecture Sévigné et la mienne; il est sur ma cheminée, et je vais le lire, sans préventions même contre M. Necker, si je puis. En le coupant, je suis tombée sur cette phrase qui devrait rayer M. de Lafayette de la liste des candidats: « Il faut considérer M. de Lafayette comme un vrai républicain. »

1. *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, ouvrage posthume de madame la baronne de Staël, publié par M. le duc de Broglie et M. le baron de Staël. 3. vol. in-8, Paris, 1818.

CCCXXVII.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, mercredi 20 mai 1818.

Pourquoi ne vous répondrais-je pas tout de suite, ma mère? Je ne vois point de bonne raison pour n'en rien faire; je m'y mets donc. Vous avez admirablement raison sur les élections. Nommez, nommez qui vous voudrez; dans mon opinion, il n'y a pas de mauvais choix. Je conçois que M. de Mézy s'agite et travaille. Il est de ceux qui croient qu'un individu peut quelque chose. C'est une grande erreur dans ce temps-ci. M. de Barante me disait hier, à propos de l'abbé de Pradt, qui n'est plus rien : « En masse, c'est une chose remarquable, combien, depuis un an, il y a de gens qui se sont noyés, l'un après l'autre. Tous les jours, il en disparaît. — J'espère, lui ai-je répondu, que ce ne sont point les individus qui s'abîment, mais les eaux qui montent. »

Puisque vous faites encore de la politique, avez-

vous lu le volume de M. de Montlosier[1]? Lisez, si vous pouvez, un ouvrage sur la situation de la législation criminelle en France par M. Bérenger de Grenoble, ou plutôt faites-le lire à mon père. On le dit remarquable, fort, solide, mais il est amer et très hostile. Voici venir madame de Staël. Vous êtes heureuse, vous! Vous la lisez. Je suis très décidé à en être content. Il était utile que quelqu'un parlât *de haut* sur la Révolution. Il était utile que Louis XVI fût loué par quelqu'un qui ne fût pas *ultrà*, et la Révolution appréciée par quelqu'un qui ne fût pas bonapartiste. Peut-être aussi est-ce un bonheur pour cette belle cause que l'auteur qui la défend soit mort; et en même temps il est heureux que cet auteur ait été une femme. On dit que cet ouvrage est écrit avec un grand calme, que le blâme ne s'y présente que sous la forme du mépris, et que la louange y est vraie et sentie. Je le souhaite, comme je souhaite pour la religion un écrivain qui ne soit pas prêtre, pour la tolérance un écrivain qui ne soit pas impie, pour la littérature romanti-

1. *De la monarchie française depuis la seconde Restauration jusqu'à la fin de la session de 1816, avec un supplément sur la session actuelle*, par M. le comte de Montlosier, 1 vol. in 8°, Paris, 1818.

que un écrivain qui ne soit pas allemand de goût ou de nation. Mais je ferai mieux de laisser ce sujet-là, en attendant que j'aie lu, et que vous m'ayez écrit.

Votre lettre est vraiment remarquable et frappante. On peut contester la gravité du siècle de Louis XIV : Le cardinal de Retz faisant des sermons, des intrigues et des vaudevilles ; l'amour au milieu de la guerre civile ; des gentilshommes changeant de parti, non par conviction ni par intérêt, mais par inconstance ; Louis XIV venant au Parlement en habit de chasse, et dansant dans les ballets ; les maîtresses du roi suivant l'armée ; *Monsieur* mettant du rouge ; la cour se faisant jouer des tragédies par une pension de demoiselles ; le conseil se tenant dans la chambre de madame de Maintenon ! Voilà, entre mille autres, des traits qui n'annoncent ni des mœurs graves, ni une juste appréciation des choses. Les lettres de madame de Sévigné, avec tout son talent et des saillies très élevées mais rares, sont le plus souvent frivoles. Il faut convenir qu'elle a de bien petits plaisirs, et que les histoires qu'elle raconte et qui la réjouissent tant sont assez souvent de plates méchancetés. Y a-t-il bien de la gravité à dire : « J'ai vu un billet de M. de Condom

fort joli ? » J'ai peur que vous ne preniez pour de la gravité la gravité extérieure. En ce sens, une cour quelconque est ordinairement une chose fort grave ; et cependant une cour est la première des frivolités. Il ne faut point prendre le *decorum* pour la dignité. On peut s'y tromper, et alors, savez-vous quel serait l'homme le plus grave du royaume ? Ce serait le grand maître des cérémonies. Oui, mais envoyez-le dissoudre les états généraux, mettez-le vis-à-vis de Mirabeau, et vous verrez !

Pourriez-vous me dire si ces comédiens de campagne qui jouaient *Tartuffe* et *Andromaque* étaient des comédiens de société ? Je l'ai espéré un moment, mais je ne le crois pas. Vous savez ce que je veux dire, ces comédiens qui jouaient en Bretagne, et qui faisaient verser plus de six larmes[1].

Ceci me ramène à notre comédie : Voilà, je crois, que nous ne jouerons pas *le Bourgeois Gentilhomme*, et nous ferons bien. Nous l'avons été voir représenter aux *Français* dimanche, et si mal, si mal, que cela nous a servi de miroir, et je pense

1. Letttre du 12 août 1671. « Hier, je reçus toute la Bretagne à ma tour de Sévigné. Je fus encore à la comédie. C'était Andromaque qui me fit pleurer plus de six larmes ; c'est assez pour une troupe de campagne. »

que nous voilà convertis. Je ne sais encore ce qu'on jouera.

Pétion est mort. Cela ne vous fait rien; moi, cela me fait beaucoup. Jusqu'à présent, nous n'avons pas de raison de nous inquiéter. Boyer, qui lui succède, a les mêmes intentions que lui, mais il est plus décidé et plus ferme. J'y prends intérêt, car c'est là ce dont M. Molé m'occupe, puisque mon père veut le savoir. Pour M. de Bouvet, le voilà jugé et à *l'eau-rose*[1]. Je ne sais ce que le ministre pourra faire de notre jugement, qui nous a coûté trois grands mois et demi. Je crois que mes collaborateurs ont été contents de moi, et qu'ils rendront bon compte à M. Molé. C'est tout ce qu'il me faut.

Les ministres veulent faire nommer ici M. Chaptal. Ce choix n'est ni mauvais ni maladroit; je doute qu'il réussisse. Les *ultrà*, et je n'entends pas par là les hommes exaltés pour lesquels j'ai toujours quelques égards, mais j'entends ceux qui sont *ultrà* par bienséance ou par bêtise, les Tourolle, les Saint-Chamans, mille autres ne veulent point aller

1. Pétion était président de la partie républicaine d'Haïti. M. de Bouvet était gouverneur de l'île Bourbon. Les membres de la commission qui jugea M. de Bouvet étaient MM. Daugier, député, Forestier et Jurien conseillers d'État, Lefessier-Grandprey, conseiller à la Cour de cassation.

aux élections; il eût peut-être été possible de leur faire porter l'homme du ministère. Autant de voix perdues pour celui-ci. M. Frizell, qui va chez M. de Constant tous les jours, m'a dit que les voix s'y partageaient entre lui, MM. Manuel, de Lafayette et Gilbert de Voisins. On y agite la question de savoir ce qui vaut mieux pour le parti : que M. Constant soit député ou seulement écrivain.

CCCXXVIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS

Lille, dimanche 24 mai 1818.

Vraiment, je ne vous gronderai pas aujourd'hui. J'ai bien autre chose à faire ! Il faut que je vous parle de madame de Staël, dont j'ai déjà lu deux volumes. Dès l'ouverture du livre, j'avais senti qu'il fallait faire une concession à l'orgueil filial, et au protestantisme. Ce marché conclu, j'ai continué la lecture, et j'en suis charmée. La France en 89, l'état de la Cour, l'abêtissement de la noblesse, les fautes commises, particulièrement tout ce qui

regarde l'Assemblée législative, l'armée, enfin Bonaparte, voilà des peintures et des vérités achevées! Qui voudra faire notre histoire pourra partir de ce livre écrit avec la chaleur d'un témoin et la sincérité d'un esprit qui se dégage des impressions individuelles. Le style est plus simple et aussi fort que de coutume, les opinions sont prises de haut, la morale et le patriotisme sont en honneur. Il n'y a pas une injure contre qui que ce soit, et ceux qu'elle écrase en passant, car il s'en trouve, ne peuvent guère se plaindre. S'ils tombent, c'est parce qu'ils n'ont pas pu soutenir l'éclat des conditions nobles et morales qu'elle impose aux hommes publics. Sauve qui peut! Il restera pourtant de ce livre une vérité positive, en dépit de madame de Staël, c'est que M. Necker était un homme médiocre, dont les théories ne manquaient point d'élévation, parce qu'il avait de la probité, mais qui n'a pas eu la force d'exécuter rien de ce qu'il concevait. Comme honnête homme, il ramenait le crédit par sa présence, mais jamais il n'a pu être un homme d'État. Il devait frapper fortement dès l'ouverture de l'Assemblée, ne point lui laisser le soin de proposer une constitution nouvelle, et surtout ne point faire l'énorme faute de présenter la situa-

tion des finances moins désespérée, parce que c'était rassurer la faction opposante, je veux dire les royalistes, et encourager les entreprenants, c'est-à-dire les démocrates. M. Necker, en s'appuyant sur l'œuvre de son crédit, mettait sa popularité à la place de celle de son Roi ; c'est un vrai crime ministériel. Il laissait donc à Mirabeau le champ libre pour nous lancer sa liberté factieuse, et, sur ce point, ne vous en déplaise, Jéhu n'avait

Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures [1].

Cette gravité, dont vous me parlez toujours, mon fils, votre Mirabeau en manquait totalement; elle n'existe qu'avec des convictions. La morale est la partie grave de la politique, on ne peut s'en passer quand on veut être l'agent utile d'une nation; car là où est la force matérielle, la vraie force, je veux dire celle qui assomme, il faut s'entourer de la vertu. Le métier du premier ministre du Roi était donc de lui persuader de donner la Charte. Je ne sais si Louis XVIII, arrivant au pouvoir au milieu des baïonnettes étrangères, n'eût pas mieux fait de

1. *Athalie*, acte III, scène VI.

la recevoir de la nation; mais Louis XVI, héritier d'un pouvoir despotique, pouvait encore nous imposer la liberté. Ce don royal eût fait taire toutes les défiances; car le moyen de ne pas croire à une parole donnée quand personne encore ne se croit le droit de l'exiger?

Si l'ouvrage de madame de Staël avait paru au commencement de l'hiver, il eût fait un beau bruit! On ne doit pouvoir le louer qu'avec beaucoup de précautions. Toutes les noblesses vont se dresser sur lui; il frappe à mort les vanités. Quel carnage dans nos salons! J'espère qu'en passant, vous me saurez gré de mon impartialité et du courage avec lequel j'ai pardonné cinq ou six pages sur Louis XIV, qui iraient beaucoup mieux à un portrait de Louis XI. Cet endroit, et quelques mots trop légèrement dirigés contre la religion catholique, sont les seules parties du livre qui sentent un peu le système. Le reste est dit et fait libéralement, et arrive poussé et placé seulement par la vérité. Eh! bon Dieu, ne nous privons pas de nos admirations; ce n'est pas un mal dévorant et qui risque d'entraîner. Préférons, j'y consens, les bonnes institutions aux grands rois dont les qualités même ont des inconvénients; mais louons partout ce qui

est beau et bon. Les Anglais, ces modèles qu'on nous offre, qui aiment tant leur liberté, se gardent bien de rabaisser leur Élisabeth; et certes, quoiqu'elle ne manquât point de cette popularité qui, après tout, s'accorde presque toujours assez bien avec le despotisme, quand il est habile, elle n'avait nulle grandeur d'âme; elle a commis des crimes et d'étranges bassesses ; elle n'eût jamais su recevoir un ami comme Louis XIV accueillit Villeroy. Allez, allez, c'est dans le malheur qu'il faut juger les hommes, et insulter Louis XIV, c'est à mon avis cesser d'être Français. La partialité a fait manquer à madame de Staël un très beau morceau ; c'est la comparaison des revers de Bonaparte et de Louis XIV, et la supériorité accordée à l'élévation des sentiments sur les qualités gigantesques de l'esprit.

Mais n'en voilà-t-il pas bien long, pour une fois ? Si je n'avais été toute pleine de ceci, j'aurais continué notre discussion sur la gravité. Non, regardez-y bien, elle n'était pas entièrement dans l'étiquette, au temps dont nous parlons. Il y avait réellement de la religion dans toutes les classes, sous Louis XIV, et c'est un sentiment fort sérieux. Quelques futilités éparses sur un espace de soixante et dix ans, et que vous réunissez en bloc, ne suf-

fisent point pour un système ; et encore il y a quelques-uns de vos exemples que je n'admettrais pas comme preuves. Par exemple, qu'importe que le conseil se tînt chez madame de Maintenon, qui ne se mêlait nullement des affaires d'État ? On le voit par ses lettres. C'était purement une localité commode pour le Roi ; et, depuis, madame de Pompadour, qui n'entrait point au Conseil, a eu une bien autre influence quand tout se réglait sur sa toilette. Madame de Maintenon, d'ailleurs, était la gravité en personne. Voyez seulement de quelle manière le roi l'interrogeait : « Quelquefois, dit-elle, le roi se retourne, et me demande : « Eh bien, madame, » que pense de cela votre solidité ? » Et j'évite toujours de répondre, ne voulant point m'immiscer à ces matières. » Quand je vois que madame de Longueville, belle, galante et factieuse, n'allait jamais au bal qu'avec un cilice caché sous sa parure, je vous avoue que je demeure frappée de cette singularité, et je dis en me servant d'une expression favorite de madame de Staël : « C'était pourtant là une pensée sérieuse ! » L'austérité de la religion semblait poursuivre les actions de chacun à cette époque. Il est impossible qu'elle n'habitue pas à des réflexions graves dont je vous prie de deman-

der à toutes nos femmes de ce temps-ci si elles ont la moindre idée. Je lisais hier, dans un journal, qu'il y avait à Paris 174 spectacles petits et grands, de tout genre! Convenez qu'avant qu'on ait dévidé toutes les futilités que de pareilles distractions mettent dans la tête, on a dévoré la vie, sans avoir eu un moment pour la considérer ce qu'elle vaut. Enfin, je tiens toujours à dire que les mœurs du XVII[e] siècle étaient graves, et que les nôtres sont encore fort légères. Celles du XVIII[e] n'ont été que corrompues ; les malheurs et non la réflexion nous ont tirés de celles-là.

Quant à madame de Sévigné, vous êtes un peu sévère. Je répète toujours qu'il faut juger avec indulgence les gens dont nous avons les correspondances; c'est une exhibition de toute la personne. Cette très aimable et très soigneuse mère amusait sa fille de tout ce qu'elle pouvait. « Je vous donne le dessus de tous les paniers, disait-elle. » Portraits, anecdotes, livres du temps, réflexions sur tout, elle envoyait ce qu'elle pouvait rassembler des choses qui se passaient autour d'elle. Mais ce que vous appelez sa *méchanceté* tenait au tour de gaieté de son esprit, qui était légèrement malin, et point malveillant. « Il faudrait, dit madame de

Sévigné, se tenir toujours la morale sous le nez, comme du vinaigre, pour se fortifier l'esprit. »

Mais que de paroles, bon Dieu! Qu'allez-vous en dire? Je suis réellement épouvantée de vous donner à lire tout cela. Je vous ai écrit en m'éveillant; je me suis levée, habillée et remise à mon écritoire. Il fait très froid. Votre père est allé briller à la procession; tout mon monde va le voir, et, moi, seule et souffrante, je vous écris pour m'amuser, sans jurer le moins du monde que je vous amuse; car je ne repousse rien de tout ce qui me passe par la tête.

CCCXXIX.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, dimanche 24 mai 1818.

Voici un fait, ma mère. L'autre jour, mercredi, je crois, un chasseur de la garde, ivre ou non, cria : « Vive l'Empereur! » La scène se passait à Fontainebleau, où le régiment est en garnison. On va le dire à M. P..., colonel : « Il faut le tuer,

dit-il. » Et il ordonne à ses soldats d'aller le tuer. Honneur à la subordination ! Les soldats y vont. Le malheureux homme tombe, après quelques coups de sabre ; on le laisse mourant. Enfin, on le porte à l'hôpital. On va le dire au colonel : « Comment ! on ne l'a pas tué ? Qu'on y retourne ! » Le lieutenant-colonel, averti, était arrivé : « On n'y retournera pas, dit-il. — Monsieur, allez aux arrêts ! — Je n'irai pas, et je vais monter la garde moi-même à la porte de l'hôpital. » Débat, dispute ; les officiers présents prennent parti pour le lieutenant-colonel. Celui-ci finit par l'emporter, et il expédie aussitôt au ministre de la guerre, pour lui raconter le tout. Voilà le fait sans plus. Grande rumeur ici. Le public est indigné, les *ultrà* ne le sont pas, et le ministère est empêtré, pour n'en pas perdre l'habitude. Il faut vous dire que ce colonel P... est dans la première faveur en fort bon lieu. On espère que le ministre de la guerre portera dans cette affaire un peu de sa force et de son immuabilité. J'espère, au moins, qu'on ôtera à ce furieux son régiment. Si j'étais ministre, ou il serait jugé, ou je donnerais ma démission. Voilà pourtant ce que c'est qu'un soldat de Bonaparte, devenu *ultrà* !

Vous comprenez que cette histoire, jointe à celle

du soldat suisse qui était hier dans le *Journal du Commerce* fait scandale dans la ville. Tout cela hâte le mouvement de l'opinion publique qui, sur plusieurs points, devient irrésistible. Il faut que le ministère marche. Les élections approchent; tout contribue à augmenter l'irritation. Les tribunaux, qui se sont piqués au jeu, viennent de condamner un homme pour un misérable pamphlet de mauvais goût, à deux ans d'emprisonnement, je ne sais combien d'amende, d'interdiction, de cautionnement, tandis que l'avocat du roi lui-même s'était borné à six mois de prison. Tous les jours, on arrête de nouvelles brochures.

M. Portalis est parti pour Rome. Il ne me paraît pas possible qu'il y fasse rien qui vaille, avec M. de Blacas présent. Il en résultera un grand bonheur, c'est que nous n'aurons pas encore de Concordat, cette année. Je crois que le ministère est décidé à frapper, d'ici aux élections, le grand coup sur les *ultrà :* c'est de leur ôter la garde nationale. Il portera Chaptal, dont le fils, le plus amer, le plus hostile des indépendants, fera sans doute un parti à son père. A Lyon, il portera M. Raimbaud, homme d'un grand mérite, destitué en 1815, époque où il était procureur général. Dans la Nièvre, on fait des

voix à M. Manuel, qui y a des chances; car le ministère ne sait qui porter. Enfin, M. de Constant veut se faire nommer à Nîmes.

A propos de celui-ci, que pensez-vous de la dernière *Minerve?* Est-il possible de faire un article sur l'ouvrage de madame de Staël avec plus d'humeur et de colère? Et cette sortie contre M. de Talleyrand, cette autre contre lord Wellington! Tout cela en quatre pages! Ses vues sur la députation de Nîmes vous expliquent son article fougueux sur la révocation de l'Édit de Nantes, et son talent habituel vous donnera seul le secret de son article sur l'Amérique.

Ah ça! que pensez-vous de madame de Staël ? Elle porte dans son ouvrage un peu d'enthousiasme, et quelques illusions féminines. Elle traite un peu sévèrement Louis XIV, j'en conviens, mais il a fait tant de mal à la France ! Je dis que certains grands mots ont un peu bourdonné aux oreilles de madame de Staël. Cependant, comme elle est habituellement vraie! comme elle est dans une région élevée! comme elle voit la dignité où elle est réellement ! Son respect est bien placé; ses éloges sont sérieux, et son blâme est impartial. Il me semble que tout cela doit vous plaire. Que pen-

sez-vous d'un certain article de madame Guizot sur madame de Sévigné?

Votre roman est dans les pattes de M. Molé, qui en lit tous les jours une page. Ce roman m'impatiente. Ce qu'on m'en dit ne me console point, c'est toujours la même bêtise : « Ah! monsieur, quel talent! mais quel vilain sujet! — Eh! madame, le sujet est ce que j'en aime le mieux. » Je n'ai trouvé que cela à leur répondre, et je n'y manque jamais.

CCCXXX.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, mercredi 27 mai 1818.

Oh! que vous êtes un esprit et un cœur vrais! Que j'étais bien sûr que ce livre s'entendrait avec vous! Il me ravit, il m'enchante, il m'émeut. Singulier siècle, ou singulier caractère! Aucune lecture ne m'a plus touché, ne m'a mieux été au cœur que celle-là. J'en pleure de joie, quelquefois de douleur, et souvent aussi de fierté. C'est une grande

joie de voir de tels sentiments, de telles vérités présentées si franchement; c'est une grande douleur d'être forcé à se rappeler combien ces vérités et ces sentiments ont été cruellement méconnus; c'est un juste sujet de fierté que de retrouver dans un esprit de cette hauteur toutes ses opinions. Ce qui me frappe, avant tout, dans cet ouvrage, c'est qu'il est sincère, et, je le répète, une telle franchise ne pouvait peut-être se trouver que dans une femme, et la mort aussi lui donne quelque chose de plus sacré. Je ne veux point entrer dans le détail; vous savez tout ce que je pense. Il me semble que je vois passer mes idées, les vôtres, à chaque page; et, si je suis incapable de les développer ainsi, de les approfondir et surtout de les expliquer d'une manière si irréprochable, je suis sûr du moins d'être dans la même sphère que cette femme, je suis de niveau avec elle, je la comprends, elle m'eût entendu, et je m'enorgueillis de cette conviction. Il faut en convenir, cependant: Il y a peu de mérite à cela. De certaines circonstances, une certaine éducation, des hasards, l'âge, la situation, mille causes de ce genre, jettent dans une route quelconque, et cette route, peut-être celle de la raison, cette route peut conduire à une région

élevée, sans qu'on ait pour cela plus de talent et plus de raison, individuellement. Seulement, on a plus de bonheur. Il serait possible de soutenir que M. de Chateaubriand a plus de talent que madame de Staël; je ne le crois pas cependant. Toutefois, madame de Staël est fort au-dessus de lui; sa portée est plus grande, ses idées sont dix mille fois plus hautes; c'est du bonheur. Je ne sais si cette distinction est vraie; mais elle est le seul moyen que j'aie trouvé de faire la part de ma modestie.

J'exprimerai peut-être à part mon opinion détaillée sur l'ouvrage de madame de Staël, et je vous l'enverrai. Je vous dirai seulement que je suis de votre avis sur tous les points. M. Necker était un fort honnête homme et d'un grand sens; mais il manquait du génie d'action. Il manquait de cette politique expérimentale, que personne n'avait au reste de son temps, et que nous avons achetée au prix de vingt-sept ans de troubles. Quant à Louis XIV, ce qu'elle en dit est vrai, mais incomplet. La plupart des fautes des hommes s'expliquent par leurs préjugés, et, quelque coupable que tel préjugé soit en lui-même, il ne l'est pas en tel ou tel individu, lorsqu'il est commun à tous les autres.

Je m'explique : Un préjugé, quand il est général, est la faute du siècle et non de chaque personne en particulier. Il serait important de suivre mieux qu'on ne fait cette règle dans l'étude de l'histoire. Ce serait le moyen d'être juste. L'homme n'est pas un être absolu, ni toujours le même. Il n'y a jamais eu, et il n'y a pas encore de raison absolue. La raison, la vertu même, est relative. Elle se rapporte aux opinions, aux habitudes, aux erreurs du temps. L'habit de Louis XIV, une fois donné, tout disgracieux qu'il était, il devait y avoir une certaine grâce à le porter. L'homme qui possédait cette grâce n'avait pas certainement la grâce idéale, absolue, parfaite, mais il en avait une. De même, il y avait des erreurs et des opinions données ; elles étaient communes à tous. C'est une première *mise* dans tous les caractères de cette époque, dont il faut tenir compte. Ainsi c'est là ce qui explique le mot cruel d'une personne aussi tendre que madame de Sévigné sur les révoltés de Bretagne. Dans les habitudes de son esprit, ces gens-là n'étaient pas des hommes; pour elle, c'étaient des choses. Autre exemple : Il ne faudrait point appliquer les règles de la raison absolue à l'esprit ou à la conduite d'un roi. Par son éduca-

tion et sa manière de vivre, il a des défauts inévitables, des erreurs forcées. Il faut y avoir égard, et être plus indulgent pour un roi que pour un autre. S'il raisonne passablement, il faut dire : « Il est assez raisonnable pour un prince. » De même, il faut dire : « Un tel était assez raisonnable pour un homme du XVI[e] siècle. » On dira, j'espère, un jour : « Madame de Staël était assez raisonnable pour un écrivain du XIX[e]. »

Je reviens à elle sans le vouloir; car elle me préoccupe étrangement depuis quatre jours. Vous avez bien deviné l'effet de son livre ici. J'espère que cet effet sera, en général, bon, utile, et je dis *utile* dans le sens le plus étendu. Mais il y a dans les salons des gens furieux, et des colères comiques. Madame de N*** ne l'a pas encore lu, et, grâce au ciel, elle ne le lira qu'à la campagne; mais elle est déjà là-dessus bien déraisonnable pour une femme du XIX[e] siècle. D'abord, vous comprenez bien que c'est un ouvrage écrit dans *le plus mauvais esprit.* Mais, sans m'occuper des paroles des *ultrà*, passons aux paroles des autres qui sont plus curieuses. Ce livre va au fond; il replace toutes les questions sous leur véritable jour; il embrasse tout le temps de la Révolution; pour dire comme elle, il est sécu-

laire. Il n'est donc pas comme les pamphlets du moment qui déplacent tout, qui participent à toutes les métamorphoses des partis, où les opinions se défigurent à force de nuances. Au contraire, tous les partis y sont peints et traités en eux-mêmes, indépendamment de la figure qu'un intérêt éphémère leur a fait prendre. Chacun se trouve mis à nu, et par conséquent frappé au vif. Ce livre pourrait donc servir de pierre de touche. Il n'y a que les gens profondément vrais qui l'admirent réellement. Tout homme qui le blâme, qui le loue mal ou d'une manière contrainte, est un homme factice ou faux. Nous en avons vingt exemples. Voici madame de Rumford qui en dit du mal; elle ne l'a pas lu. Mais cela s'explique : c'est que la duchesse de Plaisance est furieuse, les B... le sont aussi, les P... ne sont pas contents, etc. Je le conçois.

Honneur aux gens de bonne foi! Ce livre, ma mère, a réveillé très vivement mon regret que vous ayez brûlé vos *Mémoires* [1]. Mais je me suis dit aussi

1. Au retour de l'Empereur, en 1815, ma grand'mère, redoutant une visite de la police, avait brûlé les mémoires composés par elle pendant la durée de l'Empire. J'ai raconté cette anecdote avec détails dans la préface des *Mémoires*, refaits par elle précisément après la lecture de l'ouvrage de madame de Staël, qui eut une grande influence sur l'esprit de la mère et du fils.

qu'il faut y suppléer autant que possible. Vous le devez à vous, à nous, à la vérité. Relisez d'anciens almanachs, prenez *le Moniteur* page à page; relisez, redemandez vos anciennes lettres écrites à vos amis, et surtout à mon père. Tâchez de retrouver, non pas les détails des événements, mais surtout vos impressions à propos des événements. Replacez-vous dans des opinions que vous n'avez plus, dans des illusions que vous avez perdues; retrouvez vos erreurs mêmes. Montrez-vous, comme tant de personnes honorables et raisonnables, indignée et dégoûtée des horreurs de la Révolution, entraînée par une aversion naturelle mais peu raisonnée, séduite par un enthousiasme, au fond très patriotique, pour un homme. Dites qu'alors nous étions devenus comme étrangers à la politique, nous ne désirions que le pouvoir d'exercer notre esprit librement, et de cultiver des vertus privées; nous ne redoutions nullement l'empire d'un seul, nous courions au-devant. Montrez ensuite *l'homme* de ce temps-là, se corrompant ou se découvrant à mesure qu'il croissait en puissance. Faites voir par quelle triste nécessité, à mesure que vous perdiez une illusion sur lui, vous tombiez davantage sous sa dépendance; comment, moins vous lui

obéissiez de cœur, plus il a fallu lui obéir de fait; comment enfin, après avoir cru à la justesse de sa politique, parce que vous vous trompiez sur sa personne et que vous lui croyiez des vertus, une fois désabusée sur son caractère, vous avez commencé à l'être sur son système, et comment l'indignation morale contre lui vous a conduite aussi, peu à peu, à une haine que j'appellerai une *haine politique*. Voilà ce que je vous demande en grâce de faire, ma mère. Vous m'entendez, n'est-ce pas?... et vous le ferez?

CCCXXXI.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, samedi 30 mai 1818.

Il y a une grande différence entre votre dernière lettre et celle que je reçois. Vous êtes un peu *ultrà* dans celle-ci; je vous aimais mieux dans l'autre. Cette autre était bien remarquable. Je l'ai lue à M. de Barante, qui en a été ravi. Voilà qu'en la développant, en la commentant, nous nous sommes

émus tous les deux, à propos de madame de Staël et de la politique. Il pleurait presque; moi, je n'en pouvais guère mieux; et sa femme et Élisa, nous voyant ainsi, se sont enfuies dans une autre chambre, pour en rire tout à leur aise. Elles nous ont laissés seuls, une grande demi-heure, à cuver notre libéralisme. Cela fait, elles sont revenues, et nous avons commencé une grande lecture *in fiocchi* de votre roman. M. de Barante en a lu sans débrider six chapitres, puis il a bien fallu s'aller coucher. Je ne sais ce qu'il pense du reste; mais, quant au commencement, il en fait grand cas, et en parle fort bien. Il dit seulement qu'il faut nécessairement supprimer les explications, qu'un sujet pareil doit être toujours maintenu dans la sphère des sentiments et des passions, que les choses et les actions positives y sont des grossièretés. Il dit donc qu'il faut supprimer les détails du premier chapitre qui jurent avec tout le reste; il croit qu'il faut retrancher plusieurs discours directs du moine. Il vaut mieux dire ce qui se passe en lui, que le lui faire raconter; cela est très facile dans plusieurs occasions. Ensuite, je ne saurais vous dire comme ceci a donné une grande idée de vous à vos amis. Et, vive Dieu! ils ont bien raison. Votre lettre sur madame de Staël

est, ma foi, bien plus belle encore, et ce n'est pas seulement par l'esprit qu'elle est belle!

Je suis fort content, et je ne suis pas surpris, que la même idée nous soit venue à tous deux. Oui, écrivez sur Bonaparte, écrivez sans ordre, s'il le faut, tantôt un événement, tantôt un autre. Un fait vous en rappellera un autre; avec un almanach et des réflexions, vous renouerez tout cela bien vite. Vous me poussez vivement sur Louis XIV? Eh! mon Dieu, que disons-nous? Nous disons que l'éclat est peu de chose, et que les coffres étaient vides à la mort du Sésostris de la France. Il est important, je crois, de faire apprécier au juste et au vrai le temps de Louis XIV, parce que les partisans du despotisme viennent toujours nous le jeter à la tête, avec une sorte d'ironie méprisante, dont vous êtes un peu complice. Les hommes de génie de ce siècle seront toujours des hommes de génie. Mais leur présence atteste une civilisation naissante, et il ne faut pas dire: « Plût à Dieu que nous eussions encore un Bossuet, un Corneille! » Ce n'est pas là le vœu à former. La marche de la civilisation est de détruire toutes les aristocraties, et de faire entrer partout l'égalité, même dans le domaine de l'esprit. Aussi ai-je écrit quelque part, dans un accès

de gaieté, que la civilisation était toute au profit des sots.

Il faut mettre un grand soin à faire connaître à tout le monde, aujourd'hui, combien toutes choses sont changées; car il y a encore des paroles de convention, des axiomes accrédités. Il faut les bannir de la circulation; car toutes ces trivialités sont d'autant plus absurdes que personne maintenant ne les croit, même ceux qui les répètent. Si on les croyait, à la bonne heure! Il peut être sage de respecter les préjugés, lorsqu'ils existent réellement. Mais, lorsqu'ils n'existent plus, lorsque leur langage seul a cours encore, il faut les discréditer à tout prix. Autrement, on laisserait la nation se contenter de mots sans en être dupe, ce qui est la plus pitoyable disposition du monde. Il vaut, sans comparaison, mieux se payer de paroles et les croire. C'est là, je crois, toute la différence du siècle de Louis XIV, et de celui de Louis XV, et la cause de la supériorité du premier sur le second.

Adieu. Je lis toujours madame de Sévigné, qui n'en finit pas, et qui est un peu monotone.

CCCXXXII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, samedi 30 mai 1818.

N'admirez-vous pas comme nous nous entendons? Je lis donc ce livre; je suis frappée comme vous, je regrette ces pauvres *mémoires* sur nouveaux frais, et je me mets à écrire, sans trop savoir où cela me mènera, car, mon cher enfant, c'est une entreprise réellement un peu forte que celle qui me tente, et que vous me prescrivez. Je vais voir, cependant, à me rappeler certaines époques, d'abord sans ordre ni suite, comme les choses me reviendront. Vous pouvez vous fier à moi pour être vraie. Hier, j'étais seule devant mon secrétaire, je cherchais dans mon souvenir les premiers moments de mon arrivée près de ce malheureux homme, il me semblait que je retrouvais toutes mes impressions. Je sentais de nouveau une foule de choses, et ce que vous appelez si bien ma *haine politique* était toute prête à s'effacer, pour faire place à mes illusions

premières. Au reste, votre lettre me servira beaucoup. C'est une espèce de fanal que la dernière page ; il peut me guider très droit. Vous avez, avec votre jeune barbe, mieux pénétré que qui que ce soit dans les impressions que j'ai reçues ; je voudrais être sûre de les développer aussi bien que vous me les indiquez. Enfin, vous m'avez émue, comme vous l'étiez, vous, par madame de Staël. Mais, au nom de cette émotion si noble et si vraie que vous peignez si bien, gardez-vous d'en parler à qui ne vous entendrait pas. Laissez l'esprit de parti, les politesses de la vanité, les légèretés féminines, juger vite et de travers. Dédaignez bien des paroles qui vous choqueront, ou plutôt ne vous en choquez pas. Il y aurait de la folie à livrer ce qu'on sent et si fort et si bien à des personnes qui ne savent ni sentir, ni penser. Dès que madame de Jumilhac aura rendu le livre, votre père le lira et je vous l'enverrai ensuite. Je me fais d'avance un plaisir réel de voir un jour tout ce que vous écrivez à ce sujet. Nul doute que les circonstances n'influent sur la disposition qui vous inspire l'habitude des sains et bons jugements. Mais il y a une première préparation de l'âme qui est bien estimable, et dont on peut s'enorgueillir, pourvu que ce soit très

secrètement, et sans faire peser cet orgueil sur les autres. Alors, il ne devient avec soi-même qu'une sorte d'engagement d'agir, quand il sera nécessaire, aussi noblement qu'on aura pensé. Vous pouvez donc, mon cher et très cher ami, vous vanter à vous et à moi de vos nobles impressions, et je vous jure que je suis dans cette occasion fière de les partager, et, de plus, bien tendrement émue du plaisir que vous avez eu à me les livrer.

Je voudrais bien savoir ce que M. Molé pense du livre de madame de Staël, et ce que M. Pasquier en dit en courant. Il doit y avoir bien des opinions diverses, depuis le fin fond du faubourg Saint-Germain jusqu'au quartier de l'*Arc en ciel*[1]. Les B*** et les P*** seront choqués en chambellans; il faut dépouiller tout costume pour le juger sainement. C'est ce que votre père faisait admirablement, quand je lui en lisais certains passages tout haut : « Cette femme, disait-il, ne ménage nullement ma vanité, et cependant je ne puis m'empêcher de convenir qu'elle a raison. — C'est, lui répondais-je, qu'elle ne pense se prendre qu'à votre habit, et que

1. *L'Arc en ciel* était un café du boulevard de l'Hôpital où se tenaient des réunions politiques.

vous sentez qu'elle eût rendu justice à votre âme.» Mais, en vérité, il faut valoir tout ce que vaut votre père, pour se faire justice de si bonne foi. Vous voyez que je suis comme vous ; je reviens à ce livre. Je reviendrais encore plus volontiers à votre lettre ; je ne veux pas vous dire ce que, votre père et moi, nous avons fait en la lisant.

J'espère que vous me conterez un peu en détail les paroles de M. Molé et de la rue Sainte-Avoye[1] sur mon roman ; je suis ennuyée des phrases faites que vous me citez, et que m'écrivent ces dames : « Quel talent, et quel horrible sujet ! » Eh ! mon Dieu, non, il n'y a pas un si grand talent, et le sujet n'est pas si mauvais. Je vous prie de bien répéter à M. de Barante que j'étais malade quand j'ai fait ce beau chef-d'œuvre, et que je suis beaucoup plus sage que mes compositions. Car enfin, mon fils, faut-il encore qu'on ne croie pas que votre mère a le diable au corps. C'est vous qui sauverez ma réputation, et qui remettrez en évidence tout ce qu'il y a de sage et de droit en moi, que je vous ai communiqué de mon mieux. Il est vrai qu'on dira alors que je n'étais plus seule pour cet autre travail.

1. M. de Barante.

CCCXXXIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, dimanche 7 juin 1818.

Je trouve, mon cher enfant, qu'il y a longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles. Il m'en est pourtant venu mardi dernier; mais c'est que je suis de l'humeur de ma *chère amie*, qui disait à sa fille : « Mon Dieu, ma belle, que je voudrais avoir de vos lettres! Il y a déjà un quart d'heure que je n'en ai reçu. »

Voilà madame Chéron qui m'écrit assez de mal de madame de Staël; il faudra que je la redresse un peu. Il y a eu, dans le *Journal des Débats*, un morceau sur ce livre qui m'a paru *bien*. On a raison de dire que madame de Staël, avec des idées saines sur la nécessité d'une aristocratie dans un gouvernement représentatif, presse un peu les mesures qu'elle voudrait qu'on prît en France, parce qu'elle donne déjà à cette aristocratie plus de consistance qu'elle n'en a réellement chez nous; les femmes

ont toujours assez de peine à ne pas presser les applications.

Mais, à propos, savez-vous que j'ai besoin de tout mon courage pour faire ce que vous m'avez prescrit ? Je ressemble un peu à une personne qui aurait passé dix ans aux galères, et à qui on demanderait le journal de la manière dont elle y employait son temps. Aujourd'hui, mon imagination se flétrit quand elle revient sur tous ces souvenirs ; j'éprouve quelque chose de pénible et de mes illusions passées et de mes sentiments présents. Vous avez raison de dire que j'ai l'âme *vraie;* mais il s'ensuit que je ne sens pas impunément comme tant d'autres, et je vous assure que, depuis huit jours, je sors toute mélancolique de ce bureau où vous et madame de Staël m'avez placée. Je ne pourrais, au reste, dire à un autre que vous mes secrètes impressions ; on ne m'entendrait pas, et l'on se moquerait de moi. Le monde se dresse toujours un peu contre ce qui est vrai et fort. La société, mon enfant, nous fait parfois trop factices et trop *grêles*. Il faut cependant se soumettre à ces nivellements, et, quand vous en ferez vos plaintes à ce sujet, n'allez pas me jeter à la tête que je suis quelquefois tentée de penser comme vous.

Je ne vous dirai rien de ce grand-duc[1]. Je ne l'ai point vu. Il est arrivé à quatre heures; ces messieurs ont fort sué à l'attendre et à le promener. C'est un jeune, fort, et beau prince, tout épris du militaire, qui a joliment passé quatre heures à la citadelle et aux environs, pour se faire conter l'attaque du prince Eugène et la défaite du maréchal de Boufflers. On lui a donné un grand dîner qui a ennuyé tout le monde. Après, on voulait le conduire à la comédie où nous étions tous et toutes à l'attendre; mais un lieutenant-général, espèce de mentor qui l'accompagne, a répondu que Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies ne faisait point voyager son frère pour qu'il s'amusât, et qu'il lui avait expressément défendu ce plaisir. Là-dessus, le prince est allé se coucher, non dans le bon lit qu'on lui avait préparé, mais sur trois bottes de paille qu'il a fait étendre à terre et recouvrir d'une peau. M. de Voronzof était seul à sa suite; votre père dit que c'est un homme d'esprit qui cause très bien. Il ne doute pas qu'il ne nous quitte cette année.

1. Le grand-duc Nicolas, qui a été plus tard l'empereur Nicolas et qui est mort en 1855, était venu à Lille inspecter les troupes russes.

Quand vous dites que madame de Sévigné n'en finit pas, c'est comme si vous vous plaigniez de la longueur d'une vie; et, quand vous la trouvez monotone, comme si vous trouviez mauvais que je vous aimasse toujours.

CCCXXXIV.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, jeudi 11 juin 1818.

Si vous avez un peu d'amitié pour moi, ce qui est douteux, vous devez trouver qu'il y a longtemps que je ne vous ai écrit. Mais j'ai été si occupé de niaiseries, et particulièrement de lettres à faire ou à répondre, que je n'ai pu trouver un moment assez long pour causer avec vous. Il fait, d'ailleurs, ici un soleil et une chaleur qui désordonnent toutes choses, et, avec un temps comme celui-ci, les hommes ne sont propres qu'à la limonade.

J'ai été samedi à Melun[1], et j'en suis revenu lundi.

1. Chez M. Germain, préfet de Melun, gendre de madame d'Houdetot, et beau-frère de M. de Barante. Il est mort pair de France quelques années plus tard.

Je m'y suis amusé au plus haut degré. C'est une vie charmante, c'est la première de toutes les vies, la plus philosophique, que de se promener en char à bancs avec les plus jolis petits chevaux du monde et des doctrinaires, et d'aller causer politique dans la forêt de Fontainebleau. Vous nous voyez d'ici: M. de Barante, qui a la manie d'aimer la campagne, s'extasiait à chaque arbre, à chaque coup de vent, et n'en continuait pas moins la conversation : « Ah! la belle vue, regardez... C'est que rien n'est si dangereux que l'idéalisme en politique... On se croit en Auvergne. Quels beaux rochers, quelle solitude!.. Il n'y a pas d'absurdité, de crimes, de tyrannie, qu'il ne puisse exécuter, autoriser... Voyez-vous ces lapins? » Et toujours ainsi. Nous avons passé notre vie à nous promener. Nous avons été à Praslin, c'est-à-dire à Vaux. Quel château! quelle masse! quel parc! quelle avenue! quelle administration financière! Je conçois que Louis XIV en ait pris de l'humeur. Il faut le remercier d'avoir fait cesser ce désordre, et ne pas le louer des moyens qu'il a employés.

J'ai appris là beaucoup de détails sur la situation intérieure du gouvernement. Je ne peux guère vous les transmettre. Je vous dirai que mon pa-

tron va bien. Il est à peu près le seul; il est moins bien que jamais avec notre cousin.

Je ne sais si l'emprunt vous a occupés; il a fait beau bruit ici. Les profits énormes que les prêteurs, ou plutôt les acheteurs, ont faits, profits qu'une adjudication publique eût beaucoup diminués, ont soulevé l'opinion. On ne parle de rien moins, dans la population qui s'en occupe, que de mettre le ministre en jugement. Tout ceci influera sur les élections.

L'article du *Journal des Débats* sur madame de Staël est de Villemain. On a eu bien de la peine à obtenir des administrateurs de cette feuille que ce ne fût pas M. Féletz qui fît l'article, c'est-à-dire que ce ne fût pas l'abbé du *Cercle*[1] qui fût chargé de juger l'ouvrage le plus grave, le plus profond et le plus sincère que la France ait eu depuis longtemps! Enfin, après bien des négociations, on est venu à bout de mettre Villemain en jeu, et la chose s'est arrangée. Ce livre donne encore mille exemples de cette fatuité de la société, qui, comme vous le dites si bien, juge ce qu'elle ne comprend pas. Ne trouvez-vous pas, par exemple, qu'il est pénible de se rappeler comme madame de Staël a été jugée,

1. Ceci est sans doute une allusion à l'abbé de la comédie du *Cercle*, de Poinsinet.

entendue, traitée pendant sa vie? Elle en parle quelquefois, de ces critiques méprisables, de ces plaisanteries insultantes dont elle a été l'objet. Elle en parle sans amertune et avec dédain. Mais n'en a-t-elle pas bien souffert? Et nous, qui n'avons pas les mêmes dédommagements qu'elle, ne sommes-nous pas exposés à en souffrir bien plus encore?

CCCXXXV.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, samedi 13 juin 1818.

Sûrement que vous avez été longtemps sans m'écrire, et que cela me faisait faire assez grise mine. Vos lettres, mon cher ami, sont pour moi ce qu'est la pluie à ce pays. Je vous demande pardon de la comparaison, mais c'est que nous séchons, nous mourons ici, et que nous regardons incessamment ce ciel devenu d'airain, pour y découvrir quelque nuage favorable. Enfin, vos lettres sont une partie de ma vie, et votre père prétend qu'il connaît très bien à mon visage si j'en ai reçu ou non. Celle d'aujourd'hui m'a fort divertie. C'est, en effet, une

plaisante chose que de prendre un si joli équipage, pour aller traiter de la liberté sous ces beaux ombrages de Fontainebleau. Hélas! il y a quelques années que j'y devisais, moi aussi, avec votre père, du despotisme. Rien n'était bien net dans mon âme; mais je la sentais froissée d'un air qui n'était pas le sien. Je ne savais ce que je souhaitais, mais bien certainement c'était autre chose que ce que j'avais sous les yeux.

A propos, je me suis enfoncée dans les *Moniteurs*, et je suis un peu effrayée de la besogne que vous m'avez donnée. Je me suis partagée ces quinze ans par époques, afin de me rassurer l'imagination; mais il y a tant de faits de détail, j'en sais tant, il y en a tant que j'ignore, que ma pauvre tête se brouille un peu, et je ne crois pas que je vive jamais assez pour arriver au bout. Au reste, vous qui êtes jeune et fort, vous devriez, dès à présent, entreprendre une sorte de *mémoires* de ce qui s'est passé et se passe sous vos yeux, depuis la première Restauration. Vos impressions ont été nettes; elles sont si vivement sorties des faits, qu'il y aurait de l'intérêt pour vous, et plus tard pour d'autres, à ne pas les laisser se perdre dans le vague confus qu'on appelle les *souvenirs*. Ce temps-ci est réellement

curieux, et nous faisons des pas de géants qui méritent d'être mesurés.

En repassant sur cet homme extraordinaire, je remarque que, quoiqu'il fût Français aussi peu que possible, cependant il n'avait point échappé à la contagion commune à nos citoyens, et particulièrement depuis quarante et cinquante ans : je veux dire le mal de la vanité. Il n'aimait de la Révolution que l'égalité qu'elle avait consacrée, et la liberté ne lui souriait nullement. En jouir lui-même avant son élévation, la donner aux autres quand il a été maître, ne lui ont jamais paru un bien, ni un devoir nécessaire. Bonaparte et une foule d'autres n'ont été que démocrates. Les grandes idées libérales tiennent à l'âme, et ce qu'il y avait autrefois de plus rare en France, c'était de savoir sentir. Toutefois, gardez pour vous, je vous prie, toutes mes paroles.

Je viens de voir le pair Brigode, qui me semble charmé de votre patron, avec lequel il a eu une longue conversation. Je trouve qu'il raisonne assez bien, ce pair. Nous sommes, grâce à Dieu, dans une situation où le bon sens se met à la portée de tout le monde. Les jalons sont placés ; je crois même qu'ils ont pris racine comme certains piquets de saule

que j'ai vus dans le parc de Villequier, qui, en attendant qu'on les remplaçât par de vrais arbres, s'étaient avisés de pousser. Quoi qu'on fasse, la loi des élections et celle du recrutement ne se déracineront pas. Quels pas nous avons faits depuis cette brillante et si imprudente Assemblée constituante, qui se perdait, comme dit si bien madame de Staël, dans les abstractions des principes généraux ! Toute cette partie de l'ouvrage m'a plu extrêmement. Elle explique parfaitement la prétention que les constituants ont toujours eue à la reconnaissance de la nation, et l'entêtement fondé avec lequel celle-ci s'y est refusée. Il y avait motif suffisant des deux côtés.

Dimanche 14 juin.

Hier soir, il faisait chaud à ne pouvoir dormir ; j'étais fort paresseusement sur mon lit, votre père se promenait d'un angle à l'autre. Nous parlions de vous, et nous disions, mon ami, que vous étiez le plus heureux jeune homme que je connaisse. Vous avez de la santé, de la liberté, de l'argent ce qu'il vous en faut ; vous êtes estimé et apprécié,

gâté, par quelques femmes, plus considéré qu'on ne l'est à votre âge. Ensuite, vous êtes précisément l'homme de votre temps, plein d'intérêt pour ce qui se passe sous vos yeux, disposé à vous faire des passions des opinions qui se créent maintenant, par conséquent animé et intéressé, sans souvenirs pénibles, sans regrets amers. La chute de Bonaparte vous a pris à temps; vous êtes neuf pour les impressions que vous voudrez, et personne, je veux dire personne dans un monde raisonnable, n'a à dire à ce que vous pensez. Cette conversation nous a menés loin, et ensuite j'ajoutais : « Et cependant il se plaint ! — L'ingrat ! reprenait votre père. Qu'il ose donc former un souhait de plus, et voyons ce qui lui manque ? » Qu'en pensez-vous, mon enfant ? Au reste, le bonheur qui se façonne par les circonstances s'achève aussi avec le caractère; car je me trouve, moi, très heureuse, même à Lille, dans un grand repos, avec un état de santé tolérable, attendant vos lettres, abandonnant mon reste d'avenir au destin, me confiant au vôtre, assez appréciée ici, et sûre du souvenir de mes amis.

Madame Chéron est dans une disposition qui lui fait trouver froid, et en même temps exalté, le livre de madame de Staël. A propos d'elle, vous gémis-

siez l'autre jour sur les tribulations que la critique lui avait fait éprouver. Mais, au fond, elle n'était pas toujours injuste, cette critique. Vous voyez madame de Staël dans le triste repos de la mort; son esprit seul a survécu; il ne nous reste de son âme que la partie élevée qui vous séduit avec raison. Mais il y avait dans sa personne quelque chose d'agité qui l'a quelquefois, malgré tout son esprit, précipitée dans le ridicule. Elle avait besoin des succès de tous les genres. Son excessive laideur l'a contrariée; si elle eût été seulement passable, elle eût conservé la dignité que le repos, animé par le sentiment de ce qu'on vaut, donne à une femme distinguée. Elle dédaignait le bonheur pris dans la morale; c'est toujours un tort. Quand elle disait qu'elle aurait donné la moitié de son esprit pour un peu de beauté, elle faisait l'aveu de tout ce que lui a coûté sa laideur. Enfin, elle a eu un grand besoin du *monde*. N'est-il pas bien remarquable qu'elle ait avoué que la solitude lui était tellement à charge, qu'elle ne se souvenait pas, quoi qu'elle fît dans sa chambre, de n'avoir pas toujours éprouvé un mouvement de joie, entendant la sonnette de la cour qui lui annonçait une visite? Ceux qui la blâmaient n'avaient donc pas si grand tort; il eût été plus rai-

sonnable cependant de la plaindre que de la railler. Je ne l'ai guère connue; mais, comme j'ai souvent entendu parler d'elle, je me souviens que j'ai presque toujours éprouvé pour elle cette sorte de pitié que m'inspire le récit des agitations de certaines devineresses chez les anciens ou de nos convulsionnaires. Tronchin, qui était habile médecin, la voyant à l'âge de quinze ans, disait : « Elle deviendra peut-être folle, mais elle sera sûrement très malheureuse. » Si j'osais me servir d'un grand mot, je dirais qu'elle m'a donné l'idée de *l'hermaphrodisme* moral. Je vous demande pardon de cette expression. Mon amie, madame de Sévigné, avait raison de dire que, au fond, le public n'a pas si grand tort dans ses jugements.

CCCXXXVI.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, lundi 15 juin 1818.

Il est très vrai que vous n'êtes pas si décidée qu'on le dirait bien. Vous êtes trop vraie pour

cela ; on agit trop sur vous, un mot vous pousse, un mot vous arrête. Vous êtes éminemment irritable ; vous entendez ce mot. C'est la qualité nécessaire des gens de talent. A propos de talent, voici ma vieille thèse qui me fera lapider : c'est qu'il faut être médiocre, radicalement, de cœur et d'esprit, pour vivre heureux, tranquille, aimé dans le monde. Pour peu que l'on tienne à un sentiment ou à une idée, il faut renoncer à toute détente, à tout repos. Que diraient les hommes communs, si on les forçait à habiter un pays où l'un viendrait planter des arbres devant leurs fenêtres, l'autre faire un chemin au milieu de leurs terres, un troisième faire passer une rivière dans leurs cours, sans qu'ils pussent, ni se défendre, ni se plaindre, ni seulement être entendus ? Voilà notre sort pourtant. Tous les jours, on empiète sur nos biens ; on nous nuit, on nous blesse dans nos intérêts les plus chers ; et, parce que ces biens ne sont que dans la pensée, parce que ces intérêts sont des intérêts moraux, comme on dit à présent, croit-on qu'ils soient moins précieux ? Croit-on que l'âme ne souffre pas de les perdre ? Et à qui se plaindra-t-elle, à qui peut-elle en appeler ? Le monde serait bien plus habitable s'il n'y avait que des

bons et des méchants; car les méchants sont des hommes forts, et, par conséquent, des hommes rares. Ce sont les plus frivoles et les sots qui sont insupportables et vraiment nuisibles. Les arbres ont peu à craindre du vent ou du tonnerre, ce sont les chenilles qui les tuent. Je suis bien fâché que madame de Staël soit morte. J'irais me plaindre à elle; elle m'entendrait, probablement je serais son amant, et ce serait une contravention.

O Jefferson, et trois fois Jefferson, comme vous raisonnez, madame! Par ma foi, je défie qui que ce soit de s'y frotter. Savez-vous bien qu'il n'y a pas femme en France qui écrivît des lettres comme la dernière que j'ai reçue de vous? On devrait les imprimer, vraiment, pour l'instruction de votre sexe, et même du nôtre. Il faut que vous ayez bien raison, car vous dites comme moi! Je conçois très fort vos embarras, en voulant écrire ce que vous savez. Mais il ne faut pas se laisser décourager. Écrivez, écrivez toujours; prenez note de tout ce que vous vous rappelez séparément et à bâtons rompus, consignez tous les souvenirs de détail, toutes les idées du moment, toutes les réflexions fugitives ; c'est le seul moyen de ne rien perdre. Lorsqu'on fait un ouvrage, il serait utile de pouvoir

enregistrer toutes ses pensées. On ne sait pas tout ce qu'on perd à ne point pouvoir tenir compte de ces idées qui apparaissent comme des lueurs à la promenade, au spectacle, au bal. Il en est de même pour les faits; il ne faut pas s'astreindre à ne se les rappeler que dans un certain ordre. Il faut profiter de tous ceux que le hasard, qu'une rencontre, un mot, une sensation, une odeur, nous retracent. « Ce sont les petites pratiques qui font les grandes vertus, dit Rousseau. » Ce sont aussi les petites notes qui font les grands ouvrages.

Je vous ai fait passer, dans ma dernière lettre, un petit avis dont l'auteur a désiré garder l'anonyme. Vous l'entendez de reste. Je conçois très fort l'embarras administratif de mon père; il paraît qu'il est général en France. Les experts attribuent cela à la manie de suivre les errements de Bonaparte, à la multiplicité des rouages, à l'insuffisante organisation des conseils de départements et des pouvoirs municipaux; la loi sur cet objet est une chose capitale qu'on n'ose pas encore espérer pour cette année, et pour laquelle il y a bien des préjugés à vaincre. En attendant, je crois la loi des élections bonne; les Anglais nous l'envient, et elle peut servir de jalon pour le reste.

La comédie se prépare dans un profond silence. Il n'y a personne dans les salons de Paris, et un monde fou sur les boulevards, dans les jardins publics, dans les fêtes champêtres, un soleil brûlant, un temps superbe qui ne peut parvenir à se gâter, malgré les nuages qui s'amoncellent tous les deux ou trois jours, pour se dissiper le lendemain. Les spectacles sont déserts et étouffants. Je ne m'amuse, ni ne m'ennuie beaucoup. Je lis autant que je puis; je vais avoir fini le deuxième volume de madame Sévigné, et j'en resterai là.

CCCXXXVII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, jeudi 18 juin 1818.

Oh! sans doute, vous n'auriez pas manqué d'aller porter vos doléances libérales à madame de Staël, et j'aurais bien ri des conséquences de votre enthousiasme, dont elle était femme à profiter. Je ne sais si vous avez raison de craindre autant les sots,

mais je sais que je pense comme vous sur les inconvénients de ces espionnages dont tant de gouvernements se sont servis depuis quinze ans. Je parierais bien que quantité d'événements fâcheux ont été dus à l'importance que les agents secondaires ont voulu se donner. J'ai vu Bonaparte lui-même dupe de cette activité servile d'une foule de gens, sans importance si on eût voulu croire que tout était tranquille. Ces hommes ressemblent à certains de notre connaissance qui ne sauraient causer s'ils ne s'informaient des caquets de la société. Mais on aura de la peine à se persuader que de telles allures sont inutiles. Les phrases faites, telles que celles-ci : « Nous sommes dans un temps de troubles; il y a encore de l'agitation; les partis sont trop en présence, etc. » ; tous ces discours banals qui donnent la facilité de parler, sans qu'on prenne la peine de penser, nous tiendront longtemps sous la tutelle de certains préjugés.

Madame de Vannoise m'écrit de grands compliments sur mon admiration pour le livre de madame de Staël. Eh! mon Dieu, dans quel temps sommes-nous, si c'est un mérite que d'être vraie avec soi-même? Je ne rougis point d'avoir porté la livrée de Bonaparte; mais je ne suis point humiliée

des vérités dures qu'on lui adresse, en la prenant en masse. C'est une erreur partagée avec le monde entier que celle de la confiance qu'il inspirait. C'est une chose fort simple d'avoir profité du répit qu'il donnait à nos malheurs pour réparer les pertes de la fortune, et c'est un bon, mais simple sentiment, que de n'avoir plus voulu des richesses qu'il fallait payer par le flétrissement de la patrie. Voilà notre histoire tout unie. Je le dirai quelque part, si j'écris. Qui n'a jamais séparé ses opinions de ses sentiments, je veux dire de ceux qui tiennent à l'âme, n'éprouve jamais aucun embarras pour louer ou pour blâmer, selon ses impressions.

M. de Brigode m'a dit que votre tante était bien mécontente du livre de madame de Staël; je parierais fort qu'elle ne l'a lu qu'en courant; j'espère que vous ne penserez pas à lui disputer son opinion. D'ailleurs, elle n'a plus le temps d'y penser. Gardez, gardez soigneusement vos sensations fortes, mais n'exercez sur personne la tyrannie de la raison. Voilà madame Chéron qui me mande qu'elle ne peut penser comme moi sur cet ouvrage, et qu'elle vivra éternellement dans la crainte des gouvernements populaires. Eh! qui lui en parle? Les idées de madame de Staël sont toutes aristocratiques.

Quand voudra-t-on reconnaître la différence entre le mot *nation* et le mot *peuple*, tel que la Révolution nous l'a fait. Certes, quand on avance que la légitimité des rois est dans les plus grands intérêts des États, on leur donne, en ce siècle-ci, une plus grande force, qu'en la faisant émaner du droit divin. Car enfin, qui entreprendra de prouver que Dieu a dévolu lui-même cette sorte d'autorité? Cette idée sacrée et poétique devait entrer dans la belle imagination de Bossuet qui a conçu la religion et l'histoire à la manière d'Homère. Il a tout élevé, mais c'est en perdant la cime de certaines choses dans les nuages. Nous n'en sommes plus là maintenant; les plus belles conceptions ont besoin d'être prouvées, et qui voudra servir les rois fera bien de démontrer surtout qu'ils sont utiles. Or, cette démonstration n'est pas chose très difficile; je ne m'amuserai pourtant pas à dire tout cela à madame Chéron.

CCCXXXVIII.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, dimanche 21 juin 1818.

Dimanche dernier M. Molé m'a prié de le venir voir, j'y ai été : « Je voulais vous dire, m'a-t-il dit, que M. Lainé se plaint de ce que votre père ne lui écrit pas assez sur les élections. Les préfets ont envoyé des volumes là-dessus; celui du Nord a été plus discret, et M. Lainé nous a dit au Conseil des ministres qu'il allait lui donner un congé, afin de l'entendre, puisqu'il ne peut pas le lire. — Monsieur, je conçois très fort que mon père n'ait rien écrit sur les élections, car il n'avait rien à écrire. Dans son département, elles ne seront quelque chose qu'au mois de septembre. Là, plus qu'ailleurs, les hommes sont de niveau; il n'y a point d'hommes marquants; il n'y a point de noms propres. Les partis n'ont donc ni nom ni bannière. La population ne se sectionne point comme ici. Les choix se décideront par les intérêts et les préférences de

localités, par des considérations personnelles. Ce ne sera point pour plaire à tel pouvoir, à telle faction, que l'on nommera tel député. Il ne faut pas que le ministère regarde comme ennemis les électeurs qui feront tel choix qui lui déplaira; ceux qui nommeront dans son goût ne seront pas non plus ses amis. On ne fera rien pour lui, rien à cause de lui. On ne connaît point les ministres, on ne tient pas à eux. On n'est point pour leurs personnes, on est pour telle mesure qu'ils prennent. Ainsi, le plus souvent, les intérêts et les opinions se trouvant d'accord avec la marche du ministère, il s'ensuit que le résultat de l'élection sera ministériel par le fait, sans que l'intention des électeurs l'ait été. — J'entends tout cela, dit M. Molé; mais c'est là précisément ce qu'on pouvait écrire. — Mais, monsieur, on l'a écrit, je suppose, bien souvent; et, d'ailleurs, ceci, c'est à peu près le portrait de toute la France. Que voulait-on? On voulait des détails, des listes, des additions, des soustractions et des colonnes d'observations? Vous savez bien que rien n'est plus inutile et moins sûr. — Oh! je suis bien de votre avis; et aussi, si l'on m'en croyait, on prendrait les choses de plus haut, et ce ne serait point avec une correspondance clandestine qu'on

aurait de bonnes élections. Mais M. Lainé s'est imaginé de se mettre dans l'intrigue. Dieu sait comme cela lui va! »

Voilà, ma mère, le fond de notre conversation. Ensuite, M. Molé[1] m'a supplié de ne pas le nommer dans mes lettres, et de vous écrire le plus vaguement possible. Cette crainte est une niaiserie, mais je m'y suis conformé. Si, par hasard, vous lui écrivez, n'ayez même pas l'air de savoir tout ceci. Au reste, mon père va arriver; il verra et il entendra.

Je crois que voici où l'on en est : On s'agite beaucoup pour ces élections, qui n'en seront ni pires ni meilleures ; on s'effarouche de la moindre chose, et l'on est dans une fluctuation plus dangereuse que tout. M. de Richelieu est toujours le même, fort craintif, fort peu au fait. Libéral de caractère, libéral dans tout ce qui regarde la politique extérieure, *ultrà* dans tout ce qui regarde l'intérieur, et d'autant plus *ultrà* qu'il écoute beaucoup trop ses sœurs. M. Lainé, le doyen des *ventrus*, n'ayant pris des idées libérales que les idées bourgeoises, persuadé que ce gouvernement-

1. M. Molé est, en effet, désigné dans ces lettres par une périphrase, et n'est point nommé. J'ai cru, pour plus de clarté, devoir rétablir son nom.

ci est toujours près de tomber, est toujours prêt à tous les sacrifices, à toutes les transactions en faveur des *ultrà*. M. Decazes est, j'en ai peur, un peu dans la même ligne. Tout ce qu'il y a de confiant et de jeune dans sa nature me paraît entravé, étouffé par M. Pasquier, qui le circonvient de toutes parts. Celui-ci redoute les vérités complètes, prenant toujours un conseil fort pour une exagération ou une perfidie; défiant et craintif, espèce de Bonaparte, moins le génie, la force et la méchanceté; gouvernant politiquement le conseil d'État; ami des gens médiocres, caressant et craignant les hommes distingués, avec toutes les qualités et tous les défauts qui en faisaient un préfet de police satisfaisant pour tout le monde. C'est lui, du moins on me l'a dit, qui a séparé M. Decazes de tous les gens qui l'entouraient, et notamment de M. de Barante. C'est un grand malheur.

Le maréchal Gouvion Saint-Cyr se borne entièrement à ses affaires, qu'il conduit bien, et dans un sens tout différent de celui de ses collègues. C'est un homme de sens, d'un esprit ordinaire, qui ne comprend pas, ou peut-être ne veut pas comprendre, les choses de la politique civile. M. Molé, qui aurait pu, qui aurait dû, faire cause commune avec lui,

en est malheureusement éloigné par je ne sais quels débats purement personnels. Il est en opposition dans le ministère; mais cette opposition se borne à une protestation qui, quelquefois même, n'est que tacite. Par sa situation, et, de tout temps, entièrement séparé de M. Lainé, il est décidément en froid avec M. Pasquier, qui, je crois, ne l'a pas servi dans l'esprit de M. Decazes, lequel s'en défie. Je ne lui sais d'autre appui que M. de Richelieu, à qui il plaît, sur lequel il n'est pas sans influence, et qui l'aide et le soutient dans le Conseil pour toutes les choses qui peuvent intéresser de près ou de loin leurs départements respectifs. Ce qu'il serait le plus important de connaître, c'est M. Decazes. Malheureusement, c'est celui dont je sais le moins de choses; il est impossible d'arracher un mot sur lui à la probité et à la fidélité de M. de Barante.

Ce qui est sûr, c'est que tout le ministère, hors le maréchal, s'est concerté pour arranger l'affaire du colonel P... On a fait juger le soldat, on lui a donné cent louis pour se taire, et il en est résulté ce bel et infâme article qu'on nous a mis dans les journaux. C'est M. Decazes qui a fait tout cela. Aussi les *ultrà* disent-ils qu'il leur est revenu. Ils

sont dans une espèce de triomphe. Je sais que ce triomphe est loin d'être complet; car on vient encore d'en destituer trois ou quatre dans la Vendée. Mais il est très vrai que la politique dite de l'*Entre deux selles* se perpétue d'une manière effrayante.

Autre affaire très grave ! Il paraît certain que M. Laffitte se retire de l'emprunt. S'il s'en retire, il n'y a pas un Français qui y puisse rester. Cette action est fort louée, et le gouvernement, qu'elle embarrasse beaucoup, ne sait trop comment la blâmer. Je ne sais, moi, ce qui en arrivera. Il me semble qu'il est difficile de s'en tirer. Tous ces événements réunis, ces absurdes procès de la Presse, celui de Lyon qui va arriver et où le ministère ne pourra, par la force des choses, prendre aucune couleur, où succombera nécessairement le parti que soutient l'opinion publique; tout cela, dis-je, influera sur nos élections de Paris, et je conseille au ministère de se tenir. Il serait si facile de se sauver! Mes amis me l'ont dit, et les ministres même en conviennent : ils regarderont comme leur plus beau moment, comme le chef-d'œuvre de leur politique, le jour où les *ultrà* reviendront à eux; et leurs rigueurs, comme leurs faveurs envers ceux-ci, n'ont pas d'autre but!

Il vient de vous ici, dans toutes les lignes, des lettres bien remarquables. Vous êtes dans un état d'irradiation perpétuelle que j'admire. Madame de Barante m'a montré, l'autre jour, une lettre de vous que je lui envie. Vous y dites *bien*, et sur madame de Staël et sur les femmes. Vous ne dites pas mal aussi sur le même sujet dans la lettre qui m'est arrivée avant-hier. Cela me prouve que vous êtes en veine sur tous ces sujets-là. Profitez-en, je vous en conjure; écrivez, j'y tiens.

Madame C*** est inepte. Le seul défaut peut-être de madame de Staël, c'est d'être un peu aristocrate. Parce que les noms lui font illusion, elle suppose trop aisément qu'ils sont encore quelque chose en France. Je suis sûr que vous pensez comme moi. Quand je vous disais que cette femme avait été mal jugée, je parlais de l'auteur surtout; personne ne l'a comprise. Ses idées élevées et sincères ont été livrées à la moquerie et au persiflage. La classe de la société où il y a le moins d'esprit, celle des gens de lettres, s'est obstinée à la travestir. Le pouvoir l'a persécutée; les salons ne l'ont pas entendue. Dans une personne comme elle, les idées sont beaucoup, et, lorsqu'elles sont ainsi froissées, repoussées, blessées, quel moyen de n'être pas faible,

agitée, changeante, en désordre? Tout se tient dans notre nature; et il se pourrait bien que telle sotte critique d'un journal ait fait avoir à madame de Staël telle aventure de plus.

Mon unique désir maintenant, c'est d'être auprès de vous. Maintenant, il n'y a plus en moi de ces contradictions qui m'ont tant agité. Je n'ai plus qu'un regret, c'est d'être où je suis, et de faire ce que je fais. Vous entendre le jour, et dormir la nuit, voilà tout ce que je souhaite.

CCCXXXIX.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, jeudi 25 juin 1818.

Vous aurez vos deux copies par cette *occasion* [1]. La multitude d'écritures que cause le Con-

1. Mon père avait envoyé à sa mère deux analyses de l'ouvrage de madame de Staël, qui devinrent, comme on le verra plus tard, le premier article de lui qui ait été imprimé. Je n'ai presque rien retranché de ces explications un peu confuses, parce qu'il s'agit d'un événement très important de la jeunesse de mon père.

seil général occupe un peu notre petit copiste; cependant j'espère qu'il viendra à bout de la seconde partie, à laquelle, grâce au ciel, il ne comprend rien. Je me suis chargée de la première partie. J'y fais de mon mieux, mais je suis pourtant sûre que vous me gronderez. Si ma copie ne vous plaît pas, vous vous en servirez plus tard comme d'un brouillon. En attendant, j'ai rayé mon papier, je ne passe pas la moindre virgule, je mène mes lignes soigneusement jusqu'au bout, je prends garde à tous les alinéas, enfin cela est lisible et très exact. Je suis contente de cet écrit. Je ne vous conseille pas cependant de le montrer beaucoup. Nous sommes, en politique, dans un moment de chatouillement, où le gouvernement flotte entre deux partis qu'il commence à craindre. Je crois également que, pour être compris, il faut avoir affaire à des gens paisibles, et comprendre les intérêts de situations qui ne permettent point de l'être. Pour en revenir à ce petit écrit, il y a de la force et de la vérité, quelques expressions insultantes que je retrancherais, comme celles de *lâches* et de *poltrons*. La raison, même en système général, doit éviter les mots injurieux, dont on fait toujours des applications particulières. Je trouve encore quelques répétitions

de mots un peu trop près les uns des autres, des phrases qui ne sont pas nettes; voilà toute ma critique que vous pourrez satisfaire à la seconde copie. Je n'ai lu que très vite la seconde partie pour la donner au copiste. J'ai été frappée de la ressemblance avec ce que je venais de lire de madame de Staël. On pourrait conclure que vous avez la mémoire très fidèle; c'est un avantage ou un tort, selon ce que vous avez voulu faire. Au reste, je le relirai avant de vous le rendre.

Oui, sans doute, madame de V*** m'écrit des pages sur madame de Staël; nous sommes en discussion ouverte. Elle loue le talent et l'esprit, voilà qui ne la compromettra pas. Elle ne trouve point que l'habileté de M. Necker soit rétablie par ce livre; d'accord encore. Elle est frappée du républicanisme de l'ouvrage; ici, je commence à me séparer un peu. Elle crie à la mauvaise foi! Nous voilà aux deux bouts. Et puis elle veut conclure que madame de Staël repousse les gens de Bonaparte, et alors je lui démontre que ce ne sont pas ceux-là, mais les bonapartistes, c'est-à-dire les amateurs de son système, en tête desquels je mets M. de Bonald. Voilà où nous en sommes, et je pense que nous ne nous convaincrons point mutuellement. L'opinion du ministre glissera

sur madame de V***, cette fois, parce qu'elle est réchauffée par les souvenirs de sa jeunesse, par la haine qu'elle a vouée à l'Assemblée constituante, et par l'émigration qui l'a amusée. Voilà comme il est difficile de se détacher de soi pour juger et sentir, dans le beau temps où nous sommes. Mon ami, ma génération est à peu près gâtée; vous autres seuls profiterez de ce qu'on fait et de ce qu'on écrit.

CCCXL.

CHARLES DE RÉMUSAT
A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Le Marais, vendredi 9 juillet 1818.

Je pense qu'à présent vous tenez mon père[1], et, quelque peu de temps qu'il soit resté à Paris, il a beaucoup à vous conter, et ses récits doivent suppléer à mes lettres. Il vous dira nos craintes, nos espérances, notre conspiration, enfin toute notre politique, et je m'en rapporte bien à lui pour vous

1. Mon grand-père était venu passer une semaine à Paris, du 2 au 7 juillet. Aussitôt après son départ, mon père était parti pour le Marais.

faire entrer dans le secret de tous nos mérites comme de toutes nos faiblesses. Je vous parlerai, moi, de ce que je vois ici depuis deux jours que j'y suis.

Notre vie de château est rare par l'ennui et la monotonie. Nous répétons beaucoup, ce qui n'est pas très amusant. Ma tante parle peu, madame Molé est immuable, madame de Vintimille étouffe, madame de Chastellux parle assez et spirituellement; mais elle se blesse à chaque instant et l'on voit qu'elle est irritée sur tous les points. M. de Vandœuvre taquine et caresse tout le monde, parle haut, crie fort, et fait rire; madame de Labriche est d'une activité prodigieuse sur les mouchoirs, les gants et les bougeoirs; Élisa est aux aguets toute la journée pour voir passer un sentiment, et elle attend encore. Moi, je me réfugie dans le silence, dans la froideur et peut-être aussi dans le dédain. Je vous regrette ici comme ailleurs, ma mère; je vous regrette, je regrette toute l'année passée; je regrette les autres moins encore que moi-même. Car le *moi* d'autrefois est bien loin! Le *Tartuffe* va tout doucement; M. de Vandœuvre est encore celui qui joue le mieux, et il y a même des morceaux qu'il dit admirablement. Quant à ma tante, elle se donne

trop de peine, elle fait trop de gestes, et pourtant elle fait peu d'effet. Zéphyrine, qui joue drôlement, ne joue pas cependant assez bien; et madame M... est assez commune. Tout cela fait un Tartuffe fort ennuyeux.

Nous passons ici notre temps à attendre, tantôt telle personne qui doit venir de Paris, tantôt tel événement, comme les costumes, la grande répétition, la représentation. Cette personne, cet événement, arrivent, et nous ne sommes pas plus avancés; l'ennui recommence, et nous nous remettons à attendre quelque chose qui ne nous satisfera pas davantage. C'est à peu près ainsi que se passe toute la vie. On se propose communément une suite d'objets placés en échelons; on va successivement de l'un à l'autre, et cette marche sautillante est aussi pénible que monotone. Heureux ceux qui n'ont jamais qu'un but, dont le terme n'est pas fixé, et qui y marchent sans retour et sans distraction! Malheureusement il faut l'avoir, ce but, et n'en a pas qui veut.

Nous aurons, dimanche, un monde énorme et magnifique. Cela charme madame de Labriche, comme vous pouvez bien le penser, et elle nous en parle souvent. Nous n'avons, au fait, ici, aucune con-

versation, et je défie bien de fourrer un mot vrai et sérieux au milieu des solennités frivoles qui nous entourent. Il me prend quelquefois envie de mettre le feu aux poudres, et si quelqu'un était là pour m'aider, ou pourrait avec un mot bien libéral faire sauter madame de Chastellux, et amener une bonne et belle dispute qui consternerait madame de Labriche; cependant je n'en ferai rien.

CCCXLI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, AU MARAIS.

Lille, dimanche 11 juillet 1818.

Nous voilà, mon cher enfant, menant l'un et l'autre une vie fort différente. Quand je me vois si tranquille dans ma chambre, environnée d'un si complet silence, avec beaucoup de temps devant moi, et vraiment rien à faire, cela m'amuse fort de me transporter en idée au *Marais*, et de comparer votre tourbillon à mon repos. Eh bien, imaginez qu'au milieu de ce calme où je suis, j'ai trouvé le moyen, grâce à vous, Seigneur, de me donner des

émotions assez fortes : « Qu'importe, dit Werther, qu'on sème des pois où des fèves, pourvu qu'on sème. » Dès qu'on s'émeut, n'est-ce pas? on vit bien assez ; je dirai presque, on vit même un peu trop. Le fait est que j'écris beaucoup, et que tous ces souvenirs qui me pressent la mémoire finissent réellement par remuer mon âme un peu plus qu'il ne faut. Votre père, hier, entrant dans ma chambre, m'a trouvée entourée de mille papiers, toute pâle, avec ma plume qui trottait plutôt qu'elle n'écrivait et un air effaré; et, quand il m'a demandé, bon Dieu ! ce qui me mettait en cet état, j'aurais bien pu lui répondre *que je pleurais pour ce pauvre Holopherne*. Enfin, mon enfant, si je continue à rechercher ainsi mes souvenirs sur ce diable d'homme, je prévois qu'il va me faire repasser sur toutes les émotions que je lui ai dues pendant quinze ans, et j'ai raison de dire que c'est un peu trop. Mais parlons d'autres choses.

Je vous ai suivi, hier, dans votre répétition habillée; il me semble que vous avez fort bien joué votre scène avec madame Molé, et que vous étiez fin et railleur dans *les Rivaux d'eux-mêmes*[1]. Toute cette

1. *Les Rivaux d'eux-mêmes,* comédie en un acte, en prose, de Pigault-Lebrun.

représentation a été à souhait, et, aujourd'hui, vous comptez tous sur un succès. Pressez un peu pour moi la paresse d'Élisa, et tâchez qu'on m'écrive. J'ai peur que vous n'ayez, ni les uns ni les autres, le temps de penser à moi.

Nous sommes ici beaucoup plus occupés de cette conspiration[1] qu'il ne faudrait. Toutes les correspondances commerçantes en parlent; c'est le sujet des paroles de nos marchands et de nos soldats; on commente, on augmente, on s'anime pour le roi, on s'échauffe contre les autres; enfin c'est un effet fâcheux et plus fort peut-être que le fond même de la chose. Je voudrais bien avoir des idées plus nettes. En parle-t-on un peu au Marais? Tâchez de me faire un tout des *on-dit* qui arrivent jusqu'à vous, et dites-moi ce que je dois penser. Vos allants et venants doivent cependant vous apporter quelque chose. En attendant, votre père se trouve obligé de

1. Cette conspiration est connue sous le nom de *Conspiration du bord de l'eau*. Il s'agissait plutôt de conversations que de projets entre des officiers *ultrà* et vendéens. Ils se proposaient d'enlever les ministres, de les enfermer à Vincennes, de forcer l'abdication du roi, de rappeler la Chambre de 1815. Les journaux étrangers en parlèrent beaucoup, et il y eut même une brochure qui compromit un peu le comte d'Artois. Mais le roi lui-même n'y attacha point d'importance, et ne fit à celui-ci aucune observation.

rendre compte des émotions que cela nous cause ; on peut juger du bruit de certaines provinces par celui que nous faisons.

Mon fils, nous séchons sur pieds de l'entêtement du beau temps. Notre blé est très beau, mais le lin, les légumes, ce que nous appelons les œillettes[1], et puis les foins et l'avoine, tout cela est grillé. Je ne sais comment on nourrira les chevaux ; raison de plus pour souhaiter fort que la cavalerie étrangère évacue notre pays. Il paraît que les quarante mille Anglais qui composent nos garnisons vont se cantonner en Belgique pour y maintenir le repos. C'est une manière de précaution qui pourrait bien aggraver le mal, et augmenter la désertion des troupes flamandes. La haine entre les Anglais et les Belges est au comble; le commerce anglais écrase l'autre, et c'est assez sérieusement qu'ils nous tendent les bras. Oh ! si une étincelle s'allumait quelque part, quel beau mouvement en Europe, et que de brandons tout prêts! Mon fils, je crois l'avenir très gros, mais, si vous me demandez de quoi, je vous dirai que je n'en sais rien.

1. L'œillette est une sorte de pavot, dont ou tire une huile comestible.

CCCXLII.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Au Marais, vendredi 16 juillet 1818.

Je suis resté bien longtemps sans vous écrire, ma mère, et ce n'est guère ma faute. On n'a le temps de rien ici, et il fait prodigieusement chaud. A peine a-t-on le temps de rentrer quelques moments chez soi, pour se rasseoir un peu. C'est une vie à laquelle je suis décidement peu propre, et je ne me résigne pas à une existence où l'esprit, ni le cœur, ni la vanité, ne peuvent trouver leur compte. Je souhaiterais de bon cœur que nos travaux comiques finissent lundi, et je ne puis penser sans une sorte d'effroi à cette semaine qu'il faudra encore passer entre les niaiseries et les affaires du théâtre.

Vous avez sans doute des nouvelles de notre Tartuffe. Il a eu du succès, et il l'a mérité. M. de Vandœuvre a réellement bien joué, avec beaucoup de naturel, trop peut-être; il ne me paraît pas avoir

assez cherché l'effet. Madame N... a eu peu de mémoire, un peu de recherche, mais, cependant, elle a très bien joué pour les gens médiocres, et, en général, ce sont là les seules personnes dont elle cherche les suffrages. Madame de Ch... a été fort gaie, fort comique, fort animée. C'est une personne d'un talent vrai et original; mais il lui manque bien des choses, la gorge par exemple. Le reste ne vaut guère la peine d'en parler; mais l'ensemble du tout a été fort satisfaisant. J'ai peur de ne pouvoir en dire autant d'*Édouard*[1] et du *Conteur*[2] que nous jouons dimanche.

Je suis ravi que vous ne vous relâchiez pas dans le travail que vous avez commencé. Ces émotions dont vous me parlez me présagent quelque chose. Je tiens beaucoup à cet ouvrage, et j'espère bien y mettre le nez quand j'irai vous voir, ce qui n'arrivera guère avant le milieu de septembre. Je ne m'étonne pas que la conjuration vous occupe; elle est, à Paris, le sujet de toutes les conversations. On n'en souffle pas le mot ici; dès qu'il y arrive une

1. *Édouard en Écosse ou la Nuit d'un proscrit,* drame en trois actes d'Alexandre Duval.

2. *Le Conteur ou les Deux Postes*, comédie en trois actes de Picard.

nouvelle on se la dit à l'oreille, et, au bout d'un quart d'heure, tout le monde en est instruit, sans que personne en ait parlé. Il paraît que les recherches judiciaires sur cette conspiration n'ont pas produit de quoi faire un procès : quelques propos, quelques promesses, voilà tout. Il n'en est pas moins certain que le général Canuel est enfin poursuivi. Les *ultrà* prétendent qu'on a inventé tout ceci pour avoir une occasion d'aller saisir ses papiers et des lettres des ministres, qui auraient justifié sa conduite à Lyon. En général, les *ultrà* sont furieux. Ce dernier incident a amené, dit-on, dans l'intérieur du Palais une explication fort vive qui n'a eu d'autre résultat que celui des perroquets de M. de Luxembourg. Mon père vous expliquera ceci [1]. Cette absence du général Canuel, ces bruits si accrédités, l'intervention du duc de Raguse, tout cela va donner au procès de Lyon une nouvelle solennité. Ce procès ne peut manquer d'être un événement remarquable. Toutefois, je trouve la lettre du

1. Le comte d'Artois, étant venu trouver le roi, pour avoir une explication sur la conspiration, avait été accueilli par cette question : « Avez-vous vu les perroquets de M. de Luxembourg ? » Et toute la conversation roula sur ce sujet. Quant au général Canuel, il se constitua prisonnier peu de temps après, et fut acquitté avec MM. Chauvigny de Blot, de Romilly, etc.

duc de Raguse gauche et insignifiante. Les ministres ne sont pas médiocrement embarrassés. Aussi se jettent-ils plus que jamais dans les négociations, les complaisances et les révérences.

CCCXLIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, AU MARAIS.

Lille, lundi 20 juillet 1818.

Enfin, j'ai eu de vos nouvelles, mon enfant; je vous en remercie. Je comprends que vous n'ayez pas beaucoup de temps à vous, et je vous assure que je sue seulement de la pensée de vos fatigues. Hier soir, par exemple, à neuf heures, je m'étais étendue tout de mon long sur mon lit, en vêtements très légers, et je disais à votre père combien je vous plaignais sous cet habit de velours ou de satin, dont mon imagination vous voyait alors affublé, et je disais encore : « Il serait bien capable, ce garçon, de mieux aimer, s'il en était le maître, se trouver là dans cette chambre, devisant avec nous, que de figurer au milieu de cette belle société. »

Votre lettre est arrivée tout juste pour me prouver que j'avais raison. En effet, la gêne où vous êtes tous doit vous ennuyer à la longue, et cependant, savez-vous une chose ? C'est que je trouverais moyen de m'amuser au milieu de tout cela, et peut-être même de vous faire rire avec quelques-unes de ces incongruités qui vous font dire : « Ah ! voilà bien ma mère ! »

Je voudrais savoir ce que les ministres pensent du dernier article de *la Minerve;* il est remarquable à mon avis, dans un meilleur esprit que les autres, et, quoique sévère, on en pourrait profiter. Vous savez que je ne loue pas volontiers ce qui sort de cette boutique ; mais je me souviens d'un certain chapitre de madame de Staël, sur ce qu'il ne faut pas dédaigner les bons avis donnés par un ennemi.

Vous m'encouragez à ma besogne, et, en effet, c'est bien précisément parce que j'espère que vous y mettrez le nez que je m'y applique de tout mon courage. Comme il fait très chaud, je suis éveillée dès cinq heures du matin, et, à six heures, avec mes fenêtres ouvertes, mon chien à mon côté, mon oiseau voltigeant sur mon lit, un beau soleil et un grand loisir, j'écris de vrais in-folios que vous serez chargé de remettre en ordre quand vous revien-

drez. Je relis à peine, je ne corrige point : je vais, je vais, et j'ai déjà écrit près de trois cents pages qui font une année et demie. Toutes mes jeunes impressions me reviennent, tous mes souvenirs me pressent ; je suis d'une bonne foi qui ne me gêne nullement, et, pour tout dire, c'est une certaine lettre de vous qui m'a mise à l'aise. Il est sorti de votre jeune plume deux ou trois conseils si droits, si vrais, que mon esprit leur a comme sauté au col ; c'est l'effet de ce premier coup d'archet de l'Opéra qui fait partir les instruments ; c'est un cheval mis au galop d'un bon pied. Voilà du style tant soit peu homérique et un grand luxe de comparaisons ; mais c'est que, pour cette fois, comparaisons sont raisons.

Il me semble que cette semaine est votre semaine à vous et à madame Molé. Vous allez avoir du succès ; le rôle de Vanderk est un de ceux qui doivent vous aller le mieux. Je crois que vous direz fort bien *Qu'à moi*. Mais direz-vous de même : « Comment ! mon père, vous êtes gentilhomme[1] ? » Vous

1. Dans *le Philosophe sans le savoir*, le jeune Vanderk demande à Victorine de ne rendre la montre qu'à lui-même, et ces mots *qu'à moi* peuvent être dits de façon à produire un grand effet. On comprend aussi l'allusion aux opinions de mon père, qui avait

souvenez-vous de ce proverbe de Carmontelle où il y a un officier du Gobelet étudiant dans sa chambre sur quel ton il dira : *A boire pour le Roi!* Je vous vois de même dans votre chambre, cherchant sur tous les tons à exprimer la joie de cette découverte. J'espère que vous me conterez avec quelque détail cette représentation ; vous serez, la semaine prochaine, dans la liberté de votre petite chambre, et vous aurez du temps pour m'amuser de vos récits.

Je comprends fort que, malgré la bonne compagnie, la beauté du lieu, le plaisir de la comédie, vous éprouviez du vide et de la tristesse. C'est qu'il n'y a de plaisir que là où il y a de la liberté; c'est qu'on ne trouve de charme que là où l'on peut aimer quelque chose, et que l'habitude des pensées fortes dispose notre âme à se mettre volontiers de la partie, dans presque chacune de nos actions. Or, bon Dieu, qu'est-ce qu'une âme peut avoir à faire à la conversation de MM. de T. A. etc.? Mon ami, je pense fort souvent au singulier compte rendu que certaines gens auront à faire au juge-

refusé de régulariser le titre de *comte*, que mon grand-père avait le droit de lui transmettre, et à la scène IV du second acte du *Philosophe*. — *L'Officier du Gobelet* est un des jolis proverbes de Carmontelle. C'est le LVIIe de l'édition de 1822.

ment dernier; c'est un des cauchemars de mon imagination. Quand je suis dans l'oisiveté de mes rêveries, je me demande, par exemple, ce que dira cette famille napolitaine, qui a le singulier privilège de représenter, de père en fils, sur les tréteaux de Naples, le vrai polichinelle primitif d'Italie, et qui use sa vie à ce métier, et son intelligence à se préparer un successeur. Et puis, de là, je reviens à d'autres personnages dont le temps et les facultés n'auront pas été beaucoup mieux employés. Je pourrais bien retomber sur moi aussi, et m'interroger sans trop savoir que me répondre. Mais il me semble que ma tête se relève quand je pense que je vous ai mis au monde, et que c'est avoir à se vanter d'une assez bonne œuvre.

Mardi, 21 juillet.

Vous avez pris, cette année, votre plaisir bien sérieusement. Ne serait-ce pas, mon fils, parce que je ne suis pas près de vous? Je vous en sais gré comme je le dois. Au fait, vous dites assez vrai sur cette vie; et le bon de la piété, par exemple, c'est qu'elle montre ce but que vous trouvez qu'on va toujours cherchant inutilement. Vous êtes à l'âge

où l'on court toujours vers quelque chose. C'est une des émotions un peu pénibles de la jeunesse, que ce regret de ne pas vivre de toute la vie qu'on sent au dedans de soi, et peut-être c'est ce qui consolerait de n'avoir plus vingt ans, si quelque chose pouvait en consoler, que de gagner un âge, le mien par exemple, où on jouit doucement de ce qu'on tient, sans rien presser du passé comme de l'avenir.

Vous me faites trembler avec votre fantaisie d'incendier ce salon ! Si elle vous reprend, mon enfant, allez vite faire un tour de jardin. Vous n'allumeriez qu'un feu de méchants fagots, je vous jure, et les paroles, pour être violentes, n'en seraient pas plus sérieuses.

Je me suis amusée, dimanche soir, à suivre le *Tartuffe* dans toutes ses phases. A présent, je répète *Édouard*, et je trouve que M. de B... est médiocre, et qu'il manque de chaleur et de dignité. Voilà ce que c'est que d'être gentilhomme ! Mon ami, je crois que je tiens là un fort vilain propos. N'allez pas le lancer au milieu de cette table ronde.

Adieu, mon cher enfant. Je vous embrasse du fond de ma petite chambre, où je suis toujours environnée des paperasses que vous savez. J'ai déjà

écrit trois énormes cahiers. Je viens de mettre mon homme sur le trône; ce n'est pas sans beaucoup de peine. Je vous avertis que je n'aurai jamais la patience de revoir et nettoyer tout cela. Vous aurez, lors de mon inventaire, toute cette prose, et vous en ferez ce qui vous plaira. A propos d'inventaire, je pensais, ce matin, que, si je venais à mourir, vous me regretteriez bien sincèrement et bien tendrement. Voilà, direz-vous, une belle pensée! Attendez donc, c'est que j'en conclus que vous m'aimez beaucoup, et cela me fait un plaisir extrême.

CCCXLIV.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Le Marais, mardi 21 juillet 1818.

Il est vrai, ma mère, que je vous ai bien peu, trop peu, écrit depuis que je suis ici. Mais mille obstacles s'y opposent. Peu de temps, de mauvaises plumes, de mauvaise encre, toute sorte d'incommodités inséparables de la campagne, et très con-

traires à la facilité physique et morale d'écrire. Dès que je n'ai pas ma bonne table et mon canif, mon esprit s'en va, et ma manie épistolaire s'interrompt. Pardonnez-moi cette faiblesse. Je ne sais d'ailleurs que vous dire : Nous roulons dans un cercle monotone d'occupations et d'intérêts. Dans ce moment-ci, par exemple, il n'y a ici que MM. de Vendœuvre, Tourolles, Béthisy et Houdetot. Quels incidents, quelle conversation, quelle nouveauté pourraient sortir de tout cela? Nos jours se suivent et se ressemblent, et nous sommes ici un tas de gens si gênés, si factices, que nous sommes tous de niveau et de la même couleur. Il serait bien nécessaire que quelqu'un vînt nous pincer, pour nous faire crier. Nous rentrerions peut-être ainsi dans la nature. C'est une étrange chose qu'une vie si occupée entre gens qui se cotisent pour s'amuser, et qui, échangeant leurs parts dans le fonds commun de ridicules, vivent ainsi tous les uns aux dépens des autres.

Notre représentation de dimanche a eu, contre mon attente, un grand succès. Les deux pièces ont été jouées avec un ensemble remarquable. Notre *Édouard* a eu quelque sensibilité, mais point de noblesse, car il n'y en a point à être sensible à ses

propres malheurs. Il a été commun, triste et monotone. Madame Germain a été bien touchante, bien digne, bien pathétique ; mais elle a manqué de variété, et elle a joué, d'ailleurs, plus en femme de cœur qu'en femme de tète. *Le Conteur* a beaucoup réussi, grâce à M. de Mun, qui est d'un naturel et d'une gaieté étonnants, à M. Anisson et à madame de Chastellux, qui ont été excellents dans les Anglais. On vous écrira, sans doute, que j'ai bien joué; mais, en vérité, cela n'en vaut pas la peine, car j'avais de tristes rôles.

CCCXLV.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, AU MARAIS.

Lille, vendredi 24 juillet 1818.

Mon ami, il faut que je parle, quoique je pense que vous ne m'écoutiez guère, ce matin. Mais je ne ferai partir ma lettre que demain, et elle ira vous attendre à Paris. Je commence par vous faire mon compliment, car on dit que vous avez très bien joué dans *Édouard* et dans *les Deux Postes*, et puis

que vous avez fait de jolis couplets; je voudrais bien que vous me les envoyassiez pour m'amuser un peu. Vous aurez, je n'en doute pas, un grand succès dimanche; mais bon Dieu! quelle chaleur et comme vous allez suer, et me faire suer seulement en y pensant! Je crois que je respirerai mieux lundi matin, lorsque je vous saurai hors de toutes ces fournaises. Mais, vraiment, il paraît que madame Germain a été excellente; voilà madame Molé bien lotie si ses cousines, déjà jeunes et jolies, vont s'aviser d'être bonnes actrices en surplus! Les distributions des années prochaines seront bien autrement difficiles à faire.

Mais parlons d'une autre comédie qui me paraît devenir très grave. Savez-vous que je pense que toutes ces procédures vont être une grande affaire? Le ministère a besoin de ne pas faire une faute; on va le regarder de près. Canuel s'est mis dans une position qui n'est pas sans intérêt; il est vrai qu'elle perd de son prix, quand on voit qu'il n'a comparu que pour demander un délai à peu près indéfini. Mais on glissera sur le détail, et on va faire du bruit de l'arrestation manquée, des papiers pris, et peut-être de l'emprisonnement qui aura suivi. Je faisais, ce matin, une réflexion que votre père a approuvée :

Je disais que, dans un pays où le gouvernement représentatif est reconnu, consolidé, ce qu'on fait, même le mal, conserve une forme régulière et ordonnée qui donne des moyens de se retrouver. Mais, dans le cas où nous sommes encore, certaines parties, la Cour par exemple, demeurent sous l'influence d'une organisation différente, dont l'incohérence se fait sentir journellement; et, tandis que le gouvernement marche par des actions toutes légales, les factieux rêvent ou tentent des projets, des conspirations de sérail en quelque sorte, qu'on ne sait plus comment saisir, et qui pourtant nous troubleraient fort bien. Cela ressemble un peu aux coups d'épée de Nicole, qui ne sont ni en tierce ni en quarte, et qui parviendraient à blesser. On pourrait développer cette idée, et on remonterait à un vice radical que le temps seul détruira; mais peut-être, si on voulait, pourrait-on un peu devancer le temps. Je vous livre ma pensée toute confuse qu'elle est encore.

Au reste, votre père vient d'arrêter une sottise de son sous-préfet qui aurait pu avoir quelques suites. Des bavards imprudents avaient répandu le bruit que *Monsieur* lui-même avait protégé cette conspiration. Le sous-préfet s'avisa de faire arrêter ces

colporteurs de mauvais propos et les dénonça au procureur du roi. Il en allait résulter une sotte procédure; votre père a tout assoupi et tout éteint, croyant toujours que le bruit ne vaut rien dans ce moment, et que les procédures donnent de la force à ce qu'on veut effacer. Il a écrit au ministre de la police, qui lui répond une lettre charmante, l'assurant qu'il sait depuis longtemps que, partout où il faut de la prudence et du discernement, on est sûr de ne pas le trouver en défaut. En attendant, un maudit Saxon vient encore d'assommer un pauvre Flamand qui lui avait déplu, on ne sait trop pourquoi. Cet événement ranime nos haines; il devient de jour en jour plus difficile de nous retenir; d'autant que nos *ultrà* s'efforcent de faire croire qu'il n'est pas si sûr que les alliés nous quittent. Si cela arrivait, il faudrait quitter ce pays-ci.

Samedi.

Je reçois votre lettre, mon enfant, et je vous en remercie mille fois. Tout en comprenant la vie que vous menez et l'impossibilité où vous êtes de me répondre exactement, je ne puis m'empêcher d'en gémir un peu, et, tandis que mes plaintes courent, vos

aimables souvenirs m'arrivent, et mes plaintes n'ont pas le sens commun. C'est un des inconvénients de l'absence; il faut se les passer une fois pour toutes. J'ai lu *la Minerve*, qui est curieuse et forte. J'ai assez aimé l'article du *Journal des Débats*. Ils y répondent mal; mais il y a un morceau de Jay sur une Histoire de la noblesse française qui vient de paraître, qui est fort remarquable. J'ai lu cet ouvrage. S'il était écrit avec moins de passion et plus de décence, ce serait un livre intéressant, et plein d'assez grandes vérités. Cependant il faudrait dire, pour excuse de la noblesse, que, la nation n'étant rien du tout pendant longtemps, il était assez simple qu'on n'y pensât guère. La représentation de la Chambre des communes en Angleterre, qui est de si ancienne date, fait toute la différence.

Je suis charmée que Constance ait bien joué; j'aime les succès de toute cette famille. Croyez que, si elle avait mis dans ce rôle cette manie que vous avez sentie, elle eût moins réussi. Je me suis fait des règles sur la comédie de société; vous me donnez le goût des théories. Je crois que, sur ces petites planches, comme sur les grandes du monde, il ne faut point trop s'éloigner des habitudes reçues, si on veut avoir quelque succès. Ce qui serait

trop vrai, trop fort, demanderait une attention particulière, un jugement à part qui demanderaient plus de temps qu'on n'en veut donner. En faisant rire ou pleurer simplement, quoiqu'un peu à tort et à travers, on produit un effet suffisant, et chacun ayant été ému par des effets habituels, s'en va content, sans avoir dépensé plus d'intérêt qu'il n'en voulait donner.

Mais, à propos de drame, lisez, je vous prie, ce que je viens de copier dans *l'Oracle de Bruxelles*. Ces notes m'ont frappée, mon fils, et presque émue; j'ai senti, en lisant la dernière, une sorte de frémissement. Le malheureux[1] ! Quelle singulière pitié il me fait! Quel poids que cette vie qui se survit à elle-même ! Mon ami, cet homme était plus grand *que nous de tout cela*[2]; je parle comme la comédie. Mais c'est une grandeur à la façon de Satan. Mon Dieu ! que je voudrais vous tenir dans ce moment auprès de moi ! Comme nous causerions !

1. L'empereur Napoléon. Il s'agit de détails donnés par *l'Oracle de Bruxelles* sur sa captivité et ses souffrances.
2. *Le Médecin malgré lui*, acte II, scène IV.

CCCXLVI.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, lundi 27 juillet 1818.

Me voilà à Paris, chère mère, et fort content d'y être. J'en avais par-dessus la tête de notre vie de coulisses, avec sa futilité et sa régularité. Je commençais à étouffer dans ma peau du rôle que nous étions obligés de nous jouer du matin au soir, les uns aux autres. En se prolongeant, la contrainte augmentait; et les circonstances n'étaient pas, vous en conviendrez, de nature à la diminuer. Notre représentation d'hier a réussi. J'ai eu personnellement assez de succès, quoique, à mon goût, je n'aie pas merveilleusement joué. Peu importe au reste; j'en suis venu à ce point que je serais désolé de jouer mal, sans être joyeux de bien jouer. Il en est de même pour moi de beaucoup de choses de ce monde. De toutes les dispositions ce n'est ni la plus sage ni la plus agréable. M. de B... a été fort naturel, fort simple, fort tendre dans *le Philo-*

sophe. Il ne lui a manqué qu'un peu plus de finesse et de noblesse. Madame Molé a été une Victorine assez *jeune*, assez gentille, mais sans tendresse, sans ce je ne sais quoi, que je ne sais comment exprimer, et que j'ai envie d'appeler *Romantique*. M. d'H... a été vieux, lourd et commun, dans Antoine, et, pour Zéphyrine, quoique fort comique et fort amusante, elle a manqué de cette impertinence aristocratique que le rôle de la tante demandait. Elle a joué plutôt en fille qu'en grande dame ; il est vrai que ces deux caractères se touchent. Nos derniers jours ont été orageux. Vous avez vu cette séance devant le tribunal [1]. La lecture des journaux était une chose comique au Marais : Ma tante se fâchait quelquefois, mais on ne lui a jamais répondu, heureusement. Cette affaire est grave et ne peut manquer d'avoir de grands résultats, quoique je doute toujours qu'il y ait de quoi faire un procès. Le secrétaire de M. de Vitrolles est arrêté. Ce dernier pourrait bien l'être aussi. Il n'est

1. Il s'agit de la séance du tribunal, où le général Canuel, dont la disparition occupait les esprits, apparut tout à coup, pour se plaindre de l'arrestation de ses amis, de la saisie de ses papiers, et des calomnies répandues contre lui à propos des affaires de Lyon. La cause fut remise, et jugée seulement au mois de janvier 1819.

guère possible que M. de la Rochejacquelein ne soit pas compromis dans cette affaire. L'autre jour, au tribunal, il était auprès de Canuel, paraissant l'encourager, le protéger. Tout Paris retentit de cette nouvelle. D'un autre côté, comme il ne faut pas perdre ses anciennes habitudes, on a interdit au duc de Raguse l'entrée des Tuileries, et voilà un major général de la Garde qui ne fera pas son service, à cause d'une lettre. Les *ultrà* sont furieux ; c'est tout simple. On prétend que leur dessein était de faire ici une mascarade de conspiration jacobine dans le genre de celle de Lyon, avec l'espoir de se rendre nécessaires, et de retenir les étrangers. Je ne sais si ce bruit est fondé. On s'attend tous les jours à voir dans *le Moniteur* quelques nouvelles importantes, quelques révélations définitives, quelques décisions nettes. Nous verrons bien.

Mardi, 28 juillet.

Cette lettre ne partira pas de sitôt ; mais n'importe, j'en reçois une de vous qui est bien pleine de choses. Que vous êtes forte, ma mère ! Que vous êtes plus forte qu'elles toutes, je dirais presque

qu'eux tous! Oui, assurément, cette affaire Canuel est grave. Oui, le projet, s'il a existé, était un projet de cour, une conspiration à l'ancienne manière. Avec le gouvernement que nous cherchons à prendre, il faut tout changer, il faut changer aussi la théorie des conspirations. C'est dans la Chambre qu'elles doivent se former, et hautement, et publiquement. Il faut conspirer du haut de la tribune. Voilà la véritable voie pour renverser un ministère. Voilà comme ce gouvernement représentatif, qui a su tout exploiter dans notre nature, ouvre une carrière, donne une occupation légale à cet esprit remuant, à cette ambition, à cette disposition changeante et aventureuse qui, se trouvant sans emploi dans les anciens gouvernements, ne pouvait qu'agir dans l'ombre, et bouleverser en secret. Je dis plus : Donnez à cette ambition un degré de plus, supposez-la plus téméraire et plus coupable, ce n'est point par des intrigues de cour qu'elle agira ; sa marche ne sera plus légale, mais elle sera encore publique : lord Gordon soulèvera le peuple dans Londres; un M. Hunt l'ameutera à Spathfield [1]. Or de tels excès, tout cri-

1. George Gordon, très irrégulièrement appelé *lord* Gordon, même en Angleterre, appartenait à une ancienne famille écos-

minels qu'ils sont dans un État régulier et fort, ne sont point dangereux. La publicité neutralise bien des inconvénients ; elle est la vaccine du corps politique.

J'ai lu vos notes extraites du *Morning Chronicle.* Elles sont curieuses et frappantes. Sont-elles de lui [1] ? Et, d'ailleurs, sont elles-vraies ? J'espère toujours que non. Qu'il souffre, qu'il soit mal soigné, je le crois ; mais il est dans un pays misérable, sous un ciel dévorant ; il y mène une vie insupportable. En voilà bien assez pour être malade, et il n'y a pas besoin pour cela de n'avoir ni médecin, ni maison neuve. Vous avez raison de dire qu'il était *grand*, car il a lutté contre le siècle, c'est-à-dire contre l'espèce humaine ; et il a soutenu la lutte jusqu'au moment où, comme Antée, il a quitté la terre où pendant longtemps il a puisé sa force. D'ailleurs, dans notre siècle de petitesse, d'inactivité et de faiblesse, c'est une chose si remarquable qu'une activité si prodigieuse, une force si barbare, que ceux qui ont vu Bonaparte

saise. Il a été membre du Parlement, accusé de haute trahison, et acquitté en 1781. Il est mort en 1795. M. Hunt était un orateur radical anglais qui n'entra à la Chambre des communes qu'en 1831. Il est mort en 1835.

1. De l'empereur Napoléon.

doivent s'en souvenir toute leur vie, avec une émotion profonde, comme, au milieu de nos pays cultivés, les voyageurs ne peuvent se rappeler sans trouble la cataracte du Niagara ou les sables du l'Égypte. Pour vous, retracez-nous cette émotion; osez la retrouver tout entière pour la peindre. Tous ceux qui l'ont vu sont dans l'obligation de le raconter. Ils le doivent à la société, et quelquefois aussi ils se le doivent à eux-mêmes.

La Famille Glinet[1] est une comédie extrêmement mal écrite, et qui manque d'action. Elle est monotone et froide; elle n'en est pas moins conduite avec art, pleine de vérité, de force, de franchise et de traits comiques. Les caractères sont remarquables. C'est un ouvrage très distingué. Ce M. Merville est l'auteur des *Deux Anglais*, que vous avez cruellement sifflés à Lille.

1. *La Famille Glinet ou les premiers temps de la Ligue*, comédie en cinq actes, en vers, avait été représentée avec un grand succès, le 16 juillet, au théâtre de l'Odéon, transporté rue Favart, après l'incendie.

CCCXLVII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, samedi 31 juillet 1818.

Savez-vous, mon enfant, que j'ai, comme vous autres, besoin de me reposer de la vie du *Marais?* Je disais à votre père qu'il s'en fallait de très peu que je ne me persuadasse que j'y avais passé ce mois. Vous étiez là un si bon nombre de personnes qui m'intéressent, je suis si paisible à Lille, j'y vis si bien dans ce que je pense plutôt que dans ce que je fais, que, vingt fois par jour, je me croyais transportée dans ce grand château, vous suivant tous de près, et attentive à ce que vous faisiez. Enfin, dimanche soir, je suais à grosses gouttes de la chaleur que vous deviez avoir, et par je ne sais quelle fantaisie, ne voulant m'épargner nulle émotion, je me suis avisée, le soir même, de lire, à part moi, *le Philosophe sans le savoir*, et, en vous suivant ainsi pas à pas, je me suis tellement émue, j'ai tellement pleuré, que j'ai failli demeurer toute

honteuse de m'être ainsi blessée de ma propre épée. Me voilà donc revenue avec vous, et, puisque vous êtes bien aise d'avoir retrouvé votre petite chambre, j'y rentre avec vous de bon cœur.

Je vais être un peu dérangée, par l'absence de Champié, qui va à Toulouse et qui me soulageait un peu par rapport à Albert, et les manuscrits chômeront pendant ce voyage. J'écris toujours très courageusement, sans préjudice des gros volumes que j'avale. J'en ai fini trois de M. de Montlosier[1], qui se font bien lire. C'est un homme d'esprit, qui a un peu de système, mais qui est ingénieux à le soutenir, et qui, hors son califourchon de noblesse, voit juste sur beaucoup de points. Mais il est trop épris des *grands barons ;* il voudrait prouver qu'eux seuls ont su défendre des provinces contre les empiétements des rois. A la bonne heure! Mais qui défendait ces mêmes provinces contre les leurs ? Au reste, il remonte très haut dans ses admirations, et ne voit de gouvernement en France que jusqu'à saint Louis. Madame de Staël a flatté Louis XIV, en comparaison de ce qu'il en dit.

1. *De la monarchie française depuis la seconde Restauration jusqu'à la fin de la session de* 1816, avec un supplément sur la session actuelle, par M. le comte de Montlosier.

Vos plaisirs comiques sont finis, et les nôtres vont commencer; nous attendons mademoiselle Mars. Vous jugez si c'est un événement! Elle doit jouer *la Fausse Agnès*, *les Trois Sultanes*, et *Édouard*. Je compte m'amuser beaucoup de cette dernière pièce, et cela parce que je viens de la voir jouer au *Marais*.

Madame Chéron, hier, et madame de Chastellux, ce matin, me mandent que vous avez été noble et sensible dans ce *Philosophe*, et que tout le monde a dit que vous vous étiez surpassé. Comme j'aurais donc pleuré, bon Dieu! Et que je regrette que votre père ne se soit pas trouvé là; car, pour moi, il eût été possible que mon émotion fût un peu plus forte que je ne l'eusse voulu. Allons, allons, mon enfant, ne soyez point si rebelle à ce genre de succès et de plaisirs. *Tout* n'est pas trop dans ce bas monde pour s'amuser et pour plaire; prenez cette monnaie, en attendant plus tard les grandes chances de la vie. Je vous l'ai déjà dit, je crois : A votre âge, on vit plus dans ce qu'on rêve que dans ce qu'on fait, et de là les mécomptes qui attristent et découragent. Il faut un peu se dresser contre eux. Il y a aussi de l'énergie de l'âme à surmonter les dégoûts, et vous qui aimez à mettre la vôtre de moitié dans la plupart de vos

actions, vous ne devez pas négliger de l'exercer. Mais, soit dit en passant, mon ami, savez-vous ce que j'aime de votre personne, c'est que vous êtes essentiellement naturel avec vous-même et avec ceux que vous aimez, par exemple avec moi. Cette disposition donnera du charme à toutes vos relations intimes, et je vous prédis que qui vous aimera, vous aimera beaucoup. Ce peu de lettres que vous m'avez écrites du *Marais,* pressé, distrait, fatigué, sont une peinture si vraie, si complète, de ce qui se passait au dedans de vous, qu'elles me touchaient dans le plus tendre de mon cœur. Enfin, il y a de *l'aveu* dans votre confiance; c'est une bonne grâce de l'âme qu'il faut conserver. Je ne sais si j'explique bien ce que je veux dire. Si vous voulez ajouter à tout cela un peu de patience contre les sots, d'indulgence sur les erreurs, de relâche dans les choses d'esprit, vous verrez que vous arriverez à être un homme aimable, et cela va très bien à un homme de mérite.

Je lis les quatre volumes de l'abbé Morellet; ils m'amusent assez [1]. On se plaît à voir les tentatives des libéraux de ce temps pour obtenir ce qui nous

1. *Mélanges de littérature et de philosophie du* XVIII[e] *siècle,* par M. l'abbé Morellet, 4 vol. in-8. Paris, 1818.

paraît si simple aujourd'hui ; je veux dire certaines libertés reconnues indispensables. Nous avons beaucoup marché, et bien marché, quoi qu'on en dise. Vous pourriez vous faire prêter ces volumes, ou je vous les enverrai si vous voulez; cela vous amusera à parcourir. Il y a un petit traité sur la conversation fort joli, et qu'on devrait étudier; un sermon de Swift sur la mort de Charles Ier, qui s'applique bien à nous; un récit de la séance de la Commune de Paris qui est plaisant; feuilletez tout cela, sur ma parole. Toutes réflexions faites, je vous enverrai ce livre quand je l'aurai fini ; cela plaira à l'abbé que vous puissiez lui en parler.

La Minerve devient plus modérée. Étienne se forme et s'élève; c'est toujours dommage qu'on ne puisse l'estimer, et qu'il n'y ait, j'en ai peur, beaucoup de bonapartisme sous son patriotisme. Ne trouverons-nous pas un honnête homme bien pur, bien considéré, pour défendre la liberté?

CCCXLVIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, mardi 4 août 1817.

Je le jure, mon fils, quoique je commence à vous écrire ce matin, je ne finirai point ma lettre aujourd'hui; car je ne veux pas qu'il en parte si souvent. Si vous me trouvez un peu *forte*, il me semble que vous n'êtes pas mal *fort* aussi. Vous comprenez, ou plutôt vous développez ma pensée sur ce mélange de courtisans et de citoyens dont se compose, à présent, la nation parisienne, et vous achevez d'un trait ce que je ne disais qu'à moitié. Il en est de même sur Antée, que vous avez si bien défini. C'est le plus grand charme de certaines intimités de s'entendre ainsi au moindre mot. Madame de Vannoise me querellait une fois, parce que je disais que les amitiés s'augmentaient davantage de la similitude des opinions que de celle des sentiments. Peut-être le fond de cette vérité

n'est-il pas trop beau, et tient-il à ce qu'en général nous sommes d'espèce assez vaniteuse. Au reste, cela ne m'embarrasse guère par rapport à vous; car j'aime à vous aimer avec tout moi-même, avec mes défauts comme avec mes bonnes qualités. Enfin, le fait est que vous me plaisez, me comprenez, me répondez, que vous me faites penser et dire. Le plus souvent, dans ce pays, c'est à vous que je dois de m'apercevoir que je suis en vie.

Nous sommes tombés, ce me semble, dans l'excès contraire au système de Bonaparte. Celui-là *tendu sur tout*, ne croyant pas qu'on dût jamais se négliger, agissait sans cesse sur nous avec son infatigable force; il nous épuisait, nous autres, assouplis, énervés, amollis que nous sommes. C'était trop souvent Jupiter se montrant armé de tous ses tonnerres à gens peu préparés, et qu'il consumait fort bien. Aujourd'hui, on n'a de force qu'à jours nommés; j'oserais dire que la fermeté a son étiquette, et, quand il arrive qu'on est par trop gêné par mille petites passions qu'on a laissé remuer, si on veut les arrêter tout à coup, il devient difficile de démêler la plus agissante, par conséquent la plus coupable dans le moment. Cependant, l'inévitable fatalité de la raison finira par montrer là où il faut frapper, et je ne

sais pas de moyens d'échapper à ces mathématiques démonstrations.

Mademoiselle Mars nous est arrivée hier, avec une bourse très bien garnie des recettes de la Belgique, qu'elle arrondira encore par celles de cette semaine. Elle a joué *le Secret du ménage* et *les Jeux de l'amour et du hasard;* notre troupe d'opéra-comique ne l'a pas trop mal secondée. Cependant, il était impossible de ne pas trouver qu'elle chantait une vraie musique, bien supérieure, et dans un autre ton que ces pauvres gens. Au reste, elle leur faisait une peur effroyable. Elle nous donnera ce soir *les Trois Sultanes* et *la Fausse Agnès*, et s'en ira samedi pour vous rejoindre. C'est, vous le pensez bien, le grand événement de notre ville.

Mercredi.

Je viens de lire ce manifeste sorti de la cervelle Vitrolles et compagnie, j'en suis toute courroucée. Est-il donc vrai, bon Dieu, que l'esprit de parti fasse les hommes si bien bâtards de la patrie, et je dirai même aussi de la royauté, que, n'appartenant plus à aucun devoir, ils arrivent à cette indépendance des sentiments les plus ordinaires, et ensuite quel

entassement de mauvaises raisons! Quelle pauvreté de conséquences! On prétend que le ministère est fâché de cette publication; moi, je crois qu'il l'a permise, mais qu'il n'en veut pas convenir; car elle ne peut que lui être utile, surtout s'il parvient à se convaincre qu'il n'existe pas pour lui de traité possible avec cette faction si follement passionnée.

Au reste, nous avons, depuis deux jours, fait un peu trêve à la politique. Mademoiselle Mars nous occupe entièrement; malgré la chaleur excessive, notre salle est pleine comme celle du *Marais*. Elle ne m'a pas pourtant hier aussi charmée que la veille dans *les Trois Sultanes*[1]. Je crois que c'est un peu la faute de ce rôle si maniéré quelquefois, si souvent indécent, si continuellement inspiré par l'esprit frivole, et j'ajouterai libertin, d'un abbé d'autrefois. Mademoiselle Mars, comme mademoiselle Leverd, comme mademoiselle Bourgoin, joue ce rôle en vraie *fille*, et c'est la faute à Favart, ou plutôt à l'abbé de

1. *Les Trois Sultanes*, comédie en trois actes et en vers par Favart, représentée avec un grand succès à la comédie italienne en 1761, et bien souvent reprise depuis. Le sujet est tiré de *Soliman II*, conte de Marmontel. Le rôle de Roxelane, créé par madame Favart, a toujours tenté les actrices de la Comédie-Française, sans que l'on comprenne trop, de nos jours, quels effets on en peut tirer.

Voisenon. Dans cette pièce, je remarquais comme le portrait qu'on a fait des Français d'alors ressemble peu aux Français d'aujourd'hui, et, en vérité, il n'y a pas grand mal.

CCCXLIX.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, mardi 4 août 1818.

Je n'ai pas mal joué Vanderk, ma mère, je le sais ; mais je ne l'ai pas joué aussi bien que j'aurais pu, que j'aurais dû le faire. Au reste, c'était assez bien comme cela. Vous me dites de me plaire aussi, un peu, à ce genre de succès ? Je m'y plais beaucoup. Autrefois, il est vrai, je l'ai aimé, je l'ai désiré davantage. Mais c'était dans le temps ou je les désirais tous. Que m'importe maintenant de l'obtenir ? A qui cela fait-il plaisir ?

Les philosophes du XVIIIe siècle avaient une certaine libéralité informe, mais réelle. Il y avait dans

leurs idées de la frivolité et de la petitesse, mais c'était le mal du siècle ; il y avait de l'exagération et de l'intolérance, parce qu'ils étaient les premiers, parce qu'ils n'étaient pas politiquement les plus forts, parce qu'ils n'étaient pas et ne se croyaient pas destinés à agir, parce qu'en conséquence ils n'avaient aucune responsabilité. Ils étaient secs et superficiels, parce qu'ils n'avaient jamais besoin de mettre de l'*âme* dans leur conduite. La génération qui leur succéda valait mieux. Assurément Turgot et quelques gens en place du même ordre étaient préférables à tout le fretin écrivailleur et philosophique. C'est qu'au moins ceux-là agissaient ; ils étaient conseillers d'État ou au Parlement, ils étaient ministres. Ce fut bien mieux, lorsqu'ils furent députés, lorsqu'ils furent véritablement lancés au milieu des hommes et des événements, abandonnés à eux-mêmes. La grande leçon de la Révolution est venue ; et puis Bonaparte, autre grande leçon ; et puis enfin le règne ou nous sommes, qui n'a pas laissé d'être instructif. Aussi, quelle supériorité a la raison du XIXe siècle sur la philosophie du XVIIIe siècle ! Combien notre *libéralité* est plus forte, plus éclairée, plus sensible ! Et qu'ils ont tort ceux qui affectent de confondre, dans leurs pamphlets et

dans leurs sermons, la doctrine d'aujourd'hui avec celle de ce temps-là ! La nôtre est aussi religieuse, aussi grave, aussi solide que la philosophie l'était peu. Par malheur, les gens de lettres, qui sont arriérés sur tout, restent, pour la plupart, dans les préjugés de Voltaire, et en défendant à la fois les idées de la Révolution et celle de l'Académie française d'il y a quarante ans, ils autorisent jusqu'à un certain point les attaques de leurs adversaires. Il n'y a pas un journal libéral qui ne se crut obligé de défendre, par exemple, le *Dictionnaire philosophique*. C'est un grand mal. Je ne connais que nos *Archives* qui en soient exemptes. C'est là qu'on trouve la doctrine toute pure.

Il y a une troisième espèce de gens qui valent encore moins : ce sont ceux qui répudient entièrement l'héritage de la Révolution, et qui, cependant, admettent toutes les idées des philosophes ; ceux-là étaient excellents pour écrire sous Bonaparte. C'est là l'opinion, ou plutôt le fond de l'opinion du tiède journal que vous appelez *le Spectateur*. Tout ce paragraphe est en réponse à deux lignes de votre lettre où vous me promettez les quatre volumes de l'abbé Morellet.

Vous avez raison de dire que *la Minerve* s'élève,

et qu'Étienne se forme. Il est de ceux dont je vous ai parlé dans un des chiffons que je vous ai envoyés, quand je disais que beaucoup d'esprits, faussés et dépréciés par le règne de Bonaparte, avaient repris leur valeur depuis la Restauration. Notre cause est si belle et si forte, qu'il suffit de se rapprocher d'elle pour être peu à peu, et comme malgré soi, entraîné à la vérité, à la raison, et je dirai presque au talent. Lisez, je vous prie, le nouveau volume de M. de Montlosier. Je ne connais pas d'homme plus aristocrate, ni plus ennemi des *ultrà*. J'ai lu dernièrement une lettre de lui à un de mes amis, où il les traitait, eux et les missionnaires, avec plus de mépris qu'aucun de nous ne l'oserait faire : « Plutôt que de voir mes principes mis en pratique par MM. de Chateaubriand et de la Bourdonnaye, disait-il, j'irais vivre en Amérique. » C'est un homme de talent et de bonne foi. Guizot a fait un bien bel article sur ou contre son livre.

Je vous prie de ne pas négliger vos écritures. Plus je vais, plus je trouve que vous valez mieux que tout ce que je vois. Il est vrai que je ne vois pas des gens qui vaillent grand'chose. Je connais cependant deux ou trois jeunes gens de mes amis qui sont bien distingués. Je vous réponds qu'on ne trouvera

pas en eux de quoi faire des abbés de salon, des marquis de boudoir, des académiciens du Louvre, ou des conquérants de Moscou.

CCCL.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, vendredi 7 août 1818.

Vous avez raison, ma mère, on aime les gens surtout à cause de leurs opinions. Et, en effet, hormis les pères, mères, enfants, quelle raison aurait-on de s'attacher beaucoup à quelqu'un ? N'est-ce pas parce qu'on y trouve un auxiliaire, un écho, un confident? N'est-ce pas parce qu'on peut lui faire connaître ses pensées, avec la certitude qu'il les prendra dans le même sens que nous? N'est-ce pas parce qu'il nous dédommage des faux jugements qui nous poursuivent, des préjugés qui nous condamnent sans nous entendre, et qui nous blessent sans y regarder? Et puis voici un corollaire de tout cela : C'est qu'on ne cause bien qu'avec les gens de son avis. C'est une doctrine qu'on nous

conteste, mais pour laquelle nous nous ferions lapider, M. de Barante et moi.

Je crois très fort ce que vous me dites de mademoiselle Mars et de Roxelane[1], et regardez-y bien : Mademoiselle Mars joue médiocrement tous les rôles qui ont le caractère de cette époque. Et pourquoi? Ah! le voici : Quel est le travail qu'elle fait sur tous ses rôles? A peu près le même que Talma : Elle les rend naturels. C'est ainsi qu'elle est devenue originale. Elle a plutôt de la vérité; c'est-à-dire qu'elle représente les personnes telles qu'elles sont. Mais, pour les personnes factices, savoir : Suzanne, madame de Clainville, la Comtesse du *Cerclè*[2], que fait mademoiselle Mars? Elle s'avise de jouer sérieusement ces rôles-là. Il en résulte qu'elle les rend presque inconvenants; car madame de Clainville, par exemple, si elle n'est pas une femme frivole, mondaine, blasée, salonnière, devient une femme plus qu'imprudente.

Au contraire, ce naturel appliqué à certains rôles, comme Elmire et mille autres, a été un coup de maître, ou, si vous voulez, un coup de maîtresse. Il en est de même de Talma. Il joue fai-

1. Personnage des *Trois Sultanes*.
2. Comédie de Poinsinet.

blement certains rôles de Voltaire, parce que ces rôles ont de la pompe, de l'apprêt. Ainsi, je parie qu'il ferait de Mahomet un Arabe du désert; et Voltaire en a fait un grand charlatan politique. Je ne l'ai pas vu dans Orosmane; mais je parie qu'il était mauvais, quand il rappelait qu'il était Soudan, et admirable quand il disait qu'il était Scythe. Mademoiselle Mars est comme lui; elle a fait dans sa ligne la même révolution que lui dans la sienne. Ils ont fait tous deux, dans leur art, la révolution que l'école moderne a faite dans la peinture; révolution qui s'est faite aussi dans les lettres, qui s'est faite dans les mœurs, dans la politique. Partout le naturel a reconquis ses droits sur le factice, et le sérieux sur le frivole. Je voudrais bien que nos ministres eussent cette opinion sur Talma. Je serais bien plus sûr d'eux dans la politique. Ceci rentre dans mon système de solidarité des opinions.

Dimanche 9 août.

Vous avez lu sans doute la brochure de M. de Chateaubriand. Ne trouvez-vous pas qu'elle est bien médiocre? Qu'est-ce que cela prouve? Comment ne voit-il pas que les armes dont il se sert sont usées, et qu'il serait possible encore de défendre autrement et encore mieux son parti? Enfin ces dernières sottises des *ultrà* devraient bien convaincre le ministère de l'impuissance et de la dégradation de ce parti. Certainement, il peut y avoir dans ceux qu'on nomme *indépendants* des intentions très estimables; mais, enfin, dans leurs déclarations publiques, je vois le désir d'un changement de système, et non d'un changement de personnes. Ils attaquent le ministre dans sa marche, dans ses actes; mais ils ne disent pas avec une petitesse naïve : « Changez les ministres, » ce qui veut dire : « Faites-nous ministres. » Je vais plus loin : Je ne vois personne dans leur parti pour l'être. Je ne vois personne du moins qui y fût porté, au lieu que les *ultrà* présentent à leur tête cinq ou six sujets pour les cinq ou six ministères. Je

parierais que les ministres actuels voient avec regret ce dernier parti s'amoindrir ainsi, et pour ainsi dire s'annihiler. Ils sentent avec effroi qu'ils vont se trouver seuls opposés à l'autre parti, qu'ils n'auront plus l'avantage d'être un tiers parti, et que le système de la balance, appelé vulgairement de *l'entre deux selles*, va devenir inapplicable.

CCCLI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, samedi 8 août 1818.

Nous avons fini hier avec mademoiselle Mars; la veille, elle avait été si mal secondée dans *Édouard* et *les Fausses Confidences*, que, malgré son beau talent, je me suis presque ennuyée. J'ai écrit, ce matin, à madame Molé, et je l'ai amusée de cette variante de l'un de nos acteurs qui lui disait dans la seconde pièce : « Il ne demande qu'à considérer votre belle grâce et votre bonne taille. » Hier, nos acteurs étaient un peu plus en scène. On a donné la *Gageure*, où il faut que je convienne qu'elle me surpasse de

beaucoup, *Le Secret du ménage* redemandé, et *la Jeune Femme colère*[1] où elle est vraiment charmante.

Il nous était arrivé, dans la nuit, le second fils du roi de Bavière ; il s'est trouvé une ancienne connaissance de votre père. Il est venu nous voir tout familièrement ; nous avons causé du vieux temps. Le soir, nous l'avons mené à la comédie ; il a été ravi. Il m'a conté qu'un certain enfant[2] qu'il avait vu, il y a quelques mois, annonçait déjà une ressemblance assez frappante, qu'il était décidé et passablement impérieux ; du reste, mal élevé, gâté à l'excès, et faisant déjà tout ce qu'il voulait de toute sa famille ; que son grand-père et ses oncles n'osaient lui résister en rien, et il ajoutait assez raisonnablement : « Cet enfant-là aurait besoin d'être mieux élevé qu'un autre. » Je me suis amusée de cette visite. Ce jeune prince est l'ami intime de son beau-frère Eugène ; mais l'aîné, c'est-à-dire l'héréditaire, s'en montre fort jaloux, et, en attendant, le sang des Beauharnais a été si bien mêlé et remêlé à celui de la maison de Bavière, c'est-à-dire à la plus ancienne de l'Europe,

1. *La Jeune Femme colère*, comédie en un acte, en prose par Étienne, représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Odéon le 20 octobre 1804.

2. Le roi de Rome.

qu'il en est advenu six enfants, tant fils que filles. Et voyez, je vous prie, l'effet de cette puissance de fer qui, un moment, a tout soumis à sa volonté. Avant la Révolution, le roi de Bavière d'aujourd'hui, alors simple prince de l'empire et n'ayant point encore l'espérance d'arriver à l'Électorat, à cause des branches aînées, refusa d'épouser, à cause de la bâtardise, une princesse de Condé, qui, par les femmes, descendait pourtant de Louis XIV[1] !

Nous avons encore nos généraux Caraman et R... qui, trouvant ici mademoiselle Mars, un prince, et j'ajouterai *moi*, vont emporter une grande idée des plaisirs et du mouvement de cette ville. Ils assurent, je suis bien aise de vous le dire, qu'on ne s'amuse pas plus et qu'on n'est pas plus aimable à Paris. M. de Caraman est un homme raisonnable et de bonne compagnie ; l'autre est passablement

1. Eugène de Beauharnais avait épousé, en 1806, la princesse Auguste-Amélie, fille de l'électeur Maximilien-Joseph. Il s'était retiré en Bavière après la chute de l'Empire. Il a laissé six enfants, en effet : Le duc de Leuchtemberg qui épousa, en 1835, doña Maria, reine de Portugal ; Joséphine mariée à Oscar Bernadotte, plus tard roi de Suède ; Amélie-Auguste, mariée à don Pedro, empereur du Brésil, etc. Le roi de Bavière dont il est question est Maximilien Ier, qui régna de 1806 à 1825. Louis III de Condé avait, comme on sait, épousé Louise-Françoise de Bourbon, fille naturelle de Louis XIV.

ridicule. Il a servi toujours en Russie, et veut que cela lui compte vis-à-vis des soldats français. Il n'aime pas Talma; il crie contre l'instruction mutuelle; il se tait quand on parle du départ des alliés; enfin, c'est toujours la même chose et cette uniformité d'opinions sur tout, dans ce parti, est vraiment amusante à retrouver.

Vous me parlez de lire un volume de M. de Montlosier? J'en ai lu cinq, et avec grand intérêt. Dans un autre temps, un pareil ouvrage ferait du bruit; il est fort remarquable et plein d'éclairs de raison et de connaissances historiques. L'article de Guizot était bon en soi, mais point assez juste ni assez détaillé. Je suis sûre qu'il n'a lu que quelques pages pour vite écrire après; c'est assez dans cette manière qu'on parle des livres aujourd'hui.

Je suis charmée de vous avoir écrit deux lignes qui vous aient si bien inspiré. Vous me paraissez très nettement définir la philosophie du siècle dernier et celle de ce temps-ci, placer où il faut Voltaire et son école, et nous autres venant après. Savez-vous ce que je voudrais à présent? C'est que les vrais libéraux, mais je prends le mot du plus haut possible, s'emparassent des grandes vérités de la religion, de sa morale élevée et si usuelle, et se fortifiassent

de tout ce qu'elle a d'important. Cela serait beau et habile, et forcerait au silence certaines gens qui ont quelque raison de crier. Il y a une légère tentative de cette idée dans le livre de M. de Montlosier. Il soutient que la France est plus religieuse qu'on ne croit; il essaye de tracer une nouvelle route, ou plutôt une ancienne route, au clergé, car c'est en le ramenant aux vérités évangéliques; mais il coupe un peu court, parce que son défaut est de n'avoir qu'effleuré ce qu'on eût dû approfondir. Il y a des matières qu'on ne peut toucher qu'en les pénétrant jusqu'au fond. Si on s'arrête en chemin, on ne prend pas le temps de persuader, et on passe pour un imprudent. C'est là, ce me semble, ce qui fait la différence d'un Voltaire et d'un Montesquieu, et ce qui donne à conclure que l'un ne voulait que détruire et l'autre réédifier. Voilà encore quelques-unes de ces idées étranglées que je vous jette de temps en temps, et que vous me renvoyez toutes rangées. J'espère bien que celle-ci me reviendra quelque jour.

CCCLII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, lundi 10 août 1818.

Vous avez cent fois raison sur mademoiselle Mars, sur Talma, sur le temps présent, sur le temps passé, sur les écrits des deux partis, enfin sur tout, mon enfant. Mais je commence à craindre que notre correspondance ne tourne au fade ; car nous sommes, vous et moi, en continuelles approbations. Je voudrais nous réveiller par quelque petite dispute. Il faudra qu'un beau matin, j'exhume encore Louis XIV, pour rompre notre unisson. Vous saurez qu'en musique l'unisson est ce qu'il y a de plus incomplet pour l'harmonie, et qu'on n'arrive à la produire qu'au moyen de petites dissonances qu'on appelle des *suspensions;* elles semblent devoir d'abord mettre tout en désordre, mais peu à peu elles conduisent à ce qu'on nomme l'accord parfait. Vous ne serez

point étonné de ma comparaison, quand je vous dirai que j'ai la tête encore tout ébranlée ce matin d'une assez bonne musique que nous avons faite hier, jusqu'à minuit. Comme il faut toujours qu'une femme se prenne à quelque chose, dans ce pays endormi, je me suis donc reprise à la musique. Ne pouvant faire causer mes Flamands, je les fais chanter. Je me porte bien, cela me donne de la voix; nous sommes une douzaine qui nous secondons joliment; on nous écoute si on veut, on joue au billard, aux échecs, au trictrac, il n'importe, liberté tout entière, et cela recommence tous les lundis. Je vous conseille de vous mettre à aimer la musique quand vous viendrez me voir. Il est vrai que, peut-être alors, moi, je n'en aurai plus besoin.

Quant à Louis XIV, j'y pense en vérité très souvent. Ils ont beau m'en dire tous du mal, les Constant et les Montlosier, ils ne peuvent m'ébranler. Mon ami, je crois toujours qu'on ne fait effet dans son temps que lorsqu'on a réellement quelques-unes des qualités appropriées à ce même temps où l'on vit. Bonaparte lui-même, cet homme dont la puissance a si souvent dominé les événements, n'eût pas réussi sans l'accord où il se trouvait avec son siècle par quelques côtés. Quand il a surgi, on était

si dégoûté de la liberté, des assemblées, du balancement des pouvoirs, que je mets en fait que la constitution que nous avons aujourd'hui, offerte par le Directoire, eût été refusée de la grande majorité de la nation. Le fantôme des assemblées délibérantes épouvantait tout le monde. Il a fallu que le despotisme nous rangeât d'abord, qu'il fît taire les opinions diverses, les peurs, les souvenirs, les espérances, les projets. Ce n'est que dans le silence qu'on apprend à penser ; Bonaparte a donc été une transition inévitable. Il en est de même de Louis XIV. Avant Richelieu et lui, la noblesse disait : *Je suis l'État*. Le Roi l'a dit à son tour, pour la corriger de l'habitude de le dire. De 1500 à 1700, le peuple des provinces était trop ignorant pour comprendre la liberté. Avant de se proclamer *nation*, il fallait se débarrasser de la féodalité, et cela ne pouvait arriver que par le despotisme.

Le fond de ces paroles tant reprochées à Louis XIV, que je veux bien avouer qu'il n'apercevait que par instinct, était ceci : « Les lumières commencent à se répandre, et le gouvernement féodal doit leur céder la place. » Aussi son despotisme a-t-il été libéral, en ce qu'il a favorisé tout ce qui tend à faire marcher l'esprit humain : sciences, arts, commerce,

marine. Il a facilité les relations entre les hommes; il a fondé l'administration. Vous la trouvez maintenant minutieuse et gênante; mais, au temps où je parle, elle était une garantie naissante de certaines libertés. Je vois par les lettres de madame de Sévigné, que M. de Grignan et M. de Chaulnes, gouverneurs de Provence et de Bretagne, se plaignaient de l'inquisition exercée par les intendants sur quelques abus d'autorité, dont Colbert et Louvois ensuite leur demandaient compte : « Messieurs les grands seigneurs, écrivait ma chère amie, ce siècle n'est plus le vôtre. » J'accorde que personne ne savait où on allait; mais on allait cependant, et Louis XIV a aidé la marche. La nature est lente dans la voie de la raison, et n'avance que par transitions nuancées : « Obéissez aux rois, disait Bossuet, car Dieu leur demande compte du bonheur des peuples. » La morale religieuse était alors la seule *philosophie libérale* dont on pût faire comprendre le langage aux nations. Ce n'est qu'aux peuples éclairés qu'on peut risquer de dire : « Soyez libres. » Et encore, avons-nous vu de notre temps quelles secousses on peut produire en prononçant ces mots sans précautions! Songeons donc toujours que la jeunesse de Louis XIV avait été environnée de séditions, que les souvenirs de la

Ligue, de la guerre civile sous Louis XIII, étaient récents, qu'on égorgeait Charles I[er] en Angleterre, et ne nous étonnons point qu'on essayât de proclamer, un peu haut, les devoirs envers les rois.

Cela posé, je conviendrai avec vous de tout ce qu'il vous plaira sur les circonstances secondaires, sur les abus partiels, les erreurs de conscience, le goût de la guerre, l'enivrement de la grandeur, et enfin toutes les faiblesses qui altèrent plus ou moins l'humanité. Le plus fort d'entre nous est encore une bien pauvre créature ; mais je voudrais qu'on fût juste, qu'on ne se déshéritât point de sa propre gloire, qu'on pensât qu'un règne de soixante-dix ans épuise toutes les prospérités comme tous les revers, et enfin qu'on convînt que, si d'un trait de plume on pouvait rayer le siècle de Louis XIV de notre histoire, on en ferait disparaître les principales causes de la grandeur de la France, et peut-être même les facilités que nous trouvons aujourd'hui à faire fleurir les belles idées que vous aimez tant. Eh ! bon Dieu, parce que certains insensés, pour appuyer leur faux système, appellent à leur secours les beaux côtés des temps qui peuvent concourir à l'appuyer, ne peut-on leur répondre qu'en les imitant, et ne doit-on regarder que l'autre face de la médaille ?

Mon ami, quand je lis tous ces articles injurieux à nous-mêmes, au milieu de ces belles provinces dont il n'y a pas un habitant qui ne se réjouisse d'être Français ; quand j'entends dire ici que l'industrie de ce pays date de toutes les créations dues à Vauban, ce Vauban qui aimait Louis XIV avec une sorte de culte ; quand je regarde cette belle et imposante figure qui est là suspendue à ma cheminée, et qui me frappe et me touche en même temps, parce qu'elle est digne et bienveillante à la fois ; enfin quand je ne puis ouvrir un seul de ces beaux ouvrages de ce temps sans y retrouver l'éloge du monarque, il me semble que son ombre et celles de tant d'hommes distingués vont se soulever pour nous demander raison de notre ingrate sévérité, et que Racine, Molière, Bossuet, tous enfin, nous conjurent de cesser de les déshonorer en les présentant à nos neveux comme de bas flatteurs qui auraient épuisé leur génie à déifier un tyran.

Vous voyez à toutes mes paroles que j'ai bien du loisir aujourd'hui. Votre père est à Douai pour la journée ; il est allé distribuer les prix du lycée, Albert vient de finir ses leçons, et je cause. J'ai lu M. de Chateaubriand ; je le trouve absurde. Tous ces gens-là appellent les Cosaques à leur secours,

seulement pour déplacer M. Decazes, car tout est là ; la vanité trompée rend sots les plus hommes d'esprit.

CCCLIII.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, mardi 11 août 1818.

Vous avez fini avec mademoiselle Mars; je vous plains. Elle a bien joué *la Gageure*, ceci dérange un peu mon système de l'autre jour. Mais, cependant, je crois que j'ai raison. M. de Rastignac n'est-il pas le gendre de M. de Doudeauville? Ce gendre est un député presque ministériel, et que madame Decazes[1] consulte assez ordinairement dans les embrasures de fenêtre. Quant à M. de Caraman, n'est-ce pas celui qui a sauvé la vie à Bonaparte à Brienne? Un homme qui a fait cette maladroite belle action est forcément un homme raisonnable.

1. Il est probable qu'il s'agit ici de madame Decazes, mère du ministre de la police; car celui-ci se mariait, ce jour-là même, 11 août 1818, avec mademoiselle de Sainte-Aulaire.

La visite de votre prince de Bavière a dû vous amuser. L'Europe est restée beaucoup plus bonapartiste que nous. Je veux dire par là que Bonaparte y est moins mort, moins anéanti que chez nous. Nous avons été vite; les événements se sont précipités en France depuis trois ans; et nous avons parcouru un grand espace moral. La civilisation française est maintenant en avant de la civilisation européenne; les individus sont *moins* chez nous que partout ailleurs, et c'est là un des plus grands symptômes du perfectionnement des peuples.

Vous ferez très bien de m'envoyer M. de Montlosier. Je vous parlais du dernier volume seulement parce qu'il vient de paraître et qu'il est spécialement applicable à ce temps-ci. C'est de ce volume seulement que M. Guizot s'est occupé. « J'aime l'aristocratie et la religion, écrivait dernièrement, M. de Montlosier à M. de Barante, et je déteste les prêtres et les aristocrates, qui perdront l'une et l'autre. Chez vous autres libéraux, je trouve de l'habileté, de la modération, toute sorte de qualités qui promettent à la société encore quelque temps d'existence; mais vos principes sont ennemis de toute durée, et je ne crois pas qu'ils puissent maintenir une société plus de cinquante à soixante

ans. Chez les *ultrà*, je trouve, au contraire, des principes conservateurs, mais une inhabileté, une frivolité, une maladresse, une fureur, qui détruiraient la France en une année, s'ils la possédaient un moment. Ce que je souhaiterais le plus, ce serait de voir l'exécution de mon système dans vos mains. Si je refaisais une seconde édition de mon ouvrage, j'y ajouterais trente pages pour dire tout le mal que les missionnaires ont fait dans mon pays. » Ces idées sont systématiques, mais elles sont sincères. Il n'est que trop vrai, par exemple, que les prêtres sont au rebours de ce qu'ils devraient être, et les plus raisonnables même. M. de Barante a été chargé de voir M. l'abbé Frayssinous : « Au bout de cinq minutes de conversation, m'a-t-il dit, j'ai vu qu'il était impossible de s'entendre avec lui. C'est un homme ulcéré, parlant de tout ce qui se fait, et surtout de ce qui se fait de bien, avec humeur. « Que demande-t-on, que désire-t-on, » me disait-il ? « Tout ne va-t-il pas à merveille ? Qu'a-t-on donc » besoin de nous ? Les impôts se payent, les fonds » montent, etc. »

Ma mère, cela est déplorable, mais les prêtres sont précisément dans la ligne la plus fausse. Il paraît, cet hiver, un ouvrage de talent, par un abbé de La-

mennais, sur l'*Indifférence en matière de religion*. Je l'ouvre, et, dès la deuxième page, je lis que le despotisme est le seul gouvernement que la religion permette. Quelle sottise ! M. de Chateaubriand avait été plus vrai, et surtout plus spirituel, en disant, à la fin de son *Génie du Christianisme*, que le gouvernement représentatif est l'ouvrage de la religion, et il était ingénieux à le prouver. Quelle est la doctrine, aujourd'hui, des prêtres les plus habiles, et de M. Frayssinous en particulier? C'est qu'il faut être indulgent pour les actions, afin de sauver le dogme, et c'est là précisément la manière dont les duchesses et les beaux messieurs entendent la religion. Pour la mettre en honneur, au contraire, il faudrait laisser un peu dans l'ombre le dogme, ne pas exiger une foi parfaitement pure, mais prêcher une morale austère, en donner l'exemple; il faudrait un jansénisme élevé. Car, il ne faut pas s'y tromper, on n'en est venu à contester la vérité de la religion que parce qu'on était gêné par ses préceptes moraux. Essayez donc de rappeler les hommes à la morale évangélique, à une vie plus régulière, surtout plus spirituelle, et

1. C'est, en effet, au mois d'avril 1818 que parut le premier volume du célèbre ouvrage de l'abbé de Lamennais.

alors il n'en coûtera guère de soumettre son esprit au frein de la foi. Mais abandonnez et pour jamais toute cette partie du dogme qui est de votre invention, telle que l'infaillibilité du pape ou de l'Église, le droit d'excommunication, la doctrine des deux puissances, et, en général, pesez plus sur les commandements de Dieu que sur ceux de l'Église ; car, vous avez beau faire, les premiers sont spirituels, mais les seconds ne seront jamais autre chose que des règlements très temporels.

CCCLIV.

MADAME DE RÉMUSAT

A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, mardi 11 août 1818.

Je vous reviens ce matin, mon enfant, parce que je viens de relire votre lettre, et que je trouve qu'hier j'y ai bien peu répondu. Mon mal sur Louis XIV m'a entraînée, et je n'ai pu m'en taire. Quand je lis quelque chose contre lui, il me prend toujours fantaisie de faire imprimer cette petite collection que j'ai faite de toutes ses paroles, avec

un discours préliminaire de ma façon. Je ne pense pas que j'en vienne jamais là; mais je me le promets, le soir, en me couchant, et cela me calme la bile, que certains esprits chagrins m'ont échauffée.

Mais ce n'est point de cela que je voulais vous parler. Vous m'avez un peu étourdie avec votre système général que vous appliquez à mademoiselle Contat; car, enfin, gens dont je fais cas en faisaient cas aussi, et, moi-même, je l'ai fort applaudie. Il se pourrait, cependant, que vous eussiez un peu raison. Il me semble qu'elle était naturelle; mais, comme vous dites, peut-être était-ce dans une nature donnée, à la façon de Marivaux, par exemple, qui est vrai par les sentiments et factice par la manière dont il les exprime; car, au fond, les différences n'existent que dans la manière. Après tout, il se peut qu'il y ait eu chez mademoiselle Contat un peu de mélange de l'ancien et du nouveau, parce que les femmes, naturellement souples, je ne sais pourquoi j'étais tentée d'écrire *naturellement factices*, savent assez bien allier les contraires. Il est de toute vérité que vous définissez très bien la révolution opérée par Talma, et, en vous suivant, il me semble que je devine juste la façon dont il jouera Mahomet, et dont il réparera les erreurs de Vol-

taire. C'est un malheur pour ce pauvre Talma d'avoir vécu un peu trop tôt. Si sa jeunesse répondait à celle du siècle où nous entrons, il eût été et mieux jugé et meilleur.

Puisque nous sommes sur le chapitre des comédiens, chapitre plus sérieux qu'on ne pense, à la manière dont nous l'entendons, je reviens à mademoiselle Mars. Je vous disais, l'autre jour, qu'elle avait joué *la Gageure* beaucoup mieux que moi, vous le croyez sans peine; mais, cependant, elle m'a paru gênée dans ce rôle; son visage, le son de sa voix, son allure toute naturelle n'étaient point d'accord avec le personnage. Je le sentais; elle aussi, je crois; et vous m'en donnez la raison. Il y avait assez de monde dans ma loge; votre père disait : « Cette pièce n'a pas le sens commun. » Moi, je disais : « Je ne sais pourquoi mon plaisir est mal à l'aise. » M. de Jumilhac s'écriait que mademoiselle Contat la faisait beaucoup plus valoir, et le vieux petit Lagrandville répétait : « Cela est charmant! c'est du meilleur ton; c'est là la vraie société. On ne reverra plus ces modèles. » Voilà comme nous étions. En vérité, il semble que vous nous ayez entendus. Ah! mon enfant, quel plaisir ce serait de causer avec vous!

Comme nous saurions tirer parti de la moindre chose! Pour revenir à nos moutons, je ne puis m'empêcher de rire de votre souhait sur Talma, par rapport au ministère.

Je vous parlais de votre père tout à l'heure; il faut que je vous conte le beau tour d'adresse qu'il a fait, et dont je vous prie de lui faire compliment. Mademoiselle Mars est venue le voir, et lui avait témoigné des regrets et de l'attachement. Il s'imagine que c'est une manière de lui montrer qu'il en a été touché que d'aller la voir. Il sort donc de son cabinet, un matin, et s'en va lui faire une visite. Vous pensez comme il est bien reçu, comme elle se montre flattée de cette politesse! Il s'assied, il cause, une demi-heure se passe fort bien. Tout en causant, votre père la regardait. Elle était fatiguée, sans toilette; au grand jour, elle lui paraissait fort changée. Enfin, il se lève, et songeant qu'il ne lui a fait pourtant aucun compliment, il veut en sortant acquitter cette dette, et puis cependant la vérité le presse, de telle façon qu'il ne trouve à lui dire que ces mots : « Eh bien, encore jolie! » Vous jugez du bel effet de cet *encore*. La demoiselle devient toute rouge : « Vous me prenez donc pour une grand'-mère? » répond-elle. Vous conviendrez que ce n'était

pas la peine de quitter ses signatures, pour aller finir par un tel compliment. J'ai bien ri de l'air contrit avec lequel votre père me racontait cette maladresse, et j'ai promis de vous en amuser[1].

CCCLV.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, dimanche 16 août 1818.

Que de choses, ma mère, dans vos dernières lettres! Il faut répondre à toutes. Voyons, récapitulons un peu : 1° Louis XIV; 2° mademoiselle Contat et mademoiselle Mars ; 3° les libéraux ; 4° *le Spectateur*; 5° l'Académie; je vais traiter tout cela en ordre.

Vous parlez bien sur Louis XIV, et vous avez à peu près raison. Je suis de votre avis : il y a, dans l'histoire des peuples modernes, un certain moment où il faut créer l'ordre, et, pour cela, le pouvoir absolu peut être nécessaire. Ainsi l'œuvre de

1. Mademoiselle Mars, étant née en 1778, avait alors quarante ans.

Richelieu et de Louis XIV a été l'établissement de l'ordre. Le dernier a complété le travail du premier. Ce qu'on a appelé les *grands jours* de Louis XIV a fait cesser nombre d'abus ; nous voyons que, non seulement des financiers, mais des gentilshommes, ont été punis corporellement pour malversations. La disgrâce de Fouquet nous donne un exemple complet du bien et du mal du règne de Louis XIV. Rien de si arbitraire, de si odieux même que les formes employées pour le punir ; et, au fond, rien de si juste, en soi, que sa condamnation. Évidemment Fouquet n'avait fait que suivre la tradition de tous les surintendants ; cette tradition cessa en lui, pour un temps du moins.

Ensuite, il faut dire que Louis XIV ne fit toutes ses réformes que dans l'intérêt de son autorité ; car que substitua-t-il aux institutions qu'il détruisit ? Rien, et c'est là le grand reproche que, non pas M. de Montlosier seulement, mais Montesquieu, s'est cru en droit de lui faire. Il maîtrisait entièrement l'aristocratie, mais il annulait en même temps la résistance parlementaire. Lui mort, tout devait s'ébranler, se dissoudre, et enfin s'abattre. Il a, en ce sens, préparé la Révolution. Pour défendre Louis XIV, vous me dites qu'il serait bien fâcheux

d'effacer de notre histoire le siècle de Louis XIV? Assurément, je ne nie pas le mérite du siècle, mais je doute que Louis XIV ait fait le siècle. Vous me parlez des ouvrages de Vauban. Vauban était un grand génie; mais peut-être, sous un autre roi que le sien, il eût fait autre chose que d'inutiles et ruineuses fortifications. Il en est à peu près de même de beaucoup des grands hommes de ce temps. Abandonnés à eux-mêmes, ils auraient peut-être mieux fait encore qu'ils n'ont fait. Ils auraient eu une direction plus utile; car elle aurait pris sa source dans des intérêts réels et durables, et non dans le désir de plaire au souverain, intérêt éphémère et frivole.

Enfin, Louis XIV a fait surtout ce grand mal à la France, que, par l'influence européenne qu'il a obtenue, il a inspiré aux Français cette vanité nationale, cette prétention à la supériorité d'esprit et de bravoure, ce dédain des choses étrangères, utiles, cet amour de l'éclat qu'ils ont tant de peine à perdre; défauts dangereux, et d'autant plus indestructibles qu'ils sont commodes pour la paresse et pour la médiocrité. En résumé, je crois que, si Louis XIV n'eût pas paru, nous serions, aujourd'hui, aussi avancés que nous le sommes. La seule progression

de la société en France eût amené ces perfectionnements qu'il a créés tout d'un coup, pour les exploiter à son profit, et nous aurions eu de moins les infamies du règne de Louis XV, et peut-être les horreurs de la Révolution. Cela me consolerait tout à fait de n'avoir ni les Invalides, ni Versailles, ni même le canal du Languedoc.

2° Quant à mademoiselle Contat, pensez-y bien : je dis vrai. Quels étaient ses meilleurs rôles ? Suzanne. Elle y était de cette gaieté folâtre qui ne se rencontre que dans une société factice. Mademoiselle Mars y est lourde, grave, et par conséquent presque indécente. Madame de Clainville, la *Coquette corrigée*[1], la tante de la *Coquette*, Céliante du *Philosophe marié*[2], autant de rôles où mademoiselle Mars n'excelle point, et où triomphait mademoiselle Contat. Supposé même que mademoiselle Mars eût eu la force de vaincre entièrement le préjugé des traditions et de se moquer du ridicule reproche qu'on lui a fait de n'être pas assez *grande dame ;* supposé qu'elle n'eût

1. *La Coquette corrigée*, comédie en cinq actes, en vers, par La Noue. Le rôle d'Orphise, la tante, contraste avec celui de la Coquette.

2. *Le Philosophe marié*, comédie en cinq actes, en vers, de Destouches.

pas fait tous ses efforts pour perdre un peu de cette ingénuité qu'on lui reprochait dans les grands rôles, elle jouerait moins bien encore ceux que je viens de citer, mais elle n'en serait que plus originale et plus neuve dans les autres.

3° Vous dites que les libéraux sont plus ralliés que je ne crois; cela peut être vrai. Cependant, ne voyez-vous pas que *la Minerve* est plus ministérielle qu'elle n'en a l'air, et son indépendance vous paraît-elle bien certaine? N'y a-t-il pas des ministres qu'elle n'attaque jamais? Il est très vrai, cependant, que l'exemple du gouvernement américain peut faire beaucoup de mal à ce pays-ci. Il est très séduisant pour les jeunes gens, et je dois dire qu'il est très envié, très désiré par la génération dont je suis. Mais il me semble aussi que, lorsque ce gouvernement-ci aura été plus franchement libéral, lorsqu'il aura bien prouvé qu'il peut donner tout ce qu'on attend du gouvernement fédératif, et qu'il est raisonnable par conséquent de s'épargner les frais d'un changement, il se réconciliera toute la jeunesse, et satisfera, pour une certaine durée d'années du moins, les désirs, les espérances, les volontés nationales.

4° Je ne puis me résoudre à goûter *le Spectateur*, ni M. Lacretelle disant : « Ah ! monsieur Étienne, ne

badinez pas avec un stylet, » ou M. Roger [1] signant une sotte lettre du nom de Maximilien Robespierre, ni tel autre anonyme demandant que l'on ôte le pain à un homme, parce qu'il fait des chansons contre le *Ventre*. Villemain me disait, l'autre jour : « Il n'y a qu'une chose qui lui manque, au *Spectateur*, c'est l'esprit constitutionnel. » J'ai trouvé chez lui M. Loyson, qui est un peu lourd, un peu ennuyeux, mais qui est au niveau de toutes les lumières, et qui, de plus, a de la jeunesse. Il était indigné du ton du journal, et il nous a déclaré qu'il cesserait d'y travailler ou qu'il insérerait une lettre dans laquelle il exprimerait sa désapprobation pour tous les articles de ce boiteux de Roger.

1. Roger, né en 1776 et mort en 1842, a laissé des comédies plus oubliées que celles d'Étienne.

CCCLVI.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, vendredi 21 août 1818.

J'ai été assez maussade depuis plusieurs jours, mon cher enfant. Voilà la pluie et le froid bien rétablis, et avec eux mes migraines qui me poursuivent, ainsi que les fluxions. J'espère pourtant être en état de faire danser les Lillois mardi prochain. J'aurais bien voulu pouvoir vous inviter à ce bal; il m'aurait alors peut-être amusée. Toute cette partie de mon métier m'ennuie toujours beaucoup.

Si je voulais, je crois que je vous répondrais encore sur Louis XIV. Mais il faut absolument faire trêve à nos dissertations ; car elles ennuient votre père à mourir. Il prétend que, depuis trois ans que nous parlons sur ce sujet, nous devons avoir tout dit, et que, si nous voulons relire nos anciennes lettres, nous nous donnerons le plaisir de nous interroger et de nous répondre, sans frais

nouveaux et très inutiles. Laissons donc encore une fois dormir cette cendre, et parlons de *la Famille Glinet.* J'ai lu, hier, cette comédie sans comédie, et je pense qu'on eût pu faire beaucoup plus et beaucoup mieux. J'y vois une bonne intention, des applications heureuses, une idée première raisonnable, utile et comique, et de la mollesse dans toute l'exécution. Vous qui êtes habile à découvrir les *pourquoi*, dites-moi par quelle raison, dans ce siècle où tout marche vers une certaine force d'idées, il y a pourtant tant de faiblesse dans la littérature, et surtout celle qui regarde la scène ? Et ne nous excusons pas sur l'impossibilité de faire représenter les ouvrages; car on donnerait toute latitude à nos Picard, Duval, etc., qu'ils n'auraient pas, je crois, plus de fermeté dans leur talent, et votre Lemercier ne serait que plus bizarre. La singularité dans les arts n'est bien souvent qu'une preuve d'impuissance; et certes le génie qui a inspiré *le Misanthrope* a bien autrement d'énergie que celui qui a dicté *Pinto.* Malgré mes critiques, je voudrais qu'on donnât ces *Glinet* dans toutes les villes de province; ils feraient du bien partout, et j'approuve la pension donnée par le roi. Cela s'accorde

avec l'ordonnance du 5 septembre, et j'aime tout ce qui montre une certaine unité de système.

Vous êtes rudement sévère pour ce pauvre *Spectateur!* Je vous abandonne tous les articles de Roger ; mais il y en a d'autres qui réussissent fort dans nos provinces, et j'aime que ce Lacretelle ait répondu bien sérieusement et même un peu lourdement à cette attaque d'Étienne. C'est un sentiment vrai qui l'a fait écrire, et c'est une bonne rencontre à faire dans une brochure. Assurément, ce n'est pas la vérité qui inspire les petits articles de M. de Constant sur Nismes. Pourquoi ne pas convenir que les protestants sont des hommes comme les autres? Pourquoi glisser sur leur sanglante réaction en 92 et 94? Pourquoi ne pas aborder fortement leurs torts et leurs crimes, et partir de là pour déplorer tous les fanatismes? L'opposition au papisme a fait verser tant de flots de sang en Angleterre, et l'histoire nous a transmis tant de terribles représailles de part et d'autre, que c'est un enfantillage d'opinion que de vouloir en dissimuler quelques-unes, et le talent serait bien plus à l'aise s'il voulait s'appuyer sur la vérité. Mais, pour cela, il faudrait n'avoir point envie d'être nommé député du Gard. Mon ami, je pense

toujours que les peuples seuls sont raisonnables aujourd'hui ; la force des temps les pousse. Quant aux individus, en les isolant, je ne sais guère desquels je serais contente.

J'aime fort les articles des journaux anglais sur la *Note secrète* [1], et toujours fidèle à mon goût pour la bonne foi, je me réjouis de voir comme le talent de M. de Chateaubriand l'abandonne quand il se dresse contre la patrie. Croit-on qu'il réponde à nos journaux? Je voudrais qu'on lui permît de le faire dans nos journaux mêmes, et qu'on lui envoyât en blanc deux colonnes du *Moniteur*. Rien ne serait plus habilement ministériel que cette liberté.

1. Cette *Note secrète*, qui a été l'objet de grandes controverses sous la Restauration, était un papier de diplomatie occulte par lequel, dit-on, certains *ultrà* avaient demandé aux étrangers de ne point retirer leurs garnisons de France. M. de Chateaubriand était accusé, injustement sans doute, de l'avoir corrigée ou rédigée. Mais il y avait eu dans son parti des démarches et des écrits dans ce sens. M. de Vitrolles en assume la responsabilité dans ses mémoires posthumes, publiés cette année. (*Mémoires et Relations politiques du baron de Vitrolles*, publiés selon le vœu de l'auteur par Eugène Forgues, 3 vol. in-8, Paris, 1884.)

CCCLVII.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, mercredi 26 août 1818.

Vive Henri IV ! voilà tout ce qu'on dit, et tout ce que j'ai entendu depuis deux jours. Avec tout le rigorisme, toute l'indépendance, tout l'ultra-libéralisme du monde, on ne peut pas trop se fâcher d'entendre des gens crier *Vive!* pour un roi qui est mort. D'ailleurs, comme vous savez, ce grand roi est commode pour tout le monde. Un de ses plus jolis mots, que j'écorche peut-être : *Je me suis fait à tous pour être aimé de tous*, est encore vrai aujourd'hui. Dans tous les partis, on proclame son nom; mais ce nom cependant se prête mieux à protéger des épigrammes contre les *ultrà* qu'à figurer dans des madrigaux sur l'ancien régime. Cela dit, je vous confierai que l'inauguration de la statue a été une cérémonie moins belle et plus insignifiante que je ne m'y attendais, quoiqu'elle m'ait fait un peu

faire comme Brid'oison, et que le monument en lui-même soit très remarquable.

Il y a dans vos deux dernières lettres bon nombre de points que je vous contesterais ; mais j'ai peur de rompre l'*accord parfait*. Cependant, entre nous, vous êtes sévère pour *la Famille Glinet ;* c'est une pièce froide, parce que le nœud est presque nul. Ce défaut est radical ; mais il serait possible de prouver qu'il tient précisément à l'idée qui fait le mérite principal et original de la pièce. Le style manque d'élégance, de pureté même, et de piquant. Mais il est extrêmement naturel. Il n'y a pas ombre de déclamation. Je trouve surtout la pièce adroitement conduite, toute peu dramatique qu'elle est, saillante et poussée, comme disent les peintres. Vous voyez que je ne puis, comme vous, reprocher à l'auteur de la mollesse dans l'exécution.

Quant aux réflexions que vous faites sur la comédie d'à présent, il y en aurait long à dire là-dessus. La comédie, selon moi, est beaucoup plus forte à présent que dans le siècle dernier ; plus forte, je ne dirai pas tant dans les auteurs qui la composent, mais dans le public qui l'écoute. Les niaiseries de Destouches et de Lachaussée n'auraient aucun succès aujourd'hui. Picard leur est assurément très supé-

rieur. Il y a disette de talents, j'en conviens ; mais aussi la tâche est devenue plus difficile. Le public est à la fois plus éclairé et moins ridicule. Il est donc plus difficile à contenter comme juge, et à peindre comme modèle. Du temps de Louis XIV, les caractères et les mœurs avaient plus de franchise, plus de relief ; il était donc plus aisé de les observer et de les imiter. A présent, tout se complique, les hommes se ressemblent davantage; la civilisation, qui est niveleuse, comme je vous l'ai écrit cent fois, a effacé en grande partie les différences morales, comme elle a rendu uniformes les costumes extérieurs. Les hommes ne se distinguent plus que par des nuances; il est donc plus difficile de les peindre; il faut se contenter de les expliquer. Voilà pourquoi, dans ce siècle-ci, le talent d'observation est plus applicable au roman qu'à la comédie. C'est dans la politique seulement que l'on aurait pu, que l'on pourrait encore retrouver des ridicules saillants et comiques. Mais les ridicules des hommes de la Terreur étaient au-dessus des forces de la comédie. Ceux des hommes de 1797, 1798 et 1799, ont été bien saisis et bien montrés par Picard. Les courtisans de Bonaparte, ses généraux étaient, comme vous savez, inviolables;

et, depuis quatre ans, il eût été bien difficile de trouver un biais pour mettre en scène un *ultrà*, un bonapartiste, un jacobin, etc. Peindre le ridicule politique est l'effort le plus hardi, la plus grande entreprise que puisse tenter un poète comique. Molière n'a fait une tentative de cette force qu'une seule fois, lorsqu'il a composé le *Tartufe*, et il y aurait de la cruauté à présenter un pareil chef-d'œuvre pour objet d'émulation aux auteurs ordinaires. Du reste, n'ayons point de préjugés : Il y a telle comédie de Picard aussi bonne que *l'École des Maris*, et j'aime mieux *la Famille Glinet* que *l'École des femmes*.

Je vais dimanche à Verneuil chanter des couplets et jouer des proverbes, pour la fête de madame de Mortefontaine[1]. Vous jugez comme cela me va!

1. Madame de Mortefontaine, née Lepelletier, avait une belle habitation dans les environs de Paris, à Verneuil. Sa fille a épousé M. de Boisgelin. Je n'ai point les couplets dont il est question, mais voici l'une des chansons de mon père pour cet été de 1818 :

NOUVELLE DÉCLARATION

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Objet chéri de ma jeune tendresse,
Ton cœur, dis-moi, les a-t-il oubliés
Ces premiers jours de souffrance et d'ivresse
Où je jurais de mourir à tes pieds ?
Au ciel lui-même, à ce ciel qu'on adore,
Je reprochais ma flamme et tes refus :

Cuvier n'a rapporté d'Angleterre que ce que l'on savait. Son but était surtout d'étudier l'administration ; il a regardé et il n'a rien vu, car les affaires vont dans ce pays comme la culture, qui est superbe sans qu'on voie personne dans les champs. Il est re-

Tu me plaignais, plains-moi bien plus encore,
Plains ton ami, car il ne t'aime plus.

J'aurais voulu, s'il eût été possible,
Te voir toujours, n'entendre que ta voix,
Et cependant un devoir inflexible
M'a loin de toi rappelé bien des fois.
Et, chaque jour, témoin de mes alarmes,
Tous mes sanglots tu les as entendus ;
Il m'en souvient, tu pleurais de mes larmes...
Plains ton ami, car il ne t'aime plus.

Quel changement! Combien je les regrette,
Ces courts instants d'un bonheur douloureux!
Qu'ils étaient chers à mon âme inquiète!
Les yeux en pleurs, je me sentais heureux.
Oui, mon bonheur se passait d'espérance ;
De l'amour vrai les plaisirs inconnus
Me consolaient de ton indifférence...
Plains ton ami, car il ne t'aime plus.

Je n'aime plus, et, par un sort perfide,
De mes tourments aucun ne m'a quitté.
Quand tu parais, je baisse un œil timide ;
Quand tu souris, mon cœur est agité.
Ton seul regard et si fier, et si tendre,
Jette le trouble en mes sens éperdus;
En t'écoutant, je souffre de t'entendre...
Plains ton ami, car il ne t'aime plus.

venu très frappé des élections, et très fier de la forme des nôtres. Il a raison, car le besoin d'une loi pareille, et l'impossibilité de l'établir, exposent l'Angleterre à une crise plus sanglante que la nôtre ne l'a été.

CCCLVIII.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, mardi 1er septembre 1818.

Je suis resté longtemps sans vous écrire, ma mère, et voilà que je trouve ici une lettre de mon père, qui m'annonce votre fluxion et vos douleurs. J'espère que ce mal est dissipé, à présent; je serais fâché de toute manière qu'il vous forçât de venir à Paris. C'est un triste sujet de voyage, et vous viendriez ainsi précisément à l'époque où j'espère pouvoir m'échapper, pour aller vous voir. L'interruption de ma correspondance a eu pour motif une petite excursion que j'ai faite à Verneuil, où nous avons joué des proverbes, tiré des loteries et des fusées, chanté des couplets, etc. C'était une

fête charmante, avec des mâts de cocagne, des orchestres en plein vent, les paysans reçus au château, les jeunes filles recevant des cadeaux, enfin toutes les féodalités d'opéra-comique. J'ai trouvé là un assez laid jardin, mais un petit château meublé avec une élégance, un soin et une abondance admirables. Tout cela est fort bien tenu; la maîtresse de maison a beaucoup de grâce et de bonté, elle est assez *dame de château*, mais fort peu piquante. Ma tante mène tout, anime tout, a une plaisanterie courante avec chacun, et fait les honneurs de la maison. Plus un tas d'oncles et de tantes et de cousins de la maison, que l'hôtesse appelle par leur nom de baptême; des hommes qui chassent, un curé qui ne manque pas de manger toujours à la maison, et qui ne demande qu'à s'égayer; un archevêque de Bourges, bossu, goguenard, lequel dit la messe dans la chapelle tous les dimanches; un architecte qui a arrangé la maison et qui sert à tout; Clara, qui saute et qui pirouette; le maître d'écritures des petites filles, bossu suivant la cour, espèce de nain dont tout le monde s'amuse; deux ou trois vieilles croix de Saint-Louis qui lisent le *Journal des Débats*, le matin, sans être de force à en tirer une consé-

quence ; une ou deux femmes assez nulles, et, de temps en temps, des visites de Paris, telles que le duc de Gramont, ou Archambaud de Périgord. Voilà à peu près tout l'ameublement de ce beau séjour, où je n'ai pas eu le temps de m'ennuyer, mais où je mourrais au bout de huit jours d'une mort analogue à celle de Vert-Vert.

Maintenant, si vous voulez des nouvelles, je vous dirai que je n'en sais pas. Votre ami Cuvier a fait *chou blanc* à l'Institut[1]. Il s'est avisé de faire un discours dont le sujet était plus fort que la circonstance. Il a fallu qu'il l'étranglât, et il n'a fait un bon discours ni pour l'Académie, ni pour le sujet. Il a été plus fort que l'une, et plus faible que l'autre. Toute la basse littérature en triomphe. Quant au discours couronné, si j'en juge d'après les extraits, il paraît écrit avec élégance. Il est fleuri, académique, orné et de bon goût, mais manquant d'idées, dénué de critique et de vues. Il ne me donne pas une grande opinion de l'auteur; mais il est très remarquable

1. M. Cuvier avait prononcé son discours de réception à l'Académie le 25 août, jour de la fête de Saint-Louis. Il était reçu par M. Desèze. Les réceptions se faisaient alors dans une séance solennelle des quatre académies, le même jour où l'on distribuait le prix d'éloquence.

comme expression de l'esprit actuel de la jeunesse. Il respire d'un bout à l'autre l'amour des lumières et de la civilisation nouvelles; il y règne une libéralité véritable et convaincue, et cependant il ne s'y trouve pas de ces dédains, de ces épigrammes, de ces trivialités de la philosophie du dernier siècle. Rollin y est montré tel qu'il était. Ses préjugés n'y sont ni dissimulés ni insultés. On voit enfin que l'auteur comprend comment on a pu avoir des opinions toutes différentes des siennes; et cette intelligence est le signe principal de la raison [1]. Elle distingue, ce me semble, notre génération de celle qui l'a précédée. M. Raynouard a dit que le même esprit se retrouvait dans tous les autres discours. Je ne sais guère d'événement plus heureux que celui-là; oui, ma mère, d'*événement*. Je sais bien que les trois quarts des hommes du monde, et même des hommes d'État, n'y font nulle attention; ils ont grand tort.

Que pensez-vous de ce ministre de la guerre qui va toujours son train, et qui, avec une seule ordonnance, a ôté aux gardes du corps et à la garde leurs

1. Cet *Éloge de Rollin*, lu par Picard, était écrit par M. Berville qui a été, plus tard, avocat général et président de la Cour d'appel de Paris. Il est mort en 1868.

privilèges? Vous vous figurez bien tous les cris des casernes et des salons! A propos, M. de Mézy me conseille de tirer au sort à Paris. Comme dit mon père, on pourra bien m'oublier, attendu que je ne suis ici sur aucun registre. On ne m'a point requis pour la garde nationale; enfin, je suis fort inconnu.

Adieu. Avez-vous lu *Jean Sbogar*[1]? C'est un roman un peu *ultrà*, mais il ne me déplaît pas. Avez-vous lu aussi dans les *Archives* un article à propos du discours de Jean-Jacques sur l'inégalité des conditions? Il me paraît très vrai, et très bien fait; il est de M. de Barante.

CCCLIX.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, mercredi 2 septembre 1818.

Je vous envoie une lettre de madame Molé. Elle se plaint de vous, de votre réserve, de *je ne sais uoi*. Répondez-y si vous voulez: je ne me mêle plus de votre conduite avec les belles dames; ce n'est

1. Roman de Charles Nodier.

plus mon affaire. Madame Devaines m'écrit que Siméon[1] est charmé de vous; sa petite lettre est si aimable, que je voudrais que vous allassiez la voir; c'est une vieille amie, que votre père aime assez, qui trouve tout simple que son âge effarouche le vôtre, mais qui serait sensible à une politesse. Voyez si vous pouvez vous résoudre à la faire, et si vous voulez que je vous envoie un petit billet qui vous servira de passeport. Au reste, elle est toujours *brise-tout* à son ordinaire; elle me recommande la *Minerve*, et elle y a fait abonner son fils[2], parce qu'elle dit que c'est un bon préservatif contre les dispositions arbitraires de nous autres préfets; elle me déclare que le ministre de l'intérieur est le plus pitoyable des ministres du roi, puisqu'il dit que les libéraux lui donnent autant de peine que les *ultrà*.

Mon fils, j'ai lu Lemontey; vous jugez quelle pilule[3]! Madame de Genlis est une vraie sotte avec

1. M. Siméon faisait partie de la commission, au ministère de la marine, dont mon père était secrétaire.

2. M. Devaines, fils du membre de l'Académie des inscriptions, était préfet de la Nièvre.

3. Lemontey venait de publier son *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV et sur les altérations qu'il éprouva pendant la vie de ce prince*. Madame de Genlis avait donné une édition des *Mémoires de Dangeau*, avec des notes.

ses corrections. J'aime mieux les lignes sèches de Dangeau que les petites phrases contournées qu'elle lui prête. Mais, quant à Lemontey, il est certainement homme d'esprit et de réflexion. Il y a de grandes vérités dans son morceau, qui, toutes dures qu'elles me paraissent lorsqu'il faut les avaler, n'en sont pas moins des vérités. Cet homme paraît avoir lu et médité avant d'écrire ; ses observations me semblent profondes, mais écrites avec un crayon plutôt menu que fin. Peut-être la tendance vers un résultat, que tout écrivain a plus ou moins, donne-t-elle à ses idées quelques apparences d'un système, peut-être ne fait-il pas la part du temps, des circonstances, des hasards qui entraînent, et donne-t-il à Louis XIV un plan plus arrêté, plus continu qu'il ne l'a eu réellement. Nous avons tant vu comme les événements décident des conduites, que je me défie un peu de ces unités que les historiens dessinent après coup. Enfin, j'achèterai ce volume parce qu'il fait suite à Dangeau, et je vous l'enverrai ; vous lirez les cinquante pages de la fin, et avec ce que vous savez de mes inclinations particulières vous me trouverez une femme toute modérée de le louer comme je le fais. Mais laissons Louis XIV ; car votre père ne me pardonnerait pas si je

je vous faisais recommencer cette dissertation.

Le Romain[1] est venu voir, ce matin, votre père; il s'est trouvé d'accord avec lui et le ministère pour nos élections. Vous avez vu quelquefois ces joueurs de cartes qui vous en présentent une quantité, et qui vous font prendre précisément celle qui leur convient? Je trouve qu'une certaine force des choses, qui marche toujours, dans ce moment, est précisément ce joueur de cartes dont je parle : On hésite, on consulte, on cabale, et on nommera juste qui doit être nommé.

Vous m'avez relevée sur la *Famille Glinet;* vous pouvez avoir raison. Mais vous avez d'abord vu la pièce ; moi, je l'ai d'abord lue, et c'est une grande différence. Je vous demande grâce pour l'*École des Femmes* que j'aime particulièrement. Ce Lemontey, en parlant de Molière, se sert d'une expression qui n'a pas toute la noblesse requise, mais qui est assez plaisante : « Louis XIV, dit-il, à l'aide de Molière, piétinait incessamment sur la noblesse. »

J'ai lu *Jean Sbogar;* tout ce qu'il y a d'*ultrà* m'a échappé, et tout le roman m'a déplu; il y a quelques belles choses dans la folie de la femme. Mais

1. M. Romain de Brigode.

savez-vous, en fait de romans, ce que je vous conseille? Ce sont ceux qui paraissent à la mode en Angleterre à présent sur les mœurs des Écossais, il y a soixante ans. Il en faut lire deux : *Rob-Roy*, et surtout *Waverley*[1]. Ce dernier m'a intéressée au dernier point, malgré mes douleurs. C'est un tableau si étrange, si hors des habitudes connues, des descriptions si animées, un plan si bizarre, des caractères si naturels, un rapprochement si piquant de la sauvage, je dirais presque de la poétique, féodalité des montagnards écossais, avec la civilisation positive et chiffrée des Anglais, que je vous assure que vous vous amuserez de ces deux romans, surtout du dernier. La cour du Prétendant y est aussi fort bien représentée; croyez-moi sur ma parole, et, en donnant un petit écu à un libraire pour un mois, vous vous procurerez tout cela.

1. Romans de Walter Scott.

CCCLX.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, jeudi 10 septembre 1818.

Voici, mon enfant, une petite lettre pour M. Guizot, que je vous prie de lui remettre. Comme, dans le fond, j'ai conservé assez d'amitié pour lui, j'ai saisi volontiers cette occasion de lui écrire, et de me rappeler au souvenir de ce ménage qui m'aimait[1]. Je me prépare à m'amuser beaucoup des réflexions que vous fourniront les relations que vous allez avoir chez lui. Vous avez un joli talent pour faire les portraits; celui que vous nous avez envoyé de M. Molé est de main de maître. Votre père en riait de tout son cœur, et s'interrompait en le lisant, pour dire : « C'est cela, oh! c'est bien cela. » Vous ne trouverez pas que notre ami soit d'une nature bien entreprenante, mais c'est un homme droit, dont

1. M. Guizot avait été nommé membre de la commission coloniale, présidée par M. de Marbois. Il avait épousé mademoiselle de Meulan en 1812.

le travail est facile, l'esprit net et sage, et qui s'étend et se développe toujours, dit-on, dans les affaires. Enfin, je vous trouve assez bien casé, au milieu de ce monde. Le fâcheux, c'est que vous serez cloué là-bas. Mon ami, je ne compte nullement sur votre visite; vous verrez que les jours fileront sans que vous puissiez en prendre assez pour une telle absence. Je ne sais encore ce que je ferai. Je souffre toujours un peu; si vous aviez pareille chose ici, certes je vous enverrais à Paris, et j'hésite à m'y transporter.

Madame de Mézy m'a écrit que vous aviez fait des couplets charmants à cette fête de Verneuil; j'aime toujours beaucoup que votre esprit ait cette aimable complaisance. Je demande pardon à *Votre Solidité*, comme disait Louis XIV à madame de Maintenon, de cette faiblesse; il faut bien être mère et femme quelquefois. Quant à être femme, mon enfant, cependant, je ne le suis plus guère. Je commence à trouver que c'est un assez sot métier, quand les cheveux blanchissent et que les dents tombent; la nature et la société ont mal arrangé une certaine partie de notre destinée. L'âme reste animée, l'imagination s'échauffe encore, et tout cela est en disparate avec un visage flétri. Mais je ne veux

point m'appesantir là-dessus ; je n'aime plus à me regarder, et je ne me sens à l'aise qu'en vous regardant faire. Vivez donc, et pour vous et pour moi, et puissé-je seulement, pendant quelques années encore, être appelée à regarder comment vous userez de la procuration que je vous ai donnée !

J'espère que nous sortirons bien de la parade qu'on va ouvrir à Aix-la-Chapelle[1]. Mais savez-vous qu'on en devra beaucoup le bon résultat au gros bon sens de nos Flamands, qui, sanstrop se remuer ni parler, ont démontré qu'il était impossible de leur laisser plus longtemps le voisinage des garnisons étrangères ? Tous leurs officiers en sont convaincus, et se meurent d'envie de s'en aller; voilà du positif qui répond aux *notes secrètes*, avec cette force des choses que j'estime tant.

Comme il me semble qu'il y a un peu de répit dans les livres nouveaux, je vais demain commencer les *Mémoires de Sully*. J'ai en tête qu'ils m'amuseront dans ce moment ; je crois bien que je ne trouverai pas Henri IV si libéral que vous le voulez

1. Le *congrès d'Aix-la-Chapelle* devait décider l'évacuation du territoire.

bien, vous autres, et peut-être n'en serai-je point trop fâchée. A propos de libéraux, il me semble qu'il y a bien de la mauvaise volonté à Étienne, dans le dernier *Mercure*, en racontant la fête et l'inauguration[1], de n'avoir point nommé le roi. Toute cette affectation montre le fond des idées, et je pense toujours que, si on fouillait cette sorte de gens, on trouverait, à la dernière analyse, un petit brin du Savary et du Napoléon. Mais voilà encore de ces opinions qui ne m'inquiètent point du tout, et j'ai la conviction intime que jamais souverain issu de Corse et d'Autriche n'arrivera à présent à régner sur la France. A propos, plus je me renfonce dans mes souvenirs, plus je me convaincs que ce diantre de Bonaparte était l'homme le plus féodal qui ait existé. La couleur révolutionnaire n'y fait rien; c'était du rouge, du blanc et du bleu plaqués pour attraper les gens. Votre M. Garnier se trompait lourdement quand il voulait faire un rapprochement avec Louis XIV. C'est tout autre chose, non seulement pour le caractère, mais encore pour la politique. Avec du temps,

1. L'inauguration de la statue de Henri IV, qu'on replaçait sur le Pont-Neuf.

vous auriez vu revenir sous Bonaparte tous les feudataires. Ce n'est pas pour rien que M. de Montlosier le loue tant. La première inspiration de son livre a été soufflée par l'empereur, et il s'en ressent.

Savez-vous pourquoi je jabote tant? C'est qu'il est le soir, que votre père joue au billard, et que je suis toute seule. J'ai là, dans ma chambre, mon chien, deux oiseaux, un petit chat, tout cela vivant ensemble, et après m'être amusée de ce petit monde, je vous ai dévoué la fin de ma soirée.

Le mauvais succès de Cuvier achève de me dégoûter de l'Institut, et, je dis avec Villemain : « La véritable tribune académique est maintenant celle de la Chambre. » J'ai trouvé le morceau de M. Rollin assez médiocre. Faites donc quelque chose pour le prix de l'année prochaine; il me plaît.

Votre tante m'a envoyé vos couplets, que j'ai trouvés jolis; elle m'a conté toutes vos plaisanteries chinoises. Je ris toujours de voir votre muse chansonnière presque entièrement dévouée à cette société vers laquelle ne vous attirent ni votre goût ni vos affections. Votre tante vous a-t-elle dit quelque chose à propos du cousin? Il me mande que vos

couplets sont charmants. Vous voyez que vous avez les approbations ministérielles. Vous avez beau dire, je n'aime pas votre *Jean Sbogar;* il m'a déplu comme ce *Lépreux*[1] que votre tante aimait. Je ne puis m'intéresser à un amoureux, voleur de grand chemin. Je commence les *Mémoires de Sully*, et, dans peu, nous en causerons; mais ce dont je m'occupe le plus c'est toujours de ces écritures que vous m'avez commandées. Ah! mon fils, quel fouillis vous me faites faire[2]! Votre père prétend qu'il ne connaît personne à qui je puisse le montrer. Il dit que personne ne pousse plus loin que moi le talent d'être *vraie;* c'est son expression. Et donc, je n'écris pour personne. Un jour, vous trouverez tout cela dans mon inventaire, et vous en ferez ce qu'il vous plaira.

1. *Le Lépreux de la cité d'Aoste*, par Xavier de Maistre.
2. Ses mémoires.

CCCLXI.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, jeudi 10 septembre 1818.

Je suppose que votre santé vous permettra de rester quelque temps à Lille, et peut-être pourrai-je vous y aller joindre, et vous en ramener. Peut-être ferai-je le contraire. Je n'en sais encore rien. M. Molé voudrait mener notre affaire très vite, mais elle ne s'y prête guère, et ses collègues non plus; il avait imaginé de nous proposer de nous emmener à sa campagne, et là de nous tenir, jour et nuit, à l'ouvrage. Cette idée a soulevé ces messieurs. Maintenant, comme il meurt d'envie de quitter Paris, il veut tout terminer au plus tôt. Nous voulons, au contraire, qu'il nous laisse faire à loisir, et s'en aille tranquillement passer trois semaines, ou un mois, chez lui. Je crois que ce parti finira par être adopté.

Il court ici des bruits sinistres sur l'évacuation, et sur les demandes des alliés; le voyage de ce

prince de Prusse, qui est à Paris, donne lieu à beaucoup d'*on dit*. De là cette baisse subite et si considérable dans le cours des effets publics. Ces inquiétudes, cependant, ne sont pas fondées. L'évacuation est enfin décidée, grâce à la puissante entremise de la Russie, et malgré l'opposition très haineuse, très obstinée et très habile des autres puissances, surtout la Prusse et l'Angleterre. Il n'y en a pas moins une agitation assez visible ici ; elle durera jusqu'à la publication des premiers actes de ce congrès, où se réuniront les rois de l'Europe et le banquier Baring. Je suis malheureusement peu au courant des affaires étrangères ; mais celles qui vont s'agiter dans cette réunion sont d'une haute importance. On parle d'y prendre un parti définitif relativement à l'Amérique. Il me semble que la France, avec ses malheurs, sa force foncière, ses souvenirs et son impartialité naturelle, pourrait jouer un beau rôle. Mais il faudrait, pour cela, sortir des rigoles de la vieille politique, de la diplomatie de courtisans, et de certains préjugés de famille. Je suppose qu'on n'en fera rien. Il n'y aura pas grand mal, si nous en sortons avec nos frontières libres. Un bel avenir s'ouvrira pour nous ; et, si notre gouvernement intérieur est bon,

par la seule force des choses, notre situation extérieure sera excellente.

L'agonie des *ultrà* a quelque chose de risible ; ils ne savent plus où se prendre. Ils ont beau se faire traduire, ou appeler les autres, devant les tribunaux, ils ne peuvent obtenir que le ridicule, et ne parviennent pas même au scandale, et on assure, et m'a-t-on dit avec quelque fondement, qu'il y a eu une espèce de tentative d'assassinat sur M. de Sainneville, il y a trois semaines. Indépendamment de ce que cela serait atroce, cela serait bien bête. Ces pauvres gens mettent de l'importance aux individus ! Je crois que les élections seront assez libérales ; je ne sais que penser de celles de Paris ; je crois que la volonté du gouvernement n'est pas même encore fixée à cet égard. Beaucoup de bons esprits voudraient lui persuader de porter M. Manuel ; cela serait peut-être sage.

Vous lisez les *Mémoires de Sully?* A la bonne heure ! Vous dites qu'Henri IV n'était pas tant libéral ? A la bonne heure ! Mais nous n'oublions pas que *libéral* n'est pas du tout la même chose que *constitutionnel ;* tant s'en faut. Vous dites que Bonaparte était féodal ? Du tout, aristocrate tout au plus. Quand il avait l'idée d'arranger

sa monarchie d'une manière durable, quand il réfléchissait sur l'ancien régime et sur l'esprit du siècle, il se disait quelquefois que des corps héréditaires et privilégiés, d'après les idées nouvelles, étaient les seules institutions qui puissent s'accorder avec le pouvoir d'un seul, et surtout en prolonger l'existence. Mais ce système n'était qu'une idée vague. Lorsque, de temps en temps, il essayait de le mettre en pratique, il en était bientôt dégoûté. On ne l'a pas vu créer un Corps hors de sa dépendance. Il ôtait même, brin à brin, à ceux qu'il avait formés, les droits qu'il leur avait donnés d'abord. Jamais homme n'a plus eu peur de son ouvrage. Sa politique la plus ordinaire consistait à isoler les hommes les uns des autres, pour les rattacher à lui. Il cherchait à rompre jusqu'aux relations de famille. Jamais homme n'a plus que lui favorisé les intérêts individuels, au préjudice des intérêts généraux ou collectifs. Il eût voulu se faire le centre d'un grand cercle dont les rayons, aussi nombreux que ses sujets, ne se fussent touchés qu'en lui. Je vous le demande : Sous lui, le clergé, les tribunaux, la noblesse, l'Université étaient-ils des corps? Non, assurément. Dans l'armée même, il avait eu soin de rompre

tout esprit de corps; il laissait difficilement s'établir ces traditions qui se perpétuent dans les régiments. Il distinguait ceux-ci par des numéros qu'il changeait même souvent. Il eût voulu pouvoir désigner de même, par des chiffres, tous les hommes de son empire. Grand niveleur, grand centralisateur, il combattait l'esprit de localité; c'est ce qui lui fit abolir jusqu'au tabac de la Ferme. Enfin, il eût atteint le terme idéal de sa politique, le jour où l'on eût pu appliquer à la nation française l'effrayante définition que M. de Constant a donnée de son armée : *quatre cent mille égoïstes.*

Vous demandez la raison du départ de M. Portal? vous savez qu'il nous en menaçait depuis longtemps[1]. Des affaires l'appellent à Bordeaux, et de là à Montauban, où le gouvernement voudrait le faire nommer député. Il a saisi cette occasion pour quitter une place qu'il ne faisait depuis longtemps qu'avec négligence. Toujours attaché à la Marine comme conseiller d'État, il promet de continuer à donner ses conseils. Je crois, d'ailleurs, qu'il s'accommodait peu de la manière de travailler de

1. M. Portal, directeur au ministère de la marine, avait donné sa démission, et était remplacé par M. Mauduit, sous-directeur.

notre ministre, qui ne le regrettera que par la difficulté de lui trouver un successeur.

Quant au chevalier de P..., il est le plus impatientant et le plus dangereux des *ventrus*. Son instruction et la finesse remarquable de son esprit le rendent d'autant plus redoutable que son amour pour le pouvoir arbitraire, pour la corruption, pour la vénalité, passent pour le résultat de l'expérience et le fruit de réflexions profondes. Il va prêchant partout la politique la plus immorale, enseignant le bonapartisme et le mépris des hommes à quelqu'un que vous savez, qui n'est que trop disposé à le croire, et qui, depuis qu'il le croit, passe pour très modéré et très raisonnable dans l'esprit de madame de L... et de quelques autres cerveaux de la même force. Il dîne beaucoup chez M. Decazes, beaucoup chez tout le monde. Je ne le vois point à présent, car on ne voit personne. Quand je le rencontre dans les salons, il m'amuse quelquefois, et, plus souvent, me met en colère. Ni moi ni personne n'essayons de lui répondre, et je ne suis vengé que lorsque j'ai là M. de Barante, qui le comprend, qui lui sourit, qui l'agace, et lui lance des réponses fortes et acérées.

Quant au sujet proposé par l'Académie, il ne me plaît pas comme à vous. Je le trouve appuyé sur une idée fausse. Que veut-on dire, en effet? S'agit-il de la différence qui se trouve réellement aujourd'hui entre l'éloquence du barreau et celle de la tribune? Il faudra faire alors la satire de l'un et de l'autre ; car cette différence n'existe pas. Voyez MM. Lainé, Ravez, Bellart, Jacquinot, Desèze, etc. S'agit-il de celle qu'il devrait y avoir entre l'orateur et l'avocat? Je dis qu'il n'y a point de différence entre eux. L'avocat réellement éloquent sera éloquent à la tribune. Il n'y a pas deux éloquences. On peut me dire qu'on peut être bon avocat et médiocre député? Oui, sans doute; mais on n'aura été éloquent ni dans l'un, ni dans l'autre cas. Il n'y a qu'une manière de l'être : Cicéron et Démosthènes en sont la preuve. Bossuet eût été grand dans l'Assemblée constituante; Mirabeau eût été admirable sur la chaire. M. de Lally s'est aussi distingué comme avocat que comme orateur; Vergniaud, défenseur, accusateur, accusé, a été partout le même; et c'est un préjugé ridicule que de vouloir faire autant d'espèces de talents qu'il y a d'espèces de métiers. Les esprits se divisent en deux ou trois grandes classes, et voilà tout;

telles que : les esprits observateurs, les esprits méditatifs, les hommes d'imagination ; et les autres distinctions sont des puérilités. C'est avec ces trois espèces principales qu'il s'agit de faire des poètes, et des médecins, des sculpteurs, des avocats, des philosophes, des généraux, etc.

CCCLXII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, lundi 14 septembre 1818.

Vous savez bien de quel ton vous dites quelquefois : « Je suis furieux ! » Eh bien, mon fils, moi, je suis furieuse dans ce moment, c'est-à-dire contrariée à l'excès. Votre père est un peu malade; avant-hier, il a été pris tout à coup d'un accès de fièvre bien serré, avec des douleurs de tête, etc. ; tout cela s'est adouci dans la journée d'hier ; il n'a plus de fièvre et s'est même levé un peu. Le petit Brigandat le soigne bien, et ma science n'est pas de trop. Voilà donc un sujet d'impatience. Moi, je devais m'en aller à Paris demain, et je n'y

pense plus. Voilà où j'en suis, mon enfant. Vous comprenez ma mauvaise humeur; elle d'abord, et mon métier de garde-malade de préfet, car j'ouvre les paquets et j'en rends compte, et puis celui de maîtresse d'école auprès d'Albert, m'empêchent de répondre à toute votre lettre qui, dans un autre moment, me donnerait bonne envie de causer. Peut-être que, demain, je serai plus en train, et aussi que je verrai plus clair à ce que je vais devenir. A demain donc, cher enfant; votre père me charge de vous dire que je suis ennuyeuse à mourir avec mes soins.

Voici une lettre de Guizot qui vous amusera [1].

1. Voici cette lettre de M. Guizot, qui est l'origine des relations de mon père avec lui; car mon père, qui l'avait vu dans son enfance chez sa mère, ne l'avait point rencontré depuis qu'il était lui-même entré dans le monde, c'est-à-dire depuis la fin de l'empire. Leur liaison devint très étroite plus tard. Il faut remarquer, d'ailleurs, que ce n'est point mon père qui lui avait communiqué l'écrit sur l'ouvrage de madame de Staël. C'était M. de Barante, à l'insu de l'auteur.

« Paris, 10 septembre 1818.

» C'est moi, madame, qui remercie M. Molé, d'abord de m'avoir mis à portée de mieux connaître monsieur votre fils, et ensuite de m'avoir valu de vous, par là, une lettre bien aimable. Savez-vous qu'il est des souvenirs qui consoleraient même d'un long oubli? J'espérais bien un peu, et ma femme aussi, que vous ne nous aviez point oubliés. Nous en voilà sûrs, et je suis pour

Ah ! ah ! vous lui montrez vos œuvres ? Prenez garde au scandale chez ce qu'il appelle les *prudents*.

mes amis comme en politique : j'aime les garanties sûres, pleines, consommées. Ç'a été, en effet, une résolution de ma part que de renoncer, à peu près, au monde. Heureusement que ce n'a pas été renoncer à vous, puisque notre monde ne vous possède plus. Mais, que voulez-vous ! j'ai été tantôt très occupé de ce que je faisais, tantôt fort attristé de ce que je voyais. La société est sans pouvoir pour me délasser du travail, ou me soulager de la tristesse. Ses intérêts, ses conversations, ses plaisirs sont d'un genre bâtard, moitié sérieux, moitié frivole ; il me faut ou mon cabinet, ou les jeux de mon fils. Cependant, revenez et vous verrez que mon quartier n'est pas si perdu, ni moi si enfoui que vous le pensez. D'ailleurs, les mauvais temps s'éloignent et ne reviendront pas, j'espère ; les gens qui ne s'entendront jamais se séparent décidément, et ceux qui sont faits pour marcher ensemble commencent à trouver leur chemin. Charles marchera avec nous, madame ; je n'ai rien à faire pour le corrompre ; j'ai vu de ses œuvres, et je me contente du degré de perversité où il est arrivé. Il respectera infiniment la faction des *prudents*, mais il sera de celle des *braves*, parce que c'est celle-ci qui mène l'autre, en la ménageant ou la rassurant dans l'occasion. Il faut avoir les gros bataillons pour soi, mais il faut se mettre à leur tête et non à leur queue. Charles est certainement de cet avis ; j'en juge par le très spirituel morceau que lui a inspiré madame de Staël. C'est de cœur, et avec une pleine conviction, que je vous fais mon compliment de lui, avant de le lui faire, de ce qu'il a pensé et écrit. Ce morceau est plein de raison, d'élévation, d'observations ingénieuses, de sentiments nobles ; il fait honneur, non seulement à Charles, mais à sa génération tout entière. Voilà, madame, à l'esprit près qui sera toujours rare, les jeunes gens que nous formeront nos institutions ; convenez qu'ils vaudront bien et les aimables *Confessions du comte de...* et les intendants d'Espagne ou de Silésie ?

CCCLXIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, mardi 15 septembre 1818.

Votre père conduit avec méthode une petite maladie que Brigandat appelle un catarrhe de l'esto-

» Notre commission de la Martinique se met demain en mouvement. Je désire et j'espère que les relations qu'elle me donnera avec monsieur votre fils ne cesseront pas avec elle. Je serai charmé de causer avec lui, quand il voudra. Je suis assez souvent chez moi le soir; il y trouvera quelquefois quelques-uns de nos amis, un peu doctrinaires, j'en conviens, un peu férus de la fantaisie de dire aujourd'hui ce qu'on fera demain, et d'avoir raison quelques jours avant tout le monde. C'est là, je vous jure, leur unique folie; passez-la-leur, et vous les trouverez aussi raisonnables, aussi patients, aussi prudents que vous pouvez le souhaiter.

» Je le crois bien, que vous préférez les Flamands aux Toulousains! Il a plu à Dieu de me faire naître sous la latitude de Toulouse, et je ne lui en sais pas mauvais gré; mais ce dont je le remercie tous les jours, c'est de n'avoir pas placé ma raison sous la même étoile que mon berceau. Ce n'est pas que je croie ces brouillards du Midi très difficiles à contenir; le centre du foyer était à Paris quand ils ont si bien tourmenté M. de Rémusat, et c'était à Paris seulement qu'on pouvait jeter de

mac; mais, enfin, il n'a pas eu de fièvre hier de tout le jour; il s'est levé quelques heures; il a assez dormi cette nuit, et j'espère que son mal ne sera pas trop long. Je prendrais mon parti de cette contrariété, sans cette souffrance qui me complique, à moi, mon affaire, et qui me tracasse au milieu de tout cela...

J'ai été arrêtée tout court à ce beau début, quoique je m'y fusse prise à six heures du matin; votre père voulait que je vinsse auprès de lui. Je n'ai pas pu reprendre ma lettre de toute la matinée. Je suis fatiguée et ennuyée de tous ces tracas. J'aime bien mieux être malade que d'avoir des

l'eau sur le feu. Cela fait, on se calmera, on se réglera, on obéira à Toulouse et à Nismes, aussi bien qu'ailleurs. Du reste, c'est bien moins au climat qu'à une multitude de causes politiques et morales qu'il faut attribuer ces différences. Savez-vous qu'en Alsace et en Flandres, sur dix ou douze âmes de population, il y a un enfant à l'école ? Dans le Midi, il n'y en a qu'un sur soixante et quinze. Des écoles partout pour les enfants, de la justice pour tout le monde, et un peu de force à justice, et nous n'entendrons plus, et pour longtemps, que le mouvement de l'activité et le murmure de la satisfaction.

» Adieu, madame. Pauline est bien touchée de votre *cordiale* amitié, et son expression lui convient à merveille; elle vous la renvoie telle quelle. Veuillez me rappeler au souvenir de M. de Rémusat, et croire à mon tendre et respectueux dévouement.

» GUIZOT. »

malades à soigner; je sais mon métier de souffrir, et je m'étonne de voir dans un lit quelqu'un de malade qui ne soit pas moi. D'autant que, vous autres, vous n'avez guère de patience pour le mal; et vous ne savez point porter l'ennui, et puis les affaires, les signatures, les lettres des gens qui ne viennent que pour dire un mot et qui se succèdent et qui nous harcèlent! Tout cela me donne mal aux nerfs. J'attends avec joie Champié [1], aujourd'hui, qui nous aidera pour tout; j'aimerais bien mieux vous attendre, mais il n'y faut pas penser. Je suis très persuadée que vous ne pourrez bouger dans ce moment, et peut-être cela déplairait-il à quelqu'un, si vous parliez de vous absenter. Tâchez seulement de nous écrire quelque chose qui nous amuse; tirez de votre cervelle ou des paroles des autres.

> Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde [2].

En attendant ce *nouveau*, votre père me fait lire

1. Champié était secrétaire général de la préfecture du Nord. Il revenait d'un voyage à Toulouse.

2. Ce vers, fort connu, se trouve, comme on sait, dans la première scène de *Climène*, comédie de Lafontaine, dans laquelle Apollon dit à Euterpe :

> ..... Mais surtout évitez
> Les traits que tant de fois l'Églogue a répétés :
> Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

l'histoire du Bas-Empire, qu'il a prise à gré, et il arrive qu'il est éveillé comme un chat sur les querelles des Nestoriens et des Ariens, et que c'est moi qui m'endors en lisant. Votre lettre d'hier nous a charmés pendant une demi-heure. Nous avons trouvé que vous disiez vrai sur Bonaparte, et nous aussi. C'est avec l'Europe qu'il était féodal; son plan était bien de faire de grands feudataires des souverains. Quant à la France, il craignait la force des institutions qu'il voulait créer, et il défaisait, il est vrai, son ouvrage pièce à pièce; mais il est bien certain qu'il ne rêvait que des plans aristocratiques, et qu'il avait en aversion le gouvernement représentatif. Si je n'étais pas au milieu des tisanes, je vous développerais toute mon idée. Au reste, vous la trouverez dans mes cahiers, lors de mon inventaire, et, en attendant, dans madame de Staël; car cette chère femme a tout dit. Quant à Henri IV, je vous dis qu'il était bien plus populaire que libéral.

Votre père dit que Guizot m'écrit comme un écrivain. J'admire que vous lui ayez, du premier coup, livré vos manuscrits. Oh! grande puissance de l'orviétan libéral! Adieu, mon fils, je vous quitte parce que je ne sais ce que je dis, et

que votre père prétend que cela est ennuyeux de me voir écrire.

CCCLXIV.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT, A LILLE.

Paris, mercredi 16 septembre 1818.

Moi aussi, assurément, je suis *furieux*. Pourquoi cette maladie? Cela est assurément inutile. Écrivez-m'en tous les jours, je vous prie; et empêchez mon père de se remettre trop tôt et trop vite sur pieds. Votre voyage ici sera un peu retardé, je le vois. Je désire vous voir, mais c'est à Lille et non à Paris. Cette course me désole, parce que c'est vous qui la faites et non pas moi. Enfin, il faut se résigner. A qui vous montrerai-je ici? Il n'y a personne. Madame de N*** est venue faire une petite apparition pour je ne sais quelle affaire. Elle ne s'y est pas amusée, et elle me l'a un peu rendu. Je ne pense pas qu'elle comprît un mot de la lettre de Guizot. J'ai appris là qu'elle et les siens dataient la ruine de la monarchie du jour de la der-

nière ordonnance du ministre de la guerre. Le ministère, au reste, est pour cette ordonnance, comme pour plusieurs autres de ses actes, ce qu'on disait qu'était le poète Lebrun : *De son vers courageux lui-même est effrayé.* Je vois que ceci rentre un peu dans la lettre de ce Guizot. Elle me ravit, cette lettre. Je ne lui ai parlé jamais à cet homme; il est clair que je l'entends, et qu'il me comprendrait. Il me semble qu'il y a dans sa lettre des choses que je vous ai écrites. L'étrange situation de la société! La singulière chose que ces hommes qui ne se voient pas, et qui s'entendent et se répondent! Ne croyez pas, cependant, que je lui aie montré mes œuvres. Je ne suis pas homme à cela. Par suite de beaucoup de conversations, j'avais été conduit à les montrer à M. de Barante, pendant les deux jours que nous avons passés au *Marais*. Il les avait gardées de force; et le hasard a voulu que, sans m'en rien dire, il en ait parlé à Guizot, pendant que vous lui écriviez de votre côté, de manière que, l'autre jour, celui-ci m'a salué par là, et je n'ai pas compris d'abord ce qu'il voulait dire. J'irai certainement chez lui, et ma tante criera que je suis perdu.

Ce triste événement de madame la duchesse de

Berry, indépendamment de ce qu'il est triste, est assez grave. Un enfant mort et deux fausses couches sont un sinistre présage pour l'avenir. Le duc d'Angoulême a dit au duc d'Orléans : « Ce qui me console, c'est que vos enfants sont les nôtres. » Il faudra peut-être se consoler comme lui. Le bon de notre gouvernement, son principal avantage, c'est qu'il est indépendant des hommes. C'est une formule bonne par elle-même, et toujours applicable, quelles que soient les valeurs ou les quantités qu'on y insère. Il doit vous plaire, puisqu'il met partout les choses à la place des personnes, et substitue les masses aux individus. Madame Molé est revenue ; la voilà établie ici, sauf une petite course de quinze jours qu'elle compte faire à Champlâtreux. Elle est fort occupée de ses comédies de l'année prochaine ; elle a envie de jouer l'*École des Femmes*, et, de plus, la *Partie de chasse*[1] qui, depuis qu'elle n'est pas défendue, est ennuyeuse à Paris.

Je lis pour le moment l'*Itinéraire* de M. de Chateaubriand[2]. C'est un ouvrage qui me ravit.

1. *La Partie de chasse de Henri IV*, comédie en trois actes de Collé, était interdite sous l'Empire.

2. *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par M. le vicomte de Chateaubriand, 3 vol. in-8, Paris, 1811.

Il est écrit d'une manière charmante; il y règne une grâce et une élévation qui enchantent d'un bout à l'autre. Cela fait passer par-dessus les petites vanités et les niaiseries qui rappellent l'homme. On peut, au reste, conclure de là que M. de Chateaubriand, avec tout son talent, n'est pas assez fécond, n'a pas assez d'idées pour s'appliquer avec avantage aux sciences philosophiques, à la politique, à la haute critique, et à tous les *iques* des écrivains du siècle. Madame de Staël me paraît plus haut que lui, quoiqu'elle ait bien moins de talent.

J'ai lu, en grande partie, les quatre volumes de l'abbé Morellet. Tout cela est médiocre et frivole. Un esprit appliqué, aujourd'hui, à des matières sérieuses ferait assurément plus et mieux. Il y a, dans le temps où nous vivons, bien de la légèreté, bien des esprits superficiels; mais, entre eux et les esprits sérieux, il y a scission complète. Ceux-ci ont un langage à eux, un caractère qui leur est propre et qui se reconnaît partout; et, par une heureuse disposition, ils sont les seuls qui fassent une vraie sensation dans le public.

CCCLXV.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, dimanche 20 septembre 1818.

La maladie de votre père est heureusement terminée. Ce matin, nous avons été nous promener tous deux au soleil, tandis que toute la ville est à une revue, un repas, une fête, un bal que notre général saxon donne pour la cinquantaine de son roi. La petite maladie de votre père nous a sauvés de cette corvée, et je suis fort paisiblement dans ma chambre, où je pense toujours, mon enfant, que j'aimerais à vous voir entrer. Quelquefois, je pense que, si j'avais voulu, je pouvais vous voir demain; mais je chasse cette idée, et j'attends ce qu'il adviendra de nous la semaine prochaine.

J'avais à peu près deviné que Guizot avait eu vos papiers par M. de Barante; je vous conseille cependant de ne les laisser dans les mains de personne. Qui sait si votre patron ne trouverait pas mauvais

que vous n'eussiez pas pour lui la même confiance que pour un autre? Qui sait si les approbations d'un certain parti ne vous nuiraient point, et peut-être après cela à nous? Guizot se moque des *prudents;* il a, à demi, raison, mais seulement à demi. Est-ce assez pour ce temps-ci?

Si le Congrès traite tous les sujets dont les journaux anglais et belges parlent, ils en auront bien pour deux ans. L'évacuation, les indemnités, la sainte alliance des rois, les querelles de la Bavière avec Bade, les exilés, Bonaparte, l'Amérique, le Concordat! Il me semble qu'en voilà long; et, moi, j'ai dans la tête qu'il n'en sortira pas grand'chose, si ce n'est notre délivrance. Vous pensez bien qu'on ne s'avise point, dans le Midi, de désirer le départ des étrangers, et qu'on soutient qu'il ne se fera point. A propos du Midi, j'ai des nouvelles de Nismes. Le préfet Lascours est dans sa terre, et a la permission de se faire nommer. Il compte sur le crédit de son fils pour joindre aux ministériels les libéraux qui lui donneraient la majorité. On voudrait envoyer M. de Sainte-Aulaire présider; cela échauffe les opposants. Peut-être est-ce un peu trop près de Toulouse. D'un autre côté, Chabaud-Latour remue les protestants; il voudrait être nommé, il promet

de servir le gouvernement à certaines conditions, mais il est un peu brouillé avec M. de Lascours. Il a la maladresse ou la mauvaise volonté de répandre que le ministre de l'intérieur est aujourd'hui fâché de la mesure prise sur la garde nationale nismoise. Ce que je vous raconte m'est venu du Midi et de Paris en même temps. La *Minerve* a fait hier *jurer* votre père par un article sur l'administration des préfets, tout de mauvaise foi. Cet article est positivement plein de mensonges. On n'a pas réuni une fois sous Bonaparte les assemblées de canton, et prendre ces décrets, si rarement exécutés sous son règne, comme preuve que nous l'emportons aujourd'hui par l'arbitraire, est d'une insigne mauvaise volonté. Enfin, j'ai vu le moment où votre père prenait la plume pour assommer ce misérable Étienne par des faits sans réplique. C'est aussi une autre perfidie que de citer toujours les paroles de Henri IV, et de prendre pour des actions, ces discours dans lesquels il disait : « Je ferai, je donnerai, je promets, etc. » Nous avons, convenons-en, des promesses semblables du roi, et, pour tout homme sans passion, des actions et des ordonnances qui sont de beaux et bons engagements. Je ne voudrais pas non plus qu'on entre-

prît la défense de cette république du Champ d'asile. Il est mal d'insulter au malheur des exilés; mais, s'ils ont trompé la confiance du gouvernement américain, et pris le pays qui ne leur avait point été donné, cela est mal, et au moins n'en faut-il pas parler[1]. Vous savez comme je suis pour la bonne foi.

Pendant notre retraite, j'ai lu à votre père la *Famille Glinet*, et, ne vous en déplaise, nous avons, à nous deux, trouvé les intentions bonnes et toutes les exécutions faibles. Le scélérat est manqué, et l'homme raisonnable est un peu niais quand il agit. La petite fille a la naïveté d'une servante, et le style est négligé et dur. Il fallait pousser plus fortement les scènes de dispute, qui sont jolies cependant, et, quand vous parlez de l'*École des Femmes*, relisez-la, et vous y trouverez bien autrement de comédie. La scène des instructions matrimoniales d'Arnolphe seulement, à mon avis, vaut mieux que toute *la Famille Glinel*, qui pourtant vaut quelque chose. Nous lisons maintenant les voyages d'Aly-Bey. Ne l'avez-vous pas vu,

1. A la seconde rentrée de Louis XVIII, un grand nombre de Français avaient émigré aux États-Unis, et il leur fut accordé cent mille acres de terrain sur les bords du golfe du Mexique. Ils revinrent en 1818, ayant eu des difficultés entre eux et avec le gouvernement américain.

cet Aly-bey? Est-il réellement Africain? N'a-t-il pas encore quitté l'Europe? Certes Maroc et Tanger sont encore loin des idées qui vous occupent tant aujourd'hui! Cette lecture m'amuse beaucoup.

CCCLXVI.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT.
A LILLE.

Paris, jeudi 24 septembre 1818.

Décidément, je n'irai à Lille que quand mes affaires seront finies. Ce moment-ci est à peu près le seul dont j'eusse pu disposer, et, comme vous l'aviez prévu, j'aurais tort de l'essayer. Il est très vrai qu'on se passerait parfaitement de moi; mais le terme où l'on en aura besoin n'étant pas fixé, et dépendant entièrement du plus ou moins de promptitude que M. Guizot apportera à son travail, on ne me verrait m'éloigner qu'avec répugnance, et M. de Marbois, qui m'a chargé d'entretenir avec lui une correspondance de niaiseries, serait scandalisé de me voir déguerpir. Enfin, M. Molé vient de m'attacher à une autre commission chargée d'examiner

des plans sur le Sénégal. Tout cela fait plus de raisons qu'il n'en faut pour que je remette mon voyage à la mi-novembre. A propos d'autres embarras, voilà madame de Mortefontaine qui s'est imaginé de vouloir jouer la comédie. Aussitôt, on met les fers au feu, on abat des arbres, on bâtit un théâtre, et, le 2 ou le 4 novembre, on jouera, quoi? Tout simplement les *Femmes savantes*, et autres bagatelles de ce genre. Ma tante est à la tête de ce projet, et elle en est fort en train. Elle prétend que désormais elle ne jouera plus au *Marais*. Je n'ai pu me dispenser de m'engager; mais j'ai refusé les grands rôles. Il se pourrait bien que je n'en pusse jouer aucun. Toute cette affaire s'annonce comme devant entraîner à sa suite un bon nombre de petits accessoires qui seront comiques à observer. Je vous en parlerai plus en détail lorsque la chose sera plus en train.

Vous me parlez des élections; j'en sais des nouvelles. MM. de Sainte-Aulaire, Chabaud et de Lascours sont, en effet, les trois députés que le gouvernement porte à Nismes, et que l'on nommera probablement. Bedoch sera inévitablement élu à Tulle, et Lemarrois, dit-on, je ne sais plus où. M. Manuel a des chances dans le Finistère, mais

elles sont très faibles. M. de Lafayette n'en a pour le moment aucune; mais, d'ici à quinze jours, il pourrait les avoir toutes; vous comprenez de la conduite de qui cela dépend. Une mauvaise humeur de M. Lainé avait fait décider que Camille Jordan ne serait pas président de son collège, dans l'Ain. Aussitôt, comme on l'avait prédit, la ville de Lyon a déclaré qu'elle le nommerait. Le maire, M. Raimbaud, candidat porté par le gouvernement, a écrit qu'il lui abandonnait toutes les voix. M. de Courvoisier a écrit dans le même sens. Alors on est venu poliment prier M. Camille Jordan de prendre la présidence de l'Ain; et il l'a reprise sans se fâcher; car il est simple et bonhomme. Mais voilà de l'adresse, ou je ne m'y connais pas !

L'autre jour, je dînais chez mon patron[1]; et après une conversation où j'avais appris tout ce que je viens de vous dire, le voilà qui nous apostrophe : « Et à Paris, qui nommerons-nous ? — Qui portez-vous ? — Je n'en sais rien. — N'est-ce pas Bonnet ? — C'est Bellart qui le porte. — Mais qui sera président ? Est-ce lui ? — Je vous jure que je n'en sais rien. » Ne voilà-t-il pas des gens bien avancés ? Au reste, voici ce qu'on a alors établi : la

1. M. Molé.

réunion des libéraux n'a eu aucun résultat, faute de pouvoir s'entendre. Pour le moment, M. de Constant se retire. Ne pouvant s'accorder sur l'un des deux autres, on est convenu de s'en remettre au premier tour de scrutin, et de se réunir sur celui des deux qui l'emporterait à ce premier tour. Je ne doute donc pas que, si les élections se faisaient demain, et que les candidats fussent tels que je viens de le dire, M. Manuel ne fût nommé. Aussi les amis des ministres voudraient-ils les décider à le porter. Quelques personnes pensent à M. Tripier, et, s'il se mettait sur les rangs, il aurait grande faveur. Mais il est peu probable qu'il agisse beaucoup. Les libéraux y pensent peu; il faudrait que le gouvernement allât le chercher de lui-même. Mais ses opinions l'effarouchent, et cependant il est évident que les ministres reconnaissent, au fond, que la force, le salut, sont dans les opinions, je ne dis jamais dans les personnes, des doctrinaires. Mais la mauvaise honte les retient. Il y en a deux qu'on écharperait plutôt que de les en faire convenir. Voilà comme ils risquent à plaisir leur propre existence, et, ma foi, il serait bien fâcheux que la Chambre les renversât. J'en serais désolé de toute manière, et ce remède est toujours dangereux.

Samedi.

Je ne sais quoi m'a empêché de faire partir hier ces deux premières pages, et je continue aujourd'hui. Je trouve comme vous qu'il y a de l'inconvenance et de la niaiserie à cette *Minerve* de nous assommer de ses phrases sur des proscrits très dignes d'être rappelés et oubliés. Mais je vous assure que c'est un grand point de gagné, une grande preuve de la force de la vérité que l'obligation où se sont trouvés ces gens-là, tout malveillants qu'ils étaient, de rentrer dans une opposition générale et non personnelle, de remplacer les injures, et même les épigrammes, par des attaques plus ou moins fondées, mais prises dans les choses. Enfin, tous les jours le bonapartisme de quelques-uns disparaît; un jacobin du coin de la borne, comme Tissot, est obligé d'être assez retenu dans ses articles, et sauf M. de Jouy, qui est mauvais et commun, ce journal est bien écrit, d'un ton assez élevé, et beaucoup plus mesuré que le *Morning-Chronicle*. La publication qu'on nous annonce de *l'Anti-Minerve*, de MM. de Chateaubriand et de Vitrolles, va les obliger encore à se tenir mieux, et l'infaillible avantage

qu'ils auront sur ceux-ci tournera au profit de la bonne cause. Les voilà forcés encore plus impérieusement d'avoir raison.

Vous me parlez d'Aly-bey? Il n'est pas du tout Africain ; c'est un général espagnol appelé Badia ou Madia[1]. Après de très longues et très profondes études dans les langues, antiquités, cérémonies des musulmans, il a fait son voyage par ordre du roi d'Espagne, se donnant pour le descendant des Abassides, sauvé par miracle, transporté dans l'Inde, ramené et

1. Badia y Leblich, né en Biscaye en 1766, raconte, en effet, un voyage très intéressant qu'il avait fait, en Orient, sous le nom d'Aly-bey. Il est mort à Damas, précisément pendant son dernier voyage, en 1818. Voici comment M. de Chateaubriand raconte sa rencontre avec lui :

« Un riche turc, voyageur et astronone renommé, Aly-bey-el-Abassy, ayant entendu prononcer mon nom, prétendit connaître mes ouvrages. J'allai lui faire une visite, avec le consul. Aussitôt qu'il m'aperçut, il s'écria : « Ah ! mon cher Atala et ma chère René ! » Aly-bey me parut digne en ce moment de descendre du grand Saladin. Je suis même encore un peu persuadé que c'est le Turc le plus savant et le plus poli qui soit au monde, quoiqu'il ne connaisse pas très bien le genre des noms en français, mais *non ego paucis offendar maculis*. » (*Itinéraire*, tome III, p. 86.) Il est juste d'ajouter que M. de Chateaubriand a confessé son erreur d'assez bonne grâce, en mettant la note suivante dans la dernière édition de son ouvrage : « Voilà ce que c'est que la gloire! On m'a dit que cet Aly-bey était Espagnol de naissance, et qu'il occupait aujourd'hui une place en Espagne. Belle leçon pour ma vanité ! »

élevé en Espagne. Pour plus de vraisemblance, il s'était fait faire *complètement* musulman. Son conte a réussi en Afrique, et, grâce au nom qu'il portait, il a pénétré partout, et dans des sanctuaires ouverts aux seuls membres de quelques familles privilégiées. Je ne sais rien de plus curieux que le récit de ses voyages; son adresse et son courage sont bien remarquables. Il est parvenu à tromper entièrement des hommes aussi minutieux, aussi formalistes que les Turcs. M. de Chateaubriand a donné dans le panneau, ce qui est fort naturel, et il raconte avec orgueil et surprise qu'à Alexandrie un riche Turc, voyageur et astronome, nommé Aly-bey-el-Abassy, lui a parlé d'Atala et de René, et que c'est le Turc le plus poli et le plus savant qui soit au monde. Revenu en Europe, il servit par les ordres, dit-il, du roi Charles IV, la cause de Joseph Bonaparte. Ferdinand, par conséquent, lui a interdit de reparaître en Espagne. Il est resté en France, vivant des secours que l'on accorde aux exilés es pagnols. J'ai dîné avec lui, cet hiver, chez M. Molé. C'est un homme très laid, très vif, ayant un accent méridional très dur, parlant le français avec incorrection et énergie, un peu charlatan, sale au suprême degré, et d'autant plus qu'il commençait

alors à laisser pousser sa barbe, à cause de son prochain retour en Afrique. Il est parti, en effet, avec secours et mission du gouvernement français. M. Molé a assez souvent de ses nouvelles. Il s'en a, très audacieusement, se confier à l'ignorance des Turcs, que la publication de son voyage aurait dû détromper sur son compte, mais qui, peut-être, n'en auront seulement pas entendu parler. Le but de sa mission, qui, du reste, est restée assez secrète, est de traverser l'Afrique dans toute sa longueur, ce que n'a pu faire encore aucun Européen, de voir Tombouctou, d'entrer, je crois, par le Darfour, et de sortir par le Sénégal. Si ce voyage réussit, il peut être très utile pour la géographie et pour le commerce. Les efforts récents et inutiles des Anglais prouvent qu'Aly-bey est peut-être le seul qui soit, par sa mascarade, en état de réussir dans cette longue course.

Ce que je vous dis est si fabuleux, qu'on hésite à le croire, et qu'on le sait peu, ou du moins qu'on ne le sait qu'imparfaitement. Cet homme a cependant été reçu et examiné dans plusieurs salons, mais avec une curiosité bien frivole. Les savants attaquent en plusieurs points l'authenticité de son récit. Il est possible qu'il ait exagéré; il a dû n'observer

qu'imparfaitement, étant lui-même sans cesse surveillé. « Comment, nous disait-il, faire des recherches d'histoire naturelle, lorsque, dans mon rôle, je ne pouvais toucher aucun animal et très peu de plantes? Si j'avais paru même occupé, plus qu'il ne fallait, d'un caillou, d'un arbre, d'un objet matériel quelconque, j'aurais été suspect aux Turcs qui, par religion et par ignorance, n'ont des yeux pour rien. »

Vous grandissez, toutes les fois que vous parlez de ce Bonaparte. Il est sûr que son influence a été immense. S'il a hâté la propagation de la Révolution en Europe, il a beaucoup nui à ce pays-ci. Ce n'était qu'une très petite partie de la nation qui s'était agitée pendant nos troubles populaires. Lui, au contraire, il s'est mêlé de tout, et a agi sur tout le monde. Il a détruit tous les prestiges. C'est peut-être un mal, et il a ébranlé toutes les vérités, ce qui est bien plus fâcheux. Il a répandu partout la cupidité, l'égoïsme, cette fausse vanité, qui fait qu'on évite la confiance dans les choses purement intellectuelles comme de la niaiserie, la pratique des vertus complètes comme un faux calcul. On craint trop maintenant de paraître dupe; une expérience rétrécie, qui n'est que la lassitude d'un es-

prit borné ou la personnalité d'une âme intéressée, rend la plupart des Français étrangers au bien public, aux perfectionnements de tout genre. Cet esprit est notre plus grand mal. Nos institutions peuvent le changer par degrés, et déjà elles lui ont fait faire quelques pas. Mais il faudrait, au contraire, qu'elles fussent soutenues par l'esprit public, au lieu de le former. Alors, seulement, elles seraient à l'abri des événements. Cependant, je vous l'ai dit bien des fois, je crois voir dans la génération qui s'élève une meilleure tendance; je crois aussi que trois ans d'une liberté suffisante ont ramené quelques esprits au bien. La nation commence à se refaire; elle en avait besoin. Mais, quand on songe que cela tient à un fil, à la vie d'un individu, au respect humain de quelques autres; quand on songe qu'en cas de malheur, on ne trouverait d'appui que dans l'opposition de certains intérêts grossiers, de certaines passions assez méprisables, on ne peut s'empêcher d'éprouver une sorte de frisson, comme lorsqu'on réfléchit qu'une seule goutte du sang des veines passant dans les artères suffirait pour donner la mort.

CCCLXVII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, samedi 26 septembre 1818.

Votre père est fort bien remis; nous nous occupons à le retenir sur le travail. Il est réellement mordu du mal de l'administration, et il n'y a certainement pas un préfet qui fasse ses affaires plus en conscience. Aussi est-il aujourd'hui dans ce pays en grande vénération. Il me paraît que la même chose existe maintenant dans la Haute-Garonne; mais j'en suis moins touchée, parce que c'est un peu par esprit de contradiction. Quant à ce pays-ci, vous avez bien raison de parler de sa lenteur. Je vous avoue que j'en suis quelquefois fatiguée et refroidie dans ma bonne volonté pour ses habitants. C'est partout une indifférence déplorable pour ce qui serait utile; vous ne pouvez vous en faire une idée. A peine si on accepte la vaccine; l'enseignement mutuel est repoussé par notre sotte noblesse, et le commerce n'y prend nul intérêt. Imaginez

que, tout à l'heure, votre père voulait faire aux hôpitaux l'établissement très économique et très nécessaire de ces bains de fumigation qui pourraient contribuer à guérir la gale, sauf votre respect. Un ancien préjugé a confié ici le soin des galeux à des femmes ignorantes qui ne connaissent que l'application de quelques cataplasmes; on a répondu à votre père qu'on ne pouvait déranger cet usage, et que ce n'était pas la peine de faire des essais nouveaux. Et qui est-ce qui répond cela ? C'est le maire, les administrateurs des hospices, la municipalité, etc. Je vous demande pardon de ce récit, mais je suis pleine de l'humeur que cet engourdissement encroûté m'inspire. Enfin, peu s'en faut qu'on ne voie arriver les sœurs de charité avec inquiétude, parce qu'elles sont, pour la ville, quelque chose de nouveau.

Quant à nos élections, elle sont encore soumises à l'atmosphère de brouillard et de bière qui nous endort. On ne sait rien dans les provinces, mon cher ami; le pire, c'est qu'on n'y veut rien savoir, et cela durera encore longtemps. Si les gentilshommes voulaient avoir un peu de bon sens, et assurer leur importance sur leurs propriétés, je crois encore que, d'ici à quelques années, ils

feraient la bonne partie des députés. Au reste, il n'y aurait pas grand mal, s'ils étaient devenus citoyens.

Je vous réponds, ce me semble, un peu lourdement, à la lettre que j'ai reçue ce matin, et qui est pourtant la plus piquante du monde. Vous êtes surtout bien amusant sur cette étiquette des opinions et des sentiments, et l'idée de l'ouvrage que vous pensez qu'on pourrait faire m'a charmée. Si je n'étais entreprise par l'engagement pris avec vous, je crois que j'aurais essayé ce dictionnaire; mais je ne veux point perdre de vue ce que je fais maintenant, parce que j'y suis tout échauffée. Ma mémoire se ranime à mesure que j'avance. J'ai conduit ce fouillis jusqu'à l'ouverture de la campagne d'Austerlitz, et je vais entrer dans cette époque d'une gloire réelle pour nos armes. Je me suis abonnée tout à l'heure à des mémoires historiques, faits par un certain Salgues[1], qui sont assez curieux. Ils sont pleins d'anecdotes, auxquelles il ne faut pas se livrer sans précaution; mais ils peuvent m'aider un peu. Je m'amuserai à y redres-

1. *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le gouvernement de Napoléon Bonaparte et pendant l'absence de la maison de Bourbon*, par J.-B. Salgues. 9 vol. in-8. Paris, 1814.

ser en marge tout ce qui, à ma connaissance, ne sera pas vrai. J'en ai déjà lu la partie qui raconte toute la première campagne d'Italie. Je ne puis m'empêcher d'admirer, quoiqu'en frémissant un peu, tout ce qui a été déployé à cette époque d'ardeur, de courage, de ténacité et de talent par Bonaparte et nos militaires. L'armée était animée par je ne sais quel fanatisme républicain dont ce diable d'homme tirait parti, tout en cherchant à l'épuiser. Les violences, la cruauté, les exactions ont été horribles, la désorganisation de l'Italie complète, la haine des rois, des nobles, des riches, prêchée et excitée partout ; mais des lois, de la liberté pas un mot. C'est toujours au nom de l'égalité, c'est-à-dire au cri de la vanité, véritable mal français, qu'on poussait l'armée à ces conquêtes si rapides et si miraculeuses. Enfin, quand on se met là dedans et qu'on s'y applique, on ne sait plus à quel temps de l'histoire on est arrivé, ni de quelle nation il est question. C'est que les soldats, comme disent Benjamin Constant et vous, ne sont que des égoïstes, et que les égoïstes n'appartiennent à aucune patrie, ni à aucune époque.

Votre père est charmé de ce que vous dites sur le Bas-Empire. C'est, je crois, Rollin qu'il lit ; Attila

l'*amuse* beaucoup. Moi, je me suis divertie d'Aly-bey, de ce Salgues et de l'histoire d'Écosse de Robertson, qui ne me paraît pas si bien faite que les derniers romans dont nous avons parlé[1]. Je me mettrai incessamment aux Mémoires de Sully, et je vous ferai enrager. Le cardinal de Bausset m'écrivait l'autre jour : « Malgré la manie du temps, je dirai toujours avec Voltaire : « Je défie qu'on me » montre, dans toute l'histoire moderne, un règne » où la justice distributive ait été exercée avec » plus d'équité ; où l'on ait eu à reprocher moins » d'actes de rigueur ; où l'on ait promulgué plus » de lois sages et durables, et où l'on ait fait de plus » grandes choses pour la religion, l'humanité, les » sciences, les lettres et les arts. » Vous devinez ce dont il est question[2] ?

1. Les romans de Walter Scott.
2. Le règne de Louis XIV.

CCLXVIII.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, lundi 28 septembre 1818.

Je vous aime, mon cher enfant, pour quantités de raisons, et, entre autres, parce que vous me faites penser et sentir, à vous seul, plus en vérité, je crois, que le reste du monde. Votre grande lettre m'a occupée, ce matin, comme une vraie lecture toute posée, toute rangée, que j'aurais faite, et Dieu merci ! ce n'est pas un plaisir fini.

Je vous remercie fort des détails que vous me donnez sur Aly-bey. Votre père avait pressenti la ruse, et n'eût point donné dans le panneau comme M. de Chateaubriand. La lecture de son voyage est réellement attachante ; c'est une rude chose que d'être Turc, et d'aller faire le pèlerinage de la Mecque ! Ces gens-là sont encore plus loin de l'enseignement mutuel et des boîtes fumigatoires que mes Lillois. Je voudrais bien qu'on vînt à bout de détruire l'empire de Constantinople ! C'était une

des idées de cet *autre*, si son expédition d'Égypte eût réussi, et vraiment je crois qu'il eût rendu service à l'humanité.

Je suis toujours obligée de retarder mes *Mémoires de Sully*, parce qu'il me tombe des livres nouveaux qui me tentent. Cependant, il y aurait de l'à-propos à les prendre après celui qui m'occupe maintenant. C'est la vie de Jeanne d'Albret, faite par une femme. On a, dans un journal, comparé cet ouvrage à celui de madame de Staël, et rien ne se ressemble moins. La vie de Jeanne d'Albret est sagement et monotonement écrite; l'intérêt tient aux faits, et cela rappelle un peu le ton consciencieux et régulier avec lequel on écrivait l'histoire, il y a cent ans. Cette Jeanne était une femme extraordinaire. Vous connaissez mon goût pour la Ligue, et comme je voudrais que quelqu'un nous la racontât bien? Il y a quelque chose du gigantesque des hommes de l'antiquité dans les héros de ce temps; je trouvais que le fanatisme, qui rapetisse les nations, donne une grande supériorité aux hommes qui le surmontent et le dirigent pour en profiter. Remarquez que je n'entends point la supériorité prise seulement dans le *mieux*, mais aussi dans le *plus*. De là les Guise, les Condé, les Coligny,

qui, je pense, ne partageaient point le délire des croyants, qu'ils entretenaient avec soin. Si j'étais homme, bien certainement je donnerais une part de ma vie à étudier la Ligue; mais, comme je ne suis qu'une femme, je me borne à brocher des paroles sur celui que vous savez. Quel homme, quel homme, mon fils! Il m'épouvante à retracer. C'est un malheur pour moi que d'avoir été trop jeune quand je vivais auprès de lui. Je ne pensais pas assez sur ce que je voyais, et, aujourd'hui que nous avons marché, mon temps et moi, ces souvenirs me remuent davantage que ne faisaient alors les événements. A propos, demandez un jour à M. Molé, de ma part si vous voulez et si cela vous gêne de la vôtre, en quelle année il commença à être employé sous ce gouvernement, et quelles démarches on fit près de lui?

Votre père dit qu'il y a bien de l'élévation d'âme et de la vraie vertu à croire, comme vous le faites, que les bonnes opinions devraient précéder les sages institutions; que c'est précisément sur les mauvais penchants que les dernières s'établissent, et que c'est au contraire notre égoïsme, notre vanité et toutes nos politesses qui les rendent nécessaires. Si l'esprit public venait le premier, une Constitu-

tion serait presque chose inutile : cet esprit suffirait. Les peuples sont toujours, à peu près, ce qu'ils doivent être, des hommes voilà tout, et c'est assez, et les gouvernements les modifient. Sur ce, adieu, mon enfant, jusqu'à demain.

Ce mardi matin, en m'éveillant.

Bonjour, mon fils. Je pense que vous dormez encore; car il n'est que six heures. Pour moi, c'est depuis longtemps le moment où mon sommeil me quitte, et, jusqu'à neuf heures, me voilà lisant ou écrivant, selon ma fantaisie. Nous nous accoutumons, dans ce pays, à une vie si rangée, que je dis quelquefois à votre père que nous ferions bien mauvaise figure dans le grand monde. Aussi, je crois que, si quelque bon vent me rappelait à Paris, je ne me remettrais plus dans ce fouillis d'allées et de venues qui composent vos journées, à vous autres Parisiens. Savez-vous que mon château en Espagne serait peut-être encore plus d'être à Versailles qu'à Paris? Il me semble que j'aurais là et votre voisinage et la liberté.

Dites, je vous prie, à Élisa que j'ai vu ici sa petite ou plutôt sa grosse madame de B***, toute douce

personne, et encore bien effarée d'avoir sauté de Montpellier, où elle était, au milieu de nos brouillards. Elle me disait que, dans ce Montpellier, on est encore si exalté, que c'est tout bonnement au milieu des rues qu'on s'y plaint de ce qu'une certaine goutte est devenue beaucoup trop bénigne[1].

Nous avons ici un nouvel aspirant à la députation. C'est l'ancien préfet de police, Dubois, qui est du pays et qui cherche à se faire des voix; je ne l'ai pas encore vu. Nous avons aussi M. de R***, qui attend l'arrivée du lieutenant-général Molitor, qui n'arrive point. Il n'a servi qu'en Russie, et il veut toujours que nos soldats manœuvrent dans notre esplanade comme on le fait sur le bord du Volga. Les troupes ont pris le parti d'en rire. Il vaudrait mieux qu'on ne leur envoyât point de tels objets de divertissement.

Adieu, mon cher ami; je vous quitte pour donner la bataille d'Austerlitz, et dire du bien de M. de Talleyrand, qui se conduisit admirablement à cette époque. Je vous aime, ce matin, comme je vous aimais hier.

1. Le roi Louis XVIII avait la goutte, et l'on accusait les royalistes de désirer sa mort, parce qu'il avait donné la Charte.

CCCLXIX.

MADAME DE RÉMUSAT
A SON FILS, CHARLES DE RÉMUSAT, A PARIS.

Lille, jeudi 1er octobre 1818.

. En attendant que l'*Anti-Minerve*[1], la force des choses, la puissance des bonnes opinions, rendent cet Étienne et Compagnie plus mesurés, je trouve leur dernier numéro d'un ton complètement déplacé ; non qu'il me fasse quelque chose qu'on attaque ou non la statue de Louis XIII; mais quelle affectation de ne pas dire un mot du Roi, et, sans le nommer, si l'on veut, de ne pas indiquer qu'un prince, qui aura donné la Charte et fondé la liberté pourrait bien quelque jour mériter un monument! Savez-vous bien que l'histoire qui va droit au fait, qui ne regarde ni à droite ni à gauche, donnera peut-être une fort belle place à un prince long-

1. M. de Vitrolles raconte, dans ses Mémoires posthumes, la manière dont fut fondé le journal qui devait répondre à *la Minerve* au point de vue royaliste. Ce journal s'appela *le Conservateur*.

temps malheureux, repoussé, qui revient au milieu de son peuple sans aigreur, sans vengeance, qui s'agrandit dans la souffrance, et semble incessamment appliqué à amortir le feu de tous ses ressentiments, tandis qu'autour de lui, pas un de ses sujets ne sait faire le sacrifice des siens? Si ce n'est pas là de la vertu, où donc est-elle? et quel intérêt blesse-t-on en le remarquant, en passant? Enfin, puisque le sieur Étienne s'établit le juge des descendants d'Henri IV, en repoussant Louis XIII, en assignant le rang de Louis XIV, pourquoi ne pas rendre hommage aux qualités de Louis XVIII? La véritable indépendance, mon fils, est toujours indépendante, c'est-à-dire toujours généreuse. J'ai vu cet Étienne et ce Tissot, aux déjeuners de Savary, le qualifier de Mécène français, et, aujourd'hui, ils craindraient de louer le Roi! Tout cela est révoltant. Je vous avoue que mon âme est soulevée, quand je pense à ces gens-là, et c'est à la lettre que cela me fait mal. De même, cette souscription pour ces exilés, qui sera ridicule, qui produira quelques pauvres mille francs, et d'impertinentes paroles! Soyons justes : si, aujourd'hui, on venait implorer la pitié publique pour quelques pauvres familles vendéennes, on crierait au danger des

souvenirs et à la réaction, et, après tout, elles sont bien aussi intéressantes pour la France que les frères Lallemand, Le Febvre-Desnouettes, et tout le reste! Qu'on n'insulte personne, j'y consens, qu'on plaigne le malheur; mais il n'a pas toujours le droit d'être mis sur la ligne de la vertu.

Je vous assure, mon cher ami, que je suis un peu émue en vous écrivant; je n'aime pas à voir flétrir les belles causes. Peut-être est-ce une faiblesse féminine, mais je ne puis absolument écarter les individus, et je me sens grippée quand Étienne parle *liberté*, comme je l'étais, il y a quelques années, quand j'entendais le cardinal Maury parler *religion*. Au reste, si ces gens-là me donnent de l'humeur, les autres ne sont pas faits pour la calmer. Nous avons ici quelques officiers français qui ont marqué une assez grande répugnance à aller à la fête qu'ont donnée les Saxons; leur sentiment était fort naturel. M. de Jumilhac, raisonnablement, les a engagés à la surmonter, et à répondre à la politesse des alliés. Ils y ont paru, mais avec un visage assez sérieux, et, entre autres, le lieutenant-colonel du régiment de M. de B..., dont la tête est un peu vive, m'a avoué, que, se voyant entouré de ces Saxons, le souvenir de la bataille de Leipzig

l'avait pressé tellement, qu'il s'était vu obligé de sortir un moment de la salle, pour respirer de l'oppression qui l'étouffait. Il est avec tout cela officier distingué, et très bon royaliste. Voilà que nos V., nos L., quelques sottes femmes, ont remarqué cette tristesse, en ont fait un crime à nos militaires. M. de L., en tournant sur son vieux talon, disait : « A la place de M. de Jumilhac, j'aurais envoyé ces Messieurs à visages grognons aux arrêts dans la citadelle. » Et, de propos en propos, on leur fait la mine, on les salue à peine. Vous voyez tout cela d'où vous êtes. Ah ! mon fils, que la vanité, de quelque couleur qu'elle soit, nous rend sots ! Vous pourriez bien me demander, puisque je suis sur ce ton, pourquoi je vous écris aujourd'hui. Je crois que j'en avais besoin pour me soulager ; mais je ne vous enverrai ma lettre que demain, ou samedi, et, comme mon courroux, d'ici là, se sera dissipé, j'espère que je ne finirai pas d'un air si grognon que j'ai commencé.

Ce vendredi.

Je n'ai rien à vous dire, ce matin, sinon que M. Desèze parait hier notre salle de spectacle avec son

cordon bleu. Il s'en va à Aix-la-Chapelle; je ne sais si c'est pour s'y baigner par le temps qu'il fait, ou pour y plaider quelque cause devant les souverains réunis. La journée d'hier et la nuit m'ont un peu calmée. Ce matin, je ne pense plus à Étienne, et je me sens d'assez bonne humeur, et moins brouillée avec le genre humain, sans avoir cependant bu une bouteille de vin, comme *Lantara*. Je vous demande pardon de la comparaison, mais c'est qu'hier on nous a donné ce vaudeville, et je suis toute fraîche de cette nouvelle érudition [1].

Je lis toujours ma *Jeanne d'Albret*, et je trouve toujours que cette histoire est ennuyeusement faite. Je suis tout étonnée quand je pense à la quantité de choses que j'ai lues depuis six mois! Cela n'est bon à rien d'avaler ainsi tant de volumes. On en fait un fouillis dans sa tête, et on tient un peu de cet homme qui prenait *les Plaideurs* pour le dénouement d'*Andromaque*. Mais que faire en ce pays, cependant, si on n'y lit ou n'y écrit? Bonjour, cher enfant, je continuerai cette belle lettre tantôt, ou demain.

1. *Lantara ou le Peintre au cabaret*, vaudeville en un acte, par Barré, représenté pour la première fois en 1809.

Samedi 3 octobre.

Hier, on m'a prêté un petit écrit imprimé en Angleterre, de M. de Lascases[1], qui, par parenthèse, s'est fait Las Cases et descendant d'une famille espagnole. Il raconte ce que Bonaparte a à souffrir sur son rocher, et la rigueur dont on use envers lui, rigueur qui tient, à ce qu'il paraît, au caractère dur d'un gouverneur qui se croit obligé d'enchérir sur les ordres qu'il a reçus. Ce récit fait mal; je voudrais qu'il y eût un moyen d'être maître de cet homme, sans l'opprimer, et qu'il eût dans le malheur reçu quelques leçons de générosité, vertu qu'il ne connaissait guère. Enfin, je le voudrais mort, plutôt que gisant dans cette habitation malsaine, où il est à peu près seul et sans secours. Hier soir, nous cherchions, votre père et moi, ce

1. Le nom de Las Cases est fort connu en Espagne, surtout à cause du dominicain Las Casas, mais rien ne paraît, en effet, rattacher les deux familles. M. de Lascases, né à Revel en 1766 et mort en 1842, après avoir longtemps boudé l'Empire, était devenu chambellan, et avait suivi l'Empereur à Sainte-Hélène, d'où il venait d'être renvoyé par le gouverneur Hudson Lowe. Il n'a publié le *Mémorial* qu'en 1822.

qu'on en pourrait faire pour qu'il pût achever sa vie doucement, sans cependant donner d'inquiétudes, et nous ne l'avons jamais pu trouver. Je ne sais si vous aurez lu cette petite brochure ; elle contient une lettre de M. de Lascases écrite à Lucien, et qui a été saisie dans ses papiers, et, de plus, est cause de son transport au Cap et de son retour en Europe.

M. de Brigode nous a apporté, hier, une lettre qui est, je crois, de son frère, qui parle de changements importants dans le ministère. On y nomme MM. de Barante et Mounier ; on dit qu'après le traité, M. de Richelieu se retirerait. Mais ces Brigode ne sont jamais très bien instruits, et je ne les crois guère. D'ailleurs, qui donc deviendrait premier ministre, et qui mettrait-on aux Affaires étrangères ? Ce n'est pas que, à mon petit avis, il soit nécessaire, aujourd'hui, d'avoir des connaissances particulières pour diriger nos relations avec l'Europe. Je crois que toute la force de notre diplomatie est encore dans celle avec laquelle nous marcherons vers les institutions qui doivent affermir notre gouvernement, et nous serons importants et redoutables ce qu'il faut, pour les autres puissances, dès que nous serons arrivés à une administration bien ordonnée.

CCCLXX.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, samedi 3 octobre 1818.

Votre voyage sera un peu retardé, bon gré mal gré, par les élections. Je vous prie instamment de ne pas nommer Dubois. Que pensez-vous de nos choix de présidents? L'élection de Lyon n'a été portée au 26 que pour empêcher que Camille Jordan ne soit nommé dans deux départements; et Lille a été choisi pour tenir compagnie à Lyon. C'est décidément Bonnet que le ministère, ou plutôt un ou deux ministres, portent ici. Les autres s'en défendent, quelques-uns le nient. Assurément, s'il est nommé, ce sera la faute des indépendants. Il s'est fait parmi ceux-ci une scission qui pourra leur nuire dans cette occasion-ci, mais qui, si elle dure, leur sera utile et honorable. Les libéraux se sont brouillés avec les bonapartistes qui ne veulent point démordre de leur Gilbert de Voisins. Je crois encore que, si les premiers pouvaient s'accorder sur Ma-

nuel, ils l'emporteraient à eux seuls. Mais M. de Constant est rentré en lice. Sa brochure est beaucoup plus positive que piquante; il affecte le plus souvent aujourd'hui une froideur, une absence de passion, qui est certainement habile, mais qui est moins amusante. Il a rendu ainsi son attitude très bonne vis-à-vis de ses adversaires. Mais le parterre trouve moins à rire.

Procurez-vous une *nouvelle* politique intitulée : *Le Nouveau Riche et le Bourgeois de Paris, par Mattéus*. Ce *Mattéus* est M. Emmanuel d'Harcourt. Cette brochure est une espèce de pendant du *Paysan et Gentilhomme*. Elle est destinée à signaler les intrigues des libéraux. Elle est commune, grossière, injurieuse; les portraits sont très infidèles, et très reconnaissables. Cela fera du bruit dans les salons, et aucun dans le public. Les *ultrà* en sont dans l'extase. Ma tante, cependant, en est peu satisfaite, et elle a raison; l'ouvrage est littérairement détestable. Il y avait là un ridicule facile à saisir, qui est pris à faux, et ce n'était pas la peine de faire un livre méchant, puisqu'on n'était pas en état de le faire spirituel. La politique projetée des ministres serait de ne parler que finances; on doute qu'ils puissent s'empêcher de rompre le silence sur la

Presse. Il me semble aussi que le temps est bien venu de prendre un parti sur les administrations départementales. Lorsqu'une fois cette loi, et celle de l'Instruction publique, seront faites, c'est alors qu'on pourra compter sur la formation d'un esprit public en France. Les perfectionnements de détail viendront d'eux-mêmes. Une administration qui lâchera plus la main aux efforts et aux travaux des individus, et une éducation qui répandra plus de lumières véritables, feront naître enfin *cet esprit d'association* que prêche M. de Laborde dans un excellent livre, que je prie en grâce mon père de lire.

C'est là de la libéralité pratique; ce n'est point de l'inutile politique. Il ne s'agit plus, aujourd'hui, d'établir les droits de l'homme ; il s'agit de faire marcher la société dans une bonne voie. C'est sous ce rapport que Bonaparte a fait beaucoup de mal. L'égoïsme de son gouvernement a éteint ou étouffé dans la nation tout esprit d'entreprise. Rien, en effet, n'est plus contraire au bien général que cette manie de tout faire par soi-même. Il faut, au contraire, laisser faire les autres. Il est très faux de croire l'intérêt général ennemi des intérêts particuliers ; il n'est que la réunion de ceux-ci, et pas autre chose. La France, au reste, a, dans tous les temps, été admi-

nistrée contrairement à tout perfectionnement. Votre ami Louis XIV a été un grand coupable sous ce rapport. Il a porté l'ordre et l'amélioration partout, j'en conviens; mais il a tout réglé d'une manière définitive. Il a fait faire un pas à toutes les choses de la société; mais il semblait qu'après lui rien n'en devait plus faire. Or on vit dans tous les services sur ses règlements, on n'a fait que les renouveler et les étendre. On n'a pas vu qu'ils étaient faits pour un état de choses stationnaire.

Voilà pourquoi, dans un pays où les esprits sont si féconds, si inventifs, presque rien ne s'est perfectionné. Voilà pourquoi, presqu'en toute chose, nous avons inventé, et les Anglais ont mis en pratique. J'en ai acquis la preuve, tous ces jours-ci, dans les affaires dont je me mêle. L'ordonnance de la marine de Louis XIV est encore, à peu de chose près, en vigueur. Elle a créé une marine, excellente dans son temps; mais cette marine, restée la même, est une des plus mauvaises d'Europe. Il est vrai que je vous parle là de la branche d'admistration la plus arriérée, la plus routinière de France. Il y aurait là de belles choses à faire, et, si M. Molé voulait, il pourrait se faire une grande réputation. Les choses sont mûres; il suffirait d'ouvrir la porte

aux perfectionnements. On se plaint des complications de l'administration des préfets? Voulez-vous dire à mon père que, pour payer cinq francs aux colonies, il faut, dans certains cas, trente-deux pièces, et que, pour qu'un capitaine de vaisseau, dans un port, se fasse donner une livre de chandelles, il faut onze signatures.

CCCLXXI.

CHARLES DE RÉMUSAT A MADAME DE RÉMUSAT,
A LILLE.

Paris, lundi 5 octobre 1818.

Ah ! ouf ! pour le coup embrassez-vous et jetez vos chapeaux en l'air. L'affaire de l'évacuation a été signée, là, tout de suite, dès la première séance, par acclamation, comme le traité du 20 novembre. Je ne sais aucun détail ; peut-être les journaux en parleront-ils demain. Cela va bien ! Cela et l'ordonnance de samedi, voilà la mort des *ultrà*, et le jour du beau et du vrai arrivé. Il faudra que tous les ventre, ventricule, abdomen, mésentère, etc., se taisent ; car on ne pourra plus nous

dire, à présent, qu'il ne faut pas que les journaux soient libres parce que les étrangers sont là. L'Europe avait mis une garnison chez nous; nous payons; qu'on nous laisse en repos et *libres*, pauvres contribuables que nous sommes[1] !

1. Mon père n'a pas seulement salué le départ des étrangers par cette explosion de joie, mais par la chanson suivante :

ADIEUX A L'EUROPE.

AIR : *Le vaudeville en vendanges.*

Le roi Henri tranquille,
Après de longs dangers,
Voyait de sa grand'ville
Sortir les étrangers,
Sortir des files d'étrangers. (*Bis*)
Du haut de sa fenêtre,
Il disait aux soldats :
« Bonjour à votre maître,
Mais n'y revenez pas. » } (*Bis*)

Français! qu'il vous souvienne
De ce royal propos.
Vous qui bientôt dans Vienne
Reportez vos drapeaux,
Et nos trésors et vos drapeaux.
Quand vos bandes guerrières
Vont quitter ces climats,
Regardez nos frontières,
Et n'y revenez pas !

Et vous dont l'espérance
Fut, en quittant Berlin,
De trouver la vengeance,
De trouver le butin,

La brochure de M. Camille Jordan a paru. Elle est longue, monotone, passablement ennuyeuse,

Et la vengeance et le butin.
Si notre or, si nos larmes
Ont payé vos combats,
Il nous reste des armes...
Ah! N'y revenez pas.

O guerriers d'Alexandre,
Vous les enfants du Nord,
Qui sembliez comprendre
Le devoir du plus fort,
Le devoir sacré du plus fort.
Entendez-vous ces belles
Qui vous disent tout bas :
« Nous vous serons fidèles,
Mais n'y revenez pas. »

Fiers de vos destinées
Puissants maîtres des mers,
Dont l'orgueil quinze années
Nous reprocha nos fers...
Voyez s'ils se brisent nos fers!
La liberté, je pense,
Nous rendrait tous soldats;
Connaissez mieux la France,
Et n'y revenez pas.

Mais bannissons la haine
Qui troublerait nos cœurs,
Et pardonnons sans peine
L'orgueil à des vainqueurs,
Car ils ont été des vainqueurs!
Rois, peuples de la terre,
Venez à ce repas.
Et trinquons à plein verre,
Mais n'y revenez pas.

mal écrite à la manière d'un discours improvisé, mais pleine de beaux morceaux, de ces coups de fouet qui caractérisent son éloquence, de cet enthousiasme qui sied à sa belle âme, d'une sensibilité profonde et dédaigneuse, et de cet orgueil populaire qui rappelle les Cicéron et les Fox. Il y a, à la fin, en réponse aux libelles injurieux de M. de Cotton et des autres, un résumé de toute sa conduite, qui est très beau. Il est glorieux de pouvoir dire de lui ce qu'il dit, après trente ans de révolutions, et surtout d'être le seul homme en France qui puisse le dire.

Les élections seront bonnes. Les gens qui regardent toujours l'arbitraire comme le droit et la libéralité comme la concession, concluent de l'Ordonnance de la garde nationale qu'il faut nommer des députés ventrus ! Nous concluons, nous, qu'il en faut nommer de libéraux ; et, en effet, ce sont les vrais ministériels. Quand le ministère n'est pas libéral, il n'est pas *lui;* car c'est par des mesures libérales seulement qu'il s'est fait honneur, qu'il s'est élevé, qu'il s'est soutenu, qu'il s'est sauvé. La division est toujours au camp des indépendants. Cela prouve que ce parti n'est pas mieux fait que les autres, et, par conséquent, qu'il n'y a

véritablement pas de partis en France, et cela révèle en même temps la puissance de l'opinion actuelle, qui, disséminée dans la majorité des individus, anime toute la masse, et marche irrésistible et pacifique.

Pourquoi vous mettez-vous en colère contre cet Étienne? Que m'importe à moi qu'il ait fait la cour à Savary? Cela n'empêche pas que sa lettre de samedi ne soit très piquante. C'est de l'épigramme et voilà tout, je le sais bien; mais enfin, c'est lui qui fait le mieux les épigrammes. Quant à la place du Roi dans la postérité, elle peut tout simplement être plus haut que celle de qui que ce soit, je dis *qui que ce soit*, roi, pontife ou citoyen. Il est vrai qu'en France il y a toujours des *mémoires* particuliers. Gare les Saint-Simon!

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DU TOME QUATRIÈME

1818

FIN DE LA TABLE

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B.

